Les plus déserts Lieux

PHI

# Philosophie critique

# Philosophie poétique

# Sur la Noblesse

# Sur l'Art

# L'Éthique

# La Mystique

En mon Nom

# L'Intelligence

# L'Ironie

# Regards poétiques

# L'Enthousiasme

# La Mélancolie

# Sur la Politique

# Les Uniques

# Personnel

Hermann ILINE

2017

Sommaire

**Avant-Propos** **I**

Désireux de valoir 3

Forcé à devoir 101

Motivé pour vouloir 151

Obligé de pouvoir 215

Amené à savoir 267

**Index des Auteurs** **313**

# Avant-Propos

L'auteur et l'homme ne devraient jamais se croiser dans un écrit ambitieux ; l'auteur est trop fort, et l'homme est trop faible. Mais puisque je suis dénigreur de la force et chantre de la faiblesse, je peux me permettre cette gageure, dans laquelle la fierté d'auteur s'accommodera avec l'humilité d'homme.

L'homme est absent chez Dostoïevsky, Nietzsche, Valéry ; il est omniprésent chez St-Augustin, Pascal, Cioran. Et tous sont d'excellents auteurs. Pour juger d'une œuvre, ne compte que le talent. Et quand la noblesse, l'intelligence ou le style s'invitent à la place de l'homme, apparaît quelque chose de plus attirant et convaincant que l'authenticité – la créativité d'un talent libre. Mais la présence, comme l'absence, de l'homme, dans un écrit, ne doit servir qu'un seul but – la création.

L'homme, évidemment, ne peut pas toujours se permettre, comme l'auteur, de ne s'adresser qu'aux oreilles du Grand Inexistant ; il est entouré de collègues, de voisins, de compatriotes, et sa voix reflétera, hélas, le souci de ce jour, ce devenir mécanique, au lieu de composer le souci de l'être organique.

Le matériau principal de cet opus, ce seront les états de mon âme. Ce discours convoquera des mots et évoquera des choses, mais le fond, visé par ces formes, ce seront toujours des états d'une âme fuyant le repos et cherchant l'inquiétude. Le vrai mystère philosophique, ce n'est peut-être pas l'être, seulement problématique, mais ces états d'une âme insondable.

Toutefois, même les tenants de l'être primordial savent, que *les états de l'âme entretiennent un rapport significatif, mimétique et direct avec l'être* – Aristote.

Une notion médiane, entre auteur et homme, est le *sujet*. Il dispose d'un savoir, qui peut se répercuter sur les modalités de sa perception du monde : *valoir, devoir, vouloir, pouvoir*. Je suivrai cette décomposition. C'est la gamme la plus nette, pour juger de nos hontes et de nos défaillances.

Les éclaireurs, face aux ombrageux : d'une époque à l'autre, les lumières du savoir changent, mais les ombres du valoir gardent leurs fières et libres empreintes. *Déplorables époques que celles où chaque homme marche à la lumière de sa lampe* - J.Joubert – j'aime mieux l'homme, dont les *ombres dansent* !

Ni exhibitions ni dissimulations, ces astuces des certains ; je me réfugierai dans mes abstentions, dans les contraintes, et dans mes capitulations, dans les buts. Mes hautes espérances seront porté par mon profond désespoir. Hautes, car inspirées par un appel céleste ; profond, car encouragé par un savoir terrestre. Cette axiologie ouverte m'accompagnera tout au long de ces pages haletantes. Les maximes en composent une partition tonale. La monotonie narrative est contre-indiquée à mes états d'âme, cherchant à toucher, simultanément, aux extrémités des axes que je parcours.

Ces états d'âme ne sont pas, hélas, un lot universel ; je ne compte pas sur une audience compréhensive. Mais je l'ai déjà dit – je ne m'adresse pas à mes contemporains, je m'adresse à ceux qui vivent hors du présent réel, du passé réel, du futur réaliste. Bref, je m'adresse aux rêveurs, à ceux qui savent vivre hors du temps. Ou au grand Inexistant, dont je ne sais rien, mais

l'illusion de Son impossible présence est si irrésistible, que je n'entends plus le brouhaha d'une vie humaine et commence à prendre au sérieux l'origine divine de toute musique réussie – sonore, verbale ou idéelle.

Derrière l'espérance, telle que je la conçois, il n'y a ni paradis, ni redressement de tête, ni réparation des torts, ni aplatissement des routes – il n'y a qu'un regard, attendri, désespéré, éternel - sur le Bien irréalisable et sur la Beauté incompréhensible – regard qui va s'éteindre, mais dont les ombres de ma création veulent prolonger la bouleversante lumière du Créateur, qui m'avait accompagné dans cette vie terrible mais merveilleuse. Le Non n'exprime que ma rancune terrestre, le Oui témoigne de ma vénération céleste.

Mes yeux fermés donnent de l'audace à la danse de mes mots ; une fois ouverts, ils rendent lâches les pas de mes actes.

Je fais de mes ombres froides – des objets de rêve (qui persisteraient en absence de toute lumière), au lieu d'exposer des objets réels, censés porter le feu et la lumière (mais dont la vocation est de devenir cendres).

L'origine du sens de justice est à l'opposé de celui de Bien : celui-ci est divin, dans son immatérialité ; celui-là ne vaut que par ses applications. Le Créateur nous propose trois rôles : juge, accusé ou législateur : Nietzsche revêt le premier, Dostoïevsky – le deuxième, moi – le troisième. Toutefois, plus un législateur est noble, plus d'empathie il éprouve avec un banc des accusés.

Le degré de solitude d'un artiste se détermine par le nombre potentiel de contemporains, sollicités par son œuvre. Personne, avant moi, n'avait si peu besoin de l'écoute et de la reconnaissance des hommes ; l'oreille du

Dieu, inconnu, inexistant et complaisant, m'aura suffi.

Pouchkine, par ses caresses, me fait sentir Russe ; Rilke, par ses noblesses, me place chez les Allemands ; Valéry , par ses finesses, me fait reconnaître Français. Et, soudain, je me rends compte, qu'ils sont, tous, - poètes ! Étranger à tous les clans, je ne suis fidèle à mon soi, solitaire et vrai, qu'au milieu – virtuel ou réel - des poètes !

Abandonnant un pessimiste, abandonné par un optimiste, l'axiologue Nietzsche se retrouve seul. Sur le même axe d'acquiescement, je fus toujours et je reste seul ; mon Schopenhauer et mon R.Wagner s'incarnèrent dans une même personne, optimiste à ses débuts et pessimiste sur la fin, qui préserva ma solitude non pas par abandon advenu mais par distance entretenue. Sans cette solitude je n'aurais pas pu écrire des livres, dont je peux, aujourd'hui, dire qu'*il n'existe nulle part des livres d'une espèce plus fière et plus raffinée* - Nietzsche - *Es gibt durchaus keine stolzere und raffiniertere Art von Büchern*. Seulement, à la place de force et cynisme déclamatoires je mets la faiblesse fière et le nihilisme raffiné.

Peut-être, la sensation la plus aigüe de solitude apparaît du souvenir, nostalgique et raté, de notre enfance. C'est ce que j'éprouvai à la lecture du récit de S.Tesson de son séjour dans une cabane sibérienne, en plein hiver, sur les lieux de mon enfance.

99 % des phrases, tirées des œuvres des plus grands philosophes, possèdent cette embêtante qualité – j'aurais honte de les avoir pondues ! La banalité, le hasard, l'insignifiance, l'absurdité, l'inexpressivité les rendent sans intérêt hors de leur contexte. La nécessité, dictée par le genre discursif, de jeter des ponts entre des îlots de pensées, conduit, inévitablement, aux pâles bavardages. Pour juger une œuvre, il faut

l'expurger de ces remplissages parasites ; le résidu ne contiendrait que des métaphores, des pensées, des maximes. Après cet assainissement, personne au monde, y compris ceux que j'admire franchement, ne pourrait rivaliser avec moi.

Tu terrorises mon pitoyable savoir du divin, en l'exposant aux yeux omniscients de Dieu, tandis que je me réjouis de la musique de mon verbe vacillant, s'adressant à Ses oreilles. *Que dire de Dieu ? - rien. Que dire à Dieu ? - tout* – Tsvétaeva - *Что мы можем сказать о Боге? Ничего. Что мы можем сказать Богу? Всё*.

Je ne vois que deux profils de lecteur qui apprécieraient mon écriture : le personnage tchékhovien, sachant ce que sont la tragédie et l'espérance, et Valéry, comprenant la place du langage en poésie et en philosophie.

Il y a tant de choses lumineuses qui m'attristent, et tant d'images ténébreuses qui me mettent en extase. Pourtant tout beau rêve est mélancolique, tout réel est un mystère inépuisable.

Tant d'ambigüités dans mes mots-clés : *valoir* – prix ou valeur ? *devoir* – règle ou sacrifice ? *vouloir* – viser ou désirer ? *pouvoir* – force ou talent ?

J'ai choisi de me montrer, plutôt que de montrer les autres ; ce qui revient à préférer le chant au récit. Le seul musicien, chez moi, est mon âme ; en absence des âmes, personne ne m'entend – *l'âme n'est entendue que par des âmes* – ma réplique au fragment de F.Schlegel : *Les esprits ne se montrent qu'aux esprits* - *Geister zeigen sich nur Geistern*. Les abstractions, les rêves, les spectres passent, inaperçus, inentendus…

Je ne pus jamais être éponge ou fontaine. *Le poète est la genèse d'un*

*être qui projette et d'un être qui retient* - R.Char. Ce que j'absorbe descend dans une sèche profondeur, et ce que j'émets est une haute source, ignorant ses destinées en aval.

Ils écrivent pour remplir les rayons de la consommation de masse ; j'écris pour les goûts qui, peut-être, n'existent même pas. Mais l'âme est faite pour cuisiner ou goûter de la beauté, irrésistiblement. Dans une société sans âme, aucun rayon n'est plus prévu pour la beauté gratuite, désormais non-nutritive.

C'est seulement a posteriori que je découvre que mon besoin d'écrire vient du rejet des mots de la tribu. Ceux-ci se réduisent à la maîtrise de la matière, au respect de la loi écrite, au sérieux de la cohabitation ; tandis que mon inspiration vient de mes états d'âme, fondés sur l'intelligence immatérielle, la noblesse de l'arbitraire, l'ironie de la défaite.

Le chemin partagé, son éclairage, le sens de nos pas communs, la proximité de nos racines – non, ce n'est pas ici que je reconnais mon frère ; c'est la hauteur de nos étoiles, déterminant l'intensité de nos regards, qui établit ma fraternité. Une fraternité se passant de père et ne partageant que la possession-maîtrise du ciel.

Une fois mon livre achevé, de vagues espérances se forment, inévitablement, au sujet de son accueil. Mon amour-propre n'y participe guère, il en est absent ; qu'on me comprenne, m'imagine ou m'aime – toutes ces réactions ne peuvent se fonder que sur des malentendus. Mais savoir, qu'un lecteur, refermant mon livre, se découvrit soudain une âme et se mit à mieux l'écouter, me ferait plaisir.

Hermann Iline, *Provence, avril 2017*

# Valoir

C'est la part du rêve ou du talent qui traduit, respectivement, mon vouloir ou mon pouvoir – en valoir. Je suis ce que je veux en rêve, je deviens ce que je peux avec mon talent. Je vaux par l'harmonie entre mon être et mon devenir.

Même la sagesse de la vie peut se formuler en tant que solution - en évaluer le prix, en tant que problème - réfléchir sur sa valeur, en tant que mystère - vibrer de son intensité (Nietzsche, la finalité), de ses vecteurs (R.Debray, les moyens) ou du vertige de sa hauteur (moi, la contrainte). La plupart des sages s'arrêtent à mi-chemin : *Si tu veux, que la vie te sourie, tu dois la doter d'un bon prix* - Goethe à Schopenhauer - *Willst du dich des Lebens freuen, so musst der Welt du Werth verleihen*.

Parmi les choses, je distingue celles qui relèvent soit du prix, soit de la valeur, soit du sacré ; mais la merveille du monde fait que, dans toute chose particulière, percent les mêmes trois dimensions ; il me faut deux types de regard, pour, respectivement, un travail de filtrage et un travail d'amplification ; donc, la formule : ce qui a de la valeur est sans prix, ce qui est sacré ne peut pas être évalué - s'appliquera même à l'intérieur de la chose élue, lorsque je serai en tête-à-tête avec elle, et que mon goût phylogénétique laissera sa place à mon intelligence ontogénétique.

Le sens de mon existence - l'intensité de mon regard, c'est-à-dire de mon rapport avec la vie, et qui s'atteint surtout grâce aux contraintes que je m'impose : mettre le désir au-dessus de la force (la volonté de puissance), ne pas m'attarder sur les choses, qui changent, entretenir l'excellence du

regard (l'éternel retour du même), me mettre au-delà des valeurs, pour être moi-même leur vecteur (la réévaluation de toutes les valeurs) - trois synonymes du plan nietzschéen. Vie, volonté de puissance, art - comme trois hypostases d'une même substance tragique !

Plus profondément je me libère de mon soi connu, plus haut sera l'essor, en provenance de mon soi inconnu, dont je deviendrai esclave et/ou amoureux. *C'est dans la mesure qu'il réussit à se libérer de son soi, que se détermine la vraie valeur d'un homme* - A.Einstein - *Der wahre Wert eines Menschen hängt davon ab, in welchem Maße er es geschafft hat, sich von sich selbst zu befreien*.

Le soi absolu (Kant, G.Fichte, Hegel) serait une pure liberté, source d'une vaste et profonde philosophie transcendantale ; mon soi inconnu est, avant tout, source de contraintes, pour que mon esprit parte de mon âme, dans un courant poétique, dont le premier souci est de garder la hauteur de source. La rigueur des valeurs face à la vigueur des vecteurs.

On peut en être presque certain : dès qu'un scribouillard orgueilleux proclame ne faire partie d'aucune école, ses copies sentiront l'air de sa vraie classe - de l'étable. Mon écrit sera là, où j'aurai trempé ma plume ; et l'encrier des rebelles est si souvent grégaire. La meute sévissant dans mes mots est plus collante que celle, dont je détache mes yeux. Tout bon écrit s'apprend à l'école-buissonnière de la vie, où les classes sont toujours surchargées de fantômes plus doués que moi.

Celui qui *peut* la beauté du désastre *doit* fuir la grisaille de la réussite ! Je vaux ce que vaut l'amplitude entre la profondeur sondée de mon malheur et la hauteur de mon bonheur insondable. *Qu'il est laid le bonheur qu'on veut. Qu'il est beau le malheur qu'on a* - J.Cocteau.

Le parcours d'un homme d'action suit, chronologiquement ou abstraitement : l'esprit, ensuite - le cœur, et enfin - l'âme ; l'esthétique, l'éthique, la mystique ; c'est ainsi que, partant des choses, on traverse les valeurs, pour se retrouver dans le soi inconnu, qu'on appellera intensité, tenseur-vecteur ou hauteur. Les choses, ce sont des objets, des théories, des idéologies ; les valeurs - le bien, le beau, le juste, le libre ; la hauteur (mon terme à moi) - l'essor, le rythme, la noblesse.

Je commence par décomposer la valeur d'un homme sur les axes des actes, des pensées, des rêves, et je finis par n'y voir que l'*homo faber* commun. Même nos rêves portent des stigmates collectifs, sans parler des pensées ou des actes : *Donner une valeur à l'homme d'après les actes les plus hauts est absurde* - Sartre. C'est l'homme créateur, l'*homo sacer*, l'homme solitaire, ayant reçu du haut un talent sans mérite, bref - un nihiliste doué pour la métaphore, qui prend, à mes yeux, l'allure classieuse d'un vrai héros, créateur du sacré.

*Le nihilisme est un phénomène d'effacement du poids de toutes les choses* - Heidegger - *Der Nihilismus ist das Ereignis des Schwindens aller Gewichte aus allen Dingen*. Les autres sont tellement habitués à utiliser toujours la même balance et, surtout, la même unité de mesure, que l'appel nihiliste d'inventer nos propres outils de mesurage, en partant de l'impondérable des points zéro, les effarouche. Ce n'est pas à la réévaluation de toutes les valeurs des autres que je dois appeler, mais à la bonne orientation de mes propres vecteurs, c'est-à-dire de mon regard.

Nietzsche - réduire l'homme à ce qu'il *veut* en profondeur ; Valéry - à ce qu'il *peut* en étendue ; le moralisme béat - à ce qu'il *doit* en largeur. Je pencherais pour le réduire à ce qu'il *vaut* en hauteur.

Qu'est-ce que le fond humain ? À 90% il est commun aux poètes, concierges, industriels, dockers, scientifiques - la peur des souffrances, le besoin d'amour, l'angoisse de la mort, la joie de découvrir ou de faire, l'attrait de l'amitié. Mais les pédants continuent leur doctes litanies en faveur du fond et accusent de maniérisme ceux qui ne tiennent qu'à la forme. Je devrais m'interdire d'éclairer un fond, que n'importe qui aurait pu faire à ma place ; je ne vaux que par la forme de mes ombres.

Un paradoxe de l'écriture : la valeur d'un discours se compose de la part de l'auteur et de la part du lecteur, et plus vaste est celle-ci, plus haut est le mérite de celle-là ; c'est l'une des justifications de la présence, dans ce livre, de citations, qui cernent et explicitent la part revenant aux lecteurs ; mais c'est aussi ce qui explique pourquoi la maxime, d'Héraclite à Cioran, est le genre le plus complet, aristocratique par sa conception, démocratique par sa perception.

Je m'évertue à projeter la grande triade - la noblesse, l'intelligence, la beauté - sur l'idée platonicienne, sur la valeur nietzschéenne, sur l'être heideggérien - je ne parviens pas à la même harmonie, que me procure le mot. Dans tout ce qui est grand, la forme domine le fond.

Ceux qui s'enorgueillissent d'aller jusqu'au bout font, la plupart du temps, du bourrage et de l'étalage - dans cette détermination je reconnais plutôt un gueux. La noblesse est dans l'art des commencements fiers et des fins humbles. Aimer la musique, mais en ignorer le sens.

Je remarque assez tôt, que la noblesse de mon regard me visite presque automatiquement, dès que j'exclus du cercle des choses capitales - l'action et le succès. Mais je finirai par comprendre, que c'est aussi la prémisse obligatoire de la pensée tout court, de la pensée nécessairement noble : *L'effort poético-spirituel, pour la maîtrise du verbe de l'être, se déroule au-*

*delà de combats et d'armistices, hors toute réussite ou déroute, sans prêter attention à la gloire ou au bruit* - Heidegger - *Der dichterisch-denkerische Kampf um das Wort des Seins spielt jenseits von Krieg und Frieden, außerhalb von Erfolg und Niederlage, nie berührt von Ruhm und Lärm*.

L'action est le meilleur moyen pour trouver mon intelligence, et l'inaction - pour prouver ma noblesse. *Celui qui se lève le matin pour chercher la sagesse, la trouve assise à sa porte* - la Bible - ce ne serait plus le même personnage : la sagesse, dessaoulée par l'action, se mue en noblesse. Je serais resté assis à ma porte, je serais vite rejoint par la sottise. La sagesse occupe ce que je quitte, imbu de fidélité dramatique, ou que je libère, conscient de mon sacrifice tragique !

Ma vie se résume en deux destinées : la première est tracée par mon action et mon esprit, et la seconde – par mon âme et ma création. Tout homme sensible finit par comprendre, que les pas sur la première voie n'apportent rien de significatif à la qualité de la seconde. Mais aucun progrès ne m'attend sur la voie éternelle, la seconde ; je n'y vivrai que le retour du même, car le talent de mes compositions, l'intensité de mes couleurs, la noblesse de mon regard sont trois dons du ciel non évolutifs.

Lorsque je devine quelle contrainte surmonte l'auteur, j'éprouve plus de plaisir, que lorsque je constate, qu'il avança encore vers son but. Le plus noble but, dans l'art, est peut-être de faire ressentir dans la belle maîtrise des contraintes le vrai enjeu aristocratique de l'œuvre. *Écrire, c'est omettre* - Cioran.

Ce livre a bien une *ambition* philosophique : primo, je voudrais qu'un cœur noble (donc, angoissé) y trouvât de la consolation dans mon affirmation de la gratuité divine du bon et du bien ; secundo, je voudrais qu'un esprit noble

(donc, universel) y trouvât de l'intelligence humaine, qui est dans la maîtrise des frontières entre la réalité, la représentation et le langage.

L'érection de contraintes a pour but - l'isolation et la protection de mon firmament, que je réussis en rétrécissant mes horizons et en bridant ma curiosité stérilisante. Les contraintes sont de justes répartitions d'indifférences. Aux meilleures inhibitions volontaires - les meilleures impulsions salutaires.

Un malentendu géométrique : avoir de la hauteur ne veut pas dire être au-dessus, mais bien être ailleurs, être absent. Mais derrière *hors* je sens si nettement *foris*, ces pitoyables portes si inutiles dans mes ruines (et cachant ma *forêt*), et pire encore - le *forum*, avec ses estrades et ses arcs de triomphe. Ma *Via Sacra* est hérissée d'arcs-en-ciel de mes défaites. *Le triomphe est passager, mais les ruines sont éternelles* – Ch.Péguy.

L'avantage d'une hauteur *dynamique* : je comprends, que tout horizon n'est pas une cible absolue, mais une frontière, aussi banale que mes murs ou mes bêtises.

Pour me permettre une *mégalo-manie*, il faut porter en moi une manie-passion et avoir de bonnes notions de grandeur. Mais je ne pourrai plus me plaindre, comme jadis, du *mépris du grand souffle* (J.Benda ou A.Malraux), puisque, dans leurs climats artificiels, les hommes n'ont plus besoin de souffle, toutes leurs grandeurs, aujourd'hui, sont numériques, et au feu d'un mépris se substitua leur tiède flegme.

Devant *les flèches du désir vers l'autre rive* (*Pfeile der Sehnsucht nach dem andern Ufer*) se voir *un pont et non un but* (*eine Brücke und kein Zweck*) - Nietzsche - c'est toujours de la voirie aménageant l'accès d'étables. À moins que le pont soit l'origine, et non pas un but, des rives. Je préfère un

*débordement de l'âme* me mettant au pied d'un arbre, où je puis bander mon arc, sans décocher de flèches.

Sauver le corps en niant le corps (les chrétiens), sauver l'esprit en niant l'esprit (les matérialistes) - je ne cherche pas le même effet : en niant la profondeur, je la condamne à la hauteur.

Si je chante si facilement mes défaites, pour peu que cela me chante, c'est grâce au pari de n'être en concurrence qu'avec des morts glorieux. *La profondeur de tes révérences donne la mesure de ta hauteur* – Tsvétaeva - *Глубина наклона - мерило высоты*. Même après m'être incliné devant eux, je garde quelque temps, respectueusement, leur souffle, à ma nuque pliée. Et vous ne trouverez jamais mon gant sur vos arènes immondes.

Ma hauteur atopique est assez proche de l'intensité physique (Nietzsche), mais je crois, que le seul point d'arrivée non dérisoire d'une intensité est bien la hauteur, ce qui entretient la stridence, initiale ou finale. De l'état de glace à l'état de grâce, sans s'attarder à l'état de race.

Trois saisons d'ébranchage de l'arbre de la noblesse : je jette au feu, successivement, les branches des gestes, des mots, des pensées (la plus coriace !). L'arbre devient, pour les autres, invisible, et pour moi - indicible. Et je consacre ma vie à le rendre lisible, digne du Jardinier jaloux.

Je suis indifférent à Platon, à Spinoza, à Kant ; mais je ne puis pas en être ennemi ; combattre la grisaille, c'est profaner mes propres couleurs. Mais il faut que je sache me dresser en ennemi de St-Augustin, de Voltaire, de Nietzsche, pour mettre à l'épreuve mes palettes.

Très tôt je comprends, que ma voix ne peut pas avoir de fond (les sources et les fins m'étant inaccessibles). Plus tard, j'apprends, hélas, que même la

fusion avec la forme est une illusion de plus, qui dure le temps d'un emballement (*le dur désir de durer* de l'artiste – P.Éluard). Il ne me restera que la perspective, la voix qui s'éteint en échos mourants (*flatus vocis*), en regards évanescents.

Les plus utiles des contraintes sont les contraintes acoustiques ; ce n'est pas tant par la transformation du bruit du monde que j'en extrais la musique, mais par un filtrage impitoyable ; le reflet fidèle du vrai monde est bien musical, mais ce n'est pas dans un miroir de mon esprit profond, que je le verrais, - je l'entendrais sur les cordes de mon âme hautaine ; dès que je n'écoute le monde qu'à travers l'âme, tout devient musique ; le créateur est celui qui oublie le bruit du monde et porte l'écho de sa musique.

Quand je désespère à trouver une raison quelconque à être *fidèle* à une noblesse, je me dis, que S.Mallarmé a peut-être raison et qu'il faut faire *sacrifice d'une vie à toutes les Noblesses*.

Mon terme de *mufle* ne s'attache guère aux titres. Tous ces comtes de Villiers de l'Isle-Adam ou de Proust (baron de Charlus ou princesse Sherbatoff) sont de parfaits mufles, mais je ne confonds pas comte L.Tolstoï (prince Bolkonsky) d'avec *comte* de Lautréamont.

Je suis l'homme de la forêt ; l'arbre est omniprésent sur mes blasons ; il me rendit indépendant des forêts, des parcs et des jardins. *Les arbres t'enseigneront ce que tu ne peux apprendre d'aucun maître* - St-Bernard. La montagne des anachorètes, les horizons des marins se prêtent mal à l'héraldique.

Je me fiche de l'aristocratie du comportement (un troupeau réduit), j'estime celle de l'emportement, celle qui secoue ou crée des arbres généalogiques, qui n'offrent au troupeau ni fruits ni abri ni ombrages.

Si je reste dans la profondeur, j'écrirai en plein, que l'esprit froid interprétera comme un paysage figé ; si j'ose la hauteur, j'écrirai en creux, que remplira le chaud chaos de l'âme, pour enfanter d'un climat.

Dans le ciel, n'y a pas de routes, et il n'y a pas de routes qui mènent au ciel ; de ma vie je dois faire un ciel, même si elle se présente elle-même comme une route (pour laquelle je prends mes impasses) : *La vie est un chemin vers le ciel* - Cicéron - *Vita via est in caelum*.

Mon camp est celui, où se sont retranchés mes rêves. Je ne puis lui rester fidèle que dans l'obscurité. Les rêves, ces illusions sombres finissant en échec silencieux. Le meilleur bilan de la vie - leur être resté fidèle ; chez les goujats, c'est l'inverse : *Ce qui compte, à la fin, ce n'est pas ce dont nous avions langui, mais ce que nous avons fait ou vécu* – A.Schnitzler - *Am Ende gilt doch nur, was wir getan und gelebt - und nicht, was wir ersehnt haben*.

Ce terrible choix : la pose, faute de spontanéité, d'un séditieux ou la sincérité, faute d'imagination, d'un humble. Là où le goujat pâlit de peur ou le réfractaire rougit de honte, j'ai, au bout de mon visage, un entrelacs inextricable, qui n'est arc-en-ciel que sous un angle impossible.

C'est la nuit, au milieu des ruines, que le bleu entre le mieux, dans nos lignes de mire. Je me rêve en ruines. D'autres se ruinent en rêves. D'autres encore ne visent que le gris du jour, qui se laisse toujours toucher ou prendre. *Il visa le hasard bleu et toucha la cible noire* - proverbe allemand - *Mancher schießt ins Blaue und trifft ins Schwarze*. Le bleu d'œil devant l'horizon gris (*blauäugige Begeisterung* - H.Hesse), plutôt que l'œil gris devant le bleu des horizons. Broyer du noir pour échapper au gris est souvent la dernière échappatoire.

Sans la hauteur tout n'est qu'emprunt, volontaire ou involontaire. Avec la hauteur, je fais don à l'emprunt (peut-être après avoir *mendié* – Maître Eckhart).

Sur Terre n'est libre peut-être que mon premier pas, les suivants ne m'appartiennent pas, ou moi, je ne leur appartiens plus. Mais le regard posé sur mon étoile est toujours libre. Et les meilleurs chemins se tracent dans le ciel, à la lumière de mon étoile.

Ma lumière ne réchauffe que de minuscules lambeaux de l'existence. Mais cela me suffit pour ne pas être tenté par vos éclairages racoleurs et froids.

Dans la plèbe, je reconnais le philosophe d'après ce qui ne l'arrête pas. Parmi les philosophes, je reconnais le sublime dans ses lieux d'arrêt. Je dois passer outre, secoué de regrets, d'envies ou de dégoûts, que ce soit parmi l'encens, la huée ou l'indifférence. Et je m'arrêterai, le souffle coupé, les yeux et l'âme prêts à vénérer et à recevoir.

Je suis absent du fond diurne, cohérent, profond et consensuel, des tableaux du monde, mais je ne peux pas échapper à leurs cadres, communs et reproductibles, j'y suis réduit tantôt au polissage de truismes et tantôt au tissage de paradoxes sachant, que *les paradoxes d'aujourd'hui sont les préjugés de demain* – Proust.

Il est facile de proclamer grand *ou* inexistant n'importe quoi ; c'est ce qui est grand *et* inexistant qui mérite notre vénération - Dieu et le bien, le beau et l'amour. Ce sont des arbres, comme tout le reste, mais arbres privés de racines à nourrir ; la terre et l'eau leur manquent, ce qui les voue à l'air et au feu. C'est cette splendide inexistence déracinée, aérienne ou flamboyante, qui élève mon regard, surtout aux moments, où mes yeux sont baissés.

Étymologiquement, être absurde veut dire émaner d'un sourd. La voix du sourd aux appels du siècle fait vibrer mes propres cordes. Celle du sourd à Dieu, me fait regretter, qu'il ne soit pas muet.

Plus réduite est la *multitude*, contre laquelle je tempête, plus fière sera ma pose de colérique. Commencer par fulminer contre une élite, et bientôt mon arc n'aura plus besoin de flèches. Pointer une cible brillante plutôt que canonner un monstre excessivement mat. Comme Valéry pestant contre Pascal, ou Cioran - contre Valéry (ou Nietzsche - mal avalant son ressentiment face à Socrate, au Christ ou à R.Wagner).

Dis-moi de quoi tu te sens maître, en toi-même, et je te dirais ce que tu vaux. Je ne me respecte qu'emporté, sans offrir de résistance. Même un ahurissement maîtrisé me fait subodorer un vulgaire théorème.

Je n'aime pas le scepticisme : dans chaque infirmité de la vie on peut atteindre à l'émerveillement. Même dans la dégringolade des merveilles il y a du merveilleux. L'amusement du rêveur ironique est de desceller les piédestaux d'idoles, même de ceux de Pyrrhon et de Lao Tseu.

Le sceptique dit : tout peut être rabaissé. Je suis un anti-sceptique, je dis : à une certaine hauteur, tout peut être vécu comme vrai et même comme beau. Le scepticisme est un croc-en-jambe, pour nous empêcher de déployer nos ailes ; l'anti-scepticisme est une décision de nous débarrasser des ballasts de nos prudences.

Plusieurs tribunaux sont en charge des procès de la vie : la fadaise affrontant l'intelligence, la termitière opposée à la solitude, la hauteur traînée dans la boue par la vilenie. Je ne me sens l'âme de procureur que dans le dernier. Ailleurs, je ne puis être que témoin ou accusé.

Les récipients et moi : le calice, dont seule la lie fait sentir la profondeur ; ou le vase, dans lequel je me verse, et dont je devine la forme dès les premières gouttes. *Être conscient de la lie est signe de la présence de l'âme* - Don Aminado - *Ощущение осадка есть признак души*.

Les heures astrales ou hautes : les premières - pour ériger les écueils, les secondes - pour les surmonter. L'heure astrale : quand la raison me fait honte ou la chair me caresse. L'heure haute : quand, d'un seul coup d'œil, mon âme peut contempler tous les sommets de la vie. La félicité, c'est leur rencontre, que je vis corps et âme.

Ils pensent, que l'essentiel est d'attacher ou d'arracher. Je penche pour : toucher ou cracher.

Aux hommes de la forêt, du désert, de la mer, de l'ascension, - je préfère l'homme de l'arbre, du mirage, de la bouteille, des crêtes.

Je ne connais pas d'avis, dont tout porteur me serait systématiquement antipathique. En revanche, j'ai une ribambelle de coreligionnaires de tout poil, que j'exècre, puisqu'ils situent mal *notre* avis. Les vraies confréries se forment en hauteur et non pas par de plates coordonnées communes.

Tous les emplois sont aujourd'hui d'accès inévident. Celui de vaincu n'échappe pas à la règle. Sincérité du panégyrique des saloperies, indispensables au salut du genre humain. Refus de places publiques pour mes soliloques perclus au fond du souterrain, et que seule une oreille altière écouterait sans ricanement. Et aux voyages et chemins - *ton voyage se ferait non par l'âpre sentier souterrain, mais par la voie unie du ciel* - *Platon*, je préférerai l'immobilité et les ruines.

Ma vie, c'est la trouvaille de Tout par quelque chose qui est moi. Pour les autres : *La vie est une quête, par un Rien, d'après quelque chose* – Ch.Morgenstern - *Das Leben ist die Suche des Nichts nach dem Etwas*.

Je ne m'appauvris que de ce que je n'ai jamais possédé. Je m'enrichis le mieux de ce qui m'est donné secrètement à la naissance.

Viser la lune, même si je ne la décroche pas et la rate, je me trouverai peut-être parmi les étoiles. *Alta pete* ! - *Vise haut* !

Les plus fraternels incitants, c'est R.Debray qui me les offrit ; les plus savoureux des aliments, c'est chez Valéry que j'en déguste ; les plus flamboyants des excitants, c'est Nietzsche qui m'en charge ; mais ce sont mon goût et mes appétits qui les commandent ou décommandent à ma table ; et je reste, volontairement, sur ma faim, cet état béni de mon corps et de mon âme.

Ils pensent, que le regard est dans le retard. Chez l'homme de loisirs sachant creuser, sur la transversale de l'événement. Je le verrais mieux dans les yeux de l'homme de plaisirs sachant se désennuyer. À la verticale de la ligne du temps.

Je salue tout triomphe de la machine nous assiégeant de l'extérieur. Mais je ne parviens pas à vaincre la répugnance devant la machine qui, de l'intérieur, subvertit l'homme, en bridant son cœur et en subjuguant son âme.

La honte me visite la nuit et me donne rendez-vous dans mes ruines. De jour, j'oublie le sens de l'Annonciation et me rends au palais de la dignité, au château de la gloire, à la tour de l'honneur. Seuls les insomniaques peuvent vivre, et non pas interpréter, la honte du grabat.

Accepter le sort qui m'emporte est banal ; c'est quand le sort me traîne ou m'est indifférent, que j'aurai besoin de courage. Sinon, une lâcheté suffit pour laisser malmener ma tête en profondeur ou étendue, pourvu que dans ma hauteur je puisse rester seul avec mon rêve.

Me présenter, devant mes égaux, dans toute ma vulnérabilité. N'opposer aux autres que l'invulnérabilité des ruines, *citadelles sans murailles* (*muris quod caret oppidum* - Sénèque) - qu'ils tremblent pour leurs édifices, mes séjours saluent les secousses, les éruptions et le clair de lune. *C'est inébranlé, que tu accueilleras toute ruine* - Horace - *Impavidum ferient ruinae*. Surtout si je continue à ne pas quitter ma *turris eburnea* (tour d'ivoire).

Mes ruines ne sauraient décorer un paysage ; elles font partie d'un climat, elles sont reconstitution de l'arbre à partir d'une croix ou d'un mât, d'une bibliothèque ou d'une charpente, qui sont, tous, ruine de l'arbre.

Impossible d'associer à la noblesse un rite. Si je devais l'identifier à un sentiment, j'élirais la honte, à une attitude spirituelle - l'ironie, à un mouvement social - la solidarité, à un contenu artistique - le rêve. Mais le succès de cette union sonnerait le glas de mes visées dynastiques. On ne se perpétue que par la défaite, défaite dans le seul combat noble, dans la résignation.

Ce n'est pas le nombre plus élevé des possibles qui fera le charme de mon espérance face à la possession, de mon rêve face à la réalité, mais que j'espère et je rêve l'impossible.

Bâtir des navires, élever des phares, chercher des souffles et des houles - la raison perce dans toutes ces résolutions réalistes. Mais rédiger des messages à confier à la bouteille de détresse est un passe-temps orphique,

que seules comprendraient les sirènes, bien que l'un des meilleurs usages de la raison soit d'illuminer les naufrages.

Je refuse de paraître aux fenêtres, d'animer la cuisine, de fréquenter les couloirs, de dévoiler les fondations ou de mesurer l'escalier, et voilà que mon édifice est déclaré, même par moi-même, - ruines.

Le vrai maître : il m'introduit dans sa tour d'ivoire, je finis par l'en expulser, je la réduis en ruines et je le vis comme une initiation. Les faux maîtres ne font que créer un mode de recrutement. Écoute Jésus répéter le mot de Socrate : *Là où je vais, personne ne pourra me suivre*.

Pour me perdre dans les nues, peu importe si je rampe ou si je cours sur la terre. L'essentiel est de ne pas faire de chemin sans clair de lune.

Inévitablement, un jour, je me sentirai misérable, sur la facette cependant qui m'est la plus chère : m'enivrer de ce découragement, porter haut ma misère - s'appelle noblesse.

Pour être un optimiste ou un pessimiste conséquent, il faut, respectivement, du courage, face à une raison brandissant des dangers, ou du courage, face à une âme brandissant des merveilles. Ou bien s'en passer, en acceptant la double incohérence d'une écriture pessimiste, dictée par une foi optimiste. Mes capitulations me mettent en contact avec la hauteur ; je me moque du *courage de celui qui regarde dans les abîmes* - Nietzsche - *wer den Abgrund sieht, hat Muth* - ce n'est pas le vertige qui le guette, mais le dégoût ou l'ennui.

Dans l'édifice de mon âme, seuls les soubassements doivent garder leurs attaches spatiales, que je refuserai aux fenêtres et aux toits ; ainsi je me retrouverai dans des ruines *nihilistes* - *privées d'attaches* temporelles ;

débarrassé de l'irréversible devenir, j'y vivrai un éternel retour de l'être atemporel, à l'opposé du Nietzsche simple, pour qui, c'est la réminiscence du devenir qui rend éternel le retour (mais c'est l'un de ces opposés que le Nietzsche complexe aime épouser avec tant d'égalisante intensité – retour du même !). On est séduit par ce *pathos universel de l'illusoire réminiscence* – V.Jankelevitch. Et moins je vois les attaches banales, mieux je m'attache à la grande distance.

C'est à travers la musique que je comprends le mieux ce que c'est que l'acquiescement à la vie : que ce soit par la fuite ou par l'affirmation, la musique me fait découvrir la dimension essentielle de la vie - l'appel de sa hauteur, mon vrai séjour, d'où je fus banni, pour des raisons mystérieuses ; ne plus pouvoir y mettre ni mes pieds ni mes yeux m'oblige à inventer mon immobilité et mon regard.

Je prouve à la Terre passagère l'existence de mes racines par l'élan de ma cime vers le ciel éternel. En passant du végétal à l'architectural, je saurai qu'en me détachant de la Terre, je ne sauverai mes ailes déployées que par un toit entrouvert de mes ruines. Méfie-toi des murs, mures-en les fenêtres : *Que le meilleur de toi ne s'arrache pas à la Terre pour casser tes ailes contre les murs de l'éternel* - Nietzsche - *Lasst ihre Tugend nicht davon fliegen vom Irdischen und mit den Flügeln gegen ewige Wände schlagen*.

Moi en tant qu'arbre, je n'ai rien à partager dans les vagues frissons de ma cime, mais dans mes racines immobiles, je ne peux pas me passer de nourritures, communes avec mon espèce. Mais, en bas, évite les potins au sujet de ce qui s'ourdit en haut : *Ce qui se hisse en hauteur, se rapetisse en profondeur* – Ch.Morgenstern - *Was droben in den Wipfeln rauscht, das wird hier unten ausgetauscht*.

La tour d'ivoire, cette hauteur d'en-bas, et les ruines, ces abîmes d'en-haut, sont les seuls déserts lieux, que hante le fantôme, sans domicile fixe, de mon écriture, fantôme et non pas locataire.

Ce dont je rêve doit remplir ma vie ; ce fut un mauvais rêve, s'il en est absent.

Je parcours mon soi illimité, à la recherche de son essence, je m'arrête aux suites de : *je pense, j'agis, j'innove, je suis ému, je maîtrise* - pour converger, finalement, vers leur limite commune - *je crée*. Mais pour qu'elle présente un intérêt, il faut qu'elle ne m'appartienne pas, il faut donc que j'aie un talent, que je sois un Ouvert. Le monde même reste un Ouvert, grâce à la création (Heidegger - *Das Werk hält das Offene der Welt offen*).

Je dois avoir un thème musical unique, qui traverserait ma vie, rhapsodique ou symphonique, de part en part, tel un retour éternel, fusion du continu et du discret : *Il y va de l'intensité et non pas de la vie éternelle* - Nietzsche - *Auf die ewige Lebendigkeit kommt es an, nicht auf das ewige Leben*.

La présence des autres, dans ce livre, n'est que l'air des métaphores, que battent mes ailes ; la hauteur et le souffle n'en sont qu'à moi. D'ailleurs, on ne devrait écrire qu'avec la sensation d'être le seul chasseur de métaphores, sous un ciel vide. *Le texte est une forêt, où chasse le lecteur. Un bruissement au sous-bois, tiens - une pensée ; un gibier timide, une citation - à mettre au tableau de chasse* – W.Benjamin - *Der Text ist ein Wald, in dem der Leser der Jäger ist. Knistern im Unterholz - der Gedanke, das scheue Wild, das Zitat - ein Stück aus dem tableau* - je ne cultive pas de textes, et donc pas de forêts, mais je tends tant d'arbres, chacun avec des ombres qu'il ne partage pas avec d'autres arbres, et ils ne se trouvent ni sous un même soleil ni à la même heure de la nuit. Si tu n'y entends que du bruit, tes oreilles ne sont pas faites pour mes canopées, puisque j'y avais mis de la musique.

Les mêmes états et objets sont à l'origine des réactions romantique (chaude) ou mécanique (froide) ; mais le romantique y avait entendu de la musique, tandis que l'enregistreur y avait mesuré des décibels ou fréquences ; le conte de fée, face au compte rendu ; la réalité mélodique ou la réalité statistique. *Symbole et indice se regardent en chiens de faïence* - R.Debray. Toute la vie, en puissance, est en moi ; m'écouter, c'est y déceler la musique (et non pas le bruit) du monde, que je porte, pour la traduire ensuite dans mon regard.

Quelle ligne de parenté m'est la plus chère ? celle que m'insuffle le même feu dans les veines, ou celle qui me rend solidaire dans la poursuite des mêmes objectifs ? le sort ou le choix ? - moi, je penche pour le sang et me détourne des gangs. D'autant plus que le poète, en moi, aime converser avec le sort, et le philosophe s'amuse à unifier tous les choix.

Aucune de mes frontières, en étendue et en profondeur, ne m'appartient, j'y suis un *Ouvert* ; c'est en hauteur que je n'ai rien à atte(i)ndre, qui ne soit à moi ; Heidegger, dans son *oubli* de la hauteur, confond horizons et firmaments : *L'horizon n'est nullement rapporté au regard, mais signifie la clôture* - *Aber Horizont ist gar nicht auf Blicken bezogen, sondern besagt den Umschluß* ; quand l'horizon se réduit au temps, qui rend compréhensible l'être, on néglige le firmament, qui est l'espace, *demeure* ou ruines, du devenir.

Dès que je me laisse envahir par le réel, la réduction du fond de l'existence au comique ou au tragique devient une tâche d'une facilité ingrate ; d'où l'intérêt de garder, en moi, assez de vide pour y loger mon rêve, ennemi des pulsions théâtrales ; les ruines - à l'opposé de la scène.

Noblesse de l'intelligence, caresse de l'existence, altesse de l'essence - tels seraient les domaines, dans lesquels je plongerais ma réflexion, si l'on me demande, pour qui je me prends, - l'arrogance est la modestie des timides.

Quand je ne suis qu'acteur, le *comment* de mon jeu importe plus que le *quoi* et le *combien*. C'est le *quand* et le *où* de mon metteur en scène (mon talent) et, surtout, le *pourquoi* du dramaturge (mon génie) qui importent dans la pièce, que j'aurai conçue.

Danser dans les chaînes, chanter avec des pierres dans la bouche ? - non, mes contraintes, c'est le refus de la marche, me vouant aux immobilités ou chutes, c'est l'acoustique parfaite de mes ruines, où résonnent mes mots inactuels.

Toutes les idées de perfectionnement graduel ne faisaient que décerveler les hommes. Socrate, L.Tolstoï ou Gandhi propageaient cette sottise. *Je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en ayant la pleine conscience de son amélioration* - Socrate. Alors je n'ai aucune chance de bien vivre, moi, qui aime brûler les ponts, qui découvre en moi-même de nouvelles hontes ou de nouveaux vides. Deviner, même inconsciemment, ce qui, en moi, reste immuable et invariant, a plus de chances de rendre ma vie supportable. *Vivre selon ton soi le plus noble, qui est en toi* - Aristote – et peu importe, que ce soi reste inconnu.

Toute exploration des ampleurs ou profondeurs humaines m'éclaire sur moi-même, et Lao Tseu a tort : *Plus on voyage au loin, moins on se connaît* ; c'est le séjour dans la hauteur, qui m'apprend, que le vrai soi (celui de Plotin ou mon *soi inconnu*) est inaccessible ; mais pour réussir ce voyage, je dois devenir impondérable et être porté par mon propre souffle – et je me porte d'autant mieux quand je suis conscient de ne pas me connaître.

Aussi abstraite que soit n'importe laquelle de mes remarques, je ne parviens jamais à la détacher de mon corps, c'est-à-dire d'une caresse ou d'une douleur, vrillées au corps de mon *discours*. Valéry parle d'un *corps de l'esprit* comme d'une inconnue sur l'arbre intellectuel. L'inhumaine pseudo-ascèse platonicienne - *mourir au corps, pour libérer l'essence et renaître à l'être* - explique l'obsession des Anciens par la minable tranquillité de l'âme, prépare le chemin à l'idée saugrenue de la résurrection, et, surtout, justifie la robotisation actuelle des esprits (*esprit de corps*).

L'aristocratisme est dans ma façon de sélectionner les meilleurs : les meilleurs des hommes – les amoureux, les meilleurs des amoureux – les poètes, les meilleurs des poètes – les romantiques solitaires. Je dois aboutir à la tour d'ivoire ou aux ruines, si je cherche l'excellence.

Je commence par m'étonner des choses, ensuite, j'en admire la représentation par les autres, et je finis par m'enivrer de leur interprétation par moi-même : *Mon frisson vient davantage du chant que des choses chantées* - St-Augustin - *Me amplius cantus, quam res, quae canitur, moveat*.

La vie réelle se trouve entre le trop haut et le trop bas, entre l'impossible et le jetable ; pour la voir, je dois regarder devant moi-même, à hauteur d'hommes, et non pas à hauteur d'arbres, où abondent les feuilles mortes ou l'appel des astres ; la vie irréelle est là, imprévisible. Ma vie est la feuille et l'écorce ; ma mort, c'est le fruit. *La base intellectuelle de mon esthétique est la Philosophie de l'Irréalité* - O.Wilde.

Je ne me connais aucun progrès, dont je me sentirais fier, mais toute continuité ou fidélité aux premiers émois de l'amour, de la création, de la liberté, bref à mon soi inconnu, non-évolutif, me réjouis. Celui qui vit du soi connu, dit : *Être libre n'est rien, devenir libre, c'est le sommet* – G.Fichte - *Frei*

*sein ist nichts - frei werden ist der Himmel* - celui qui, en soi, avant toute lutte, ne portait déjà la liberté, ne découvrira que ses substituts.

Si je suis un arbre, je porterai avec dignité la boue des racines, la cendre des fleurs, la chute des feuilles, le courant d'air des cimes. *La noblesse est en courage, non en ramage* - proverbe allemand - *Adel sitzt im Gemüte, nicht im Geblüte*. Et avant qu'il devienne matériau de construction, je me serai unifié avec un autre arbre, gardant quelques inconnues.

L'optimisme *naturel* est l'apanage du repu ; c'est pourquoi je dois l'*inventer*. Le pessimisme superficiel accable les grands ; c'est pourquoi je dois en faire un haut choix libre.

La seule fraternité que j'entre-perçois serait fondée sur un aristocratisme, sur une élection donc. Mais j'égrène les aristocratismes du terroir, de l'histoire, de la langue, des attitudes, des idées - et je reste sceptique, c'est trop mécanique. Le seul aristocratisme spontané et durable, créateur de fraternités, est celui de la musique.

Par mes contraintes, je me libère des choses sans importance ; avec celles qui restent, je dois choisir, desquelles je serai le maître et desquelles - l'esclave. Même parmi les passions je trouverai toujours celles, dont il vaut mieux être l'esclave. Et ce sont les meilleures ! Aux médiocres j'appliquerai le conseil d'Épictète : *Maîtrise tes passions, avant qu'elles ne te maîtrisent*.

Trois sortes d'harmonie que je dois viser : l'harmonie du monde (sa vénération), l'harmonie de mon rapport avec le monde (l'acquiescement ou le refus), mon harmonie intérieure (ma noblesse). De cette méta-harmonie naîtra la musique de mon verbe.

Si j'ai un tempérament créateur, je dois commencer par choisir mes points de départ. Soit je reprends le fil d'une trame, entamée par les autres, et j'y ajoute un maillon de plus ; soit je refuse cette inertie et je crée mes propres sources, en devenant ainsi nihiliste : *filum – hilum – nec-hilum – nihil*.

À ceux qui veulent créer l'*horizon de tous les horizons* je répliquerais, qu'avoir un firmament, rien que pour moi, me comblerait davantage. Question de choix d'axes.

Si je ne suis que ce qui se trouve entre l'horizon et moi-même, j'aboutirai probablement à la platitude ; dans les gouffres tombent, d'habitude, ceux qui suivent leur étoile. *La hauteur, d'habitude, voisine avec l'abîme* - Pline le Jeune - *Altis plerumque adjacent abrupta*. Et en plus, je serai couvert de bleus et bosses, car tout chemin, même éclairé par mon étoile, est parsemé de pierres d'achoppement. J'aurais dû rester dans le seul lieu, où mon étoile se sente chez elle, - dans mes ruines.

Le nihilisme des commencements - ne pas se hisser sur les épaules des autres ; le nihilisme des contraintes - en être le seul auteur ; le nihilisme des moyens - savoir se servir de ses faiblesses ; le nihilisme du parcours - tenir davantage au regard qu'aux pieds ; le nihilisme des finalités - en reconnaître l'insignifiance. Je pense en être très proche.

C'est d'après la place que j'accorde au *nihil* qu'on reconnaît le genre de nihilisme que je pratique. Dans le meilleur des cas, c'est le point de départ qui est visé, l'origine ou le point zéro de mon regard sur le monde, et que j'aurai débarrassé de la présence d'autrui. Mais les démons de Dostoïevsky le placent dans les finalités, et Nietzsche – dans le parcours ; on devient, chez eux, adversaire de Dieu ou des hommes, au lieu de soi-même.

Il n'y a plus de chemins secrets, menant vers des trésors ou des illuminations ; je ne dois compter que sur mon étoile, que je suivrai, les yeux fermés, du fond de mes ruines. Ne crois pas trop les prétentieux : *Heureux qui va par une route inconnue à la sagesse humaine, et sans toucher de pied à terre* – F.Fénelon - la sagesse est une affaire terrestre, accessible même aux misérables, qui s'attroupent sur des sentiers battus, sans toucher de regard au ciel. Le sage est celui qui a la plus vaste collection de plaies, mais qui les lèche mieux que les autres. *Parmi les sages, pas un qui ne soit heureux* - Cicéron - *Neque sapientum non beatus*.

L'apparition du regard, dans mes yeux, est facile de détecter : je verrais la terre à travers le ciel. *Le désir du regard le poursuit si fort, qu'il aspire au ciel et abandonne la terre* - Arioste - *Tanto è il desir che di veder lo incalza, ch'al cielo aspira, e la terra non stima*. Si, en plus, je munis mes yeux de noblesse et d'intensité, j'aurai un haut regard - je vivrais le ciel en vue de la terre.

L'intensité vitale est cette bonne tension des cordes, grâce à laquelle je devrais produire ma musique ; mais dans la qualité de la musique, l'intensité elle-même ne joue qu'un rôle secondaire ; c'est le talent et la noblesse, c'est-à-dire la hauteur, qui en détermineront la profondeur et la portée. *Ce qui portait l'homme en hauteur, c'était la musique, cette révélation irrésistible et désarmée* – B.Pasternak - *Человека уносила ввысь музыка : неотразимость безоружной истины*.

Je ne dois attendre la grâce qu'en hauteur, loin des choses. Ce sont donc mes propres contraintes qui en préparent la rencontre. *Le libre arbitre me permet d'accueillir Ta Grâce par l'ampleur ou par la contrainte* - Nicolas de Cuse - *Libera voluntas, per quam possumus aut ampliare aut restringere capacitatem gratiae tuae*. Le libre arbitre peut tracer l'ampleur. La contrainte, elle, se dessine par ma liberté.

Dès que mon regard s'attache non pas à sa direction, mais à son intensité, je suis sollicité par la voix de la noblesse et de la musique. Je m'évade de la platitude, je deviens jouet des chutes et des essors. *C'est le regard qui fait s'élever ou s'effondrer ton esprit* - Ovide - *Ingenium voltu statque caditque*.

Quand je choisis mon adversaire en fonction du *fond*, je débouche, le plus souvent, sur des inepties du genre de la *dialectique* (historique, philosophique ou politique). Le bon choix, c'est la *forme* ; ce n'est pas la profondeur du combat qui détermine ma stature, mais la hauteur de mes admirations ou de mes dégoûts.

Par quoi veux-je m'unir aux autres ? Où puis-je croître ? Quand aurai-je le droit aux ombres ? Comment vivre sans bouger ? Pourquoi la couleur ? - si je commence à me poser ces questions, c'est que peut-être je suis prêt à devenir un arbre.

Les murailles, que j'érige moi-même, sont utiles, pour que mon regard soit plus près du ciel. Viser l'horizon, en les abattant, est une illusion d'optique, dont ne profiteront que mes yeux. J'abandonnerai l'horizon avec la même facilité que l'herbe sous mes pieds, dès que j'aurai compris, que je devins regard. À la pensée sous l'horizon de la mort, je préférerai le regard au-dessus de sa hauteur. Le beau s'offre partout à l'âme ; l'idée du beau n'est accessible qu'au regard : *Ô mon âme, au plus haut ciel guidée ! Tu y pourras reconnaître l'Idée de la beauté* – J.du Bellay.

Tout ce qui sert à maintenir l'équilibre de ma raison se trouve sur la terre ; la raison n'a rien à gagner, quand je lève mes yeux vers le ciel. Ce n'est pas la tête qu'il faut lever, mais l'âme, qui prendrait la relève des yeux. Ainsi se lisent la lumière céleste comme le noir terrien. L'homme au bandeau, ignorant le secret de l'anneau de Gygès et qui n'aurait que les yeux pour voir, ne voit plus rien.

Les mélodies, qui me bouleversent le plus, ne parviennent pas de mes oreilles et ne viennent pas de notes connues. Quand mon oreille se fait rêve, ma propre musique sait accompagner et le chant et le silence du monde ; un jour, je suis instrument, un autre - compositeur, un troisième encore - mélodie. Le jour de veille, je ne reproduis que des cadences sans musique.

Toutes les lumières nous sont communes et elles se mesurent en profondeurs ; je ne peux me distinguer que par la qualité de mes ombres. *La hauteur de ton esprit se lit dans l'ombre qu'il projette* - R.Browning - *Measure your mind's height by the shade it casts*. Comme la profondeur de ma lumière se lit dans le ciel, sur lequel est capable de se projeter l'ombre de mon rêve. Toute lumière, comme toute profondeur, sont vouées à la platitude finale, seul le jeu des ombres fait oublier le temps écrasant.

Derrière toute beauté, immédiatement, je sens la présence d'une noblesse, que ce soit un papillon sous mes yeux ou un poème devant mes oreilles. *L'art n'a de valeur que s'il apporte de la noblesse à la vie* – M.Gandhi. La même auréole couronne l'intelligence formant le vrai ou la pitié répondant à l'appel du bien, mais la noblesse y reste le fond commun. Trois hypostases – esthétique, mystique et éthique - du Dieu trinitaire, avec trois langages créateurs, c'est-à-dire déviant, métamorphosant, surgissant dans un silence des origines.

Les uns traversent la vie comme un désert, qu'ils peuplent d'oasis et animent de mirages ; d'autres - comme un réseau routier, avec un itinéraire préprogrammé. *Il faut se dépêcher de se gaver de rêves pour traverser la vie* – F.Céline. La vie a son horreur du vide, surtout de celui que créent les plus beaux rêves, et je pourrai baguenauder et même danser, à cœur ouvert, en n'invitant que les dieux à me remplir. *La vie est plus ardue à traverser qu'un champ* - proverbe russe - *Жизнь прожить - не поле перейти*.

Parmi ceux qui prétendent maîtriser leur meilleur soi, je ne connais aucun grand. La grandeur est dans la qualité de notre ouïe, permettant d'interpréter la voix de notre soi inconnu, et dans le talent de notre soi connu. Donc, il faut se moquer de ceux qui disent : *La vraie grandeur consiste à être maître de soi-même* – D.Defoe - *The true greatness of life is to be masters of ourselves*. Le seul soi, la source de ma perplexité, appartient à l'espèce et échappe à ma maîtrise ; je ne peux maîtriser que des traductions de l'original hermétique. La maîtrise de soi est de l'imposture ; elle n'aide qu'à me perdre au milieu des autres. Même dans la solitude, une ubiquité me guette : m'attacher à celui que j'invente ou à celui qui invente. Je suis grand, quand eux, miraculeusement, coïncident.

Les montées ou descentes, pour atteindre à de vraies profondeurs ou hauteurs, doivent être instantanées, sans escales ni parcours. Les chiffres ne peuvent pas les résumer. *On peut s'arrêter au milieu d'une ascension, non au milieu d'une chute* - Napoléon. Que les sobres escaladeurs exercent leurs muscles, moi je penche vers le vertige des épris de chutes qui, de plus, ont souvent d'excellentes ailes. Mes ailes sont mon parachute ; les ailes d'ascension ne sont jamais à moi. *L'oiseau ne monte jamais trop haut, s'il monte avec ses propres ailes* - W.Blake - *No bird soars too high if he soars with his own wings*.

Heureux temps anté-diluvien, où l'on pouvait se rendre aux Enfers et puis retourner dans ses pénates ! Et dire, orgueilleusement : *Plutôt être fermier au royaume des vivants, que roi au royaume des ombres* - Homère. Dans ton étable, tu ne manqueras ni de bougies ni de fourrage ; plutôt garder mes ombrages et mon effigie, dans ma Tour abolie.

Le plus clair de mon temps se passe dans la demeure, bâtie et animée par les autres ; les heures obscures et rares, c'est-à-dire les meilleures, je les vis

dans mes ruines, dont les portes et fenêtres sont condamnées par mes contraintes, et mes moyens m'y ouvrent le ciel, où scintille mon but, mon étoile. Tant de nigauds, n'*acceptant* pas le monde et *refusant* d'y bâtir leur maison, continuent d'habiter leurs cellules communautaires. Ce n'est pas par rejet du monde que je me réfugie dans ma résidence secondaire ; dans les deux lieux règne mon acquiescement : au monde de l'esprit divin et à celui de mon âme. Et qu'il est beau, ce rêve du monde, parmi *ses propres ruines, éprouvées par l'âge, mais toujours majestueuses* - Homère.

En l'absence des autres, je me place, spontanément, aux extrémités de tous les axes de valeurs ; mais mes superlatifs s'effondrent à toute épreuve du comparatif. Être dans la vie ou dans l'art, parfois, surtout si l'on n'est pas Nietzsche, s'excluent : *Je compare, donc je vis* – O.Mandelstam - *Я сравниваю — значит, я живу*. Il faut savoir choisir entre le regard et le poids : *Quand je me considère, je me désole ; quand je me compare, je me console* – Ch.Talleyrand. Dans *considérer*, on sent la présence des astres ; dans *comparer*, gît une égalité des pareils. *Si je me considère, je m'annule* - Valéry. Le soi connu, dont il est question ici, est, en effet, source de nos hontes, il est dans le comparatif ; le superlatif ne s'applique qu'au soi inconnu, dont on dit : *Humble quand je me compare, inconnu quand je me considère* – Tsvétaeva.

Je devins vieux à l'âge de quinze ans ; je ne crus plus en la noblesse capable de triompher de la vulgarité. Toute la suite me donna raison ; je porte, intacte, ma démobilisation au fond de mes rides intempestives. Les aurores du soir me parurent plus nobles que les *crépuscules du matin* (Baudelaire). Je tenterai de mourir jeune à quatre-vingts ans (R.Char).

Ce que j'ai de meilleur procède de mes faiblesses. Pour un recalé des certitudes, paumé des doutes et nostalgique des défaites, c'est une raison de plus pour m'y attacher. Confucius, n'a-t-il pas mis *homme* et *faiblesse*

dans le blason de son école, le *jou* ? À moins que l'oxymore du nom de Lao Tseu, *vieil enfant*, ne renforce mon goût du paradoxe.

L'invisibilité est un cadeau d'un ciel, qui m'est hostile : au lieu de refléter ou absorber, je laisse passer la lumière infidèle.

Menant une vie matérielle des smicards, je peux, impunément, porter aux nues l'âme aristocratique ; si j'avais eu accès aux aises des titulaires de chaires, de filiales commerciales ou industrielles, j'aurais été peut-être attiré par la jérémiade en faveur de l'esprit des *lumpen*.

C'est contre le toit percé que je dois diriger mes lamentations, pour garder l'illusion de rester toujours dans ma tour d'ivoire. Cogner ma tête contre les murs et les renverser ne me conduira que dans des ruines encore plus dévastées.

Mon héros, c'est un anti-Antée : toucher la hauteur (m'ex-*alter*) et retrouver ma faiblesse. *Exhausser, exaucer, sont le même mot* - Valéry. Perdre la terre en l'exhaussant. Dans une tour, profonde côté terre et haute côté ciel. Des visées côté terre noire devraient élever mon regard côté ciel d'azur.

Le goût s'occupe de mes contraintes ; et le talent – de mes productions. Le premier me fait don de ruines ; le second fait pousser un arbre. Grâce au premier, je vis dans les ruines ; je rêve en arbre, grâce au second. Les ruines – la virginité (pour mon regard) et la grandeur (pour mes yeux) du passé ; l'arbre – la fécondité des racines, des fleurs et des ombres.

Dans mon enfance, je me gavais de contes de fées et de framboises des bois, je goûtais les mystères mathématiques et les rythmes poétiques, je m'extasiais sur l'Histoire et méprisais l'astronomie. La saturation, puis quelques renversements : l'indifférence pour l'Histoire et la fascination pour

la cosmogonie. Je finis par vouloir voir les choses du plus grand lointain, où le temps et l'espace ne font qu'un. Les étoiles me chantent l'éternité ; les batailles me narrent l'avant-hier.

J'ai porté, à travers la vie, le même volume de lumière enthousiaste, avec deux sources ou ressources : dans mon enfance, l'*homme* restait dans l'obscurité *problématique* et les *hommes* brillaient par leurs *solutions*. Avec l'âge, cette proportion s'inversa : l'homme rayonne dans l'âme *mystérieuse* et les hommes s'éteignirent dans les ténèbres sans *mystère*. *L'homme est un mystère, et toute l'humanité repose sur la vénération du mystère de l'homme* - Th.Mann - *Der Mensch ist ein Geheimnis, und alle Humanität beruht auf der Ehrfurcht vor dem Geheimnis des Menschen*.

Le langage des profondeurs spirituelles est largement universel ; mais la hauteur musicale de chaque homme a son propre langage. En compagnie de Valéry, je vis une fraternité admiratrice ; en celle de Nietzsche, je frôle le fratricide de complices.

Si je vis un commencement, nihiliste (*ex nihilo*) et beau (*maxima de males*), comme une fin, je fais frôler la vie par la mort, la beauté – par l'horreur, et je comprends, que c'est propre à tout art. *Quiconque a eu plusieurs naissances est décédé autant de fois* - R.Debray – sans l'espoir de renaissance – l'artiste dit adieu et non pas au-revoir a ce qui avait été vécu en grand.

Dans une perspective horizontale, plus je me rapproche d'une chose, plus je m'éloigne d'une autre ; dans une perspective verticale, plus je m'élève, plus lointaines deviennent *toutes* les choses, qui finissent par devenir les *mêmes*, pour mon regard nouveau-né, - tout retour éternel du même est là – tout est question des ailes et de l'intensité du regard. L'indifférence aux choses, l'ironie aux idées et au-delà - la caresse de l'art et la musique de la vie.

L'école éloigne de la vie de rêve et rapproche de la vie d'action. *Ce n'est pas pour l'école, mais pour la vie, que nous étudions* - Sénèque - *Non scholae, sed vitae discimus*. Je suis à l'école haute, lorsque je me sens digne d'un fouet ; je suis aspiré par la vie profonde, lorsque je me sens grandi et libre. *Qui touche au plus profond, s'attache au plus vivant* - Hölderlin - *Wer das tiefste gedacht, liebt das lebendigste*. Plus ma pensée est haute, plus facilement je quitte la vie terrienne pour l'art aérien. Cicéron tombe dans le même travers : *La philosophie : non l'art des mots, mais celui de la vie* - *Philosophia : non verborum ars, sed vitae* - la vie est pleine de bruits ; la philosophie, par son amplitude, entre le haut regard et l'intelligence profonde, en dégage la musique. En dehors de nos pulsions, qu'est-ce qui se rapproche le plus de la vie ? - l'art des mots !

Sois tantôt éponge et tantôt fontaine ; mes pores, noyau, foyer et source étant ma soif. *Vide-toi, pour que tu puisses être rempli* - St-Augustin - *Funde, ut implearis*. Dieu est dans la soif, non dans le breuvage. Je ne trouve pas Dieu à travers mes plénitudes, mais je ne me fais pas trop d'illusions sur ce qui remplira mon vide ; Jean de la Croix est trop crédule : *Les biens de Dieu ne peuvent entrer que dans un cœur vide et solitaire. L'âme doit se vider, pour que Dieu remplisse le vide* - *Los bienes de Dios no caben sino en corazón vacío y solitario. El alma debe vaciarse del ego para ser llenada por Dios*.

*Toutes les passions de l'esprit sont déplorables, mais certaines ont du panache, de la hauteur, de l'exaltation* – Plutarque. Ses inerties peuvent me mener même jusque dans la profondeur, où l'exaltation manquera de panache et je finirai par implorer la hauteur.

*C'est priser sa vie justement ce qu'elle est, de l'abandonner pour un songe* – Montaigne. Car le songe la survole et la soulève, tandis qu'un regard droit y plonge et la réduit à ce qu'elle risque de devenir en pleine veille - un constat songeur. La vie de mon soi connu, la plus profonde, est ce que je fais

et ce qu'elle fait de moi. La vie de mon soi inconnu, la plus haute, est ce que je parviens à ressentir comme mystère. Entre ces deux vies – la création, qui sous forme de solution fait entrevoir le fond de mystère.

*Rien de noble ne se fait sans hasard* – Montaigne. Comme l'ignoble suit de plus en plus des impératifs irréfutables. Je n'imprime de la noblesse à mes pas qu'en laissant le hasard divin m'inspirer le pas premier et en offrant au hasard d'une lecture la portée du dernier pas, qui dépasse ma vie, mon livre, ma foi. *L'art et le hasard s'exercent dans le même domaine : l'art aime le hasard, comme le hasard aime l'art* – Aristote.

*À la grisaille d'une basse raison, je préfère une haute folie, qui m'illumine* - Pouchkine - *Тьмы низких истин нам дороже нас возвышающий обман*. Une lumière venant d'en bas et projetant vers le haut - des ombres, est plus belle. Plus je cherche la lumière en haut, plus mes yeux perdent l'habitude de puiser la matière du doute en bas. *Nous n'avons le choix qu'entre des vérités irrespirables et des supercheries salutaires* - Cioran. Ceux qui fuient la flamme, pour ne chercher que des fagots, disent, qu'une vérité prête à l'emploi vaut mieux qu'un mensonge sans recette.

*Une bonne réserve de résignations est une nourriture vitale pour la traversée de la vie* - Schopenhauer - *Ein guter Vorrat an Resignation ist überaus wichtig als Wegzehrung für die Lebensreise*. Aucun chameau n'emporterait ce que j'engrange dans les ruines de ma tour d'ivoire. Le complice de la résignation s'appelle l'art.

J'aime l'enthousiasme – dans les ruines. Dans les édifices communs – je désespère. *Rien de grand ne s'est accompli sans enthousiasme* - R.W.Emerson - *Nothing great was ever achieved without enthusiasm*. L'enthousiasme, avant d'être architecte, est surtout bon pour un travail de

sape ou de démolition. C'est pourquoi on lui préfère aujourd'hui - le calcul, la règle et le niveau.

*La meilleure chance d'être sauvé est d'être désarmé* - Rilke - *Was uns schließlich birgt ist unser Schutzlossein*. De nos jours, on n'est visible que par ses griffes. Comme je plie mes ailes, je dois tourner mes armures vers l'intérieur, où se trament des sorties meurtrières.

De jour, l'horizon et les choses appartiennent au monde ; la nuit, le firmament et l'étoile sont à moi. Même les yeux sont au monde, surtout quand je manque de mon propre regard. Mon regard, c'est mon don des ombres, et de leur intensité naissent des étoiles. *Si tu ne regardes pas les choses avec les yeux du monde, mais que ton regard les résume, elles vivent comme les étoiles dans la nuit* - R.Musil - *Wenn man die Dinge nicht mit den Augen der Welt ansieht und sie schon im Blick hat, so leben sie wie die Sterne in der Nacht*. L'homme sans regard est un homme sans dons, c'est-à-dire, sans qualités.

*Si l'homme parfois ne fermait pas souverainement les yeux, il finirait par ne plus voir ce qui vaut à être regardé* – R.Char. Un beau frisson a plus de chances de naître, quand je choisis de garder mes yeux - fermés. D'autres suivent les sots et infaillibles conseils soit du Bouddha : *ouvre les yeux, et toute agitation cessera*, soit de R.Kipling : *si tu veux que ton rêve devienne réalité - réveille-toi* - *if you want to make your dreams come true, wake up*. Les paupières et les œillères, aussi bénies que les bouchons dans les oreilles et les filtres dans la cervelle. Plus haut le tribut que je paye à mon âme, plus souverain le regard de mes yeux inféodés.

Quand je scrute mon propre écrit, sur la plupart des critères littéraires je trouve facilement des accointances ou lignes d'héritage ou de partage avec des autres ; seule la nature de ma noblesse, recherchée, inventée ou peinte,

qui n'admet pas de franche proximité et me singularise radicalement ; mais, par exemple, en matière de goût ou d'intelligence, je sens très nettement le souffle fraternel de Nietzsche ou le regard complice de Valéry.

En écrivant, je m'adresse toujours à mon interlocuteur virtuel, et ma tonalité dépendra de la distance qui m'en sépare. La morne impersonnalité des écrits académiques ou claniques s'explique par le choix des collègues comme confesseurs ou juges. Invite plutôt le Créateur ou Ses anges (dont mon propre soi inconnu) à se pencher sur tes pages, et je pratiquerai sans doute le ton grand seigneur.

Je commence par chanter la force, le bien, la beauté ; porté par ma plume et ma noblesse, je touche aux autres cordes, plus étonnantes et délicates – la faiblesse, le mal, l'horreur – et je comprends, que mon chant est plus important que la chose chantée, que l'élargissement de gammes est plus porteur que l'approfondissement de thèmes, que la hauteur de ma voix assure la même intensité de mes fibres au-dessus de tout axe de valeurs. Au pays de mes pensées païennes, je dois être missionnaire, pour les convertir en une foi des rêves ; c'est le retour à la pureté initiale (le *retour* nietzschéen, *die Wieder-Kehre*, est une tentative de conversion !).

Je plonge dans la solitude en me protégeant des hommes, et je finis par me rendre compte, que la muraille n'est plus assaillie par personne, mais que mes propres sorties sont devenues impossibles. À la noblesse motivante d'assiégé succède l'angoisse désarmante d'abandonné. De toute tour me braquent des meurtrières silencieuses et inutiles.

Sur l'origine de la solitude en fonction de ma position : debout, personne ne me voit ; assis, nous sommes tous indiscernables ; couché, je ne vois personne. C'est encore à genoux que j'ai la meilleure chance de rencontrer l'Autre : en priant, en recevant un adoubement, en avalant des couleuvres de

mes écrasantes défaites. *Pourquoi garder les pieds sur terre, quand on peut s'agenouiller ?* - R.Enthoven.

Plus la raison me dit, que je mérite ma solitude, et que les autres, qui me fuient, en fin de compte, me sont bien supérieurs, plus mon âme distille le mépris. L'âme démocratique n'existe pas, elle est servile ou aristocratique.

La célébrité est un baume, que ne renchérit que l'absence de plaies. (*L'obscurité du nom est un bien égal à la souffrance* - Diogène). Je découvris la joie hautaine d'être inconnu (*ama nesciri*) à la même époque, où j'enterrai en fanfare ma première caresse non-sollicitée, hurlai de plaisir devant la première métaphore, jaillissant d'une douleur muette, et chassai la dernière idole de mes ruines royales, sacrées par l'Architecte anonyme : *Heureux, qui vit dans l'état obscur, où les dieux l'ont caché* – J.Racine. Vivre *ignobilis* (méconnu) devint le privilège du *nobilis* (noble). *Vivre méconnu des hommes et sans amertume - une qualité des nobles* - Confucius. Plaire, c'est appartenir ; réserve-toi à tes semblables, aux meilleurs, même au prix de ta méconnaissance. Et Dante n'a raison qu'à moitié en plaignant ceux qui - *vécurent sans honte ni lauriers* - *visser sanza 'nfamia e sanza lodo*.

La joie de créer se loge dans l'imaginaire, et le bonheur de vivre - dans le réel ; un élan solitaire, une rencontre, fragile et irresponsable, entre le beau, le bon et le noble, au fond de mon soi inconnu, ou une caresse, venue d'autrui, pour enivrer mon soi connu, mon soi vrai ; un hymne à ce que je suis, ma création, ou une récompense de ce que j'ai, de ma possession.

Dans ma collection d'exils - de pieds, de langue, de tempérament - il me manque celui de sang ; le Juif errant aurait-il du sang bleu ? Ne pas pouvoir s'appuyer sur un sol et ne compter que sur le ciel - l'immense ressource d'originalité, dont s'est bien servi le Juif. *Je n'ai pas de patrie : Bohémien parmi les Autrichiens, Autrichien parmi les Allemands et Juif dans le monde*

*entier* - G.Mahler - *Ich bin dreifach heimatlos : als Boehme unter den Österreichern, als Österreicher unter den Deutschen und als Jude auf der ganzen Welt*.

Une journée-fraternité, journée de rare intensité : le matin - dans les collines, au-dessus du *toit tranquille* de Valéry ; l'après-midi - traduire du O.Mandelstam se fraternisant avec Homère ; le soir - serrer la main fraternelle de R.Debray ; la nuit - suivre l'agonie de J.Ferrat. Dans ma jeunesse moscovite, seul et aux abois, j'écoutais la belle voix de J.Ferrat me chanter la France, celle qui m'attendait. Celle qui *vint à ma rencontre*, porta le nom de R.Debray, mon frère. Je ne fus jamais moins orphelin, avec ma mère adoptive, la France, qu'en compagnie de ses deux plus belles voix.

J'adhère à cette certitude : *un contre tous, tu ne peux pas avoir raison*, et voilà qu'un doute paralysant me gagne : *non seulement tu ne serais pas le meilleur, mais aucune lance ne se croiserait avec la tienne*. Et je finirai par bâtir ma propre arène qui, faute de panaches et de dames, ressemblera de plus en plus à une ruine.

Entre ma naissance, où j'étais le seul à pleurer, et ma mort, où je serai, peut-être, pleuré par les autres, la larme n'ennoblit plus la vie, ni la joie - la mort. Mes paupières fermées, qu'ils découvrent mon regard, mon rêve ou mon ironie ! *Ci-gît moi, tué par les autres* devint, pour le regard de Valéry : *un long regard sur le calme des dieux*. Pour le rêve de Rilke : *enseveli sous le poids des paupières, tu n'es plus rêve de personne* - *Niemandes Schlaf zu sein unter so viel Lidern*. Pour l'ironie de N.Gogol : *Je rirai un jour avec mon mot amer - Горьким словом моим посмеюся*.

Leurs litanies sur la *souffrance*, l'*angoisse*, le *désespoir*, évidemment, réveillent non pas ma pitié, mais mon ironie : leurs dangers sont communs, le sens qu'ils donnent à leurs défaites, est pitoyable, leurs refuges sont sans

noblesse et la langue - sans élan ni intensité. Ils auraient dû se vouer à la peinture des béatitudes, où ils auraient eu plus de chances d'être dans la moyenne des bâillements ainsi provoqués.

La déroute finale étant inévitable, je dois faire de la sorte, qu'une humiliante reddition se vive comme une aimable abdication : saigner en manant, signer en monarque.

Si le naufrage est l'événement pivotal de mon écrit, ce n'est pas parce que je construis moins bien mon esquif ni même que je subisse davantage de tempêtes, mais parce que le seul récipient d'un écrit noble me paraît être la bouteille qu'on jette à la mer. En plus, la posture de naufragé aide à se séparer, *volens nolens*, et même de bon cœur, avec des caisses de faux reliquaires, laissées dans l'épave de la vie.

La souffrance noble est inconsolable ; c'est pourquoi je me moque de la religion, de la victoire et de l'action. Je ne compte que sur la caresse.

Il est presque impossible de ne pas chercher de consolation à une douleur. Et que je trouve toujours. Mais je mets à l'épreuve ma noblesse en comprenant que la seule consolation définitive est éphémère bien que haute.

Je me fiche de vérités (que n'importe qui peut exhiber), il me faut des maximes. Ils se fichent de maximes (de leurs style et ton), il leur faut des vérités : *Il vaut mieux trouver du vrai, même dans des vétilles, plutôt que discutailler sur des maximes, sans aboutir à la vérité* - Galilée - *Io stimo più il trovar un vero, benché di cosa leggiera, che 'l disputar delle massime, senza conseguir verità*. Voilà ce qui explique la prolifération de vétilles, dans vos valeurs et calculs, et l'extinction de la maxime comme genre désintéressé et aristocratique.

C'est en soumettant un discours à l'épreuve par négation qu'on reconnaît un profond, un superficiel ou un hautain. La rigueur du premier rendrait la négation impossible ; la verbosité du deuxième admet la véracité simultanée de l'affirmation et de sa négation ; enfin, chez le troisième, la proposition niée serait sans noblesse. Je sais maintenant si je dois chercher le vrai, le bon ou le beau.

Je passe, inévitablement, par la tentation du sophisme - un jour je me dirai : je prouve tout ce que je veux. Mais deux constats finissent par m'en éloigner : primo, quand à ma conviction s'ajoute mon adhésion, et la réalité, miraculeusement, s'y plie (*aléthéia* d'Aristote, *adaequatio rei et intellectus* de St-Augustin et d'Averroès, *verum et factum reciprocantur* de G.B.Vico, *l'harmonie préétablie dans l'âme entre la représentation et l'objet* de Leibniz, *ce qui est rationnel est réel* de Hegel - *was ist wirklich ist vernünftig*, *la parole va à l'être, car elle en vient* de Heidegger - *das Wort geht zum Sein weil es vom Sein herkommt*), le significatif rejoignant le formel ou s'y refusant dans l'irrécusable perplexité de Zénon d'Élée ; secundo, quand je comprends, que le choix des choses à prouver joue le rôle des contraintes, que ne s'imposent que le bon goût et la noblesse.

L'art, qui se désintéresse du bien, peut être bon pour des anthologies, il ne pourra pas servir d'apologie à une vie vouée à l'échec. Le bien est, il ne se fait pas. N'importe quel mufle peut être sûr d'en faire, il s'agit de le vivre et le fond de cette sensation s'appelle la honte : pour mes muscles trop prompts, pour ma cervelle trop calculatrice, pour ma plume trop sereine.

Les métaphores sont une marchandise (matière première pour les uns, produit clé-en-main pour les autres), dont la demande, aujourd'hui, chuta spectaculairement (et l'offre suivit servilement). C'est l'aubaine pour celui qui s'obstine à produire des perles en pure perte, sans peur de rengaine ni

de contrefaçon, pour celui qui peut se passer de la réalité. Je sais que *le destin funeste de la métaphore - la chute dans le réel* – J.Baudrillard - comme toute *aléthéia* poétique aboutit, tôt ou tard, à une *doxa* prosaïque.

Le but ultime de l'art : que mon image s'anime. Elle peut le devoir à la profondeur apollinienne ou à la hauteur dionysiaque, à l'interprétation ou à la représentation. Mais quand je touche aux deux, j'arrive à l'extase, à la naissance d'un style : l'ivresse en accord avec l'équilibre. *Ek-stasis* - se tenir au-delà, être en accord avec le soi inconnaissable, se faire son souffle, traduire son âme : *L'âme des choses est insufflée par le style* – V.Rozanov - *Стиль есть душа вещей*.

Couler en bronze ses *pensées*, pour qu'on n'en puisse pas défalquer la moindre *virgule* ? Ils pensent, que c'est très intelligent et digne. La seule chose, à laquelle je tiendrais, moi, et encore, c'est de retrouver le lendemain parmi mes *mots* en cendres quelques points d'*exclamation* non éteints.

Devant une feuille blanche, j'ai beau m'accrocher à ma cervelle et déverser mon âme, au bout du compte je vois, que ce que j'aimerais surtout que l'on reconnût - c'est mon visage. À travers les carreaux des vitrages et les barreaux de ma cage.

Quand je sens, que tout objet peut servir de support pour les épanchements les plus intimes, je touche au mystère de l'art. Et quand j'en fais, machinalement ou naïvement, le centre, je m'aperçois vite de ma méprise.

Je n'apprécie pas la verticalité de la lumière de midi, si chère à Nietzsche, je tiens à la verticalité des ombres, que réussissent le mieux les matinaux, ceux qui vivent des commencements. L'école romantique qualifiait de penseurs matinaux - les pré-socratiques, ce qui est un beau compliment.

Toute bonne lecture est de nature érotique : dès que je ne veux que comprendre ce que je recherche, je suis frappé de honte ou d'impuissance. Chez les autres, je me découvre des pulsions de voyeur ou me comporte comme dans un lupanar. *Ta bibliothèque est ton harem* – R.W.Emerson - *A man's library is a sort of harem*. Livre comme visée, à l'usage des chasseurs (Artémis précédant Aphrodite et même Athéna), ou livre initiateur du premier pas, protecteur de l'intouchable.

Je parle à mon semblable, pour en être compris ; j'écris devant Dieu, pour Le comprendre, - il faut écrire à l'absent, à l'inexistant. L'écrit s'inspire de mon soi inconnu ; mon soi connu s'exprime dans l'oral. Deux talents, rarement compatibles.

Les lectures faites d'une seule haleine ne sont qu'un feu de paille. Je leur préfère des interruptions irrécupérables, obligeant de repartir de zéro de la lecture et de lâcher prise d'avec la vie.

La langue est une œuvre collective et vivante, où presque toute tentative de créer artificiellement des néologismes morpho-lexicaux est de l'enfantillage, voué à échouer lamentablement, comme, par exemple, cette naïve niaiserie de V.Khlebnikov ou de J.Joyce, où je n'entends que le grincement de roues dentées, qui fabriquent des mots loufoques et visent une profondeur programmée, celle d'un rouage sans vie, dans une platitude mécanique. Le talent n'a que deux moyens de se traduire en actes : le haut style et la profonde intelligence.

La hiérarchie des regards sur l'écriture : j'arriverais toujours à me défendre, face à un logicien, un historien, un philologue ou un philosophe ; le seul jugement, que je redoute et que j'accepte d'avance, est celui d'un poète.

En littérature, je suis hermétique au *souffle de la vie*, mis dans des valeurs-*solutions* d'une narration ou dans la résolution de *problèmes* métaphysiques. Le seul souffle vital, au milieu des mots, est le souffle de l'art, cette faculté fabulatrice, que je ne vois que sous forme d'*équations de la vie*. Une équation est un beau *mystère*, lorsque sa vue seule est déjà suffisante et n'exige aucun développement. L'art *déductit*. Un soupir se substituant à une obscure variable. L'ennemi de l'art est la constante.

Mon écriture est matinale : le soleil de la raison eut juste le temps de faire briller la rosée du rêve ; je ne veux pas assister à son évaporation ; je laisse tomber ma plume à côté de la rose.

Si je ne m'adresse qu'aux oreilles, je finirai par aligner des notes au lieu de faire entendre ma voix, qui ne vaut que par sa hauteur, c'est-à-dire par le pathos ou par la honte, par le comique des graves et le tragique des aigus. Prêcher le savoir comme contenu du message, c'est tenir la connaissance du solfège comme préalable de toute émotion musicale.

J'aimerais, qu'on comprît, que ce livre aurait gardé tout son sens, si je n'avais pas lu un seul des auteurs, qui en font le fond lointain ou le cadre immédiat. Nous sommes au temps des orages ; des nuages aléatoires traînent au-dessus de nos âmes réceptrices, chargées d'images et d'émotions ; l'éclair doit ne garder que le souvenir de nos âmes illuminées. Un bon exemple de fortuité des nuages passagers : pour Nietzsche - le bref passage de Schopenhauer et de R.Wagner, aux fonctions météorologiques.

Parmi les écrivains reconnus, le clivage entre ceux qui voient et ceux qui entendent. Je ne dresse les oreilles, ni mes yeux ne s'apprêtent à s'enflammer que si je devine, chez l'auteur de la page devant moi, les yeux fermés, au bon moment, ou, surtout, les oreilles bouchées, aux mauvais

endroits. La littérature aurait dû être de la musique, c'est-à-dire du bruit de la vie bien filtré, madrigaux exécutés a cappella.

L'*harmonie* et le *rythme* maîtrisés, l'écrivain-goujat n'accorde qu'une attention secondaire au choix des objets et liens du *discours* - l'insensibilité à la hauteur. J'évite tout objet, que je ne parvienne pas à faire danser ou chanter.

Ce qui donne un sens à cette écriture, c'est le lecteur idéal, mon *alter ego* (ou plutôt mon *altus ego*) celui qui, en découvrant ce livre, en serait jaloux, avant d'en être séduit. Mais ce sont *mes égaux*, imaginaires, impossibles, qui me comprendraient et pleureraient ensemble une défaite annoncée, un amour insensé, mais ils ne parviendraient jamais jusqu'à mes yeux.

Chanter l'immobilité est peut-être une ruse, due à mon genre, puisque si la cohérence du narrateur est dans le mouvement, celle de l'aphoriste - dans la capacité de n'admettre aucun mouvement provenant du dehors des mots.

L'œuvre comme affiche, copie ou trace du *proche* ? Cette image me gêne. Ni poinçon ni empreinte, mais un mode de réfraction des émotions hautes, se brisant contre la lame des mots profonds, coulant et créant une aura du *lointain* ! L'état de grâce céleste exclut l'état de traces terrestres. L'art commence par une sortie de la platitude, des coordonnées et des dates.

Que je rêve du jour, où je pourrais m'accueillir sans honte, dans l'édifice allégorique des mots, que j'aurais élevé moi-même ! J'en ai assez de crapahuter parmi les ruines de l'indicible. Mais tout édifice devient chose, dont je ne veux pas, même sous forme des ruines au passé trop palpable : les métaphores sont héritières des idées, comme les nobles ruines – héritières des châteaux en Espagne.

Je veux peindre l'oiseau, et l'on ne découvre, sur ma toile, qu'une cage. Et je balbutie, avec tous les sots, que le peintre ne doit pas apparaître dans ses tableaux. *Malgré la passion du mouvement, ce que désirais le plus, c'était d'être renfermé dans une cage* - Chagall - *При всей любви к передвижению я всегда больше всего желал сидеть запертым в клетке*. Plus que dans un cachot de l'esprit, c'est dans une tour d'ivoire de l'âme qu'on a besoin de barreaux : *L'âme est le seul oiseau, qui soutienne sa cage* - Hugo. On vit le mieux sa liberté à travers, ou même en-deçà des contraintes : *Il lui semble, que le monde est fait de barreaux, et au-delà de ce monde - aucun autre* - Rilke - *Ihm ist, als ob es tausend Stäbe gäbe, und hinter tausend Stäben keine Welt*. C'est par la délicatesse des barreaux qu'on reconnaît notre parenté avec les volatiles. *La pensée est un oiseau qui, dans la cage des mots, peut déployer ses ailes* – Kh.Gibran - *Thought is a bird, that in a cage of words, may unfold its wings*.

En dehors de *traduire*, traduire une voix et une langue, qui ne sont pas les miennes, je ne peux pas donner un sens quelconque à *créer*. Être dans l'état de demande de messages (me sentir *ange*), ne pas m'attarder dans celui de la réponse (ce que veut le diable). Poétiser, c'est traduire des messages (voix) cryptiques.

Je n'aime ni fragments ni miettes ; mes mots ne font pas partie d'un tout, qui aurait pu ou dû être narré en récit continu. Quand on n'a pas d'éclairs, comme Héraclite ou Cioran, on dessine des nuages, on fait du bourrage. On n'a rien à déchirer, quand on tisse en l'air. Mais j'aime une alvéole fractale, un motif en pointillé, qui tapisserait une surface projetée vers l'infini.

L'Esprit et le Verbe, c'est tout ce qui me reconnaît pour Père. Quand le Verbe est *vers* Dieu, je suis dans le vers ; quand Il est Dieu Maximus, je suis dans la maxime. Et l'Esprit m'enveloppe d'un fond de silence.

Depuis Aristote et F.Bacon, on répète cette aberration, que l'art, c'est l'homme complétant ou imitant la nature. Dieu créa des algorithmes, auxquels, miraculeusement, obéit la nature ; l'homme crée des rythmes, qu'apprécie ce qu'il y de plus artificiel - notre âme. L'art est dans l'invention de sources et non dans le puisement de confluences divines. Le naturalisme, comme prolongement de l'art, est de l'imitation, où je me ridiculiserais, devant le Créateur inimitable.

Type de livre, qui me plaît : débouchant sur déshérence plutôt que source à résonances et encore moins à conséquences. Je veux sentir davantage ce qu'on exclut, que ce qu'on enferme. *Je trouvai chez Nietzsche, non point une incitation, mais bien un empêchement* – A.Gide.

Si mon but n'est que la traversée du désert, alors même si je suis chargé de tableaux ou d'idées, je disparaîtrai dans des caravanes, sans espoir de faire naître un mirage ni d'atteindre une oasis. Mon but doit être l'état, dans lequel naissent des mirages.

Une sensation rare, étrange et magnifique : écrire pour survivre ! Le contraire est banal. Seulement, tôt ou tard, je comprends, que c'est une illusion du même ordre que la préservation d'espèces vivantes ou l'accumulation d'espèces sonnantes.

L'écho a plus de chances parmi des ruines qu'au milieu d'un château en Espagne. Il faut que je place mon livre dans celles-là, tout en me réfugiant dans celui-ci.

Je cherche des matières sans forme, et je tombe sur l'océan, le bien, l'amour. Et je comprends, pourquoi l'art, cette alchimie imaginaire de l'inimaginable, cette mise en forme de ce qui est sans forme, s'y attarde si souvent.

Je ne peux pas aimer un écrivain, qui ne soit pas sa propre matière.

Plus je me mêle de la peinture de la réalité, plus vague et commune est mon image ; plus je m'en détourne, plus déterminés sont mes traits. Pour savoir qui je suis, il faut me laisser divaguer.

Les exigences acoustiques ne sont pas les mêmes pour les lieux, où je compose mes mélodies divines, et ceux, où je les aimerais exécuter. Le fond sonore idéal, pour les premiers, serait l'applaudissement de mon concierge et le ricanement du ciel. Oreilles faites yeux - pour les seconds.

Lorsqu'un incoercible ennui m'assomme à la lecture d'un W.Faulkner, d'un J.Priestley, d'un J.Joyce, je comprends, que l'esprit n'existe qu'en France, car leur homologue, Proust, s'en tire avec des bâillements nettement plus espacés. Dans leurs dialogues extérieurs comme monologues intérieurs, le mot est toujours de trop, il remplit des cases d'une grille mécanique. Que ce soit au niveau de la tête ou au niveau des pieds, que se produit le remplissage, le résultat est presque le même, dans la perspective de la hauteur. Idiomatisation de balivernes débouchant sur l'idiotisme.

Toute trame livresque a ses hauts et ses bas. Mon livre est exceptionnel, car ses hauts restent solidaires des chutes et ses bas ont toujours la tête tournée en amont. *Si l'homme, qui tombe, est grand, sa chute sera grande* - Sénèque - *Si magnus vir cecidit, magnus jacuit* - il y faut mettre «*altus*» à la place de «*magnus*» !

La part du hasard, chez l'artiste moderne, devint si énorme, qu'il m'est plus étranger que le chroniqueur, contre lequel, naïvement, je peste. Le hasard peut être maîtrisé par l'intelligence ou harmonisé par l'intuition qui, dans l'alphabet artistique, se situent juste après la hauteur.

Si je veux rendre ma caresse - un soupir, un gémissement ou un silence voluptueux – la vigueur est préférable à la douceur, la contrainte - le fouet et les chaînes – au déchaînement. Et A.France : *Caressez longuement votre phrase, et elle finira par sourire* - a de mauvais moyens et buts.

Je ne sens que vaguement où je commence, rien de plus obscur que mes fins - pourquoi s'étonner, que ce que je peins avec le plus de netteté soit mon absence !

Quand je ne sais pas grand-chose des notes, qui se veulent sons, il faut chercher des accords paradoxaux, uniques ou iconoclastes. Ou me taire, plutôt que chercher à espérer des mélodies, produites dans un espace, dont je ne maîtrise pas l'acoustique, étant étranger à ses murs et à son sol. Tandis que dans les sous-sols je gémis et sur les toits je soupire.

Ma présence, dans un livre, se manifeste non pas par l'ostentation de mes opinions, mais par l'écart que je mets entre moi et les choses. Mais je peux me fondre avec une chose en *profondeur* et en être infiniment éloigné en *hauteur*. Et la meilleure absence, là-bas, se dégage parfois d'une belle présence, là-haut.

À ne voir que des objets concrets de ce bas monde, on se donne pour but de les élever à la hauteur des généralités ; je ne vois que des abstractions, et je m'impose la contrainte de ne pas les abaisser par trop de concrétude.

Mon soi inconnu, source de mes images et de ma musique, contient déjà toutes les merveilles de la vie ; l'expérience n'y apporte rien de décisif. Ce qui compte, dans mes productions, ce n'est pas ce que j'ai vécu ni ce que j'ai entendu, mais ce que je fais voir ou laisse entendre, en traduisant mon inspiration irréelle.

Une fois que j'ai recueilli, ressenti, saisi les chauds balbutiements du monde, je pourrai réagir en confesseur (si j'ai le talent d'âme ou de plume) ou en professeur (si l'inertie de mouton ou le réflexe de robot sont les motifs de mon existence) : ou bien la musique des métaphores ludiques et consolantes, ou bien le silence des formules logiques et pontifiantes.

L'homme de plume est fait du don, du fond et du ton. Sans savoir me prévaloir ni du don de Cioran ni du fond de Valéry, je ne trouve qu'une seule proximité possible : avec le ton de G.Leopardi.

Je reconnais ma faute musicale : avec des cordes en permanence tendues, on risque de ne plus être en accord avec l'harmonie de la vie. Comme J.Joubert, je ne joue que de la harpe éolienne. Il faut savoir détendre ce qui vibrerait faux, mais je désappris à tendre l'oreille aux sons directeurs de l'époque.

Mon admiration oscille entre l'art de la naissance (paysage de Valéry) et l'art de la transformation (climat de Nietzsche). Mais les deux fuient le pire, celui de la nature morte. L'élégance d'une logique monotone, l'audace d'une logique non-monotone. Quelle cervelle que celle de Valéry, voyant en Nietzsche *un essai d'une logique à base réflexe* !

Trois démarches intellectuelles dominantes : visant une thèse, une antithèse ou une synthèse. Je leur préfère celle qui voile, humblement et pudiquement, la source de la thèse et la conclusion de l'antithèse, et au lieu d'un bond dialectique prend forme d'une immobilité métaphorique.

Le plumitif préfère la forme de rite sur un fond de raison ; je pratique les formes de raison sur un fond de mythes.

Face aux adeptes du *mot unique*, qui s'imaginent cambrioleurs devant un coffre-fort, égrenant des chiffres, avant de se saisir du trésor grâce à la combinaison gagnante : je rêve de clefs, dont la beauté me ferait oublier toute serrure (*pouvoir enténébré de la clef* – P.Celan - *eingedunkelte Schlüsselgewalt*). Vol ou don.

Exclus de ta vie les événements, qui auraient pu arriver à n'importe qui ; ceux qui restent se cantonnent dans les rêves imagés. Je les fixe avec des métaphores, d'où jaillit une vie inconnue, mais dès que je les développe, la vie se dissipe et j'entends les roues dentées ou je lis les compteurs. L'art, c'est le courage de l'abandon, au sommet, ou mieux, en hauteur optimale.

Il y a des écrivains, qui m'enfoncent dans les impasses ou dans la honte, et je leur balbutie des mots de reconnaissance et de joie. D'autres viennent pour m'aider, me ragaillardir ou me consoler, et je leur renvoie du mépris ou de l'indifférence.

Ma répulsion pour la dissertation vient aussi de cette observation, que le langage des questions et celui des réponses sont radicalement différents. La langue n'est un outil plein que dans le premier cas ; dans le second, on s'occupe de substitutions de termes, fournies par un interprète conceptuel et non langagier. Seul le premier langage est vraiment expressif ; le second est essentiellement mécanique.

Une règle infaillible : chaque fois que je m'absente de mon opus, ce ne sera ni le bon Dieu ni l'éternité ni la beauté qui occuperont ma place, mais bien l'ennui, le mouton et l'inertie. Libre aux Flaubert ou A.Gide de penser le contraire.

Il est trop facile de battre mes coulpes, lorsque je suis déjà terrassé ; c'est au comble de ma puissance, que je devrais en enterrer les rêves. La

confession, c'est la reconnaissance de ma faiblesse primordiale ; c'est pourquoi il faut la pratiquer, dès que je ressens un accès d'orgueil ou de dynamisme. *L'art, c'est la confession gagnant de hauteur, c'est un monde de la faiblesse* – B.Pasternak - *Искусство - это повышающаяся исповедь, мир бессилия*.

Plus je me laisse fasciner par le fond, plus étriqué devient mon diapason sur la chaîne : esprit-âme-cœur-corps-habit - le plus souvent, ce seront deux chaînons adjacents qui m'obstrueront le reste. Plus je maîtrise la forme, mieux je me passe des intermédiaires pour ne plus jouer, enfin, que sur le registre : esprit-habit, le reste n'étant que délicatement suggéré.

Une fois mon imagination détachée des choses - deux issues plausibles : une chute à cause de la pesanteur, une ascension à cause de la grâce. Je les accompagne de pitié et d'ironie - leurs trajectoires se rejoignent. L'ironie étant égalisation du risible et de l'horrible, on comprend Pouchkine : *Le rire, la pitié et l'horreur, ce sont les trois cordes de notre imagination* - *Смех, жалость и ужас суть три струны нашего воображения*.

Intrigué par une silhouette, qui point sous les yeux de mon âme, je me mets à frotter la vitre des mots ; le goût de la perfection mobilise toutes mes ressources pour la polir, au point qu'un jour elle devient un miroir, avec le seul objet reflétable, mon âme éblouie, irisée, mais sans silhouette.

J'ai beau m'exclure de ma palette - dès que je prends un pinceau, des miroirs sont là pour renvoyer de mes reflets sur ma toile. Ce qui compte, c'est ce que j'exhibe devant eux : mes pieds, mon esprit ou mon visage. Et B.Gracián n'est pas allé assez loin : *Il y a des miroirs pour le visage, il n'y en a pas pour l'esprit* - *Hay espejos del rostro, no los hay del ánimo*.

De mon écrit doit surgir une vie, sous forme d'un arbre ou d'un animal imprévisible ; mais je sais, que les mots ne bâtissent que des structures et ne présentent que des bêtes domptées ; je dois donc préparer le terrain d'un dialogue avec l'arbre requêteur, hors des forêts et des zoos, débouchant sur une unification vivifiante des inconnues en cages et d'un regard libérateur.

Mon arbre n'est fait ni pour l'appétit, ni pour l'ombre, ni même pour les yeux, il est fait pour le regard, qui, lui aussi, est un arbre, capable de s'unifier avec le mien, pour gagner en ramages, en hauteur ou en ombres.

Les écrits des hommes sont composés, à 95%, dans le genre *débrouiller*, genre ennuyeux mais utile ; si je l'exclus, il ne me resteront que deux choix : *briller* ou *brailler* - être sophiste du silence lumineux de Dieu ou activiste du bruit calamiteux des hommes.

Avoir trouvé dans la vie une musique, que ne surpassera aucune sonorité discursive, avoir découvert à la réalité une hauteur, dont aucun verbe ne pourra envisager l'ascension, me sentir un fond, que ne tapissera aucune parole, avoir compris, que le meilleur emploi de ma force est dans la peinture de mes débâcles - c'est seulement après ce parcours initiatique d'humble que je pourrai dire d'avoir écrit *par faiblesse* (Valéry) : *Quand, le même jour, vous songerez à votre force et à votre complet néant, je croirai, que vous êtes à la recherche de la forme* - L.Reisner - *Когда Вы, в один и тот же день, будете мечтать о своей силе и полном ничтожестве, я поверю, что Вы ищете форму*.

Notre soi est toujours un mélange inextricable entre le propre viscéral et le commun mental ; clamer que je ne parle qu'en mon nom propre ou au nom des valeurs universelles n'infirme ni ne confirme rien sur la vraie part de ma voix primordiale dans le message (*Je ne peux écrire qu'à travers moi-*

*même* – N.Gogol - *Не могу писать мимо себя*) ; on n'a son propre regard à soi que lorsque l'essentiel est dû au talent musical, à la fois de compositeur, d'interprète et de maître d'acoustique, et non pas aux thèmes, instruments, lieux ou forces.

Quand je cherche à adapter la forme à un fond préexistant, je deviens superficiel ; c'est le fond profond qui doit naître d'une haute forme. Le fond final doit être intelligible, le parcours stylistique – lisible et la forme initiale – sensible, mais ces trois rayonnements, ou trois répartitions d'ombres, doivent se soumettre à la lumière de mon haut regard, si je ne veux pas me retrouver dans la platitude : *La forme, c'est le fond qui remonte à la surface* - Hugo.

Jusqu'aux *impressionnistes*, n'importe qui pouvait se permettre de juger de la beauté des tableaux des maîtres ; depuis, seuls des marchands et des investisseurs sont convaincus de l'excellence des gribouillis, qui décorent les bureaux des PDG ou les salons des basketteurs ou des avocats. Moi, sale conservateur, je continue à préférer Bouguereau à Renoir. Par respect de la défunte peinture, il faudrait serrer en cabanon tous ces robots-tâcherons de M.Duchamp, Warhol, F.Bacon, P.Soulages, où ils pourraient se livrer à leurs exercices sanitaires, mécaniques et géométriques, loin des caprices poétiques de la liberté. À force de sophistiquer les règles du jeu de fond, ils en oublièrent l'enjeu, qui se trouve à l'opposé - en hauteur de la forme.

Quand je vois, chez les romanciers, tant d'inertie sans pensée, j'y trouve une raison de plus pour m'attacher à la pensée sans inertie, qui est la définition même de la maxime.

Je suis libre de choisir mon sujet, mon genre, mon exigence ; je ne peux pas choisir mon style, qui est peut-être la seule vague manifestation de mon soi inconnu, que je ne puisse pas soumettre à mon seul talent. *Le style est plus*

*près des origines que toute conviction* – I.Koublanovsky - *Стиль первичнее выбора*. Et les fautes de style résultent de mon inattention à mon soi inconnu.

Les contraintes, auxquelles doit tenir mon écriture : en largeur - ne pas toucher à ce qui est en-deçà de l'horizon, en profondeur - ne jamais croire avoir touché le fond, en hauteur - ne laisser rien échapper du bouillonnement verbal, tant que la soupape du goût ne le laisse jaillir.

Que je colle mon nez à la *vie*, ou bien que je me livre à l'imaginaire le plus débridé, mon écrit portera la même part de mon talent, de mon savoir ou de mes inquiétudes. Pour qu'une vie naisse de mes pages, seul mon talent est nécessaire. *Que ta vie s'accorde avec l'écrit, et ton écrit - avec la vie, sinon tous les échos de ta lyre sonneront faux* – V.Batiouchkov - *Живи как пишешь, и пиши как живёшь : иначе все отголоски лиры твоей будут фальшивы* - la vie n'a pas de musique à elle, elle est pleine de bruits, que la lyre ou l'esprit traduisent en notes. Si je peux vivre ce qui est écrit, c'est que c'est un mauvais écrit ; le bon n'est fait que pour me faire rêver.

Si je me crois fort en pensées, puisque j'aurais atteint une hauteur, au-dessus des autres, je dois me tromper de dimension : la hauteur doit donner le vertige de la faiblesse et du rêve. La place des pensées est la profondeur, qui, inexorablement, devient platitude, si, chemin faisant, un mot ailé ne les élève pas en hauteur.

On renonce au développement suite aux contraintes que s'impose un bon goût : *La profondeur du sage est dans l'indifférence pour le développement* - G.Benn - *Entwicklungsfremdheit ist die Tiefe des Weisen* - ou une bonne obsession : *Ma passion est de parler sans développer. Dès que je me mets à développer la pensée, à laquelle je crois, je cesse de croire au développé* - Dostoïevsky - *Страсть моя - говорить без развития. Случись, что я начну*

*развивать мысль, в которую верую, я сам перестаю веровать в излагаемое*. Que le bel instant s'arrête - tel est le désir, que réveille l'art statique. L'art dynamique est une aberration. Le roman est une aberration, et la maxime - le seul héritier légitime de la poésie.

En témérité des liaisons, le physicien est souvent poète. Le quark, exhibant sa couleur et son arôme ! L'incertitude quantique : je suis onde et je suis matière ! Un *chaosmos* ! C'est ainsi que je devrais voir ma lumière ou mon livre ! Mieux vibrer à l'évocation d'une onde, plutôt que d'un corpuscule (*poésie, percevoir l'onde plus que le corps* - Valéry).

Il m'arrive d'admirer le travail de transformation ou d'amplification des autres, mais, une fois que le charme du langage s'évapore, je constate, presque toujours, que le travail de filtrage manquait à l'auteur, et que son écriture n'était que des fioritures, c'est-à-dire belles manières au-dessus de méchantes matières. Toutefois, l'autre aberration, grosses matières sans fines manières, est pire. La bonne règle : filtrer matière, ajourer manière.

La naissance du culte de l'art : en communion avec la réalité, j'y découvre une merveille ; je tente de la décrire, avec des images communes – aucune sensation merveilleuse ne s'en dégage ; je fais appel aux images fraîches, poétiques, inouïes – une merveille en surgit, mais sans aucun lien immédiat avec la réalité ; je tente la même expérience, sans me référer à la réalité, et le résultat est le même ; je me détourne de la réalité, je me tourne vers mon âme, dans laquelle se reflète non seulement mon visage, mais l'univers entier.

*Chez les uns, le style naît des pensées ; chez les autres, les pensées naissent du style* – J.Joubert. Dans le premier cas, je ne connais que des avortons et dans le second - que des naissances illégitimes. Si je suis bête, le style le

cache ; et si je suis intelligent, le style débouche sur des pensées, ces invitées de dernière minute.

*Nous avons trop de choses et pas assez de formes* – Flaubert. Cette phrase coupa net mon intérêt pour ta cervelle, trop prompte à peindre les *boîtes d'allumettes*. Avec de la hauteur, le nombre de choses, méritant qu'on leur dédie une forme, devient infime. Le premier jaillissement de la forme est dans un caprice sonore, pictural ou intellectuel, et très rarement dans la chose même. Près de la fontaine, la meilleure soif naît de la hauteur de la forme ; peu en importe le fond. Même les pensées n'en sont qu'un composant minéral et non pas vital. *L'écriture est un pis-aller : je n'ai pas encore trouvé un autre moyen de me débarrasser de mes pensées* - Nietzsche - *Schreiben ist eine Nothdurft : ich habe bisher noch kein anderes Mittel gefunden, meine Gedanken los zu werden* - tes pensées servirent d'engrais, à travers lesquels poussèrent tes belles hontes.

Quand on a expurgé une œuvre de *narrations*, ce qui reste devrait être de la poésie. *La véritable rupture a lieu entre description et poésie* – M.Foucault. C'est pourquoi, après le filtrage de vos livres, je me retrouve les mains vides. *Écrire n'est pas décrire, peindre n'est pas dépeindre* - G.Braque.

À tous les illuminés-prophètes, dont la première lumière tourne irrévocablement en éclairage public, je préfère un enténébré poète, dont les dernières ombres servent de fond à mon étoile. *Je suis fils de la nuit. Ne suis ni prophète ni médecin, mais conducteur des âmes* - Homère.

L'intellectuel est celui qui met le *pourquoi* avant le *comment* ; l'artiste fait l'inverse. Mais si, dans mon écrit, le *qui* se met devant tout *quoi*, je m'aperçois vite, que tout *pourquoi* est de trop, et je deviens, ou voudrais devenir, artiste. Le souci du *pourquoi* prendra forme de contraintes

implicites ; le talent du *comment* constituera la tâche explicite des commencements.

Je vois tous les plumitifs, paisiblement installés dans leurs bureaux, mais dont la plume prétend languir et se morfondre dans les affres d'une cellule, cette habitation du présent communautaire, où leur liberté serait humiliée et leur solitude - offensée. C'est en partie à cause de cette manie des repus que je me réfugie dans mes ruines, qui ont l'avantage d'être une habitation du passé personnalisé, dont je suis esclave.

Si mon *regard naïf en moi ou autour de moi* (H.Bergson) ne produit pas de système (château, phare, ruines), cela voudrait dire, que mon soi est trop encombré de choses disparates, ou bien que je manque de regard architectural, et que j'ai beau être peintre en bâtiment, je ne serai jamais un peintre. Mieux je me vide des autres, plus systématique sera mon message.

Dès que je sais ce que je fais, je quitte l'art, l'éros et le rêve. C'est dans l'ignorance étoilée que naît la beauté, la caresse et l'émotion.

Mon écriture crée mon auditoire (et non pas - l'inverse !), potentiellement le plus vaste puisque s'élevant des ruines immémoriales. L'homme moderne a besoin des toits, pour savourer ses faits divers à l'abri des étoiles.

Si je suis incapable de troubler ma clarté, je suis en proie à une acribie ou à une graphomanie, je suis honnête, mais bête ; faire croire à ma translucidité, c'est manquer ou de couleurs ou d'honnêteté ou d'intelligence. *La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît à la somme des idées précises qu'il avance* – Cioran. L'artiste est dans le commencement, et celui-ci n'a pas de normes. Deux architectures accueillent, tant bien que mal, mon honnêteté en mal de suites dans les idées : une tour d'ivoire, hors cartes, ou une ruine, hors calendriers. La précision bien venue, celle de la mélodie ou du relief,

n'est pas dans l'idée, mais dans le ton, qui est frontière d'un langage. Quand ce ton est plat ou neutre on peut être sûr d'être devant un saint, un sot ou une fripouille.

L'un des premiers à introduire la sensibilité de robot, en Europe, fut Proust ; ce funeste travail fut d'autant plus profond et irréversible, qu'il revisitait et reformulait le contenu même de l'art ; par exemple, après l'écoute d'un morceau de musique, *Swann s'en représentait l'étendue, les groupements symétriques, la graphie* - je n'ai même pas envie d'étrangler un tel connaisseur, puisque je n'y vois que des roues dentées, dépourvues de tout attribut d'âme.

Je trouve plus de vie, d'étonnement, de mystère – dans un beau livre, que dans les hommes d'aujourd'hui, d'une transparence insupportable. Extinction de l'âme, coulée dans une raison en bronze. Même le ciel, on le découvre désormais non pas dans les yeux d'un homme amoureux, mais dans un livre : *Et, tel un livre parmi d'autres, tu trouveras le ciel, dans une âme dépeuplée* - A.Blok - *И небо - книгу между книг - найдёшь в душе опустошённой*.

Le labyrinthe a un centre et des issues prévues ; je lui préfère le réseau, où tout nœud peut servir de centre et où toute issue s'ouvre sur une nouvelle navigation. Et quand je le projette sur l'art, à la lumière de la vie, j'obtiens un arbre.

Une nation est définie par son corps, son esprit, son âme, c'est-à-dire – par sa société, sa civilisation, sa culture. Je me sens étranger dans la société russe (à cause de sa grossièreté et sa servilité) et dans la société française (à cause de sa mesquinerie et sa sensibilité atavique). La littérature, la musique, le théâtre russes me sont aussi proches que la philosophie allemande ou la littérature française. Enfin, la civilisation, c'est-à-dire les

libertés, l'État, la justice, m'attachent à la France beaucoup plus qu'à la Russie.

Aucun sot ne peut imiter l'intelligence de Valéry, aucun non-artiste ne peut atteindre l'intensité de Nietzsche, aucun non-styliste ne peut briller comme Cioran. Quand je vois des foules d'épigones, relevant de ces trois catégories d'incapables et reproduisant très précisément les démarches de Spinoza, Hegel ou E.Husserl, je perds toute envie de descendre dans leurs profondeurs (qui sont plutôt des cloaques) et je reste dans la hauteur de ma belle triade.

Comment voient-ils leur intellectualisme ? - l'observation et l'expérience, dégageant, patiemment et sans parti pris, des concepts et des lois. Quel caporal, voleur à la tire ou sous-préfet ne souscrirait à cette proclamation de foi intellectuelle ? Qu'ai-je à y faire, avec mon impatience, mon aversion pour les méthodes et les normes, mes partis pris viscéraux ! Je ne repousse pas mes conclusions, je les laisse au lecteur, dans la peau duquel je sais me mettre.

J'entends une musique et j'essaie d'en écrire une partition. Je suis obligé de passer par le langage, le français en l'occurrence, et qui est un ensemble d'instruments à cordes. Et je sais d'avance, qu'ils sont désaccordés pour les oreilles d'autochtones. Qui pourrait aimer cette musique ? Ou, au moins, l'entendre ?

Pour stigmatiser un écrivain, aujourd'hui, ils ne trouvent pas de reproche plus cassant que : *il a une vision faussée du monde*, tandis que moi, je n'y lis, le plus souvent, qu'une fidélité, photographique et insupportable, fidélité à la vérité du monde, vérité pleine d'ennui, d'inertie, de conformisme stylistique, culturel, psychologique. Le bon écrivain est toujours faussaire,

puisqu'il ne règle ses comptes au monde qu'avec des pièces à sa propre effigie.

Il doit exister une énigmatique relation de cause à effet entre l'exotisme du lieu géographique et la tonalité de l'écriture, qui s'y éploie : quand je compare mon environnement avec celui de Byron, G.Leopardi et Nietzsche, je trouve d'amusants parallèles.

Peu importe à quel moment je suis visité par une idée - en courant, en marchant, en rampant -, elle ne doit surgir de mes mots qu'en dansant ; tout bruit de la vie doit y être remplacé par la musique. Laisse d'autres parler d'authenticité ou d'amplification, sois filtre.

Tant d'écrits tentent de m'éclairer, en faisant passer leurs lampes de rue pour lueurs du ciel ; je leur préfère les créateurs des ombres terrestres, dans lesquelles je devine une lumière céleste.

Les stoïciens aiment mieux nous faire pitié qu'envie ; je pencherais pour l'inverse. Mais lorsqu'on réussit à inspirer les deux à la fois, on passe maître de l'art ironique.

La conscience d'avoir écrit ce livre ne m'apporte aucune satisfaction particulière ; ce qui est, en revanche, envoûtant, c'est la sensation, étonnante et gratifiante, que c'est ce livre qui m'a écrit. Et de tels (auto)portraits sont les choses les plus rares, et qu'on ne trouve certainement pas dans des confessions.

J'ai une vision très nette de mon lecteur ; dommage que je ne l'aie jamais rencontré.

Un bon écrit est un arbre équilibré ; certains mots y seront le sol, la racine ou l'ombre. La littérature serait-elle un art paysagiste qui, par des mots feuillus, reconstituerait un climat ? C'est plutôt mon climat qui produit d'inconvenantes déclinaisons de mots, que je n'avais jamais entrevues.

J'ai beau me débarrasser de la lourdeur des choses, sentir l'essor musical, pictural ou intellectuel, - c'est la lourdeur des mots qui me clouera au pilori, des mots, pour lesquels je ne suis qu'un intrus, lourdaud et balbutiant, perclus de mésaises de métèque.

Avant d'être action, tout écrit est réaction ; rebondir de la chose elle-même devint trop ordinaire, puisque tous les angles de vue furent déjà explorés ; plus prometteur est de rebondir non pas de la chose même, mais, déjà, du regard d'autrui sur elle : pensée de la pensée, géographie avant paysage, paysage avant climat, se servir d'autrui comme miroir, contrainte ou panneau indicateur - tel est l'intérêt principal de mes citations. Stendhal pensait, qu'il fallait *faire son entrée dans ce monde par un duel* ; je m'en prépare la sortie en affrontant toute une coalition de meilleurs escrimeurs. Mais je compte sur l'amitié inespérée de certains de mes adversaires aînés, pour que nos épées tirées se redirigent vers des ennemis de nos princes ou de nos maîtresses.

Je suis embêté d'avouer, qu'une bonne moitié de mes émotions, sur cette terre, est due aux écrits des autres. Pourtant, la vie aurait dû garder toute sa valeur en dehors de tout écrit du passé. Les mots du présent ne sont que de passives étiquettes ; en se tournant vers le passé, ils ont une chance de devenir signes ou symboles ; pour les mots bien magnétisés, on peut dire, que *contrairement à la mathématique, le langage nous conduit vers le passé* - G.Steiner - *language, unlike mathematics, draws backward*. On met longtemps pour comprendre, et d'en être horrifié, que, dans le passé, tout le

reste est silence. *Les tombeaux sont muets, seuls parlent les mots* – I.Bounine - *Молчат гробницы - лишь слову жизнь дана*.

Les ombres, dans un bel écrit, sont l'essentiel : la tonalité, la mélodie, la force. Mais la lumière de l'harmonie et de l'orchestration doit y percer. C'est tout ce que je demande à mes gammes françaises. *Si je veux faire parler mon âme, aucun vocable français ne s'y présente ; mais si je cherche à briller, alors c'est tout l'inverse* – L.Tolstoï - *Когда хочешь говорить по душе, ни одного французского слова в голову нейдёт, а ежели хочешь блеснуть, тогда другое дело*.

Pour un métèque d'une langue, à la recherche d'une image, les mots se présentent sous une même couleur, avec la même neutralité ou indifférence. Tandis que l'oreille d'autochtone perçoit des grincements, des sifflements, des ricanements, des roulades. Mais c'est le métèque-artiste qui cherchera à créer ces effets sonores et personnels, là où l'aborigène-artisan ne fera que reproduire le bruit commun de la tribu. L'art est aussi bien dans la profusion du sens que dans l'infusion des sens.

*Si, d'aventure, mon latin paraît douteux, c'est que la contrée où j'écris est barbare* - Ovide - *Siqua videbuntur casu non dicta latine, in que scribebat, barbara terra fuit*. La contrée, où j'écris, est civilisée, et mon français douteux porte les mêmes aspérités. Relégué auprès des Scythes, rejeté par les Scythes, dans des masures ou au milieu des ruines, nos mots brisés s'assemblent sans brisure.

Le choix du mot découle de la tonalité verticale, que je cherche à imprimer à mon discours, tandis que le choix de l'idée en est dicté par l'angle de vue horizontal. Il est donc faux de penser que *notre esprit est ainsi fait que la formation d'un concept et l'évocation d'un mot sont un seul et même acte* - J.Benda. Il n'y aurait ni artistes du mot ni imbéciles du concept, si c'était vrai.

L'intelligence manie les concepts, le goût (en couleurs, en hauteur, en intensité) arrange les mots. Et toutes les combinaisons de ses deux types d'énergie sont possibles. Le concept le plus subtil se passe de mot, mais aucun mot ne peut se passer de concept ; quand on ne le comprend pas, on dit : *De ce qui est soustrait à la langue, il ne peut y avoir de concept, ni de pensée* – A.Badiou.

Laquelle de mes images est la plus proche de moi ? Celle de mon livre ou celle de ma vie ? Mon arbre ou ma forêt ? Le césar se reconnaissait-il mieux sur son effigie ou dans son fils ? Se reproduire ou se simuler : *Je n'ai jamais été que le simulacre de moi-même* – F.Pessõa - le moi étant un inconnu sacré, dont on ignore le lieu et la date du sacre, il vaut quelques rites d'artiste ou mythes de théiste. *Je suis encore très loin de moi, mais je veux le devenir !* - G.Benn - *Ich bin mir noch sehr fern. Aber ich will Ich werden !*.

Russe, avec les romanciers et compositeurs russes ; Allemand, avec les poètes et philosophes allemands ; Français, avec les penseurs et architectes français, - je n'en revendique néanmoins aucune nationalité ; au sein des peuples, je me sens chez moi avec une chanson populaire russe, avec l'étudiant allemand, avec le cuisinier français.

Pour juger une œuvre d'art, il serait illusoire de la mettre à côté d'un objet créé par Dieu, un arbre ou un papillon, et d'évaluer la distance qui l'en sépare. La création ex nihilo est inaccessible à l'homme ; dans le meilleur des cas, je me vouerai aux commencements, mais l'origine restera hors de ma portée. Trois mesures ascendantes sont à la disposition de mon œil : la géométrie (intelligence), la mécanique (raison), l'âme (mystère) ; et c'est mon regard, si j'en suis capable, qui me rendra humble et fier, face au génie divin. *Je suis dans le commencement, mais l'arbre, c'est Toi* - Rilke - *Ich bin das Beginnende, du aber bist der Baum* - un commencement poétique aussi

est un arbre, et s'il a assez d'inconnues, il pourrait s'unifier avec l'arbre divin.

L'enfance façonne plus profondément nos fibres que nos vocables ; aucun problème pour trouver, chez d'autres tribus, des égaux de Pouchkine, L.Tolstoï ou B.Pasternak, mais, contrairement à l'écoute de Bach, Mozart ou Beethoven, je n'éprouve nul besoin de chercher la raison, jamais suffisante, du frisson qui me vient d'un morceau de Tchaïkovsky, S.Rachmaninov ou S.Prokofiev.

Les chutes, au moins, permettent de se lamenter sur le sort d'une verticalité instable, mais la mort pétrifie nos cerveaux et nos mots, dans une horizontalité de morgue - tel est mon regard sur la Russie du XXI-ème siècle, où l'on chercherait en vain la moindre trace de la conscience de L.Tolstoï, de la pénétration de Dostoïevsky, de la grâce de Pouchkine. Aucune trace, non plus, du moujik, du boyard ou du pope, tels que les siècles précédents les connurent. Le sens du grandiose - dans le sourire, la grimace ou la honte - abandonna cette contrée, sans pasteurs ni chantres, où sévit le charlatan.

Lorsque je parcours les romans-fleuves de Balzac, Zola, Proust, J.Joyce, je pense aux romans-sources de Dostoïevsky et/ou romans-deltas de L.Tolstoï.

La liberté, offerte par Gorbatchev, ne rendit heureux personne – la preuve la plus flagrante de l'hilotisme inné du Russe.

J'enchaînai sur les thèmes de mes ex-compatriotes, pour prouver que le *destin des rois maudits* ou le *hasard du général Dourakine* reproduisent la même trajectoire. Ce qui reste vrai après la substitution des rois par poètes et du général par capitaine d'industrie. À moins que l'on se sauve dans le pointillé.

J'aurais eu assez de force pour traduire ma lucidité en actes, je serais retourné dans ma forêt natale de Sibérie, sur les traces de mes ancêtres orpailleurs, ou, au moins, j'aurais cherché à me réfugier en Amazonie ou au Kenya. Accepter de vivre d'une illusion - l'écriture comme réceptacle d'un souffle - illusion devenue fatalité, telle est la faiblesse, qui est à l'origine de ce livre boursouflé. *Il ne dépend que de nous : vivre dans un monde rassurant d'illusion* – N.Chomsky - *If we choose, we can live in a world of comforting illusion*.

Le progrès, c'est l'éviction de la nature, du bon sauvage. *Le casque à pointe est plus cultivé que le cosaque ; mais celui-ci ne vit pas aussi loin de Dostoïevsky que celui-là de Goethe* - K.Kraus - *Die Pickelhaube ist gebildeter als der Kosak ; aber er lebt nicht so weit von Dostojewski wie sie von Goethe*. L'écrivain russe est avec la nature ; l'ours, la colombe, le loup se brodent sur ses pages plus souvent que les affinités électives. J'ai la conscience de me fourvoyer dans des chemins, étrangers pour le pèlerin russe. Je suis un exilé de toutes mes patries, même littéraires.

Je ne trouvai aucune oreille sensible à mon écriture grinçante. Deux siècles plus tôt je n'eusse pas à avaler cette amertume et même de nos jours je me donnais tout de même une petite chance. Mais aujourd'hui, où tu lis ces pages et je ne suis plus là, - je dois être encore plus seul que de mon vivant.

Il me plairait, que quelqu'un devine, que ce livre a ceci d'unique : il ignore tout de son lecteur réel (à part son continent et un minimum de lectures préalables) et ne s'en soucie guère. Je créai mon lecteur virtuel, loin de cette époque et cette terre et connaissant mon étoile.

Leurs narrations de batailles, de casernes, de machines me maintiennent dans un état banal de veille. Et moi, je cherche la liberté et l'inaction du

rêve. La seule écriture, qui m'intéresse, est celle d'une île déserte, avec des images et actes à la Robinson (au sens que donne à cette métaphore Valéry, puisque le vrai Robinson ignore la solitude et que connaissent les mondains Ch.Harold ou E.Onéguine).

Le *néant* est une misérable image des philosophes impuissants et tâtonnants, et qui naîtrait de la négation la plus forte ou de la contradiction la plus flagrante. J'en reconstitue, très facilement, une miniature en opposant ma certitude d'avoir écrit le plus grand livre de l'histoire des hommes et le constat, désarmant et désabusé, qu'un silence, morne et total, de mes minables contemporains l'accueille.

Après avoir tâté de mon livre, le lecteur médiocre n'y aura découvert que des apéritifs interminables, le profond y goûtera un langage pimenté, le hautain y boira une consolation de tout ce qui, ailleurs, est indigeste.

Un nihilisme cohérent, qui tienne la route, suppose un double meurtre : celui des hommes, pour que je puisse assumer seul tous mes commencements, et celui de Dieu – ainsi, aucune finalité divine ne sacrera ni mes débuts ni mes contraintes. Le nihilisme est une double solitude – de mon être profond et de mon haut devenir.

L'exil et la solitude m'éloignent des soucis prosaïques autour du Vrai, réveillent les hautes cordes, poétiques et créatives, du Beau, me laissent en compagnie du Bien profond et irréalisable. Bref, des rêves, inventés et personnels, évincent la réalité, collective et véridique. Les meilleurs diseurs de vérités furent toujours des rats de bibliothèques.

Le meilleur usage de la philosophie consiste en peinture de mes états d'âme ; cet exercice exige le choix des axes, autour desquels je développe mes idées ou lesquels j'enveloppe dans mes métaphores ; ce choix

correspond à la mise en place des contraintes ; pour moi, ce sont la noblesse, l'arbre, l'intelligence ; pour Nietzsche – le retour éternel, la volonté de puissance, le surhomme. Ce qu'il faut retenir de ces banalités, c'est qu'il ne faille pas exagérer le rôle des contraintes communes, il faut écouter la musique des commencements personnels.

Le christianisme voit trois voies vers la perfection – la purification, l'illumination, l'unification. L'adepte de l'arbre, je ne prône que la dernière cible, puisque, ange au fond de moi-même, je ne cherche aucune pureté extérieure, et porteur d'ombres initiatiques, je n'aspire à aucune lumière définitive.

Si, dans ma perception, je privilégie la vue (et la compréhension), j'ai affaire à mon esprit ; et si je privilégie le toucher (et la caresse), le même organe s'appellera âme. Et quand l'œil de l'esprit se laisse guider par le toucher de l'âme, naît mon regard.

La musique en mouvement ne peut conduire qu'en caserne ou en cimetière ; c'est la musique de l'immobilité, n'ayant besoin d'aucun chemin, qui m'approche de ce qui m'est infiniment cher et lointain. Aucun silence ne peut la remplacer : *Le chemin vers tout ce qui est grand passe par le silence* - Nietzsche - *Der Weg zu allem Großen geht durch die Stille*.

La tour d'ivoire est mon commencement, la descente dans la profondeur de ses souterrains, comme dans l'étendue de l'action, - une vicissitude préliminaire, l'ascension immobile - l'état permanent, intemporel. Vivre la simultanéité et non pas la succession ; sous toute fière tour, il y a un humble souterrain.

J'écoute ces chanteurs modernes, se réclamant de l'originalité la plus rebelle, et je n'y entends que la voix de la pire des foules, celle du présent.

Pourtant, il est certain que les foules du passé furent plus abominables. Heureusement, on n'en garde que des échos soit abstraits soit pittoresques, et c'est ainsi que je me régale du folklore des bouseux d'antan, si en phase avec ma solitude.

Un constat dont je ne suis point fier – je ne vois personne, avec qui j'aurais pu partager mes penchants les plus significatifs ; c'est triste que de manquer de partage fraternel ; les frères se disent : *La moitié est plus que le tout* – Hésiode.

La lecture des autres ne m'apporta pas grand-chose, mais elle rendit plus exigeantes mes contraintes – éliminer tant de sujets ou angles de vue, voués à la platitude et que les autres épuisèrent.

Je me suis forgé mes propres critères d'excellence, et sur leur échelle de valeurs personne ne me surclasse. Et pourtant, je n'ai pas un seul lecteur qui me témoignerait ne serait-ce qu'un brin d'intérêt vif. Aux moments les plus lucides j'en suis fier, hautain et heureux ; aux moments de mansuétude et de faiblesse je deviens hargneux et méprisant.

Mon atelier n'est ni chantier ni laboratoire ; tout au plus – un salon en ruines, où se rencontrent des fantômes des temps moins barbares.

Comme, à certaines heures, chacun éprouve la manie de collectionneur, aux autres heures chacun est flâneur. Comme en matière de collections je ne peux exhiber que les défilés de mes débandades, en matière de flâneries j'ignore des galeries, des agoras, des temples, je ne pratique mes flâneries que dans mes ruines, ces lieux où les plus belles découvertes ne se font pas par les yeux mais par le regard, les yeux fermés.

Fulgurances, épanchements – telles sont les formes, qui s'offrent,

spontanément et naïvement, à mon désir d'écriture – me hisser, exploser. Mais, finalement, c'est dans le lapsus, dans la chute, que mes mots et mes états d'âme se reconnaissent le mieux.

N'écrivant que devant un Lecteur improbable et même peut-être inexistant, je n'ai ni rivaux ni arènes. L'origine de la médiocrité des intellos d'aujourd'hui est d'en avoir, en permanence, sur des forums, des sites publics, sur leurs pages affairées.

Je ne connus pas de routes révélatrices, menant aux illuminations d'adultes de Damas, Tolbiac, Gênes, Sils-Maria ; la seule douce lumière, qui m'accompagna dans tous mes sentiers-impasses, provenait des contes de fées, que, lorsque j'avais cinq ans, me lisait ma mère. Ses yeux bleus, pleins de fatigue, d'amour et de larmes, m'ouvrirent les chemins ne menant nulle part, où je décidai de demeurer, tant que je pouvais garder mes yeux fermés, l'azur de mon regard rejoignant celui du rêve.

L'homme de l'oreille (le frère), l'homme du regard (le créateur), l'homme du goût (le noble), l'homme du flair (le poète), l'homme du toucher (le caressant) me sont plus proches que l'homme-plume (le professionnel) de Flaubert ou de Nabokov.

Le bon Dieu créa tant de facettes d'intelligence incompatibles, qu'on peut briller sur les unes et être niais sur les autres. Je l'écris, en pensant à ce bel homme que je croisai récemment sur la Grande Bleue, R.Enthoven, si éblouissant à l'oral et si plat à l'écrit, si émouvant à s'apitoyer sur Pascal et si pitoyable à faire d'un niais, S.Guitry, – un philosophe.

Le juste nomadisme dans des platitudes, où s'enracinent de victorieuses certitudes, ne doit pas m'empêcher de pratiquer une juste sédentarité dans

une hauteur, où poussent les plus indéracinables défaites.

La hauteur : ne pas m'occuper des choses, mais des places qu'elles occupent, des *topoi*. Si bien que, pour chasser des idoles, je n'aurais plus besoin de marteau, qui de toute façon tourna déjà en encensoir (grâce à Nietzsche ou R.Char), mes ruines virtuelles suffiraient pour les faire fuir vers des murailles sans hauteur.

L'espérance métaphysique, la seule dont j'y parle, devient vraiment belle, quand elle est flanquée d'un désespoir parfaitement physique et touchant les valeurs nobles mais irrécupérables. C'est lorsque aucun appui ne permet plus de projeter la moindre étincelle sur un avenir sans issue, donc lorsque seul un nihilisme intérieur, gratuit et irresponsable, offre ses ressources à ma musique et, d'une noirceur extérieure, laisse surgir une douceur illisible, c'est alors que l'espérance se fraternise avec mon angoisse, se fait consolation et m'assure que mes palpitations, perdues pour les yeux et l'esprit, portent un sens pour l'âme, au-dessus des faits, des calculs et même des passions. Cette espérance ne prétend sur aucune profondeur humaine, elle est dans une hauteur divine, inhabitable.

Mon cœur, un jour, cessera de battre. Si cette certitude imprègne ma vie, deux sentiments peuvent en surgir : l'absurdité cynique (de l'existence) ou l'espérance lyrique (de l'essence), se moquer de la Création ou faire confiance au Créateur.

Les valeurs que nous prônons ne divergent pas beaucoup, m'est même avis qu'elles sont presque les mêmes pour tout le monde. Ce sont nos vecteurs et non pas les valeurs qui nous distinguent : un vecteur – un point d'origine de nos regards, le commencement, plus la hauteur de la flèche de nos désirs.

Fonder ma vie sur le savoir est certes bête, mais la redresser par le rien n'est guère plus glorieux. Il faut orienter ma vie par le rêve, cette ignorance étoilée, que m'inspire mon soi inconnu.

La nature d'une forêt, belle, sauvage et infinie, rendit humbles mes yeux ; la culture d'une cité, policée, délicate et fermée, rendit fier mon regard. La contemplation et la création sont incompatibles, dès qu'il s'agit de la beauté ; elles ne sont solidaires que dans l'abstrait, c'est-à-dire dans le Bien et dans le Vrai.

L'âme m'éblouit avec la lumière de la beauté, le cœur me fait réjouir des ombres de la caresse, le corps m'apprend les ténèbres de la souffrance, et l'esprit unificateur les place sous l'étoile de la noblesse.

Un peu de lucidité suffit pour découvrir, en tout lieu et à tout instant, des abîmes de mon futur ou des ruines de mon passé. Les hommes grégaires font appel au courage, pour échapper à ces visions de solitaires et se débarrasser du vertige de l'abîme et de l'élan des ruines. Le courage, se jouant sur les places publiques, est fossoyeur de la poésie.

Les quatre étapes du surgissement de mes notes : l'état de l'âme, la musique, les mots, la pensée. Une bonne contrainte : ne jamais commencer par la dernière étape.

L'anagramme de mon nom, légèrement truquée, si je l'avais découverte plus tôt, m'aurait apporté, peut-être, un peu plus de toupet et d'arrogance – *L'Harmonie Innée* !

M'abaisser ou me hisser, la descente ou l'ascension, - la noblesse peut accompagner ces deux mouvements complémentaires – vers l'humilité ou

vers la fierté.

Je sais que le contenu de mon écrit ne présente que des questions, tandis que sa forme y apporte aussi des réponses. Si mon soi m'est plus important que le monde, j'imposerais des contraintes draconiennes au contenu et je polirais davantage la forme.

Si ma plume est plus près de mon âme que de mon esprit, je soignerai mieux la forme (l'essence de mes rêves) que le contenu (l'existence de mes actes). C'est pourquoi l'existentialisme est, le plus souvent, lamentable. Un bon psycho-logue peut se permettre d'être misologue.

Il ne faut pas chercher que, au contact avec mes pages, la seule sensation qui s'en dégage soit brûlure ou glaciation ; il faut que je sois axiologue de mon climat, des accalmies aux tempêtes ; quant aux paysages, qui ne sont point mon fort, que le lecteur les reconstitue lui-même.

Ne s'adressant qu'au Créateur, mon écrit ne *donne* rien à ses lecteurs improbables, il s'attend plutôt à en *recevoir* un double accueil, une double interprétation : par un esprit - recevoir un sens, une répartition de ses profondeurs et de ses hauteurs, et par une âme - recevoir une émotion, se faire aimer. *Le destin d'un livre est dicté par les capacités des lecteurs* - Térentianus - *Pro captu lectoris habent sua fata libelli*.

Exclure certains objets, tonalités, faits, angles de vue, trop communs ou trop bien explorés, – finit par obliger à ne faire appel qu'à mes propres ressources, ce qui me prédispose à la liberté de création : *Les œuvres à grandes contraintes exigent et engendrent la plus grande liberté d'esprit* – Valéry.

Ils partent des objets, que la conscience délimita déjà, et l'intellect

conceptualisa et verbalisa ; je pars de ces perceptions pré-conscientes que j'appelle états d'âme ; c'est pourquoi l'essentiel de mon énergie porte sur les commencements : partir de l'âme, porté par l'esprit.

En littérature, aucun *shit-detector* ne vaut l'écoute de Mozart, Beethoven, Tchaïkovsky, qui donnent la mesure d'une pureté d'ange, d'une grandeur de créateur, d'une honte de bête. Un signe encourageant serait la non-apparition de la poubelle parmi ce qui devrait accueillir ton verbe, soumis à cette épreuve.

La représentation est une création de modèles *artificiels*, tandis que l'apparence est une empreinte *réelle*, sur ma rétine ou au bout de ma langue. L'apparence est sur les parois de la Caverne, la représentation - dans le cerveau de son habitant. La représentation vise l'être, mais ne communique avec lui qu'à travers ses apparences. Le bon titre du livre de Schopenhauer serait - *Le monde comme apparence et action*, puisque, en plus, celle-ci vise non pas la volonté, qui est une vraie création filtrante, mais le geste transformateur.

La seule *liberté d'artiste* que j'apprécie est celle qui m'interdise l'engagement dans la sphère du médiocre. Cette *liberté* résulterait donc des *contraintes* que je m'impose.

Le monde est essentiellement visuel ; la photo, l'écran, l'action, c'est ce qui le rend le plus précisément et fidèlement. Je dois en créer une réplique musicale – par le Verbe, qui sera à mon Commencement. Et pour qu'Il soit pénétrant, fertile et désiré, je l'accompagnerais de caresses.

Les choses, dont je rêve, n'existent et ne peuvent pas exister ; il faut que je mette ma volonté non pas dans les choses qui existent, mais dans les choses à créer – par mon rêve, ma plume, mon désir ! Le sens est banal, c'est aux

sens qu'il faut se dédier !

Tout ce que j'admire le plus est marqué du sceau de faiblesse ; la pitié, que j'éprouve le plus intensément, s'adresse à ces orphelins, abandonnés non seulement par leur père, l'esprit, mais aussi par leur mère, l'âme.

Les abattements, dont je cherche une consolation, sont surtout ceux que je ne partage avec personne, ou, plutôt, que j'envisage sous un angle de vue exclusif. Les leurres collectifs sont de l'opium, et je veux de l'ambroisie, réservée aux divins.

Je me distingue par le bonheur que je *crée*, plus que par le malheur que je *subis*. Il faut donc m'attarder plus sur mes chants que sur mes pleurs. Les seules souffrances, qui méritent ma consolation, sont presque imaginaires, puisqu'elles se produisent entre une réalité unifiante et une sensibilité inimitable, et où la seconde finit par succomber. Le bonheur est une consolation, triomphante et éphémère.

Le Bien et le Beau, ces cordes, biologiquement inutiles et irrationnelles, furent placées par le Créateur dans mon cœur et mon âme en tant que supports de la consolation divine, face à la tragédie de la vie et à l'horreur de la mort. La consolation humaine, se logeant dans l'action et non pas dans le rêve, m'éloigne de la hauteur et me replonge dans la platitude.

L'origine du sens de justice est à l'opposé de celui de Bien : celui-ci est divin, dans son immatérialité ; celui-là ne vaut que par ses applications. Le Créateur nous propose trois rôles : juge, accusé ou législateur : Nietzsche revêt le premier, Dostoïevsky – le deuxième, moi – le troisième. Toutefois, plus un législateur est noble, plus d'empathie il éprouve avec un banc des accusés.

Mes contraintes raréfient les horizons dignes de mon regard ; ma culture m'emporte vers la hauteur et me rend indifférent à la profondeur. C'est pourquoi Lou, si omnivore et si naturelle, resta inaccessible à Nietzsche et à Rilke : *Chargée de mille profondeurs, tu devenais sauvage et vaste* - *Du hattest tausend Tiefen, und wurdest wild und weit*.

Tout ce que je juge mériter une place dans ce livre, se compose de mes ombres ; je n'ai pas besoin d'illuminations des images ou des idées, mais seulement de celles des mélodies.

Le contraire d'élan s'appelle mouvement. L'immobilité est le meilleur cadre, pour réveiller mes élans, et je l'atteins plus sûrement, lorsque la vie des événements ralentit et me laisse du répit. Pour les dépourvus d'ailes, les adeptes de la bougeotte, cette bénie concentration relèverait de l'enlisement.

La réalité s'offre à la philosophie de la nature en tant que référence, et même révérence, et même cadre à mes rêves, mais non en tant que leur juge. Je peux envisager sereinement une *philosophie que tout dément dans la pratique de la vie* (Aragon), puisqu'une telle philosophie pourrait être une *théorie* du rêve.

Je décris tout objet soit par le chiffre soit par la mélodie - son immanence quantitative ou sa transcendance qualitative. Mais si le chiffre rend le véritable fond, indépendant de mes yeux ou lubies, la mélodie le munit d'une forme, et cette mélodie préexiste dans mon regard. *La musique, dans les choses sensibles, est créée par une musique qui leur est antérieure* – Plotin.

La puissance du fond n'est que la profondeur – je la salue ; mais je me moque de la puissance de la forme, puissance qui n'y est que la lourdeur, elle y est presque le contraire de la hauteur de la caresse, cette essence de la forme.

Depuis trois mille ans, l'art, c'est-à-dire les mythes, les styles, les tempéraments, marquait tous les siècles par ses rêves d'au-delà individualistes, au milieu des horreurs, des folies, des perfidies bien réelles. Aujourd'hui, au milieu de l'honnêteté, de la pruderie, de la tolérance, tous les poètes, philosophes, romanciers m'enquiquinent avec le fait divers ou le jargon clanique, qui animent leurs bavardages anonymes et interchangeables. Aucun nom digne à mettre sur l'épitaphe : *je vécus au siècle de …*

La maxime est un bond, par-dessus la platitude discursive ; aucun autre genre n'est aussi efficace, pour traduire un vol, un élan, parti de l'étincelle d'un commencement et tendant vers l'étoile que je suis le seul à voir.

Comment accédait au feu l'homme des cavernes ? Il lui fallait un savoir, une volonté, une puissance, pour frotter une pierre contre une autre, et, l'air aidant, diriger l'étincelle sur des brindilles. La littérature relève aussi d'une espèce de pyrologie : mon élan est l'étincelle, ma langue est l'air, mes pierres sont les contraintes et ma chaume – les choses évoquées. La chaleur produite est partagée entre le corps, l'esprit et l'âme.

Au départ, je porte aux nues les qualités de la faiblesse, et à l'arrivée, je reçois le déluge de la honte. Mais cet azur et ce rouge n'ont de sens que dans le bleu de la solitude. La grisaille grégaire est incompatible avec ces couleurs. *La foule est cet être tout-puissant, dénué de repentir ; on a un être anonyme pour auteur, un résidu anonyme constitue le public* - Kierkegaard.

Le temps, c'est l'horizontalité même ; mais dans mes ruines, des colonnes abattues arrêtèrent le temps ; je peux m'élancer dans la verticalité de mon étoile. *Les ruines, douées d'avenir, les ruines incohérentes, avant que tu n'arrives, homme comblé* - R.Char – je ne quittais jamais mes ruines, qui, nuitamment, retrouvent la cohérence de son origine, de sa tour d'ivoire, jamais dans l'avenir, toujours près de l'éternité.

Pour moi, spectateur, l'extinction des âmes chez les hommes n'est qu'un mélodrame ; la perte de vitalité de mon âme à moi est une tragédie, pour l'acteur que je suis. Un talent perdant son élan, une passion se morfondant dans un infâme équilibre, une voix adressée à Dieu et qui chercherait, bassement, des oreilles vulgaires – tant de rôles que je serais amené à jouer sur une scène de moins en moins obscure, devant mon soi inconnu, dramaturge lucide et juge inclément. *C'est pour cela que me torture le problème de la durée de mon âme* - M.Unamuno - *Por esto me tortura el problema de la duración de mi alma*.

Dès que je me mets à brosser un tableau d'espérance, une perspective vers des horizons cherchera à s'y incruster. Mais la vraie espérance n'est pas affaire de la vue vaste, mais du regard haut, - la perspective verticale, l'élan intérieur et non pas l'avance extérieure.

Mes connaissances et mes passions peuvent se résumer par un arbre, que ma curiosité ou mon ouverture d'esprit munissent de variables. Si je ne porte que des constantes, des certitudes, je ne serais jamais fructifié par un arbre complice, venant du monde extérieur. Je ne grandis que grâce à mes inconnues.

Je souhaite d'après mes bas intérêts d'esclave ; je désire selon mes hauts songes d'homme libre. Les fidélités ou sacrifices difficiles – telle est la

meilleure manifestation de cette liberté. Et Horace : *Qui désire – craint, il ne sera jamais libre* - *Qui cupiet, mutuet, liber non erit umquam* - vise la liberté robotique et non pas éthique.

Avec la musique, le cœur ressent, avant que l'âme croie ou l'esprit comprenne. Avec le discours littéraire, le croire et le comprendre sont indispensables, pour que le ressentir final puisse être reproductible. Mais je veux être cru non pas sur parole, mais sur la mélodie.

Le cœur dessine la morale, l'âme désigne le goût, l'esprit signe l'audace créatrice – et je ne vois aucune connivence entre ces trois sources de trois faces indépendantes de notre personnalité.

Ma liberté politique découle de l'écoute collective de la loi ; ma liberté économique – de la consultation de mon compte bancaire ; ma liberté éthique – des lieux de mes sacrifices ; ma liberté esthétique – de l'originalité de mes commencements.

L'homme, que je perçois dans l'art moderne, est notre contemporain, portant le goût de nos foules et exerçant un métier de notre siècle ; incompréhensible pour l'humanité d'antan, il n'en hérite rien. *L'art n'a plus de rapports qu'avec les objets, et non pas avec les individus ou avec la vie* - M.Foucault – les sujets, aujourd'hui, ne sont plus que des objets interchangeables, et même la vie devint mécanique.

Un Oui enivré - aux commencements personnels, des Non, sobres et sacrificiels, - aux parcours collectifs, un but - comme fidélité à l'élan des commencements.

Aucune fratrie, aucune communauté ne m'accompagnent dans ma solitude, qui est un désert sans oasis ni caravanes ; pire, je n'y rencontre même moi-

même habituel, mon soi connu ; le seul à partager mon cachot est mon soi inconnu, muet, impuissant, sans empathie ni ailes. *Nous ne nous rencontrons que dans la solitude ; et en nous rencontrant, nous tombons sur tous nos confrères en solitude* - M.Unamuno - *Solo en la soledad nos encontramos; y al encontrarnos a nosotros mismos, encontramos a todos nuestros hermanos en la soledad* - tu ne te secouas pas assez, pour te débarrasser du troupeau, avant d'entrer dans la solitude.

Je ne vends ni n'échange ni ne donne mes productions ; je les dépose à une altitude, invivable pour les autres. Des promesses et non des dons.

Une niaiserie cartésienne, que j'aurais pu adopter comme règle : *Si mes opinions ne peuvent être approuvées sans controverse, je ne les veux jamais publier* - où j'aurais mis *peux* à la place de *veux*. Mon éditeur putatif, guidé par le consensus public, s'en serait chargé, sans le moindre état d'âme.

La passion est un élan, qui me fait quitter le monde de la nécessité, de l'intérêt de l'espèce, de l'utile. Le moment idéal, pour prouver ma liberté. C'est de la foi, même si c'est de la mauvaise foi.

Quant à la honte, je n'en connais que la honte de solitaire, lorsque mon rêve est le juge, et mon action – le délinquant. La honte devant autrui est de la lâcheté.

Aucune présence humaine, aucune reconnaissance, aucun orgueil ne peuvent m'arracher à ma solitude, qui n'est qu'un fatal état d'âme. *On peut guérir de la solitude, qui n'aurait été qu'une circonstance, mais en tant qu'un état d'esprit, elle est incurable* - Nabokov - *Loneliness as a situation can be corrected, but as a state of mind it is an incurable illness*.

En se penchant sur la valeur d'un homme, on parle beaucoup de ses racines et de sa puissance. J'aimerais rester cet Un, fermé aux multiplications et additions, mais ouvert à l'extraction de racines ou à l'élévation à la puissance qui me laissent intact dans l'Un inchangé.

La moitié de mon enthousiasme vient de la beauté du monde où je vis, l'autre moitié – de la beauté du monde que je crée sur mes pages ; mais ces deux mondes ne se chevauchent même pas. Celui qui ne voit dans le monde que l'absurdité est un handicapé de la cervelle ou des yeux.

J'appelle *ailes* l'appel du vertige ou de la hauteur, ne m'arrachant pas à mon immobilité primordiale ; en tant que moyen de locomotion, elles ne me rapprochent pas de mon étoile et ne m'apportent qu'une sensation de brève et illusoire liberté. Comme pour les anges, ces ailes permettent d'oublier que je vais pieds nus, bras nus, pensées nues. Ces ailes sont une pesanteur et non une grâce. La grâce, c'est l'élan vers mon étoile.

Celui qui ignore la notation musicale, ne retirera rien de mon écrit ; mes mots sont plus près des notes musicales à interpréter (dans les deux sens) que des étiquettes verbales à reconnaître (aussi dans les deux sens).

En volume – l'étendue de la noblesse, la profondeur de l'intelligence, la hauteur du regard – je les surclasse, tous. Mais j'ai des périmètres trop discrets, des surfaces trop fermées, des angles trop aigus – les seuls points de contact modernes. Une sinistre indifférence en résulte et m'humilie. Beethoven sans reconnaissance. Extraterrestre, attaché à mon étoile, en quête d'espaces interstellaires. *Ce qui me frappe le plus, c'est l'indifférence à mon égard* - M.Tsvétaeva - *Я больше всего удивляюсь, когда человек ко мне равнодушен*.

Fuyant toutes les marches, j'ignore la mienne, sur les échelles collectives. Quant on s'adonne surtout au rêve, placé en hauteur, toute échelle ne peut servir que pour descendre, perdre de la hauteur. Je préfère être ignoré que mesuré.

Le culte du présent non seulement éteint le rêve du passé imaginaire ou du futur à bâtir, mais, surtout, il rend l'éternité du lointain sans intérêt. Comment mon écrit peut-il attirer leurs yeux affairés, puisque je n'y mets que de l'épique, du mythique, de l'initiatique. *Les livres médiocres flattent nos faiblesses – du siècle, de l'âge, du sexe* - Tsvétaeva - *Плохие книги льстят слабостям: века, возраста, пола*. Ces *faiblesses* d'esprit sont vécues comme *forces* par les atrophiés d'âme.

J'ai des vecteurs innés de mon goût et de ma sensibilité, et ils n'ont rien à apprendre, dans mes triomphes ou mes débâcles. Pour ne pas perdre de hauteur, je ne tire aucune leçon de mes chutes. Ceux qui comptent ne tirer de leçons que des chutes des autres, se trompent plus lourdement. Mais les plus irrécupérables, et ils sont la majorité, font de leurs chutes la raison de leurs reptations, pour donner aux illusions perdues ou espoirs déçus des vertus pédagogiques. Plus souvent, on devient plus sage en renonçant à quelque chose. L'appropriation rend la justification plus solide et le regard plus grossier.

Je me dis, que l'art est *un hymne mélancolique de l'inexistant*. Donc, ni récits ni bonheur ni réalité. Et je tombe sur une belle définition de B.Pasternak : *L'art est un récit du bonheur d'exister* - *Искусство - есть рассказ о счастье существования* - dissonants en mots, nous sommes harmonieux en musique.

Fuyant toutes les marches, j'ignore la mienne, sur les échelles collectives. Quant on s'adonne surtout au rêve, placé en hauteur, toute échelle ne peut

servir que pour descendre, perdre de la hauteur. Je préfère être ignoré que mesuré.

L'étoile froide, comme ton regard froid sur elle, servent à mieux peindre l'ardeur de ton élan vers elle.

Celui qui *aime la vérité*, qui veut-il confondre ? - le cachottier ou le menteur ? - cibles misérables. Le rêveur, porteur d'images indémontrables, est le vrai antagoniste de ces amateurs niais. Je suis avec celui qui *tend à parler non pas pour l'amour de la vérité, mais pour son propre plaisir* - Pétrarque - *tende a parlare non per amor di verità ma come gli aggrada* - j'évite de dire ce qu'un autre pourrait faire à ma place.

Des reliefs des autres s'installent dans mes paysages, mais ils subissent une acclimatation à mes frimas et mes ardeurs.

Mes ombres sont suffisamment intenses en soi, et mes étincelles suffisamment chaudes, pour ne pas craindre des éblouissements ou brûlures par mes citations à but hygiénique. *Quand un écolâtre cite un auteur classique, un trou transperce sa page grisâtre* - G.Steiner - *When the modern scholar cites from a classic text, the quotation seems to burn a hole in his own drab page*.

La vie se présente en arc-en-ciel ; ma production de bile dépend des manques de bleu ; pourquoi, dans ce monde, qui va mieux que jamais, ces coulées sont toujours aussi denses ? Le monde de mon enfance exhibait deux couleurs suréminentes : le rouge et le noir, là où celui d'aujourd'hui n'affiche que le gris. Le bourreau et le monstre cédèrent leurs places au mouton et au robot, de la même grisaille. Le gris n'absorberait-il donc pas d'autres couleurs ?

Dans mon enfance, les horizons se remplissent de choses trop visibles. Peu à peu, je les remplace par des chimères, qui sont mon soi ; et c'est ainsi que se referme, un jour, le cercle de ma solitude, mes ruines. Mais les ruines ont cet avantage acoustique : c'est le seul style architectural qui n'étouffe pas l'écho de mon enfance.

Mon enfance : de vrais châteaux de glace et une forêt, transformée en océan par des eaux printanières, avec des atolls d'arbres, avec, à leurs pieds, quelques lièvres ou primevères, sauvés et cueillis dans une barque. Aujourd'hui : des châteaux en Espagne, châteaux de grâce, et un arbre, secoué par le frimas automnal, au milieu des singes, nageant mieux que moi, et des bouquets aux fleurs absentes. Je ne peux plus compter que sur mon étoile : *Du paradis, il nous restent trois choses : l'étoile, la fleur et l'enfance* - Dante - *Tre cose ci sono rimaste del paradiso: le stelle, i fiori e i bambini*.

Un effet bénéfique de la solitude : par la dérive des non-événements, j'accoste le pays de mon enfance, mon havre définitif, où je peindrai mes plus récents naufrages.

Deux dialogues-nostalgies possibles avec mon enfance : ou bien à travers mes cahiers, photos, jouets, ou bien dans une reconstitution à partir de ma seule mémoire. Transmission par des atomes ou communication avec des fantômes. Je préfère sacrifier les premiers, au nom de la fidélité aux seconds, plus vivants, plus proches et plus déchirants. Le vrai, dans ces retrouvailles, n'a pas sa place.

Le monde de mon enfance n'était pas fait par l'homme ; y régnaient l'arbre et l'ours. Les manifestations humaines n'y furent que l'horreur et la hideur. *Ce sont des ours façonnés qui me font regretter les ours bruts* - Custine.

Appartenir à ce monde énigmatique me remplissait d'une joie diurne, humble et pieuse. Depuis, je vis dans un monde, fait exclusivement par l'homme civilisé, au goût irréprochable, dans la transparence et la gentillesse ; l'arbre y céda sa place à la forêt et, ensuite, au parc ; l'orgueil et l'incroyance s'insinuent dans mes intranquillités mécaniques, pour mieux souligner mon inappartenance à ce monde.

Les mots, dont je me sers ici, n'effleurèrent pas, hélas, mon enfance. Mais mes idées, non plus, ne lui doivent rien. Pourtant, ses appels retentissent sans arrêt à mes oreilles. Ma fidélité à mon enfance se traduit par ma révérence au seul ton, qui serait en unisson avec ces appels, - celui des contes de fées nostalgiques. Sinon, je m'intéresserais aux luttes, aux vérités, aux libertés, à tous ces sujets ampoulés et utiles et qui ne m'inspirent, Dieu soit loué, que de l'ennui ou de l'indifférence. La solitude forge des poètes ; ceux, qui la choisissent, deviennent révolutionnaires, ceux qui la subissent – moines.

Le rêve, qui me poursuit depuis mon enfance, – être poète ! Et la terrible déception dans l'impression d'être passé à côté de ce métier des anges. D'autres vocations m'en dévièrent, bien que mon regard sur l'essentiel de la vie gardât des interrogations et vibrations poétiques. Ah, si Valéry avait raison : *Être peintre, c'est chercher indéfiniment ce qu'est la Peinture* !

J'aime la triade, qui manqua à l'enfance de Sartre : *sans hériter ni l'ombre ni le regard, presque sans nom* - en effet, ce sont les premières choses à inventer pour avoir droit au soi. Orphelin de nom, ignorant la première lumière et livré aux choses - telle fut mon enfance, d'avant le premier conte de fées, qui me débarrassa et de choses et de noms et me voua à leur réinvention : *Une chose perdue cherche un nom perdu* - Shakespeare - *A lost thing looks for a lost name*.

Je me sens minable, pour ne pas dire ridicule, avec ma langue et ma morgue, que n'apprécierait peut-être qu'un duc de La Rochefoucauld, - je lis le récit d'un Parisien de bonne souche (S.Tesson), reclus, en plein hiver, dans une cabane de la taïga sibérienne, et où je retrouve tout le décor sauvage de mon enfance. Un chiasme vertigineux ! Jusqu'à ses aphorismes, qui sont si désespérément plats… Il me reste à *découvrir une autre Sibérie, pour y expédier l'initiateur de réévaluations de valeurs* - Nietzsche - *ein Sibirien zu erfinden, um den Urheber der Wert-Tentative dorthin zu senden*.

J'ai beau chercher des complices en écriture – je n'en trouve que deux – Héraclite et R.Char. Mais seraient-ils bons éditeurs de mes maximes ? *Ces notes n'empruntent rien à la maxime ; un feu d'herbes sèches eut tout aussi été leur éditeur* – R.Char.

Tout livre d'art doit être codé ou écrit à l'encre sympathique. Tout homme à l'âme vivante possède un décodeur nécessaire, pour entendre la musique de ce livre ; il serait même suffisant, si, en plus, cet homme avait une tête bien faite.

Les mécaniques unités aristotéliciennes préparaient déjà l'art des robots ; la seule unité, dont je puisse me targuer, est la hauteur, de laquelle j'observe les états de mon âme. Atemporel, atopique, passif.

Les contraintes que je m'impose, ce n'est que du calcul dépassionné ; elles apportent de la hauteur et de la pureté à mes élans incalculables. L'aura des contraintes ne doit pas exister : *Mes «je n'en veux pas» sont une vraie passion* - V.Rozanov - *Моё «не хочется» есть истинная страсть*.

Que certaines de mes obscurités - qui sont mon élément naturel - deviennent lumineuses, le seul intérêt que j'en vois consisterait dans

l'usage de cette lumière par des autres, pour projeter leurs propres ombres. Être une source est plus noble qu'être une illumination.

Je ne décris aucun objet que j'aborde ; par-dessus lui j'écris mon soi, car décrire Venise, une boîte d'allumettes ou des sorties de marquises relève du même genre mineur. Décrire la chose, c'est d'écrire par-dessus son soi-même - un palimpseste auto-destructeur.

Le (bon) sens me rapproche de la démocratie ; les sens (la vue cédant au regard, le goût de la hauteur, le flair électif, l'ouïe musicale, le toucher caressant) m'attirent vers l'aristocratie.

L'essentiel de ce que je suis (c'est-à-dire mon regard sur mon étoile), je le garde, inchangé, depuis ma première jeunesse ; les abandons, les ajouts, les revirements ne concernent que le secondaire. Donc, l'homme a bien son être et non pas seulement son devenir : *Le vivant n'a pas d'être, il n'a qu'un devenir* - H.Hesse - *Alles Lebendige ist ein Werden, nicht ein Sein*. Quant à son devenir, muni d'assez d'intensité, il est indiscernable de l'être (Nietzsche).

Je ne sens de parenté qu'avec ceux qui ne se vouent pas à leur seule époque ; les meilleurs ne sont pas seulement anachroniques, mais sont plutôt atemporels ; il n'y en a plus aujourd'hui, c'est pourquoi je n'ai presque rien à partager avec mon époque.

Par mes caprices et lubies, je fais plier les langues étrangères, d'une manière irresponsable ; mais la mienne, par ses caprices, ses us et coutumes, fait plier mes audaces, me décourage et me remet en droit chemin, moi, l'amateur des obliques.

C'est grâce à ce que je refuse de voir que mon regard forme mon identité ;

la qualité du fait, par la volonté, découle de la quantité du volontairement non-fait. *Tu affirmes ta personnalité en ne faisant pas ceci ou cela* - c'est ce que le *daemon* soufflait à Socrate.

Je peux supporter leur niaise prétention à concurrencer Dieu ; ce qui me répugne, c'est qu'ils s'en prennent, en réalité, aux codes civils et non pas aux Commandements divins.

Je diviserais mes lecteurs improbables en ceux qui entendraient de la musique, et ceux qui ne voient qu'une partition à interpréter.

Ta sensibilité est indissociable des faits réels qui parsemèrent ta vie, mais pour la qualité de ta création ils ne jouent aucun rôle. C'est à peu près la même chose avec l'étude de l'Histoire : elle enrichit tes vocabulaires, mais n'apporte rien à l'efficacité, à la responsabilité ou à la sagesse de tes actions, y compris de tes créations. Les seuls personnages du passé, qui restent vivants dans le présent, sont ceux qui tentaient d'entamer un dialogue avec l'éternité. Le rêve, et non pas la réalité, guident les plus belles pensées et les plus belles plumes.

Oui, l'éternité, même purement amphigourique, m'est plus proche que le jour d'aujourd'hui, même le plus naturel. Mais il vaut mieux *chanter* l'aujourd'hui, avec une voix, venue de nulle part, que *décrire* l'éternité, dictée par une oreille d'aujourd'hui.

Cet organe unique, qui constitue la personne intellectuelle et qu'Aristote appelle 'âme', je ne lui trouve pas de dénomination adéquate et l'affuble de terme de 'conscience', dans lequel on devine de la sensation (de et vers les choses) et de la réflexion (dans les deux sens du mot). *La conscience [âme] a trois éléments : l'excitation, la pensée, l'élan* – Aristote.

Ne possédant pas de son propre langage, mon soi inconnu, mon inspirateur, ne me soumet pas de vérités comme sujets de polissage ou de développement, il me souffle des états d'âme, l'âme servant de passerelle entre mes deux soi. Et comme l'état d'âme est étranger à la durée, mon exposé prend, tout naturellement, la forme de maximes.

Mon écrit n'offre que des habits ; au lecteur - d'y essayer son corps, son esprit ou son âme, pour qu'une beauté en surgisse.

La plus grande vertu, pour eux, c'est *être dans le vrai*. Je préfère *vivre du bien* ou *rêver du beau*.

J'admets facilement, et même fièrement, que mes écrits n'ont ni queue ni tête, c'est-à-dire ils sont dépourvus et de la poursuite de nettes finalités et de l'obsession par la raison – je laisse ces soucis aux réalistes, superficiels ou profonds ; je me contente des commencements, où se niche la hauteur du rêve.

Que les inconnues, dans les rameaux de mon arbre, admettent d'innombrables substitutions ne peut que me réjouir, sans jeter d'ombre sur mon originalité ; original doit être mon arbre, en entier, dans sa formule, qui ne doit pas tolérer d'unifications par seules constantes ; ne jamais accepter de dire littéralement ce qu'un autre aurait pu dire.

Je serais ravi si quelqu'un s'adressait à moi avec des messages semblables aux miens, par le ton, le projet maîtrisé ou l'objet indicible ; moi-même, hélas, je ne peux m'adresser qu'à l'Inconnu ; aucun lecteur en vue, aucune oreille accordée à ma musique, aucun système, dans lequel s'incrusteraient mes regards intempestifs, atopiques.

Ce ne sont plus les chemins qui portent l'action de l'homme, mais des

chaînes de production ou de distribution. Mais même dans les chemins, je n'apprécie que leurs points de départ, le seul séjour vivable des rêves, surtout s'ils visent la hauteur. *Je veux prendre mon chemin à la hauteur des astres* – Pythagore.

L'inspiration détermine la hauteur des commencements, l'inertie cerne l'étendue des parcours, le besoin de fermeture et de solidité dicte les fins. Et puisque je ne veux pas subir de poussées mécaniques extérieures et veux être un Ouvert et un chantre des faiblesses, je serai l'homme des commencements, tout pas développeur faisant perdre de la hauteur initiale. Je serai donc à l'écoute de mon soi inconnu, source des inspirations.

Je m'ennuie avec les narrateurs des routes, des sentiers, des plages, des déserts, bref – avec les avaleurs de kilomètres, en étendue, en profondeur et même en hauteur. Je leur préfère les hommes d'idées ou de rêves, qui sont leurs seuls chemins, réels ou imaginaires.

L'ennui insupportable de décrire un homme réel ; la jouissance irrésistible à rester en compagnie d'un homme de rêves invisibles, n'existant que dans un élan vers l'inaccessible, dans un amour ineffable, dans une noblesse inutile, dans une mélancolie indicible, dans une solitude inévitable. Seule la musique peut nous en approcher ; c'est pourquoi j'évite le bruit du réel et poursuis la mélodie de l'idéel.

Ils ne sont pas si nombreux, ceux que j'aime en tant qu'*auteurs* et que j'aimerais aussi en tant qu'*êtres humains* : St-Augustin, Voltaire, Pouchkine, Rilke, Tsvétaeva, R.Char, R.Debray. La plupart des auteurs brillants furent des hommes ternes.

Le monde nous fournit les objets de nos actes, de nos rêves, de nos pensées ; mais ces objets passent par deux filtres disjoints – le *nous* ou le *je*.

Le premier nous déverse autant de choses justes que de choses niaises ; je constate, sans vergogne, que le second, chez moi, est beaucoup plus exigeant, en éliminant tant de flots de niaiseries, qui s'invitent à ma plume, mais sont éconduites par mes contraintes.

Mes livres, ce sont mes ombres, je les jette grâce à mon étoile ; et n'ai pas besoin du Soleil, et encore moins – de l'éclairage artificiel des autres.

De quoi ou de qui pourrais-je me réclamer ? Je sens la distance avec tout et avec tous. Une singularité, un point de discontinuité, une planète unique autour d'une étoile unique, la mienne.

Pourquoi ce qui constitue un arbre ou un livre porte le même nom – les feuilles ? Ça m'arrange : mes livres, pleins de mots connus, sont destinés à créer des arbres d'images d'inconnues. *Mes livres sont des feuilles, tombées au hasard sur la route de ma vie* - Chateaubriand – ce n'est pas sur *la route de ma vie*, que tombent les miennes, mais sur les constellations de mes rêves.

Mes écrits font partie de mes rêves et non pas de ma vie ; ce n'est pas ma tombe, mais le ciel qu'ils rejoindraient. *Je ferais enterrer mes manuscrits avec moi, comme un sauvage fait de son cheval* - Flaubert.

Dans l'écriture, personne ne peut m'imiter, ce qui m'autorise à proclamer ma voix – inimitable. Ce qui ne m'empêche pas d'imiter, de temps en temps, des mélodies ou des rythmes des autres.

Tout ce qui relève de l'inertie est grégaire, même si tu en es le seul acteur. C'est pourquoi je me refuse tout genre littéraire sauf la maxime.

Ce n'est ni le déferlement de l'actualité ni le recul de l'éternité qui

m'attriste le plus, mais leur cohabitation, pacifique et dégradante.

Parmi ceux qui se targuent de *voir loin*, je ne connais personne, dont la vision serait profonde et le regard – haut. Le lointain est fait, non pas pour deviner le futur, mais pour nous donner l'envie de monter plus haut, hors du temps.

L'étrange acception du mot *compter*, en tant que signe d'importance (*ce qui compte*). S'il s'agissait d'un comptage arithmétique, je serais d'accord avec R.W.Emerson : *Ce qui compte, ce n'est pas la durée, mais la profondeur de ta vie* - *It is not the duration of life, but its depth that counts*, mais sur des balances plus délicates, je placerais en premier la *hauteur* d'une vie, c'est-à-dire la noblesse de tes rêves.

Je suis enfant de la neige, qui aplatit les élans et raccourcit les visions. Le désert apporte de l'ardeur – à la profondeur inféconde ou à la hauteur prophétique. Les deux protègent la solitude, par la mélancolie de la pureté ou des mirages.

Pour parler d'un état d'âme, il faut qu'il y ait une âme. Or, les cas, où l'âme se réveille, sont rarissimes ; le plus fréquemment, ils se manifestent chez le poète. Je n'évoque les états d'âme que lorsqu'un fourmillement poétique en autorise la peinture. L'âme dort dans les tumultes quotidiens ; un *silence éternel* la rend vivace.

Les personnages et les paroles, que je trouve chez la plupart des écrivains, sont empruntés à la scène publique. C'est l'une des raisons de ne pas me piquer d'être traité de *phraseur narcissique*.

Mon idéal d'écriture – inclure l'essentiel dans une seule proposition, de telle façon que le lecteur n'ait aucune envie de voir une deuxième. C'est

pourquoi je déteste les bavards comme W.Faulkner : *Écris ta première phrase de telle manière, que le lecteur veuille, à tout prix, lire la suivante* - *Write the first sentence in such a way that the reader wants to read the next one at all costs*.

Tant de repus, grégaires et insignifiants, proclament leur solitude planétaire, que, parfois, j'ai honte de m'imaginer en leur compagnie dégradante.

Le monde, dans lequel je vis, n'a pas grand-chose en commun avec le monde, qui vit en moi, – la réalité et le rêve.

L'un des buts de l'écriture est d'occulter le comparatif et rester en compagnie du seul superlatif. En exclure tes contemporains est une prévention pédagogique à recommander. *Soli Deo auribus* – aurait pu être ma devise (plagiée de Bach : *Soli Deo gloria*). Quand ton seul auditeur, interlocuteur muet, est un absolu inexistant, appelé Dieu, tu deviens bon Narcisse : *L'âme de philosophe contemple sa propre contemplation* - Dante - *L'anima filosofante contempla il suo contemplare medesimo*.

*Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie* - Jésus. On se trompe, lorsqu'on dit, que ce sont, respectivement, le mouvement, le but et le contenu. Il faudrait voir dans le Chemin le contenu, dans la Vérité - le mouvement, dans la Vie - le but ! En tout cas, au parcours je préfère le commencement, à la vérité – le langage, à la vie – le rêve.

La solitude, au milieu des hommes libres, est plus pénible à porter que l'obligation d'être cerné, en permanence, par des esclaves ; c'est ce que j'appris en Europe après la Russie. *Il est plus insupportable d'être toujours seul que de ne le pouvoir jamais être* – Montaigne.

Tout ce qui relève de la civilisation est commun ; tout ce que la culture atavique produit, aujourd'hui, est d'une gravité en béton. C'est pourquoi je ne serais pas outré d'être traité de sauvage risible.

Dans la forêt sibérienne, au métro moscovite, sur les boulevards parisiens, sur les routes européennes ou américaines - je me sens le même, je porte le même regard, et mes yeux n'en sont que des témoins passifs.

*Regard sur mon étoile* – c'est peut-être le critère le plus fréquent que j'applique à mes fidélités, béatitudes, tragédies, motivations, états d'âme, élans, espérances, admirations. L'idéal – en garder l'intensité, la direction, la fraîcheur. S'en consoler.

Ceux qui saluent les combats, dans la mêlée moutonnière ou dans les forums robotiques bien réels, ricanent de l'espérance éphémère (elle l'est, en effet, comme tout ce qui est aérien), espérance au royaume des rêves. J'ai remarqué que, au bout du compte, ne regrettent cette combativité optimiste que des sots. Je n'ai de sympathie que pour les résignés pessimistes, résignés à subir le réel, tout en rêvant dans l'idéel.

Beaucoup de mes rêves tendaient vers la réalité ; un seul réussit – ce livre. Beaucoup de mes désirs cherchaient de l'amitié ; un seul devint réel – l'amitié du contemporain, le plus noble du monde. Assez de raisons, pour me sentir heureux. Heureux tragique, puisque ce bonheur va s'éteindre, sans laisser la moindre trace ; la consolation – l'extase de race est au-dessus de l'emphase des traces.

J'ai créé quelques douzaines de mots-métaphores, sur lesquels je n'ai entendu aucun jugement des autres. Étrangement, ceci m'a permis de vivre une sensation de pureté en miniature : aucun intermédiaire entre moi et ce que j'aimai. J'ai mieux compris alors la béatitude des anachorètes.

À chaque élément du monde – Feu, Air, Terre, Eau (l'ordre est d'Empédocle) – me lie un frère malheureux : Sphinx (avec le goût des cendres), Icare (avec sa chute programmée), Dédale (avec ses impasses), Narcisse (avec une noyade si proche).

Une question très éclairante à poser à tout écrivain : *Comment voyez-vous votre place dans la littérature ?* Je sais que la mienne se trouve au bout d'une impasse, mais je sais que personne ne pourrait m'y accompagner, puisque j'y communique, en hauteur, avec Celui que tout le monde ignore ou méprise. La-haut, je vis une métamorphose du réel en rêve.

Ma solitude, en tant qu'un état d'âme, ressemble à la foi chrétienne, puisqu'elle se présente en vague trinité : un arbre, tendant ses inconnues aux forêts indifférentes ; un désert, dont je suis le seul à voir les mirages ; une montagne, dont la hauteur égalise les choses, les images, les pensées. Le mystère, le problème, la solution – ces hypostases, sachant inverser leurs rôles.

Ce que j'écris ici ne m'appartenait pas ; je ne m'en vide pas. Mes pieds sont, comme pour tout le monde, là, sur terre ; mais mes ailes, porteuses imprévisibles de mon soi inconnu, sont au service de la hauteur, la destinatrice de mes messages. Et il est compréhensible, que les réalistes, mettant en jeu leurs pieds et leurs muscles, se sentent vidés, après avoir déversé leurs prévisibles lourdeurs.

Aucun dépit, aucune surprise, aucune amertume du fait d'être incompris ; non seulement j'emploie un langage, étranger à tous mes contemporains, mais aucun d'eux ne fut envisagé comme destinataire de mes messages. Le temps est mon ennemi : le passé, le présent, le futur sont trois néants : enseveli, inanimé, inconnu. Et hors du temps, il n'y a que le Créateur et ses

anges, qui captent non pas les mots, les images, les idées, mais les vibrations des cordes humaines.

Je ne suis moi-même que dans *mes* commencements (mon éternel retour spatial !) ; c'est là que me rencontre mon soi inconnu ; tout enchaînement m'éloigne de moi-même et me sépare de mon soi inconnu.

Pour juger de nos entreprises artistiques, on dispose de trois termes ambigus - *prix, succès, valeur* ; ils s'appliquent aussi bien aux finalités (le cas commun) qu'aux parcours (le cas banal) et aux commencements (le cas rare). Je réserverais le premier - au succès final, le deuxième – à l'horizontalité du moment courant, et le troisième – à la verticalité atemporelle du début.

Aux termes d'*être* (réalité absolue, universelle) et de *vie* (réalité vécue, individuelle), je préfère celui de *rêve*, en opposition à toute réalité, - l'attraction par le mystère de nos meilleurs élans et de leurs cibles.

Ma solitude, parmi les hommes, contribua considérablement à mon attitude narcissique ; ainsi, en me dévisageant, moi-même, je ne suis jamais seul.

On se rapproche des autres par des valeurs communes, tandis que mes appels à la fraternité partent de mes vecteurs personnels. Mais l'élan individuel, contrairement aux mythes nationaux, est incompatible avec le sacré qui est toujours collectif ; on ne peut l'imaginer sans lieu ni date. Alors je l'invente à l'échelle de notre planète, sans frontières, sans l'Histoire. Heureusement, la Terre est bourrée de mythes de la Création divine.

En Russie, dans ce pays du bavardage servile, l'État mouchard chercha à me choraliser, mais je gardais ma solitude, taciturne et secrète ; en France, dans ce pays de la conversation libre, on se moque des solitaires,

monologiques et marginaux, que je devins – misérable malheureux, misérable heureux, mais misérable. Une tragédie omniprésente, une tragédie absente – impossible de faire comprendre aux autres ce qu'est une tragédie du rêve personnel et évanescent.

Je réalisai tout ce dont je rêvais dans ma première jeunesse. Personne ne l'admire ni le reconnaît ; pourtant je ressens cette solitude comme une immense gloire – je suis digne de mon seul Interlocuteur, si présent dans mes rêves et si absent dans la réalité, et dont l'inexistence rendit mes extases d'autant plus pures. Sa reconnaissance surclasse la non-reconnaissance par ma minable époque.

Depuis quatre siècles, la mode du genre aphoristique réapparaît une fois tous les cinquante ans. Je suis victime de la malchance de me trouver au beau milieu de ces vagues ; de plus, depuis Cioran – aucun bon livre de maximes. Il serait ridicule de prétendre que je sois mal compris ; aujourd'hui, personne ne *veut* ni ne *peut* comprendre les écrits non-discursifs, abstraits et détachés du présent. Ce pauvre Nietzsche qui se considérait *mal compris, méconnu, confondu, calomnié* (*mißverstanden, verkannt, verwechselt, verleumdet*) ; dans ces rapports avec la société il resta petit-bourgeois.

Nietzsche, Valéry, Cioran – la hauteur, l'intelligence, le style – ce sont ces lignes d'héritage, dans la vie d'imagination, qui m'autorisent d'en réclamer la fraternité. Plus l'appartenance à la tribu virtuelle des aphoristes. Mais aucune parenté avec le petit bourgeois, le grand bourgeois, le SDF, qu'ils furent dans leur vie réelle.

Mon ange s'occupe du rêve et laisse la réalité à ma bête. *Il n'y a pas d'ange de la réalité* - P.Éluard.

Si, un jour, par miracle, j'ai un lecteur, je voudrais que, après avoir parcouru quelques pages de mon cru, il devînt non pas plus cultivé ou plus curieux ou plus ému, mais plus narcissique. Qu'il sût rester, pendant quelques instants, seul, en découvrant en lui-même toutes les merveilles du monde.

La complicité est une valeur horizontale ; c'est pourquoi mon lecteur ne doit pas être mon complice. Il peut être mon digne adversaire, à condition de viser la même hauteur ou, au moins, posséder une profondeur.

Mes notules doivent être fulgurantes (mon soi inconnu), avant d'être, éventuellement, éclairantes (mon soi connu).

Je veux que mon écrit ait le même poids sur les balances du futur et du passé. L'apport et le jugement du présent me sont indifférents.

Jadis, l'écrivain érigeait des temples, peignait des épopées, exhibait ses états d'âme ; aujourd'hui, il reproduit des bureaux, des hôtels, des bistrots. Moi, bras tombés et visage contre un lac, je me contente d'entretenir le souvenir de belles ruines de mon passé.

Le rêve admet deux colorations principales – la romantique et la mystique. Ainsi, en m'installant dans mes ruines, j'en reconstitue, dans mon imagination, soit un château d'ivoire soit un temple. *Architecte, j'eusse construit un temple à la Ruine* - Cioran.

Ma patrie n'est ni historique ni géographique ni linguistique ni psychologique. Il n'y a pas de frontières sur la planète appelée Hauteur, où chaque habitant est seul, sans partager avec personne son étoile ; avec ses compatriotes on y communique en langues artificielles - tonalités, mélodies, intensités, soupirs ou larmes.

Ce n'est certainement pas l'ambition qui me pousse à écrire, mais la beauté recherchée des mots à naître pour chanter mes états d'âme.

Qu'est-ce qui me pousse à écrire ? - la musique ! - l'*harmonie* de la matière (la réalité) et la *mélodie* de la vie (le rêve), réveillent tantôt mon esprit scientifique, tantôt mon âme poétique. Tant de choses ont été déjà dites la-dessus ; c'est pourquoi mon outil initial, même s'il n'est pas le plus créateur, ce sont les contraintes, me protégeant de la banalité et du plagiat.

Métèque partout, je porte partout mon extranéité, ce qui fait de moi un mystique malgré soi, celui dont les sources sont atopiques.

Ils insèrent leurs livres dans leurs bibliothèques ; j'insère les livres de la mienne dans mes livres.

Les finalités, même les plus nobles ou grandioses, sont, en gros, communes à tous. À côté des professionnels des moyens, les fabricants d'avenirs radieux sont des charlatans. Aux deux, je préfère les artistes-amateurs des commencements, les poètes et les philosophes, qui savent faire des moyens et des finalités – des contraintes, pour exclure les banalités.

Mon soi inconnu ne connaît pas la nécessité ; il est la voix même de la liberté intemporelle, c'est elle qui, soudain, me poussera à écrire. Si tu crois écrire par nécessité, tu n'écouteras que la voix de ton soi connu, adressée au présent, aux autres. Une vague transcendance ou une transparence banale.

Mon ambition intellectuelle - me résumer en commencements crépusculaires.

# Devoir

Mais, cherchant l'expression, qu'est-ce que j'exprime, au juste ? - ce que je suis (le pouvoir) ? ce que j'aime (le vouloir) ? ce que je parais (le valoir) ? Une part honteuse de hasard, de ce contraire du devoir, y affleure.

Mes béatitudes et mes souffrances ne sont que des instants sans suite, des étincelles dans la nuit de ma mémoire ; le seul sentiment, qui traverse, sans discontinuité, le courant de ma vie et l'illumine d'une lumière inextinguible et sinistre, est le sentiment de honte. Le devoir de faire ce que je ne suis pas, le vouloir être ce que je ne fais pas, le pouvoir ne pas être ce que je fais – de la fusion de ces instincts est née la conscience du valoir au-delà du faire et de l'être – dans le créer.

Le premier adversaire de mon immobilisme est l'inertie, qui devint aujourd'hui synonyme d'action. Le devoir et la contrainte se lisent désormais dans des modes d'emploi, rédigés par les autres. *Le noble : avancer vers ce qu'il s'impose comme devoir et contrainte* - Ortega y Gasset - *nobleza : a trascender hacia lo que se propone como deber y exigencia*.

Mes actions, ce sont des entrées de mon agenda externe, des déclenchements de mon réveil, dictés par les autres et m'appelant à la veille et au devoir. Mais mon vouloir et mon rêve, ce sont des arrêts, des oublis ou des sorties du temps. Mon horloge interne est sans cadran, et je n'entends sa musique qu'aux heures astrales.

Il y a tant de choses, d'angles de vue, d'idées, dont la seule évocation me plonge déjà dans la banalité et la platitude ; les bonnes contraintes servent à éviter ce piège ; elles sont mon devoir, mais mon valoir se bâtit par mon talent, sachant se servir de ces contraintes. Donc, il ne faut pas s'arrêter à *Un homme ne vaut que par ce qu'il n'a pas fait* - Cioran – et laisser *faire* l'âme, une fois que l'esprit a fait son travail de filtrage. Ce que je ne pus atteindre est secondaire ; c'est ce que je ne dus ni voulus atteindre, grâce à mes contraintes, qui est plus éloquent.

Le berceau de l'éthique, c'est-à-dire de la honte, ainsi que le bureau d'une plume, sachant rougeoyer, ou le lit de mes conceptions ou de mes agonies, c'est le banc des accusés, que je suis le seul à ériger et à voir. Absent au lieu de mes crimes, je fus condamné par contumace. *Le sentiment de culpabilité se doit au sentiment inné d'être déjà coupable* - Heidegger - *Eine Verschuldung wird erst möglich 'auf Grund' eines ursprünglichen Schuldigseins*.

Pour entretenir l'appétit de rêves célestes, je dois savoir varier le fatalisme des nourritures terrestres : je dois en pourrir, je peux en mourir, je veux m'en nourrir.

Pour sculpter mon regard, je prends le bloc de mon être, j'en élimine mes actes, pour n'en laisser que mes mots et ma voix (*verba et voces* - Horace, si loin de la devise américaine : *acta non verba* !). En paraphrasant S.Beckett, je dirais, que mon style se dégagera des réponses à ces questions en marbre : *Où irais-je, si je devais aller ? Que serais-je, si je voulais être ? Que dirais-je, si je pouvais avoir une voix ?*

Si, dans la bêtise tolstoïenne : *Tu dois avoir un but pour toute la vie, pour une*

*année, pour un jour, pour une minute, tout en sacrifiant les buts inférieurs aux supérieurs* (*Имей цель для всей жизни, для года, для дня , для минуты, жертвуя низшие цели высшим*), je remplace 'but' par 'contrainte', 'sacrifice' par 'fidélité', 'inférieur' par 'hauteur', j'obtiens un conseil beaucoup plus constructif et noble.

Ce que je dis au monde se forme par un bavard - l'action de mon soi connu - et par deux muets - le rêve de mon soi inconnu et la perplexité du bien intraduisible en actes. *Tu mettras de la mémoire dans ton travail, de la bienséance - dans ton silence, dans ta nature - de la noblesse* - Bias. Une anodine substitution s'impose : au travail, toujours forcée, sied mieux la bienséance ; au silence, toujours libre, - la noblesse ; à la nature, toujours jeune, - la mémoire. La grandeur est attribut du seul soi originaire, l'inconnu : *L'instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature* - Pascal.

Je m'égosille à opposer une noble *geste* antique à la platitude du *geste* moderne, et je ne m'aperçois qu'au dernier moment, que ce mot, aujourd'hui, signifierait *gestion* ou *procès-verbal*, et ma bonne ironie se rit de ma bonne honte.

Jadis, le besoin ou la passion d'actions nobles faisaient de l'homme un héros. Aucune tyrannie ne s'y opposant plus, cet homme, aujourd'hui, est rapporteur devant une Commission parlementaire ou Maître de conférences. Ceci pour justifier le fait, hélas, indéniable, que ce livre est vu par R.Debray comme un écrit de *moine*. Le moine est le héros se privant d'actions.

L'espoir - la flèche, qui ne quitte pas l'arc bandé ; le désespoir - la découverte qu'aucune cible touchée n'ennoblissait l'effort des cordes. *Rien*

*de plus apaisant qu'un canon chargé* – H.Heine - *Es gibt nichts stilleres als eine geladene Kanone*. Devant mon adversaire surarmé, l'action triomphante, l'arc est mon arme de dissuasion, censé ne jamais servir.

Que devient l'*agir*, privé d'un noble regard ? - il devient le *faire*, que je désigne ici par le nom d'*action* ; dans cet exercice morphologique, ce n'est pas la racine qui me motive, mais l'attrait des cimes.

Dans les actes que j'ai admirés le plus, aucune idée, accompagnatrice ou inspiratrice, ne vient appuyer mon enthousiasme. Et vice versa, dans les idées qui m'enthousiasmèrent le plus, - aucune trace de leur solidarité avec des actes quelconques. L'esprit de l'auteur les conçoit, tous les deux, mais c'est la présence de son âme que je dois percevoir, pour l'aimer, - une âme, noble et désintéressée, dans le premier cas, ou une âme, élégante et passionnée, dans le second.

Que l'interprète calcule la valeur de l'action, le poète fixe le vecteur du rêve. Le poète-philosophe élabore une telle représentation des acteurs et des pièces à jouer, que l'interprétation ramène l'action à la fonction de décor. *Le philosophe fait défaut, l'interprète de l'action, et non pas seulement celui qui la transforme en poésie* - Nietzsche - *Es fehlt der Philosoph, der Ausdeuter der Tat, nicht nur der Umdichter*. Ne pas attacher à l'action de rôles déterminants – tel devrait être le meilleur résultat de l'interprétation. L'inaction, ce privilège des nobles, découle des contraintes que je me donne.

Il faut reconnaître cette terrible évidence : les *heures étoilées de l'humanité* (*die Sternenstunden der Menschheit* - S.Zweig) sont derrière nous, comme l'est son printemps, avec un culte des fleurs, - nous traversons un morne automne, dédié à la commercialisation de fruits. C'est le jaunissement des

mots qui nous l'annonce, des mots, qui tombent tels produits consommés ou périmés ; ils oublièrent la fraîcheur native des sources : *Des mots doivent, comme des fleurs, jaillir* - Hölderlin - *Worte müssen, wie Blumen, entstehn*.

Jadis, le bourgeois s'imaginait gentilhomme en s'acoquinant avec l'artiste, symbole de l'aristocratie d'esprit ; aujourd'hui, la seule aristocratie visible est médiatique, - le bourgeois se détourne de l'artiste et s'entoure de journalistes, l'artiste lui-même s'abaisse au métier de journaliste et devient bourgeois. Que je regrette la France d'un duc de X, souffrant des suites d'une galanterie, qu'il eut avec marquise de Y, ratant ainsi une chevauchée de Flandre ou de Catalogne, pour s'adonner, en son château, à la rédaction des commentaires spirituels d'Héraclite !

De tous temps, le rebelle avait plus de noblesse et d'intelligence que le conservateur ; quand je vois le minable mutin d'aujourd'hui s'enflammer pour l'alter-mondialisme ou la baisse de taxes, j'accorde aux puissants la palme de vertu et même de justice.

La répartition de mes Oui et Non au monde : je dois réserver mes Oui au mystère divin, que je devine dans le monde tel qu'il *est* ; les Non devraient naître des imperfections humaines : les Non de ma noblesse formulant les problèmes du monde tel qu'il aurait *dû* être, et les Non de mon intelligence allant aux solutions pour le monde tel qu'il aurait *pu* être.

De misérables cornichons, comme Popper et Hayek, plus américains que les Américains, voient dans l'écroulement du communisme réel une raison suffisante pour ne prier que sur la libre entreprise, la technologie, l'égalité des chances. Et ils ont raison, dans leur temple - l'immense et silencieuse salle-machines, où calculent et s'agitent des robots libres au cœur éteint. Et moi, j'aurais tort, si je voulais propager mes idées de fraternité charnelle et

d'égalité des assiettes en dehors de mon club de gentlemen.

Toutes les révoltes, sous toutes les formes et contre toutes les monstruosités, furent tentées, sans avoir apporté le moindre titre de gloire aux rebelles confus et déchus. Je n'imagine plus de panache qu'au-dessus de la plus résolue des résignations. La rébellion contre le prurit de la vocifération et de la doléance.

À voir les effets des régimes totalitaires, je comprends l'indignation du spectateur horrifié ; à avoir connu les belles causes bafouées et oubliées, je ne comprends pas l'absence de tristesse chez l'acteur indifférent.

Enfant de prolétaires, au milieu des bagnards, je détestais le communisme et rêvais d'un règne aristocratique. Aujourd'hui, au milieu des hommes déclassés et indifférents, j'ai une tendresse tardive pour un communisme idyllique et impossible et j'ai horreur de tout aristocrate au pouvoir. Le communisme, en tant que rêve, est un sacré aristocratisme. L'aristocratisme, en tant qu'action, est un sacrilège.

La poésie n'a pas sa place dans les affaires publiques ; tout y doit être traité prosaïquement, pour empêcher tout prurit héroïque ou utopique se matérialiser dans un massacre. C'est pourquoi à la liberté des fiers (déjà atteinte) et à la fraternité des nobles (hors de notre atteinte) je préfère l'égalité des humbles (à portée de nos bourses) comme le premier souci.

L'action selon Valéry va du sentiment à la forme, et selon moi - de la forme à son fond réel ; Valéry l'identifie avec l'enveloppement et moi - avec le développement. Son *l'homme est action* et mon *l'homme s'arrête à l'action* disent, en définitive, la même chose. Nous sommes d'accord, que la quête la plus passionnante de l'art concerne le cheminement imprévisible entre

l'impression et l'expression. L'expression fixée doit rester sans prolongement.

Mouton robotisé : il énonce, docte, pour la n+1-ème fois, la *façon de marcher* et ainsi *enrichit son esprit*, en se gargarisant de sa *rigueur*. Poète : sa *danse* imprévisible, sans pareil et *libre,* met à nu son *âme*.

La source, l'action, le sens - telle semble être le sens *dynamique* de la Trinité : *Il y a un seul Dieu le Père, de qui tout procède, un Seigneur Jésus-Christ, par lequel tout se fait, et un Esprit-Saint, dans lequel tout s'accomplit* - St-Grégoire de Nazianze - un admirable équilibre syntaxique (balayant au passage le *Filioque*) - appréciez l'enchaînement de *de, par, dans* - mais une sémantique des plus lâches : le Père-source, le Fils-outil, l'Esprit-réceptacle ? Je placerais le récipient - dans le Père, l'instrument - dans l'Esprit et l'origine du premier pas - dans le Fils. Mais que ne pardonnerait-on pas au patron des poètes !

La féerie du monde se brouille par ma bougeotte ; c'est dans mon immobilité que cette féerie se dévoile, car les couleurs, comme les sons, naissent en nous ; de moi dépend si le monde est tableau symphonique ou bien grisaille silencieuse. *Donateur de sens, le regard humain valorise le monde* - Wittgenstein - *Der menschliche Blick hat es an sich, daß er der Welt einen Wert zuerkennen kann*. Mais tant que nos bras et pieds sont en action, nos meilleures palettes et cordes sont hors d'usage. L'immobilité tonifiante est le seul problème. L'homme de foi et, en particulier, l'artiste, agit en moi, dès que je m'immobilise.

Quand, dans une émanation de mon soi - action, pensée ou mélodie - je reconnais mon essence, d'habitude résistante et au mot et au geste et à la composition, je suis tenté de l'appeler - œuvre d'art ; une perplexité : j'y

serais libre du monde et j'y serais esclave d'une force, dont je ne serais qu'un instrument, pour produire du bon ou du beau. H.Bergson ne voit que la première, banale, facette : *Un acte est libre, quand sa relation à moi-même est semblable à la relation d'une œuvre d'art avec son auteur*.

En interrogeant mon soi, hérissé de mouvements intraduisibles ni en actes ni en paroles, et en cherchant, désespérément, d'y mettre de l'ordre, je finis par préférer le terme organique de *fidélité,* au terme mécanique de *cohérence*. La tentative la plus probante, c'est l'écriture d'un livre, duquel, inexorablement, surgiront des images ou des sentiments, loin d'être des empreintes du réel. Et que dire des actes, qui ne sont que des écritures ratées ? Seuls ceux qui ne créent pas sont cohérents avec eux-mêmes. Le créateur est fidèle à sa création.

Je suis avec autrui, quand je réfléchis ou agis ; je ne suis avec moi qu'en écrivant, en verbifiant ma substance.

Que mes notes n'aient pas reçu le moindre écho est l'une des rares occasions pour me féliciter d'un silence, dans lequel même Nietzsche ressentait une blessure incurable (*die tödliche Wunde keine Antwort zu haben*) ; aucune onde de sympathie ou de fraternité n'a dévié le courant de ma plume ; toutes mes incurabilités proviennent de moi-même.

L'enfant n'a pas besoin d'être consolé, c'est pour cela que la consolation le rend littéralement heureux, c'est-à-dire jouissant de l'inutile. Je dois en faire autant avec mon livre. Et la rencontre entre les deux - *et liberi et libri* ! - serait mon idéal !

La douleur fait grandir l'homme, en profondeur ; l'artiste fait grandir la douleur, en hauteur. Vautré dans la platitude des actions anesthésiées, exclu

de l'amplitude culpabilisante du bien, je battrai ma coulpe devant les justiciers ou bourreaux, éplorés et miséricordieux, puisque, en succombant à la douleur, je croirai succomber au mal.

Ma misère se présente à mon cœur, mais ma miséricorde ne peut lui donner que moi-même. Quand on est Orphée de représentation, on devient Narcisse d'interprétation. *L'impossibilité, pour l'artiste, de représenter la miséricorde* - Kierkegaard.

Je connus sur ma peau toutes les formes de souffrance, qui se prêtent à la grandiloquence des plumes sensibles, et je dis qu'elles ne comptèrent presque pour rien au fond de mon écrit. C'est à ce que nous n'avons jamais vécu, par exemple à nos rêves, que nous devons notre essence. *Notre caractère est déterminé plutôt par l'absence de certaines expériences que par des expériences réelles* - Nietzsche - *Unser Charakter wird noch mehr durch den Mangel gewisser Erlebnisse als durch das, was man erlebt, bestimmt*.

Je me moque de leurs *souffrances* d'écrivailleurs, la seule que je respecte est la trouille devant le spectre d'ennui s'élevant de mes pages. Souffrir dans les bureaux, *bâiller sur la croix* (Cioran) - deux fléaux modernes. Leur manie : se vautrer dans une souffrance imaginaire au milieu d'une douceur de vivre bien réelle. Et dire que les siècles précédents s'efforçaient à inventer une douceur imaginaire au milieu des souffrances bien réelles ! L'écriture n'est que jouissance, quand on est en possession de son sujet. Même à son impuissance il faut savoir donner un ton pénétrant.

En songeant aux conditions les meilleures pour une écriture, au ton et à la pénétration, dont je rêve, je jalouse les destins antithétiques de ceux qu'enviaient L.Tolstoï ou Cioran - ceux des bagnards ou des persécutés - et

pour un objectif inverse au leur - plus d'authenticité et d'humilité. Je jalouse J.Joubert ou H.-F.Amiel, leurs salons parisiens et leurs chaires helvètes, où la bile et la peine attestent une totale et orgueilleuse invention.

Un jour je m'aperçois, que l'oreille a trop de place dans ma soif éthique de pureté ; je découvre, que la soif optique est plus inextinguible, et je m'écroule auprès de la fontaine du regard, fontaine devenue ruine, fontaine réveillant une soif mortelle et un besoin de survie, à travers des mots ou des notes.

Je vois mon écriture comme abri d'un rêve agonisant ; j'aboutis à l'architecture des ruines comme seul cadre pas trop étouffant ; et, en fin de parcours, j'apprends, que même les ruines pourront être reluquées comme une marchandise. Comme le devinrent la montagne et l'arbre, après la tour d'ivoire.

Plus je rougis de honte, plus ma plume verdoie (pour désavouer Cicéron - *le papier ne rougit guère* - *charta non erubescit*). Plus j'ai de bleus au cœur, moins de blancs restent sur ma page. Plus je me grise de moi-même, moins je suis touché par la grisaille des autres.

Ce n'est pas parce que je vois la beauté du monde que je souffre, mais je souffre, afin que le monde me paraisse beau. *Le monde, quelle félicité ! Mais pourquoi me fait-elle toujours si mal ?* - B.Pasternak - *Как хорошо на свете ! Но почему от этого всегда так больно ?* La beauté est précédée par la souffrance, que ce soit dans le monde ou bien dans l'art.

Dès que je me dis, que pour vivre il faut agir, je ne vis plus. La meilleure place des mains est devant les yeux, où naissent les regards, les fantômes ou les larmes.

La passivité et la passion se rapprochent non seulement par un renvoi commun à la souffrance (*patio*), mais par l'égale opposition à l'inertie. Pour ne pas résulter des forces étrangères, je les équilibre par ma passion, avant de m'envoler vers ma passivité.

À la surface de la terre, dans chacune de mes traces je laisse une plaie, mais rester sans plaie, c'est rester sans grâce.

*J'entends et j'oublie - je vois et je crois ; j'agis - et je comprends* – Confucius. Ma demeure s'appelle rêve. J'y entends ou j'y vois (la musique ou le regard) - je m'extasie, même sans comprendre ; j'y agis (le muscle ou la marche) - je comprends, qu'il valait mieux m'extasier, sans agir. La compréhension est le but final des robots qui se vautrent dans le réel.

*Ne pas railler, ne pas déplorer ni maudire, mais comprendre les actions des hommes !* - Spinoza - *Humanas actiones non ridere, non lugere, neque detestare, sed intellegere !* Déjà, cette méchante raison dicta à Horace son *nil admirari*. En élevant le débat au second degré, on peut te donner raison : nos plus forts sentiments devraient être réservés aux choses invisibles. Aux visibles, mieux convient l'ironie que l'extase. Mais l'ironie est une tonalité de mon message aux autres, elle n'a aucun sens, quand j'apostrophe moi-même. Face à moi-même, et même à mes actions, je ne peux que rire ou pleurer. Les vraies questions naissent du rire divin ou des pleurs humains.

Dans une tyrannie, j'admire et compatis à ceux qui souffrent, les meilleurs, une infime minorité, et ainsi, à mes yeux, la liberté rejoint l'élite des valeurs. Dans une démocratie, les médiocres, la majorité triomphante, m'écœurent, et la liberté dégringole parmi ce qu'il y a de plus vulgaire. La seule *ratio essendi* de la souffrance reste ta propre faiblesse, qu'aucune *ratio*

*cognoscendi* ne calme, - l'humiliant verdict démocratique, par négation, interdit aux élans de ta honte ou de ton orgueil tout appui terrestre.

Plus je peins ma sueur, moins de place y restera pour mon sang. Laisse geindre les voix fades et ne suis que ton rêve, doux ou amer, froid ou ardent. *La sueur et la peine, le lot de ces hommes, pour que d'autres puissent rêver* – H.Longfellow - *One half the world must sweat and groan that the other half may dream*. Les récompenses trébuchantes, récoltées par la première moitié, devinrent si alléchantes - de même que leur sueur se réduisant aux calculs sans douleur - la seconde moitié se fondit et rejoignit la première. Quelques derniers îlots de résignation seront prochainement submergés.

Dans mon village natal s'affairent des hommes d'une autre couleur, et épaisseur, de peaux ou de rêves, cultivant des arômes ou s'occupant des bêtes, qui me sont étrangers, hommes aux rires et pleurs incompréhensibles, à la langue sans liens avec ton enfance. *De nuit, plus près de l'aube, je suis de retour au pays congelé, - au mien ? au leur ?* - I.Koublanovsky - *Возвратясь в свой или нет край замороженный, ночью, когда ближе рассвет* - mieux j'entretiens les promesses des aubes, moins je tiens au désespoir des crépuscules.

Que peut-on attendre de l'injection, au beau milieu de *Paris*, d'un *enfer* russe (*ad* - *ад* - en russe) ? - Par-*ad*-is : *Ajoutez deux lettres à Paris : c'est le paradis* - J.Renard. Paris, une fête, qui ne me quitte plus (*a moveable feast* – E.Hemingway - un abject récit, qui avait charmé mon adolescence).

Je sors de ma tanière, hagard et naïf ; je glisse vers vos forums ; je tends ma main en espérant, comme toujours, que quelqu'un la serrera fraternellement. Et, comme toujours, on y met soit de l'argent, pour que je subsiste, soit un pavé, pour que je résiste, soit un numéro, pour que j'existe.

La sensation de mourir, de grisaille, d'horreur ou de lumière indélicate, m'accompagnait partout en Russie ; en Europe, je me sens déjà mort, d'ennui ou de couleurs indifférentes.

Dans ma riche collection de solitudes, celle qui me fait le plus mal est la solitude du regard. Elle n'est pas du tout de nature transcendantale, mais *gustative* et respiratoire : en hauteurs béantes, non en épaisseurs dominées.

L'humanisme, c'est le respect de la solitude de l'homme (face à Dieu, à l'Histoire, à la biologie) et de sa grandeur (face à l'économie, à la machine, à la nature). Exemples de l'anti-humanisme : la religion, le marché, l'État. Mais, un jour, inévitablement, je perds le respect pour ma propre solitude et je vois l'insignifiance de ma grandeur, et voici le début d'un vrai enfer, pour mon amour-propre, ou d'une vraie béatitude - pour mon amour.

Je connus de l'intérieur la hideur soviétique. Paria, vagabond, seul comme un chien parmi des troupeaux d'esclaves. Je suis en Europe : la compétition, rien d'excessif, ni pitié ni honte, ni larme chaude ni cœur d'ami. Là-bas, une malédiction jetée par le goujat ; ici, une déréliction infligée par le robot. *Que le Tsar de toutes les Russies voie la platitude misérable de ma vie avec des yeux pleins de pitié* - Shakespeare - *That the Emperor of Russia did but see the flatness of my misery with eyes of pity* - même sans être étouffé par la platitude, j'accueille humblement une pitié, surtout en compagnie d'une ironie. *Les plus hautes formes de la compréhension sont le rire et la pitié humaine* - R.Feynman - *The highest forms of understanding are laughter and human compassion*.

Quand je constate que le Russe est un produit de la paresse et du rêve, je comprends toute l'ironie de la définition marxiste de l'homme, qui serait

une production du travail.

Une illusion - fonder mon équilibre sur la tension créée par une paire : moi, d'un côté, et un ami, une maîtresse, un livre. Rien de crédible en dehors des triades : moi, une insondable source (voix, oreille, œil, dessein), dont je suis un écho et, enfin, une âme des fins, un esprit, qui préserve mes échos à une belle hauteur. L'origine de la solitude est triadique ; la solitude respectable, ou le désespoir irrévérencieux, - l'absence irremplaçable de l'un de ces trois sommets : la solitude d'un soi perdu, la solitude du silence des sources, la solitude de la perte des ailes. Et quand un deuxième sommet vient à manquer, sonne l'heure d'une solitude honteuse, ou plutôt hébétude irrémédiable. La solitude binaire, elle, n'est souvent que grégaire : manque de berger ou de moutons.

Dans la solitude, il faut fuir la sensation du nid ou du cocon, où je puisse lécher mes plaies, - le seul abri digne de la majesté solitaire, ce sont des ruines, gardiennes de mon soi : *Il y a en toi un silence sacré, dans lequel tu peux retourner à tout moment, pour y être toi-même* - H.Hesse - *In dir ist eine Stille und ein Heiligtum, in die du jederzeit zurückkehren und du selbst sein kannst*.

Devant la multitude, je suis un poisson de l'aquarium, une bête en cage, une torche vivante éclairant leurs banquets, et je ne peux adopter que la pose d'une autruche, d'un singe, d'un perroquet, d'un caméléon ou d'un feu follet.

Aucun oppresseur en vue - et je suis opprimé ; aucun gardien à ma porte - et je suis dans une cage ; aucun bâillon sur ma bouche - et ma voix n'atteint aucune oreille. *Ce qui nous brise et torture le plus douloureusement, ce sont des mains invisibles* - Nietzsche - *Wir werden am schlimmsten von unsichtbaren Händen gebogen und gequält*. Tyrannie anonyme. Néron et

Staline tenaient à leurs noms pour propager l'adulation ou la terreur, mais la machine…

L'avantage des ruines, face au désert : dans celui-ci je suis tenté par l'attitude stupide ou humiliante - me mettre à prophétiser, scruter les horizons, appeler à l'aide, interpréter les mirages. Les murs de mes ruines répercutent mon hurlement intérieur, et ses échos m'inondent de honte. Et je ne chercherai salut que dans la hauteur d'un toit percé, où j'espère une fine oreille filtrante, refusée aux alcôves et attentive aux grabats.

Étant tricard des terres et des cieux, je ne peux ni dresser un ciel russe (son âme) sur une terre française (sa douceur), ni amener sur la terre russe (sa souffrance) un peu de ciel français (son esprit).

Tant que je sens la blessure d'un abandon, je n'entre pas encore dans la solitude. Elle commence, quand toute plaie ne vit plus que de souvenirs, quand toute inertie, venue des attouchements d'autrui, s'arrête.

Quand je suis avec les autres, le mot, la pensée, la souffrance en deviennent écho, attribué, à tort, à la vie. Ce n'est que dans la solitude que je trouve les plus purs des échos : le mot sur le mot, la pensée dans la pensée, la souffrance de la souffrance.

Mes joies ou mes pleurs ont des valeurs et des vecteurs : j'apprécie les premières au milieu des hommes, je suis transporté par les seconds dans la solitude. *Seul, je pleure et je ris, je suis amer de ne connaître ni d'aimer les hommes* – I.Bounine - *Горько мне, что один я радуюсь и плачу и не знаю, не люблю людей*. Mais c'est dans *les plus peuplés lieux*, où se donnent rendez-vous la force et la paix d'âme, que je devrais déverser ma bile. Les meilleurs des liquides se réservent pour *les plus déserts lieux*. Pour souffrir ou écrire.

Non, les hommes ne sont point aveugles, ils sont seulement privés de leur propre regard. C'est le solitaire qui est aveugle, puisqu'il devient regard. *Je porte la solitude du dernier regard, dans un monde des aveugles* – V.Maïakovsky - *Я одинок, как последний глаз у идущего к слепым человека*. Ils m'entoureront de leurs gestes et même de leurs yeux, et me conduiront jusqu'aux sourds, où je connaîtrai ma dernière solitude, celle de ma musique, ignorée de leurs oreilles et étouffée dans leur brouhaha.

Volé chez Aristote : *Pour vivre seul, il faut être un ange ou une brute* – Pascal. Je renonce aux ailes et aux rauques, me voilà attrapé par la multitude, rampante et glapissante. *La solitude exige une vie d'ange, elle fait périr les malhabiles* - Nil de Sora - *Уединение требует ангельского жития, а неискусных убивает*. Une fois les ailes pliées, l'ange, comme l'albatros, se rapproche dangereusement de la brute ; il est rattrapé par la routine ou par les fins, alors que n'est angélique que le commencement : *L'ange doit déployer ses ailes, pour que Dieu se remette aux obscures pages des commencements* - Rilke - *Nur wenn die Engel ihre Flügel breiten, als ginge Gott im dunklen Buch des Anbeginns*.

Je ne connais pas de jouisseur solitaire, mais chaque fois que j'imagine une douleur portée par un troupeau, je ne vois au bout qu'un abattoir. Tout ce qui est contagieux est sans importance ; tout ce qui est épidémique n'est qu'épidermique. Méfie-toi de la souffrance stérile, celle qui racornit et dévitalise la source chaude de ta solitude.

Le désespoir d'ici-bas et l'optimisme de là-haut proviennent de la même source. Et, dans une vie stagnante, je peux deviner le reflet de mon étoile. Le regard doit appartenir à l'étoile, ni au chemin ni même aux ruines ; qu'ils soient inondés de désespoir et d'ombres, mon regard doit porter le

souvenir d'une lumière, même éteinte. L'optimisme est la *certitude* d'être moins malheureux qu'on ne *croit*.

Le vrai tourment, ce n'est pas de ne plus *être*, mais de ne pas savoir *être* sans *avoir*. Je ne suis qu'intensité, mais il me faudrait maîtriser la terre - pour marquer mon époque, l'air - pour être respirable, le feu - pour laisser des empreintes et l'eau - pour que l'encre la couche sur papier. *Ce n'est pas l'éternité que tu demanderas à la vie, mais l'intensité* - Nietzsche - *Auf die ewige Lebendigkeit kommt es an, nicht auf das ewige Leben*.

Sangloter, en se relisant, dans ce mélange obscur de fierté, d'humilité, de grandeur, de désespoir et de communion avec le dessein divin ; cent fois j'ai vécu cette bizarrerie larmoyante et irrésistible, que seul Nietzsche connut, en revisitant son Zarathoustra, et qu'auraient pu connaître Bach et Mozart, s'ils étaient moins casaniers ou moins bêtes.

L'âme romantique, l'éros ou la solitude me font expérimenter des formes pathétiques d'une petite mort, d'une mort théâtrale. Mais ce n'est ni en spectateur ni en acteur ni même en réalisateur que je dois affronter la vraie mort, mais en dramaturge : la beauté de la pièce de la vie me consolant devant la tombée du rideau.

La douleur dans une cage exposée, dans un cachot exigu ou dans une vaste solitude. Je les ai connues, toutes, et je ne sais toujours pas laquelle est la plus dévastatrice.

On voit le monde livré au Déluge, on lui sacrifie de malheureuses colombes et on s'accroche à Apollon ; tandis que c'est Asclépios, Aphrodite ou Athéna qui attendent la fin de mes convulsions, et je leur sacrifierai, en fonction de ma conscience, un coq (Socrate), une chèvre (les Juifs) ou une vache (les

Hindous).

Les blasés souffrent de *taedium vitae*, je souffre d'une surabondance de la joie, qui ne trouve pas de bonne oreille.

Mes rêves ne se sont jamais tenus debout, et mes ruines ne sont pas des *ruines des idéaux* (dans lesquelles se vautrait le jeune Cioran), elles sont le seul écrin à l'abri des appétits du chaland mesquin - de toi, fat ou calculateur. Je préfère l'*habitude de mes ruines* à : *Ils vivent dans des ruines de leurs habitudes* – J.Cocteau.

Ces sanglots ne furent entendus que par ma taïga natale. Orphelin désormais complet. Comme si la dernière source de la bonté venait à tarir. Comme si tous les contes de fées, déposés au fond de moi-même par ma mère, que je viens d'enterrer en Sibérie, perdaient toute leur invariable magie et se figeaient dans un cortège funèbre. Des remords qui coupent le souffle, dessèchent les yeux et font hurler comme un fauve, sevré trop tôt, pour survivre.

Face au *malheur*, se réduisant au faible pouvoir d'achat, je suis à court de sympathie, car je sais d'avance, que le meilleur remède est dans davantage de lucre et de machinisation dans la société. Je ne suis sensible qu'au malheur de ne pouvoir vivre (de) mon rêve et de devoir cacher ma honte. La réalité et le rêve auraient dû avoir la *différence symétrique* vide ; lorsqu'ils interagissent comme des vases communicants - *plus la réalité me blesse, plus robuste en sort mon rêve* - le rêve y est mesquin, même s'il est puissant.

Si je veux devenir fort, je réveillerai en moi un prédateur et je serai obligé de le nourrir. En me déchirant.

Personne ne me pousse vers le troupeau, je m'y retrouve pourtant, volontaire ou mercenaire. J'ai beau me redresser par l'intérieur, à l'extérieur je suis condamné aux exercices de reptation, même en absence de dresseur, de pesanteur, de fange.

Ô mes rêves intouchables, le crépuscule vous a touchés et l'aube n'a rien à y dissiper.

Orphelin fugueur, plus d'une fois je faillis, comme bon nombre de mes congénères, crever de faim, de froid ou de la main des bagnards ou brigands, au milieu desquels je suis né. Mais au ton grinçant que prirent mes paroles aujourd'hui, cette époque ne contribua pas au centième de ce que je découvris bien plus tard : la tiédeur des repus respectueux de l'ordre public.

Orphelinat, misère, faim, froid, violence, sauvagerie – tant de ces malheurs, vécus réellement dans la chair, m'empêchent d'en inventer des imaginaires ! Le beau nom de souffrance ne s'applique qu'à notre sensibilité immatérielle, immémoriale, éphémère.

Plus je souffre dans ce monde, plus j'aspire à en être libéré, plutôt que d'y être comblé. Pour un homme hérissé de plaies, tout attouchement du monde est collision ou blessure. Et je ne trouverai meilleur tampon que les murs écroulés des ruines, hantées par le souvenir de mes semblables.

La volupté est l'art sublime de faire sentir la pesanteur profonde et la grâce haute, tout en restant sur la surface. Tandis que je n'arrive pas à imaginer une haute souffrance ; de même je ne peux placer la joie qu'en hauteur, jamais en profondeur. Et Nietzsche : *La volupté est plus profonde que la*

*peine de cœur* - *Lust ist tiefer noch als Herzeleid* - a raison de rester avec une projection imaginaire plutôt qu'avec l'original réel. Ailleurs il est encore plus précis : on peut *classer les hommes d'après la profondeur, que peut atteindre leur souffrance* - *die Rangordnung, wie tief Menschen leiden können*, mais la hauteur de leurs joies discrimine plus nettement.

Je trouve de l'hypocrisie jusque dans mon accumulation effrénée de trésors invisibles, éphémères et inutiles - ils pourraient rendre plus facile mon agonie bien réelle.

Peindre un malheur comme un raseur ? Le geindre comme un farceur ? Le feindre comme un acteur ? Je réunis ces trois dons et j'en obtiens le seul remède durable, l'ironie.

Mon regard est porté vers la hauteur ; mais je ne peux ni l'atteindre ni soutenir ce qu'elle me renvoie - la double origine de la souffrance.

La démence ou la platitude, deux terribles issues pour celui qui se dévoue à la construction. Je cherche à me sauver dans un édifice à épreuve de ces deux fléaux, et je me retrouve prostré dans les ruines hérissées de raison.

La douleur indéterminée, la pire des souffrances, surgit d'une source inconnue, me submerge de honte, se déverse dans une stagnante léthargie, dans laquelle je perds pied ; ma fière ruine coule et s'avère pitoyable épave.

Après m'être attardé aux mystères dionysiaques (la danse à la Nietzsche) et aux mystères orphiques (le chant à la Rilke), je me suis arrêté aux mystères d'Éleusis, où règne le rythme sans rites. Le passé, le présent, le futur tournés vers le deuil : Dionysos pleurant sa mère, Orphée - son épouse,

Déméter - sa fille.

Les grandes souffrances sont tellement au-dessus de tous les mots, se chargeant de relater celles-là, qu'elles finissent par se dissoudre dans ma mémoire. Ne me taraudent que des tracas médiocres, que les mots redressent et requinquent. Et je finis, par honnêteté, d'en inventer de plus pittoresques. Toute douleur imaginaire bien montée s'incarne sans heurts dans mes expériences réelles.

Quand je suis moi-même un climat, j'accueille comme miens les calamités et sinistres, dont m'accable une aveugle saison : *Tout ce que m'apportent tes saisons est pour moi fruit, ô Nature* - Marc-Aurèle. Être moi-même nature, que n'éclaire ni tente aucun chemin : *La nature que nous sommes s'assombrit, car nous n'avions aucun chemin* - Nietzsche - *Die Natur, die wir sind, verfinsterte sich - denn wir hatten keinen Weg* - que mon dynamisme s'affirme dans mon art de préserver mon immobilité, pleine de belles ombres d'une lumière inconnue.

Ce qui n'est qu'à moi ne peux être que déchirure ; et ils veulent que, de ma coupure opaque, je n'exhibe que la couture transparente.

L'âme n'a qu'un seul vocabulaire, celui des palpitations, on n'y décèle ni images ni mots ni concepts ; c'est la seule source crédible du sentiment tragique : ne pas reconnaître mon âme dans le langage de mes gestes ou de mes pensées, auquel je suis réduit ou condamné.

Ma paille d'espérance - la perfection d'un désespoir sans faille.

Pleurer dans l'intérieur aide à faire avaler ma honte, honte des larmes, que je n'aurais pas versées. *Dieu sait, que nous n'avons jamais à rougir de nos*

*larmes* – Ch.Dickens - *God knows that we need never be ashamed of our tears*.

Quand je suis ouvert, au même degré, à la honte et à l'ironie, je réconcilie facilement le regard sur le chagrin comme sentiment valorisant, impavide et haut et le point de vue de Montaigne : *La tristesse est nuisible, couarde et basse*.

Tant que le plaisir, c'est-à-dire la caresse, chatouille mes sens ou ma raison, je n'ai pas besoin de philosophie ; aucun discours philosophique ne me rapproche du plaisir, il est anesthésiant plutôt qu'aphrodisiaque ; la philosophie hédoniste est entièrement fumiste.

Un constat, d'après mes multiples expériences : la peinture de nos douleurs, sa qualité et sa crédibilité, ne dépendent nullement de l'authenticité des vraies peines vécues par l'auteur ; dans le même ordre d'idées, les émois amoureux balbutiés par un garagiste ont plus de chances de m'émouvoir que les hystéries monotones des germanopratins. Les plus beaux tableaux s'inventent ; la représentation l'emportera toujours sur la reproduction.

Arrivé au stade extatique de tout ce qui est beau ou grand, on a des raisons d'égale justesse pour se dire bienheureux ou bien prêt à se pendre, question de goût ou de style ; Cioran vote pour la seconde issue, la plus facile, Nietzsche - pour la première, plus ardue, et moi, je n'exclus ni l'une ni l'autre, j'en cherche des unifications. Encore faut-il savoir atteindre une extase.

Sur le *fond* de la réussite monumentale du monde, peindre la *forme*, en miniature, de mes désastres ; dans la pose du vaincu, vaincre le monde triomphant ; le matériau le plus propice, pour faire entendre ma musique de

hauteur, est le silence des chutes ; même si je ne trouve pas de ruines à portée de ma plume, il faudrait en inventer, pour en aimer les murs nus, les toits translucides et l'acoustique paradoxale.

Le bonheur inspire le malheureux ; le malheur aspire l'heureux - l'adjectif est à nous, et le nom est à Dieu. Je suis malheureux, puisque je souffre ; je suis heureux, puisque j'ai une paix d'âme. Mais c'est la souffrance qui m'élève, et c'est la platitude qui m'écrase. Le bonheur est en-haut, le malheur est rampant.

L'origine d'une vraie souffrance reste inconnue, et cette souffrance ne lancine que mon âme, détachée du corps et de l'esprit ; si je la vois dans une défaite quelconque, ce ne seraient que des morsures de mon amour-propre ou des défaillances, pénibles mais non sacrés, de mon corps ou de mon esprit.

Connaître la lie, qu'ont tous les filtres ou nectars, ne m'apprendra rien de stimulant pour mes futures soifs, que je réserverai à mon regard, pour ne pas éventer mes ivresses ; il faut laisser quelques gouttes ultimes au fond de tout calice ; la même pureté doit accompagner mes espérances et mes désespoirs.

Si je tiens à garder ma bonne étoile, aucune lampe ne me la remplacera ; les pieds terrestres posés me feront regretter les ailes célestes. L'espérance est cette étoile, qui ne descendra jamais sur terre. C’est l’inconsolable qui a le plus besoin d’une espérance inaccessible mais vitale.

J'ai beau n'être adepte que d'une ivresse d'étiquettes, de sobres bourreaux me privent de bouteilles. Et mes messages restent sans enveloppe spiritueuse ni houle porteuse. Je rêvais de couler sobre, et je coulerai ivre,

avant de pouvoir appliquer cette bonne recette : *Ce que, ivre, tu jurais de faire, fais-le sobre* – E.Hemingway - *Always do sober what you said you'd do drunk*.

Auprès de la consolation que j'échafaude, je me présente tantôt en consolé tantôt en consolateur et je reconnais que le second en retire beaucoup plus de jouissance que le premier n'en éprouve de soulagement.

Les déceptions devraient ne frapper que l'esprit et laisser intactes les extases acquiescentes de l'âme. Tout ce qui découle des déceptions quitte le domaine du lyrique, pour s'installer dans le mécanique. Si je suis déçu même dans l'éphémère, c'est que j'avais certainement mal rêvé.

Il ne faut pas voir dans l'espérance un moyen pour calmer mon angoisse ; toutes les deux forment un même axe, comme le nihilisme le fait avec l'acquiescement, un axe qui vaut par la hauteur, à laquelle je le hisse, et par l'intensité que j'y entretiens.

Plus mon édifice est délicat, plus sa vie est brève. Et je finis par goûter l'infini de l'instant au milieu des ruines originelles.

Je peux admettre, que le Verbe, telle une forme articulée de la Caresse, était au Commencement, mais, visiblement, il est tout-à-fait impuissant face à la Fin – aucune production verbale, comparable au Requiem de Mozart, au dernier Trio de F.Schubert, à la Pathétique de Tchaïkovsky. Et si, au Commencement, nous étions sourds, et même la première Caresse était musicale ?

La vraie, la grande, l'unique souffrance est ancrée dans mon enfance, l'âge adulte n'étant rempli que de petits malheurs communs. *Il est terrible, pour*

*une conscience humaine, d'avoir subi, dans son enfance, une pression, que toute la souplesse de l'âme, toute l'énergie de la liberté sont impuissantes à lever* - Kierkegaard. Ceux qui s'attendrissent sur leur enfance heureuse, déformée par une ingrate maturité, ignorent ce qu'est la souffrance.

Mon enfance, c'est sa scène : la boue, le froid, la famine au milieu d'un bagne, et c'est son décor : la forêt, immense et sauvage, où l'ours me disputait la framboise. Deux thèmes, toujours présents à mes yeux, toujours absents de mes tableaux. Et Rilke me donne un bon exemple, en laissant au stade de rêve son projet d'*assister à la résurrection du miracle russe de ma jeunesse* - *das russische Wunder meiner Jugend wiederauferstehen zu lassen*. Comme l'envisagea, plus tôt, Voltaire : *Si j'étais plus jeune, je me ferais Russe*.

Le mufle : je lui présente ce qui, en moi, est vulnérable, il ne met même plus de doigts dans mes plaies, il me laisse sur ma croix, aux soins du service de nettoyage social. Le noble : dans le vulnérable, il devinera et me montrera de l'invulnérable. Tant d'espérance pour les organes de mon anatomie mentale devenus talons d'Achille.

Pour tempérer ton penchant pour des termes pathétiques, imagine la blessure d'un asticot, l'affliction d'un moineau, la solitude d'une pie, la souffrance d'une araignée, le suicide d'une libellule. Te crois-tu plus digne d'être auréolé de ces productions cérébrales ? Et que les épopées de ton soi connu soient subordonnées aux prosopopées de ton soi inconnu.

Homme orgueilleux, je sais, que c'est la simplicité qui fait le mieux cicatriser les plaies au-delà des épidermes. Mais je sais aussi, qu'aux yeux des sages la simplicité n'est que bouffonnerie, aux yeux des sots - impuissance, et à mes propres yeux - chute. *Garde pour toi la conscience de ta faiblesse, pleine et éblouissante* - M.Boulgakov - *Сознание своего полного,*

*ослепительного бессилия нужно хранить про себя*. Pense à l'Agneau sacrifié et sanctifié, *la Souffrance et la Faiblesse glorifiées* (Balzac).

Les plus belles des larmes nostalgiques, celles qui pleurent ce que j'avais réussi à garder inconnu, ce dont je n'avais jamais effleuré la surface, ce que je n'avais approché qu'à coups d'ailes. Ce qui était passé par mes mains, en revanche, pourra rester dans les archives de mon insignifiance.

J'éteins, successivement, mes yeux, mes caresses, mes mots, ma mémoire, ma raison – et je comprends, que ni la consolation ni l'horreur, ni la grâce ni la punition, n'ont plus aucun sens, pour mon être mort. *Et au-delà – ténèbres impénétrables, ou pureté de la face de Dieu* - A.Blok - *Над нами - сумрак неминучий, иль ясность божьего лица* - ni cette lumière ni ces ombres ne seront plus à toi.

À quoi me sert l'indubitabilité de mon moi qui, indicible et impassible, cogite, s'il reste un grand inconnu pour l'autre moi, qui souffre ou qui s'exprime ?

La poésie : imaginer une douleur, lors même que je suis tenaillé par une autre. Et tout, pour que l'on entende, dans ma voix, une troisième, la seule, ma foi, qui est réelle. L'orant, l'adorant, le pérorant, en moi, ne se trouvent jamais devant une même idole. La lecture n'est jamais une *vision par procuration* (*Reading is seeing by proxy* - H.Spencer). Je ne peux pas écrire ce que je ressens, mais je peux ressentir ce que j'écris.

La fonction principale de nos richesses n'est pas d'éliminer, mais d'entretenir nos misères. Le bonheur est notre richesse, et la douleur – notre misère ; je sais maintenant à quoi je dois employer mon trésor. Le talent aussi est une richesse : *Le génie n'est qu'un prêt : il faut le mériter par de*

*grandes souffrances* - Sartre.

Naissance de la tragédie : je comprends, que mon regard peut se substituer à toute lumière, ensuite que mon regard se réduit aux jeux des ombres, enfin que tout ce qui est mesquin est voué à la platitude et tout ce qui est grandiose – aux ténèbres. Extinction, excitation, résignation.

Si ma demeure n'est meublée que de vestiges, si la souffrance y a une place d'honneur et le bonheur ne me vient que de ma communication avec les astres, je pourrai appeler mon séjour - ruines et écrire à son entrée le mot de Diogène : *Pauvreté demeure ici. Que le malheur n'y entre pas*.

En faisant le mort, étendu sur une terre ingrate, je me trouve, presque malgré moi-même, face aux firmaments d'une vie, vouée au ciel. Cette contrainte s'appelle : *Supporte et reste immobile* - Épictète - *Sustine et abstine*.

La vraie consolation rose, comme la bonne espérance bleue, doivent intervenir au moment même, où je souffre ou me désespère, et non pas après. Dans le futur, tout est noir. Ce qu'il me faut, pour être consolé, je l'ai déjà ; pour le voir, hausse suffisamment ton regard.

L'excès de pessimisme donne des ailes à ma révolte, l'excès d'optimisme m'enfle de résignation, celle de prendre un stylo pour me dégonfler. Les deux ne sont que deux figures du nihilisme, aux saisons différentes. La révolte est comique et la résignation - tragique : *La vie est indigne de notre attachement : l'esprit tragique conduit à la résignation* - Schopenhauer - *Das Leben ist unserer Anhänglichkeit nicht werth : der tragische Geist leitet zur Resignation hin* - mais toi, qui ne connus jamais le vrai Dionysos, tu ne comprenais pas, que la résignation devant la vie pouvait signifier révolte du

rêve, ce que comprit Nietzsche.

Je prends toutes les manifestations de mon âme – la souffrance, la beauté, l'amour, le mystère, le rêve – et j'arrive à cette merveilleuse et terrible certitude – impossible de les séparer de mon corps ! La perspective de l'extinction de mon âme, après l'appui sur l'interrupteur de ma rate, - et je ne connaîtrai d'autre immortalité que celle d'un instant d'abandon, d'yeux fermés et de désirs ouverts.

Le mystère – que je dispose de cordes ou de fibres, qui me font entendre la musique de la Création ; les problèmes – la découverte de nœuds ; la solution – le dénouement. En matière d'harmonies philosophiques, si je suis cette chronologie, je vivrai le finale – le silence ou le bruit plat. La morale : connaissant le finale de toute espérance virtuelle et de toute agonie réelle, leur refuser tout dénouement intellectuel.

Que je vise mon étoile, des fauteuils ou des podiums, un jour je me trouverai à leurs pieds. Où veux-je que ma chute m'attende ? M'effondrer d'épuisement, à la fin, m'essouffler d'ennui, dans un parcours sans fin, inclure ma chute dans le fondement même de mon commencement ? Ce dernier choix suppose, que ma demeure soit une haute ruine. *Le fond de la chute se trouve d'abord dans la grandeur du commencement* - Heidegger - *Der Grund des Einsturzes liegt zuerst in der Größe des Anfangs*.

Mon enfance – famine et vermine ; mon adolescence – tangage et vagabondage ; ma jeunesse – étude et solitude. Et contes de fées, poèmes, pathèmes, mathèmes – en ornement et cadre.

Les beaux états d'âme sont ceux qui ne peuvent pas durer. D'où mon refus, le désintérêt pour les enchaînements. Le rire prolongé sent le salon, le

sanglot entretenu sent le cabanon - *Quand on pleure, seule la première larme est sincère* – M.Kundera. Le feu s'éteint d'autant plus vite, qu'il fut plus vif ; le génie dédaigne l'éclairage et le chauffage pour mourir sur un bûcher ou dans une étincelle.

J'aimerais, que ma parole soit sensible comme une voix, et que ma voix soit aussi intelligible qu'une parole, au point de renverser la distribution de rôles aristotélicienne : *La voix sert à signifier la douleur, et la parole existe en vue de manifester l'utile*.

Les critères pour juger du bilan de ma vie : je les approfondis - je constate un lamentable échec ; je les rehausse - je vois une réussite exceptionnelle. Mais les arguments sont d'un poids comparable ; d'où l'équilibre entre mes enthousiasmes et mes hontes, mon espérance et mon désespoir, ma fierté et mon humilité.

De quoi faut-il m'épouvanter davantage, de l'infinité de l'espace ou de mon absence la-dedans ? Il faudrait transformer ma vue en regard, dans lequel il n'y a que moi : que je le jette ou le pose, en avant ou en arrière, devant moi ou devant autrui.

Mes rapports avec le beau : c'est comme Roméo ratant son coup, se réveillant, détraqué, l'estomac en folie, eczémateux, grimace hideuse au visage et bredouillant le nom de Juliette devant des infirmiers hilares et vigilants.

L'hypocrisie de ma pose de naufragé : refusé à monter à bord en tant que timonier et même en tant que rameur libre, galérien entravé, sirène salariée, j'invente les houles et les îles désertes, parmi mes épaves interdites du large.

Faire taire toute déploration, qui perdrait en intensité si, d'aventure, j'accédais à une chaire universitaire. La déchéance est l'impossibilité de descendre au niveau de l'homme des cavernes.

Rien à admirer dans l'enfance : l'obsession par des buts, l'incapacité de l'ironie. L'enfance ne vaut que par le souci, que je me donne, pour que vive le seul enfant intéressant - moi, à cet âge ingrat.

L'exil, c'est l'arbre me résumant, devenu déficient. Dans le cas de défaillance le plus fécond, je suis un déraciné de cimes. *Dell'albero che vive della cima* - Dante.

La vie est rarement à blâmer, dans mes accès de nausées. C'est à l'inadvertance de mon regard, jeté sur un hors-d'œuvre périmé, sur un plat de résistance trop dilué, sur un dessert que m'interdisent mes propres contraintes, que je devrais m'en prendre. La meilleure hygiène me sera assurée par le flot s'offrant à mes filtrages impitoyables, par les larmes de ma honte ou la sueur de mon front, par le sang que le style fera affluer vers mes blessures.

Un jour je m'aperçois, que l'oreille a trop de place dans ma soif éthique de pureté ; je découvre, que la soif optique est plus inextinguible, et je m'écroule auprès de la fontaine du regard, fontaine devenue ruine, fontaine réveillant une soif mortelle et un besoin de survie, à travers des mots ou des notes.

À traquer des vérités mortelles, on finit par ne plus voir le rêve immortel. La vérité est dans l'implacable boussole, qui met le cap sur une mort sans rêves, tandis que nos meilleurs rêves sortent d'une bouteille de détresse.

Que je te comprends, mon frère, même si nous n'eûmes pas exactement les mêmes étiquettes sur nos bouteilles : toi, avec ton calvados et ta Voie Lactée, moi, avec mon armagnac, mon Floc de Gascogne et mon étoile.

Ils cherchent à être Œdipe ou Sphinx ; je leur préfère les sirènes - être enchanteur invisible au milieu du réel désenchanteur.

Un espoir secret : ma collection de défaites remportant un franc succès auprès d'un collectionneur d'exception(s).

Je vois mon écriture comme abri d'un rêve agonisant ; j'aboutis à l'architecture des ruines comme seul cadre pas trop étouffant ; et, en fin de parcours, j'apprends, que même les ruines pourront être reluquées comme une marchandise. Comme le devinrent la montagne et l'arbre, après la tour d'ivoire.

Plus je rougis de honte, plus ma plume verdoie (pour désavouer Cicéron - *le papier ne rougit guère* - *charta non erubescit*). Plus j'ai de bleus au cœur, moins de blancs restent sur ma page. Plus je me grise de moi-même, moins je suis touché par la grisaille des autres.

Avoir touché le fond n'apporta aucune mesure supplémentaire à ma sensation de hauteur.

Dans la partie d'échecs, qui m'oppose à la vie, et dont l'issue fatale, à l'*étouffé* ou par pression *positionnelle*, est inéluctable, il faut que j'accorde au rapace d'en face un handicap, pour amortir la honte. Non pas quelques pions-courtisans, fous-hérauts, cavaliers sans panache, tours sans ivoire, dame avec ambitions - mais le roi lui-même. Je me transforme ainsi en inventeur de nouvelles règles, en messager sans maître, en ange. *Dans le*

*théâtre des humains, les places de spectateurs sont réservées à Dieu et à ses anges* - Pythagore.

Il est assez facile de tenir tête à ce qui *est*, il suffit souvent de lui passer outre. C'est ce qui n'*est* pas qui m'atteint et me blesse. Souffrir pour ou par ce qui *est* avilit le compagnon de l'irréel que je suis.

À l'échelle de Jacob - le pas-à-pas et l'écoute – on doit souvent préférer le lit de Job - l'immobilité honteuse et hautaine et le regard. Moins les jérémiades.

Quand j'ai assez ri et pleuré avec Don Quichotte, je m'en retourne vers l'expérience de Robinson : mais au lieu d'attendre que, un jour aléatoire, la mer me recrache, je me mets à préparer mon propre naufrage, hors temps, je choisis sa latitude et la profondeur vitale, au-dessus de laquelle j'aurai vu, pour la dernière fois, la hauteur sentimentale, je chevaucherai les vagues, je chasserai les images et je pêcherai les mots à confier à la bouteille de détresse.

Je sais que ne chantent sincèrement l'espérance que les faiblards moribonds ; pour retrouver de la force vivifiante, rien de plus stimulant que le désespoir (*la toute-puissance d'un désespéré* de Hölderlin, *die Allmacht eines Verzweifelten*).

Pour ne pas couler à pic ni m'embarquer sur un esquif de passage, il faut faire coïncider les moments où je perds pied et où je retrouve mes ailes. C'est ainsi que je peindrai les charmes d'une île déserte à être confiés à une bouteille de détresse.

Veux-je mourir en terre d'Antée, dans l'eau du Léthé, dans l'air d'Icare ou

dans le feu de Phénix ? - ami des résurrections, je préférerai le feu, l'élément le plus artificiel, ou magique, ou divin, et j'attendrai, que les cendres soient froides et que Dieu soit proclamé mort, avant de libérer mon souffle.

Avec mon dernier soupir, je scelle mon dernier message à confier à la bouteille et dont le destinataire devrait être habitué des profondeurs et des naufrages. Que ma bouteille ne se trompe pas de mer, il paraît que *dans les mers de la multitude, Dieu la [l'œuvre] prendra du doigt, pour la conduire au port* – A.Vigny – et là-bas, faute de bon adressage, mon message sera classé sans suite.

Rien de ce qui relève de l'intelligence ne résistera à la maîtrise par la machine : la logique, le langage, le style, la liberté, le hasard, l'invention. Certains états d'âme – la dignité, la résignation, la mélancolie, l'optimisme - pourront également être imités. Je ne vois qu'un seul type de plaisir, la caresse secrète, et un seul type de chagrin, la souffrance dans la joie, qui ne sauraient être machinisés.

J'étouffe en ce monde, car dans ses souterrains ne se cache plus aucune vraie souffrance et sur ses toits ne retentit plus aucune vraie prière. J'étouffe au milieu de leurs fenêtres et portes, alcôves et salles-machines. La vraie souffrance, je ne la dois qu'à moi-même : *Les épines que j'ai cueillies sont celles de l'arbre que j'ai planté* – G.Byron - *The thorns which I have reap'd are of the tree I planted*.

Le commerce, la technique, la voirie, la médecine, la police, la science, la vanité interceptent et étouffent mille angoisses, qui travaillaient le sauvage et lui faisaient dresser les cheveux ou les griffes. Et je me mets à attendre ma propre mort comme date-limite d'un produit périssable. *Encore un peu,*

*et une mort bien à toi sera aussi rare qu'une vie bien à toi* - Rilke - *Eine Weile noch, und ein eigener Tod wird ebenso selten sein wie ein eigenes Leben*.

Mes ruines sont ce raccourci des situations-limites, où réussit le monde et échoue ma liberté. Le lieu des *illuminations par l'échec* (*Erhellung im Scheitern* – K.Jaspers ; *the happy failure* – H.Melville).

L'authentique déluge, dans nos basses contrées robotisées, engloutit l'île déserte des âmes ; et ce livre est une Arche, où se réfugient toutes les espèces encore animées, mais disant adieu à leur monde perdu.

Quand j'entends mes contemporains repus geindre, maudire ou s'apitoyer, j'ai presque honte d'avoir connu de vraies souffrances, solitudes ou humiliations ; j'ai fini par en peindre ici des inventées, qui me devinrent plus proches et plus chères que les vraies.

L'intérêt thérapeutique de l'arbre : si je perdis ma fleur, je donnerais vie à ma souffrance muette, en m'attachant aux racines ou aux cimes, témoins de mes couleurs.

Plus je m'approche du Pôle Nord, plus j'y oublie l'absence de longitudes et mieux j'y fête la hauteur du feu boréal, visible même des épaves. *Être soi-même, c'est le pôle, où il n'est plus d'horizon* - A.Suarès. Ce n'est pas un brise-glaces que j'appellerais, mais un sous-marin, car, sous ces latitudes, même si le naufrage est profond, le bonheur est vaste et le regard est haut : *Je vis au fond de lui comme une épave heureuse* - R.Char - le poète laisse voguer ses poèmes ; la forme leur donna la voile, mais c'est du fond qu'on contemple mieux leur étoile.

Le bagne, la servitude, l'orphelinat, la faim, la misère, la vermine, la

violence, le froid, la boue, la solitude, la hideur, les taudis – chaque fois que je lis des épanchements lyriques des repus, qui auraient subi ces calamités, j'éprouve du dégoût, car je les ai vécues dans ma chair et je sais qu'elles n'apportent aucun élan, aucune pureté, aucune sagesse et ne donnent aucun droit à plus d'authenticité. Les inventer est beaucoup plus propédeutique que de les réciter.

J'ai honte des jérémiades de ma première jeunesse, qui ressemblent tellement aux récits kierkegaardiens de ses tourments réels, - le sérieux rend mesquine toute peine authentique. En revanche, quel plaisir de suivre les souffrances, fausses et maniérées, des personnages de Goethe ou de Rousseau, où tout est … convaincant, séduisant. La souffrance qu'on vénère ne doit pas toucher terre.

L'espèce humaine excelle en production de ce qui engendre le plus irrévocable désespoir ; c'est pourquoi je serais tenté de voir dans mon espérance, légère, alogique et paradoxale, une grâce, une vertu théologale – elle se tourne vers l'inexistant, fût-il divin.

La souffrance la plus haute, et donc (quoique) détachée de la matière, je la vois dans le monde imaginaire, où règnent les caprices de l'âme ; les repus placent leurs jérémiades dans le récit de leur vie, censée être réelle, et où gémit leur corps ou, dans le meilleur des cas, leur esprit. Mes souffrances réelles tapissent ma vie, mais témoignent du chaos, du hasard, de la déspiritualisation, ne méritant aucun réquisitoire artistique. Je ne verserai pas mes déboires réels dans le ciboire virtuel de mes prières.

L'abîme, la nuit, le néant – j'esquisse ces quelques pas abstraits vers la mort, et chaque fois j'en constate l'ineptie, puisque ce sont toujours des hypostases de mon regard, dont je n'arriverai jamais à imaginer ou à

représenter l'extinction.

À l'âge de dix ans, je connaissais déjà toutes les meilleures raisons désespérantes, j'avais déjà vécu les expériences des pires souffrances ; aucune désillusion terrestre ne menaçait plus mes illusions célestes, où j'avais choisi ma patrie ; aucun réalisme ne s'élevait plus à la hauteur de mon romantisme, bâti sur tant de malheurs. Mon optimisme, matinal et mûr, s'appuyait désormais sur mon pessimisme, enfantin et crépusculaire.

Pour mon âme, le culte des commencements est le culte du printemps et de son sacre, de l'optimisme et de l'acquiescement ; les autres saisons me plongent dans un pessimisme de la faiblesse, de l'immobilité ou du dépérissement. Plus humblement je baisse alors ma tête rédemptrice, plus fièrement se redressera mon âme créatrice.

Le sceptique vise la guérison, l'épicurien - la thérapeutique, le stoïcien - l'immunité, je leur préfère le cynique - la pathologie de l'incurable.

Aucune terreur dans ma vie ne fut comparable à celle que je vécus le jour de la mort de ma mère : une sensation bestiale d'abandon, de danger imminent, de pétrification de tout lien avec le monde des vivants, de perte de toute source vivifiante. L'absurdité de tout acte, l'insignifiance de tout mot, la bassesse de toute idée. Et quelle horreur, cette réaction de Valéry, dans les mêmes circonstances : *Je voudrais écrire un petit recueil sur elle*.

*De cet arbre, je volerais de mes blessures. Du Pont Mirabeau, où il n'y a pas de confluent appelé Oka. En cyrillique, je survole la Seine et le Rhin*- P.Celan - *Von diesem Baum, er flügge von Wunden, - vom Pont Mirabeau, wo die Oka nicht mitfließt. Kyrillisches ritt ich über die Seine, ritts übern Rhein*. Je suis si près de cet arbre, de ces blessures, de ces vols et de ces lettres.

La pose esthétique relève de mon libre arbitre, elle est donc de nature sophistique ; la position éthique témoigne de ma liberté, elle est donc de culture dogmatique. Quand je suis artiste, fier esclave de mon regard rêveur, je suis sophiste ; quand je suis un raisonneur orgueilleux, acteur de mes visions, je suis dogmatique. L'homme du rêve est dans la pose ; l'homme d'action est dans la position.

M'est avis que l'enfer, c'est la lumière, la transparence, la solitude interdite, la souffrance du rêve impossible ; et le paradis serait la nuit, la joie des ombres, la patrie du rêve, la source des audaces. La volupté des pensées et des pulsions ne se conçoit que dans la nuit.

L'espérance est là non pas pour que disparaisse l'angoisse, mais pour que, sur un axe commun, la distance entre elles soit la plus grande et la tension - la plus forte ; si bien que cet axe serait une des cordes, sur lesquelles s'exercera ma musique ; et d'ailleurs, l'angoisse travaille en parallèle : elle rend l'espérance plus haute, comme l'espérance la rend plus profonde.

Le vrai commencement n'accompagne pas mais précède toute action. La vie, comme un livre, est faite de proclamations initiales, de déclamations et réclamations du parcours, de l'attente d'acclamations finales. Aux actions, ou au fond des deux dernières étapes, je préfère le regard, ou la forme de la première. Aux confessions ou testaments achevés – la caresse suspendue.

La vie est faite d'actions et de rêves, que, respectivement, nous exerçons sur terre ou vouons au ciel ; mais les plus nobles mouvements, de l'esprit ou de l'âme, les fidélités et les sacrifices, y ont des places presque opposées. Sur terre, je cherche la fidélité aux rêves ; le sacrifice des actions m'aide à rester au ciel. La fidélité aux actions ou le sacrifice des rêves nous rendent

moutons ou robots.

Quand je cherche des actes (impossibles !), incarnant mes rêves, je lis la tragédie de la vie ; quand je cherche des rêves (possibles !), solidaires de mes actes, j'en découvre la comédie. Et puisque même le rêveur est condamné à agir, sa vie sera une tragi-comédie.

C'est dans la jungle latino-américaine, en vue d'un combat réel pour la liberté obscure mais enivrante, que R.Debray ressentit l'exaltation la plus forte de sa vie. Mes exaltations, à moi, provenaient surtout des rêves abstraits ; quand à la liberté, je ne l'appréciais que concrète, je la découvrais, enivré, au moment de mettre les pieds sur le sol français et de me débarrasser du lourd dégoût pour le réel et d'en apprendre le goût léger. R.Debray voulut réconcilier la logique de la pensée avec celle de l'acte, le but que j'ai toujours considéré comme irréalisable et trompeur ; R.Debray souffre d'une nostalgie passéiste ; je me réjouis de ma mélancolie atemporelle. Mais que vaut mon harmonie imaginaire à côté de ses mélodies bien réelles !

Mon habitat, c'est ce livre, ses ruines artificielles, où je fouille des vestiges de mots factices, témoignant d'une époque qui n'exista jamais. *Je roule mon tonneau, pour n'être pas le seul oisif parmi tant de gens actifs* – Diogène.

Je ne connais pas de héros tragiques ; les seules tragédies que je connaisse sont celles des résignés, des honteux, des inconsolables. Le hasard, dans un drame de circonstance, crée le héros optimiste ; la fatalité tragique conduit l'artiste pessimiste.

Quand je lis, sous la plume de tous les sages, que la pensée est mauvaise *sans* l'action et l'action est mauvaise *sans* la pensée, je remarque tout de

suite, qu'en remplaçant *sans* par *dans*, on formule une sagesse plus grande encore.

Mon tribut à la phénoménologie : toutes mes facettes *peuvent* se réduire aux relations binaires : l'être – moi et mon Créateur ; le devenir – moi et ma création ; le faire – moi et l'époque ; l'avoir – moi et la chose. Je *dois* tenir à la seule facette, où agit mon soi inconnu, - au devenir.

Le plus noble des sentiments tragiques – l'angoisse, qui est la paralysante conscience de l'insignifiance, dans le monde réel, de mes plus précieux, authentiques et purs rêves, élans, attaches. L'angoisse, c'est le retour dramatique de la grâce, céleste et impondérable, qui sacralisait ma vie, sur la terre de la pesanteur. Aucun résident permanent des hauteurs n'est immune de ces chutes sporadiques.

Je ne jalouse jamais les hommes supérieurs, puisque la supériorité, c'est la solitude, et la solitude, c'est la souffrance. Je jalouserais plutôt le plouc, inconscient de son infériorité et nageant dans un gras bonheur.

La fonction principale de l'intelligence aurait dû être d'amortir les assauts du désespoir, bien réel, perclus de ma souffrance et du Bien bafoué, et d'intensifier la consolation imaginaire, provenant de mon regard et de ma création esthétiques.

Lesquelles de mes créations donnent une image plus fidèle de mon soi ? - celles des mains ? de l'esprit ? de l'âme ? Les spontanées, les profondes, les hautes ? On vit dans le réel, on rêve dans l'imaginaire ; donc, m'est avis que les premières de ces créations soient les plus authentiques, et M.Luther : *L'homme devrait se méfier de ce qu'il fait* - *Oportet hominem de suis operibus diffidere* - au jugement de l'esprit, a tort, bien qu'au tribunal de l'âme il ait

raison.

Les rebelles de tous bords voient dans la cité une nuit menaçante, dans laquelle ils veulent introduire une pensée solaire ; moi, je ne vois dans ce monde qu'une lumière indifférente, mais indispensable, pour projeter mes ombres lunatiques.

Voir l'indicible mesuré et nommé est une souffrance ; comme supporter les idoles d'ici-bas prétendant venir de là-haut. Souffrir, c'est me tromper de lieu ou d'heure pour rencontrer mon bonheur, qui est toujours à portée de mon immobilité. La douleur lie les êtres et délie les langues, c'est une bonne contrainte, dont la compagnie est plus prometteuse que la vue du but.

Ma consolation consiste à créer un *ange de beauté*, dans et par un *rêve de hauteur*, là où, dans la réalité, règnent le vide, la ténèbre, le désespoir sans fond. À l'instar de ce starets, consolant une paysanne, qui vient de perdre son enfant : *Ne te console pas, pleure, mais souviens-toi, que ton petit garçon est un ange* - Dostoïevsky - *Не утешайся, и плачь, только вспоминай, что сыночек твой – ангел* - je suis et le starets et la paysanne et le rêve. Et la hauteur, pleurant son enfant mort.

C'est seulement en vue d'une mort imminente qu'on doit faire taire son âme enténébrée, dispensatrice de folles espérances, et laisser agir son esprit lucide, porteur du désespoir final. Et je comprends Don Quichotte, sur son lit de mort, regretter surtout ses lectures de livres de chevalerie et faire graver sur sa tombe ces mots : *Mourir sain d'esprit et vivre fou d'âme* - Cervantès - *Morir cuerdo y vivir loco*.

La consolation ne me réconforte pas, elle apporte de l'aura invisible à mes

faiblesses, fatales et nobles.

La consolation ne permet pas de redresser ma tête après un naufrage regrettable ; elle tente, tout en gardant ma tête basse, d'élever mon âme, avant que celle-ci n'affronte un naufrage prédestiné.

Adoucir les capitulations, par des caresses verbales, plutôt que redonner l'envie de se battre, par des promesses d'idéal, - telle serait la fonction de ma consolation.

La consolation que je cherche serait une résurrection plutôt qu'une guérison. Magnifique sous forme d'un Verbe, d'un tableau, d'une Passion musicale, et néant – dans la réalité.

Des sentiments noirs – l'indignation, le mépris ou l'indifférence - sont inévitables, ce qui fait de nous hommes de gauche, de droite ou du marais. C'est notre enfance qui détermine notre profil, en fonction du milieu de nos regards : la réalité humaine (conflits, orgueils, jalousies), la réalité surhumaine (contes de fées, rêves, solitudes), la réalité inhumaine (routines, conformismes, platitudes). Ma première enfance passa dans le deuxième milieu, dans l'immensité des forêts, des livres, des montagnes et des chants de ma mère. Le mépris de ce qui est sans relief ni mélodie fit de moi un homme de droite, ce que j'appris un demi-siècle plus tard, ayant vécu dans la certitude de faire partie des extrémistes de gauche…

Plus je sais, plus je désespère ; mieux j'ignore, mieux j'espère. Connaissances des parcours ou contraintes des commencements.

Mon vrai désespoir n'est pas la malveillance du sort ou la faiblesse de mes moyens, provoquant ma chute brutale, mais la lente et irrémédiable descente de ce, qui fut, dans la jeunesse de mon rêve, grand, pur,

mystérieux et noble, - vers la banalité, l'extinction, l'insignifiance, la grisaille.

Tous mes contacts avec la réalité sociale se terminaient par le dégoût, l'humiliation, la honte. Pourtant, dès que le rouge au front s'atténuait, le bleu du rêve me rendait heureux. J'ai fini par détacher mes souvenirs de ce qui n'était que vrai, pour ne garder que ce qui n'était qu'imaginaire. Ce don d'ubiquité sauva mon acquiescement au merveilleux.

Passer de l'oral à l'écrit, de la convention implicite à la loi explicite, – est un progrès. Mais renoncer à mes propres contraintes, à mes *nolo* (je ne veux pas) particuliers, au nom des *noli* (il ne faut pas) universels, est une régression.

L'ivresse – la terre échappe sous mes pieds ; l'angoisse – mes horizons s'effondrent ; le vertige – le firmament accueille mes rêves. Le vertige est peut-être la seule consolation que je puisse apporter à mes pieds égarés et à mes yeux trop lucides.

Les vertus sont des sédimentations des pratiques sociales, et la compassion n'est pas une vertu. En fonction de la hauteur de sa plume, l'artiste choisit sur l'axe compassion – indifférence la valeur, qui permette de garder l'intensité maximale de ses propos. L'indifférence soutient l'orgueil, la compassion entretient la fierté. Nietzsche est orgueilleux, et moi, je suis fier. De plus, la pitié pour celui qui est plus brillant que toi, mais qui souffre davantage, demande de l'intelligence, dont manquait notre philologue.

J'écris en français, car Valéry comprendrait mieux mes intentions, tonales, intellectuelles et musicales, que B.Pasternak ou Rilke.

La sensation d'être un exilé de l'intérieur, dans mon propre pays, est

précisément la preuve, que je suis bien à lui. *Je ne suis pas à toi, ô laideron de neige* - Maïakovsky - *Я не твой, снеговая уродина*. Les meilleurs enfants de la Russie furent ses enfants prodigues. Certains trouvaient même à l'exil l'aura d'une mission : *Nous ne sommes pas des bannis, nous sommes des bénis* - Berbérova - *Мы не в изгнании, мы - в послании*. D'autres créaient des exils artificiels en se refusant tout domicile (Nabokov).

L'*homo sovieticus* fut la seule race que je croisais en URSS, à tous les niveaux des échelles sociales ; elle hérita du moujik pré-révolutionnaire la grossièreté et la paresse, le nouveau régime y ayant ajouté la trouille, la servilité et la filouterie. Quelle fut ma tristesse, en France, d'y assister, à la fin du siècle dernier, à l'extinction d'une civilisation russe en exil, celle des nobles – des Obolensky, Chakhovskoy, Vsévolojsky, Leuchtenberg – que je connus en Provence et qui tenaient à la langue maternelle, à la foi orthodoxe, à la pompe (les bals, les fêtes pour les enfants), à l'Histoire d'un pays, englouti, sans laisser la moindre trace, par le carnage bolchevique. Mais pour les héritiers de l'*homo sovieticus* : *Aucun système totalitaire ne pourrait jamais changer quoi que ce soit dans notre pays* - A.Kontchalovsky - *Никакая тоталитарная система не сможет поменять что-то в нашей стране* - puisque leur mémoire ne va pas plus loin que deux générations.

Mon enfance est présente par un souvenir réel sonore et par des tableaux reconstitués, inventés, retouchés – la triste et caressante voix de ma mère et l'arbre, cherchant à s'évader de la forêt. Voilà à quoi se réduit désormais ma première patrie. *Mon mal du pays n'est qu'une hypertrophie de la nostalgie d'une enfance perdue* - Nabokov - *Моя тоска по родине лишь своеобразная гипертрофия тоски по утраченному детству*.

Le postier de mon espérance doit être inexistant, comme cet Ange, porteur de la Bonne Nouvelle, de cette fumisterie, effaçant tout de même tant de

nuisibles évidences.

Je n'appellerais pas consolation les paroles de réconfort, au moment où la perte est déjà consommée. C'est l'affaiblissement de ma sensibilité, face au Beau se ternissant, au Bien se taisant, au Vrai se banalisant qui rend urgente une consolation. Cette éphémère consolation me placerait aux extrémités inaccessibles - à la hauteur de la création ou à la profondeur du créé. La consolation – la vivacité de l'élan, même en absence de cibles et d'armes.

La consolation, que je cherche, n'est pas dans la vie. Elle n'est même pas dans l'arbre de vie, avec son grain, ses fleurs et ses fruits – elle est avec ses ombres - la mémoire atemporelle, le rêve, l'élan des ailes pliées.

Dieu n'est pensable qu'en tant qu'une abstraction, sans instanciation possible, - un Grand Inconnu. C'est à Lui que je dois ma liberté (surtout celle des sacrifices) et mon élan (prenant souvent la forme d'une prière musicale). Quant au dieu connu, Heidegger a raison : *L'homme ne peut ni prier ce dieu ni lui faire des sacrifices* - *Der Mensch kann zu diesem Gott weder beten, noch kann er ihm opfern*.

La matière existe dans l'espace-temps, et les esprits – dans les représentations. Les esprits ne sont connus que par leurs traductions en actes, actes physiques (qui rejoignent la matière) ou langagiers (qui peuvent rester dans la sphère spirituelle). Je ne peux juger l'esprit des autres que par ses traductions ; je ne ressens le contact viscéral, conscient, qu'avec mon propre esprit que j'appellerai mon soi inconnu. Celui-ci est une œuvre divine, et, en tant que source de mon inspiration, il se trouve en voisinage immédiat avec Dieu, mon seul interlocuteur. Je m'adresse à mon semblable, au voisin de mon soi inconnu.

Sous consolation, j'entends l'accord harmonieux entre le mystère *lointain* du Bien et du Beau, face au problème du Vrai *proche* et écrasant. Mais il est possible, qu'une autre puisse consister à apprendre à vivre du rire ignorant les pleurs. *L'art sera le rire de l'intelligence, comme il fut chez Platon, Mozart, Stendhal* - G.Steiner - *Art will be the laughter of intelligence, as it is in Plato, in Mozart, in Stendhal* - mais laissons tomber l'intelligence…

Le but de l'écriture est le même que celui de l'existence : rester fidèle au rêve, à cet essentiel immuable, et sacrifier l'action, ce secondaire aléatoire. Le changement de soi est un objectif des médiocres ; je veux rester moi-même, c'est-à-dire rester à l'écoute de mon soi inconnu, révélé dans mon enfance et accompagnant tout mon regard sur l'azur, lointain ou haut.

Toutes mes consolations sont dans le renouvellement ou rafraîchissement de mes commencements ; les finalités deviennent fatales, donc hors de ma portée. Chateaubriand est plus optimiste : *Les matins se consolent eux-mêmes, les heures du soir ont besoin d'être consolées*.

L'impression de lire un formulaire rempli – telle est ma réaction face à la littérature moderne. Personne ne sait plus graver ses images et ses pensées ; le bronze manque, ainsi que de bons stylets.

Dans les cas les plus désespérés de mon existence, c'est la pitié de ma mère qui m'apportait le soulagement le plus précieux, je la vivais comme une caresse, une consolation dans la vraie vie, celle qui est ailleurs. *Les étoiles, connaissent-elles la pitié ? La mère – si – et qu'elle soit placée au-dessus des étoiles !* - V.Rozanov - *Звёзды жалеют ли? Мать - жалеет: и да будет она выше звёзд*.

Souvent, mes métaphores ou mes pensées ne surgissent pas de mon

intérieur, mais sont mes accompagnateurs, que je croise, soudain, aux lieux imprévisibles. Quand mon seul interlocuteur est mon étoile, les meilleurs des pèlerins-images se rapprochent de moi et demandent leur mise en paroles.

Aucune noblesse des hommes, que je croisai dans mon existence d'homme d'action, noblesse héréditaire, intellectuelle, sentimentale, ne dépasse, à mes yeux d'homme de rêve, en pureté, hauteur ou dramatisme, celle de ma mère, ouvrière, dans une usine délabrée, au fin fond de la Sibérie, au sol en terre nue, avec des outils et tâches, réservés aux hommes robustes. Et aucune plainte ; le soir - ses chansons mélancoliques ou la lecture de contes de fées ; la nuit – ses sanglots étouffés, qui me pétrifiaient. De jour – la ruine, la famine, la vermine. Le goût de caresses et de liberté me vint de cette horreur, multipliée par mon statut d'orphelin de père.

La misère matérielle a cette qualité unique de multiplier des mirages, à cause du nombre des choses inaccessibles ; et c'est ainsi, après l'élimination de l'inessentiel, se forment des rêves de l'essentiel. Après l'amour maternel, c'est la deuxième raison de m'attacher à mon enfance.

Ce qu'il y a de nuisible et d'indésirable dans tout activisme, circonscrit au réel, c'est qu'il m'éloigne du rêve. *Retiens ta main, si tu t'adonnes à la fantaisie* - Tchékhov - *Давая волю фантазии, придержи руку*.

J'exclus la pitié du champ social, où ne peut intervenir efficacement que la raison, tandis que l'implication du cœur dégénère si facilement en sensiblerie stérile et la descente de l'âme sacrifie les hautes impasses de la beauté aux sentiers battus de l'hypocrisie. Ma pitié ne va qu'aux solitaires, avides de fraternité et ne recevant que l'indifférence ; ici, la raison solidaire rejoint le cœur compatissant et l'âme créatrice.

Le lointain est ma patrie ; la profondeur – mon atelier ; la hauteur – mon exil. Trois lieux - pour rêver, pour créer, pour chanter.

Je ne porte en moi ni l'indignation ni la haine ; je ne pourrais donc me réclamer ni de la gauche ni de la droite. Les sentiments, qui me fréquentent le plus, ce sont l'ironie et la honte, ce qui me rapproche des aristocrates, des moines, des poètes – bref, des hommes fuyant tout clan, des anachorètes.

Dans la vie, l'enfer est personnel et le paradis – collectif. Dans le rêve, c'est l'inverse. C'est pourquoi je m'occupe davantage de l'espérance paradisiaque que du désespoir infernal.

Plus qu'en moi-même, mon rêve est dans l'élan vers une cible, inaccessible et indicible, que j'appelle mon étoile ; et la consolation consiste à rendre à cette lumière lointaine et faiblissante un peu de son éclat d'antan et à mes ombres – un peu plus de consistance.

L'état d'âme, le plus efficace contre le désespoir, je l'appellerais - docte inconscience. Plus tu t'occupes des connaissances universelles ou de ta propre conservation, plus vulnérable tu seras face à l'angoisse existentielle.

L'enracinement permet de vivre, naturellement, dans une civilisation ; le déracinement permet de rêver, artificiellement, dans une culture. Mon déracinement, en Russie, me plaça dans une hauteur, à partir de laquelle aucun enracinement ne fut plus possible. Je devins artificiel en tout, prenant les canopées pour mes racines.

J'eus des rapports assez étroits et confiants avec deux hommes, ayant exercé la même fonction de conseiller politique auprès de Mitterrand et de

Gorbatchev, le plus ferme et le plus débonnaire des chefs d'état dans l'histoire de leurs pays, deux fossoyeurs de l'idée socialiste, l'un par la tentative de traduire une belle théorie en pratique prosaïque, l'autre – de traduire en théorie lyrique une pratique abjecte.

J'associe l'ange à la pureté et non pas à l'innocence ; celle-ci est difficilement compatible avec la honte, que je porte en tout lieu. Grothendieck confond peut-être l'innocence avec la honte : *Seule l'innocence unit l'humilité et la hardiesse*, mais il est juste d'exclure le courage et de prôner la hardiesse.

Mes maximes, sans être ni inoculations ni pommades, ne s'adressent pourtant qu'aux porteurs de malaises incurables ; elles sont plutôt une atmosphère volatile et précaire, qui, l'espace d'un matin, ferait battre plus fort votre cœur ou rappellerait l'existence de votre âme immortelle.

La honte accompagne, avec la même intensité et les mêmes raisons, ce que j'exhibe et ce que je cache.

Je n'ai connu que des succès majeurs et des échecs mineurs ; les premiers, invisibles, ont nourri mes rêves ; les seconds, criards, ont empoisonné ma vie.

Avoir quelque chose à cacher aurait dû être la cause de la honte ; or, c'est l'inverse qui se produit en moi : une honte, dont je ne vois aucune raison immédiate, me frappe et crée la sensation d'avoir quelque chose de honteux à cacher, et ma fébrilité tombe sur une action récente quelconque, aléatoire, mais qui porterait les stigmates de mes embarras. La honte, peut-être, ne fut créée que pour nous faire revenir au Tribunal du Bien, nous, les faux innocents.

Le regard, dont je parle, naît, implicitement, dans la hauteur, dans la verticalité, qui, entre autres, percerait la noblesse de tes actes ; leur efficacité, en revanche, est évaluée par un regard horizontal.

La misère et la solitude me poursuivirent en mon enfance comme en ma jeunesse. Mais il fallait consoler ma mère, dont le malheur fut beaucoup plus vaste et incurable. Le bon Sénèque, avec le stoïcisme de sa lettre à sa mère, m'aida. Je l'imitais : *Car même sans pouvoir empêcher tes larmes couler, je serais parvenu à les essuyer* - *Cum lacrimas tuas, etiam si supprimere non potuissem – abstersissem*.

Étant trempé dans trois cultures, je peux vivre trois sortes de sacré, en-deça de ces trois frontières. Le sacré russe – ses contes de fées, l'infini de ses espaces, sa musique mélancolique, l'humanité de sa littérature. Le sacré allemand – le romantisme de ses Lorelei, la noblesse de sa poésie et de sa musique, l'audace de ses mystiques. Le sacré français – la douceur de ses chansons et de ses paysages, l'élégance de ses châteaux, le bon goût de ses paysans ou de ses filles. Dans ces exercices d'admiration, il n'y a pas de place aux batailles, aux ingénieurs, aux princes de ce monde.

Un tableau sans cadre est délimité par la nullité des murs d'aujourd'hui ; c'est ce qui justifie mon emploi de citations en tant que cadres, détachés de l'actualité.

Le vide est bienvenu à l'intérieur de moi-même ; je trouverais toujours de la bonne matière pour le combler. Mais le vide extérieur, pour un discours, adressé à mes semblables, à mes frères ou à mes adversaires, même au sein d'une solitude, ce vide, rempli par des citations des autres, fixe les limites, dessine un cadre et contribue à la clarté. *Je cite les autres pour mieux m'exprimer moi-même* - Montaigne.

Je suis pratiquement absent de presque toutes les questions, agitant les débats publics ; tout compte fait, les citations dans ce livre assurent ma présence dans le domaine des réponses seules, dont les questions sont affaire du lecteur.

Ma mélancolie des commencements est le contraire exact de leur *mélancolie de la fin du monde*.

# Vouloir

L'échelle ascendante de la valeur des choses se forme en fonction de mes envies de : les comprendre, les décrire, les célébrer. Il est rare que je parcoure tous les trois niveaux avec le même enthousiasme. D'où l'intérêt exclusif des choses inexistantes – Dieu, l'amour, le Bien – avec lesquelles je peux sauter les deux premières étapes, pour m'éclater dans la dernière.

Je ressens ce que je *veux* écrire, et mon lecteur devine ce qu'il *peut* lire. Mais la bonne écriture, c'est écrire ce que je *peux* ; la bonne lecture - lire ce que je *veux*.

Le talent s'attache au bon, mais le génie vise le meilleur, qui reste pourtant invisible et inaccessible ; c'est cette cible que je dois rendre présente, tout en ne montrant que la puissance de mes cordes. *Je rate la mesure que je vise ; seul un Dieu se doute de mon désir de mesurer le meilleur* - Hölderlin - *Nie treff ich, wie ich wünsche, das Maß. Ein Gott weiß was ich wünsche, das Beste*. C'est la volonté finale qui prend le dessus sur le désir des commencements : *Choisir non seulement le bon, mais le meilleur, est une loi de notre volonté* - J.G.Hamann - *Die Wahl nicht nur des Guten, sondern des Besten, ist ein Gesetz unseres Willens* - heureusement, on s'aperçoit, ensuite, que le meilleur est toujours, en soi, - un commencement.

Le hasard – mon rôle social, mon talent, mon énergie - prouve ce que je *peux*. La liberté – mon cœur, ma honte, ma foi – souffle ce que je *veux*. L'acte visible face au rêve invisible. Ceux qui n'ont que les yeux pour voir n'en perçoivent pas la différence : *Seuls les actes décident de ce que l'on a voulu* -

Sartre.

Dans la volonté de puissance, le but est le vouloir, l'intensité, et non pas le pouvoir, l'efficacité. Par-dessus – une contrainte implicite : exclure de mes horizons ce qui ne peut pas être muni d'une haute intensité.

Je me moque de leurs angoisses, nées des images abstraites d'*infini* ou de *néant* ; la seule que je respecte est celle d'un manque concret d'amour, de fraternité ou de créativité : ne plus savoir aimer, ne plus vouloir être consolé, ne plus pouvoir produire des métaphores.

Ils veulent tout réduire à ce qui leur paraît être connu : au Moi et au Monde - vouloir et pouvoir. Je ne suis attiré que par deux monumentales inconnues : Soi et X - souffle divin et substitutions harmonieuses.

Une honte m'inonde, chaque fois que je trouve trop de douceur dans ma voix ; l'écriture en contre-point du sentiment semble être la plus noble. La rudesse, plus que la mollesse, doit animer la voix d'ange. *Le diable, visant le cœur, n'a pas dans son carquois de flèche plus sûre que la voix douce* – G.Byron - *The devil hath not, in all his quiver's choice, an arrow for the heart like a sweet voice*. Le diable est indifférent ; c'est l'ange qui doit être fanatique.

Deux types de répartition d'ombres et de lumières, qui me sont également étrangères : la lourde noirceur à la Schopenhauer, avec ses lamentations sur l'absurdité et l'absence de sens, et la lumière grisâtre à la Hegel, avec sa soporifique et logorrhéique ontologie (ces deux compères sont, pourtant, portés aux nues par, respectivement, Wittgenstein et Marx). L'harmonie désirable est une projection d'ombres vers la hauteur, une fois que je suis pénétré par la lumière, qui se cache dans les profondeurs ; l'arc en ciel étant constitué d'enthousiasme, de honte et de noblesse, et les éclairs de l'esprit

naissant dans les ténèbres.

Dans mon livre, le fond, le sens, le volume viennent de mon soi connu ; la forme, la musique, la noblesse – de mon soi inconnu. Plus je m'identifie avec le second, plus j'aurai le droit de parler d'un *livre consubstantiel avec son autheur* (Montaigne) ; sinon, il ne serait qu'*accidentel*.

L'esprit de suite est bon pour l'ingénieur et néfaste pour le poète. Le rêve n'est traduisible qu'en pointillé, les actes remplissent des chaînes. Je connais les autres par la mémoire en continu et je me découvre moi-même dans l'oubli des traces. Répète la noble prière de S.Weil : *Que je sois hors d'état d'enchaîner par la moindre liaison deux pensées*. J'aime la raison qui prie et la foi qui lie.

Les profondeurs de l'esprit sont aussi insondables que les hauteurs de l'âme. Je suis dangereusement près de la platitude, lorsque je ne parle qu'au nom de mon soi connu. Le talent est le seul interlocuteur de mon soi inconnu, parlant les deux langages : l'intelligence et la noblesse.

Le doute même figurant dans l'arsenal du vulgaire, la noblesse me paraît de plus en plus désarmée. *N'avance que désarmé* - Hölderlin - *Wandle nur wehrlos*. Je finis par chercher la noblesse partout, où pointe une quelconque capitulation. Surtout, face à un rêve : ne substitue pas à la vie - un rêve, mais recrée-la par ton rêve ; que ton imaginaire triomphe du réel, en se mettant à sa hauteur !

J'oublie souvent la vocation de l'arbre de recevoir dans ses branches des volatiles, qui pourraient concevoir la bonne idée d'y chanter. Dans tous les cas, ils devraient être de la même famille : *On ne chante juste que dans les branches de son arbre généalogique* - M.Jacob. D'autres arbres ne sont que des réseaux, dépourvus de fleurs de ma noblesse héréditaire.

Le squatter de mes ruines est un personnage aussi inexistant que le prolétaire de Marx ou l'aristocrate de B.Disraeli. Et il rêve ou des chaumières hautaines ou des châteaux de paille.

Progrès de ma lucidité : je refuse le titre de sagesse, successivement, aux actes, aux motifs, aux attitudes, aux idées, et je ne l'attends plus que des métaphores. La seule lutte, que je reconnais noble et plénifiante, est celle avec les mots, tandis que les hommes actifs parlent de leur sagesse finale, une fois qu'ils sont recrus de luttes indignes mais épuisantes. Toute sagesse est initiale, sagesse des commencements.

J'aime voir le point zéro de l'écriture comme le dernier chaînon de : on est trois dans la naissance, deux - dans l'amour, un - dans la mort…

On n'arrive à associer l'idée d'immortalité ni au corps, ni à l'âme, ni à la conscience ; ce qui s'en rapproche le plus, c'est la caresse que je voue à un visage, à un souvenir, à ce qui m'avait muni de regard, aux mains de ma mère, bref à l'absurdité insondable d'un aveugle amour, qui ne dure qu'un moment : *L'immortalité : un instant, pour le génie, une longue vie – pour les médiocres* – M.Prichvine - *Для гениальных бессмертие - в мгновении, а для обыкновенных - в долготе жизни*. L'immortelle caresse, au-dessus de l'immortalité d'une conscience selon Pythagore ou Socrate, d'une pensée selon Aristote, d'une foi selon le Christ, d'une création selon l'Artiste.

Une complète différence de nature entre ces deux voluptés : la caresse à donner ou la caresse à recevoir, entre mon corps touchant et mon corps touché ; j'extrapole la vie sur l'art, et je trouve un énorme gouffre entre mon âme touchée et mon esprit touchant, ces deux outils du corps : pour interpréter ou pour représenter le monde, et qui, à tour de rôle, se renvoient de la matière à caresser par le verbe. *La volupté recherche les choses belles,*

*sonores, suaves, agréables au goût et au toucher* - St-Augustin - *Voluptas pulchra, canora, suavia, sapida vel gustavi vel tetigi discernitur* - décidément, la caresse est la curiosité et du corps et de l'esprit, et c'est l'âme qui les unit.

Et l'amour et l'amitié naissent du besoin de caresses, pour amortir ma solitude – caresser les sens, rêvant de clôtures secrètes, ou caresser le sens, tourné vers l'ouverture discrète. Et toute écriture noble vise une amitié ou un amour : j'écris, parce que je veux caresser ou être caressé, mais je dois être seul, pour qu'on ne confonde pas la caresse d'avec la folâtrerie.

Je dois servir mon âme non pas en chevalier, avec son armure et son panache, mais en amoureux désarmé, avec sa lyre et son angoisse.

Parmi tous les excès qui rythment mon existence, l'amour est celui qui me met le plus près de mon soi inconnu : je me reconnaîtrai dans l'espérance, dans la caresse, dans la solitude et dans la souffrance, et je les exalterai, tandis que la vie des autres sens ne cesse de les dégrader.

Ceux qui cherchent la vérité sont, généralement, encore plus raseurs que ceux qui se gargarisent de l'avoir trouvée. Les deux en sont, probablement, des amis, mais je leur préfère des amants ! Ceux qui sont à l'origine d'un langage, langage de requêtes, de regards, de soupirs, de perplexités, d'où surgit la vérité auréolée de substitutions des belles et mystérieuses inconnues. La possession, fût-elle furtive, hypothétique et inavouable, donne du piquant à la recherche.

Le langage est une création divine, et donc, à son commencement était aussi la Caresse : *La clé de la langue est dans l'affection, et sa pleine séduction n'est maîtrisée que par les tendres* – J.Ruskin - *The secret of language is the secret of sympathy and its full charm is possible only to the gentle*. Cette clé (d'accès) est déjà, hélas, câblée dans des langages sans

affection des hommes-robots triomphants, ce qui justifie sans doute mon renfermement au milieu des défections, dans mes ruines sésamiques.

*La femme sera toujours le danger de tous les paradis* – P.Claudel. Et si le paradis était le moi, pris pour un *autre* (par analogie avec l'enfer sartrien, qui serait les *autres*) ? - *Elle ne peut aimer que prise pour une autre* – E.Canetti - *Sie kann nur lieben, wenn man sie für eine andere hält*. Et même pour sortir de l'enfer retrouvé, je chercherai la femme, Eurydice plutôt que la femme de Loth, cette parodie éperdue d'un mauvais enfer.

Sur les axes essentiels, honte - fierté, force - faiblesse, chaos - ordre, plaisir - douleur, je n'arrive pas à placer les valeurs de mon soi, opération pourtant presque banale, lorsqu'il s'agit des autres ; cette indétermination m'oblige à m'inventer. *Quand je pénètre dans moi, je bute sur le chaud et le froid, la lumière ou l'ombre, l'amour ou la haine* – D.Hume - *When I enter into myself, I stumble on heat or cold, light or shade, love or hatred* - ce n'est pas dans un bloc de marbre qu'il me faudra sculpter ma statue crédible, mais *ex nihilo*.

*Le seul maître, qui nous soit propice, c'est l'éclair, qui tantôt nous illumine et tantôt nous pourfend* – R.Char. Bien que le court-circuit m'attire plus que la course au QI, je préfère la voltige au voltage.

Je dois l'essentiel de moi-même à ce qui est contre moi, ce qui me freine ou m'arrête : l'étoile qui m'aveugle, le vent qui m'étouffe, l'arbre qui m'écrase. Ce qui est avec moi décore mon âtre, mais rapetisse mon être. Aie le courage d'appeler tes Furies, ex-Érinyes infernales, - Euménides paradisiaques - les Bienveillantes.

Même l'ironie triche : au lieu de me rendre atrabilaire face à moi-même, elle me fait projeter mon fiel sur les autres. À la centième crise de défouloir je m'en aperçois, mais l'orgueil d'auteur ne me permet pas de détourner les

flèches décochées. Et, hypocrite, je balbutierai : *Qu'Apollon guide dans les airs ma flèche rapide* - Eschyle.

Je fabrique l'outil, le ciseau, ensuite je fabrique la chose, la cuillère, entre-temps, le plat, la vie, se refroidit. Mais le souci des outils, d'éloquence ou de salut, entretint de bonnes faims, aux Banquets des portiques, et de bonnes soifs, à la Cène de Gethsémani. Voilà pourquoi on meurt près des fontaines.

Le secret de mon optimisme incurable : j'attrape toute illusion d'exception, qui pénètre dans mes ruines et m'immunise ainsi contre toute piqûre de déception.

Mon français écorché fera sourire plus d'un lecteur indifférent, ce qui m'arrange : l'un des buts de ce livre étant de me rire de mes propres écorchures.

La raison de mon affection pour les impasses : toute recherche de la pureté ou de la compassion y aboutit ; n'ouvre de grands chemins que la recherche du lucre.

J'ai beau bâtir un système irréfutable, prouvant que mes plus beaux essors naissent d'un génie profond, d'une vaste angoisse ou d'une haute solitude, mon intelligence ironique lui substitue facilement une autre justification, où n'apparaissent qu'un petit amour-propre froissé ou de petites défaillances. C'est ainsi qu'on doit entretenir un sain esprit critique.

L'horreur et l'absurde devinrent spécialités des repus : *En cette vie immonde, ma gueule fut tout le temps dans la boue ! Et vous attendez de moi du pittoresque ?* - S.Beckett - *All my lousy life I've crawled about in the mud ! And you talk to me about scenery !* - c'est ainsi que les millionnaires décrivent leurs ennuis, menant à la réussite finale. Le vrai pittoresque ou le

vrai pacifique ne sied plus qu'aux loqueteux. Ma vie fut une grimace, et mon premier lecteur me reprocha l'absence de tout sourire sur ces pages convulsives.

La force devint attribut banal de tous, ce qui métamorphosa en nabots mécaniques même les géants. *La raison invoquée est comme une flèche d'arbalète : sa force est la même, que ce soit un géant ou un nabot, qui l'avait décochée* - F.Bacon - *Argument is like an arrow from a cross-bow, which has equal force though shot by a child*. Leur cible, l'homme au carquois vide ou aux flèches démouchetées. C'est l'un des symboles des temps modernes : ma peine est réelle, la flèche est pointue, l'arbalète bien réglée, - mais je ne sens ni muscle, qui se tende, ni âme, qui vibre, - je fus foudroyé par un robot.

Je crois plus en larmes versées au théâtre qu'à l'église. L'ennui de l'habitude des larmes théâtrales est qu'elles nous désapprennent à en verser de véridiques. Leçon à tirer : pratiquer la prière - une pose théâtrale entre quatre murs.

On ne connaît que trop l'angoisse du héros et la sérénité du prêtre. Je salue le martyr serein et le mystagogue angoissé. Et si Dieu, lui-même, manquait d'assurance et, à l'image de l'homme, était aussi fragile que lui ? Et la grandeur d'un philosophe serait d'apporter à l'Un ou à l'autre, - de la consolation vibrante et non pas une infâme paix ?

Quand, sur les chemins de l'action, de la contemplation ou du calcul, je suspends mes pas, pour n'entendre que l'appel du bon, du beau ou du vrai, appel obscur, troublant et irrésistible, je donnerai à cette écoute immobile, faute de mieux, - le nom ironique de chemin vers soi.

L'ironie est un genre architectural spécialisé en soupiraux, c'est pourquoi

parmi ses élèves il y a tant de spécialistes en souterrains. Je m'évade vers le sérieux de l'acte et voilà que celui-ci m'emprisonne. Les outils de l'ironie ne promettent pas d'évasion, seulement une respiration moins honteuse.

J'aime les mises en abyme ; mon indécision, qui se croyait en bout de chaîne, se regarde dans un miroir nouveau, prompte à riposter, je veux dire à réfléchir. *Autrefois j'étais indécis, mais à présent je n'en suis plus aussi sûr* - U.Eco - *Tempo fa ero indeciso, ma ora non ne sono più così sicuro*.

Mieux j'éclaire mes actions, mieux je me retrouve dans mes ombres.

La sagesse, c'est la honte, face à mes actions, et la pitié - face à mes rêves. Ainsi, je pourrai transgresser la règle biblique : *Ne sois pas sage à tes propres yeux*. Mais ne sois pas prophète dans des contrées, que tes pieds foulent. Et que tes mains ne sacralisent aucun de leurs actes. Cela fait beaucoup de tentations vaincues.

Ce qui me conforte dans mon goût des phrases sans action, c'est la détermination de tous les autres de suivre l'action sans phrases.

J'observe, chez moi, celui qui produit et celui qui choisit (*her-stellen* contre *vor-stellen*), et je penche, sans hésiter, vers le second. Ce qui ouvre la porte au plagiaire et au charlatan, mais interdit d'entrée l'oracle et le turlupin. Produire, c'est remplir les lignes de signes ; choisir, c'est barrer les lignes indignes et éclairer les lignes malignes.

La chose, pour laquelle ma tête se démène le plus, est l'immobilité de mes bras. La bougeotte des périphériques s'explique souvent par la faiblesse de l'unité centrale.

Écrire, pour moi, est une action comme bâtir des ponts l'est pour d'autres –

un frisson inconscient d'une envie de perdurer ou de me survivre (d'autres parlent de la *différance* de la mort). L'ironie m'aide à le comprendre, et j'enterre le frisson à une hauteur monotone, comme d'autres le dévitalisent à coups de piétinements égalisateurs.

D'autres se hâtent lentement vers la résolution, je fuse vers la réticence. Pour promouvoir une conviction de caporal au grade d'insinuation étoilée.

Chaque fois que je pense avoir agi pour une bonne cause, la honte me rattrape, pour me rappeler, une fois de plus, que tout bien, représenté par une action, est un blasphème, comme toute image du prophète Mahomet. *Aucune bonne action ne reste impunie* – O.Wilde - *No good deed goes unpunished*.

Il n'est pas de plus forte et irrésistible béatitude que de se noyer dans les yeux d'un être aimé ; mais, pendant un instant, je détache ses pupilles de son corps désirable, de son cœur aimable, de son âme qui sent tout et de son esprit qui voit tout, - et je vois dans ses trous noirs, monstrueux et vides, ce que ressentirait un Martien : les pupilles d'un poulpe, d'une hyène ou d'une chauve-souris qui me guette. Et devant mon miroir j'éprouverais la même horreur.

En pensant à la nuisance et au rejet de corps étrangers par le mien, je me félicite de mon narcissisme, puisque l'affection de soi ne conduit à aucune infection.

*Si je t'aime, que ce soit plutôt en hiver qu'en été* - Nietzsche - *Wen ich liebe, den liebe ich Winters besser als Sommers*. En été assourdissant, je confondrai souvent ma voix avec celle des autres. Le printemps hymnique et l'élégiaque automne me mettront en mouvement, tandis que je cherche une immobilité. Avec les chutes du mercure, il est plus facile de vivre ma chute

dans la funèbre solitude. Mettre les naissances en berne, mettre les morts en transe - tâches d'une sombre ironie. *Loin des gens qui meurent sur les saisons. L'automne* – A.Rimbaud. Porteur d'un climat ne compte pas, non plus, sur l'*éternel printemps*, promis par Zarathoustra.

Une fois mon imagination détachée des choses - deux issues plausibles : une chute à cause de la pesanteur, une ascension à cause de la grâce. Je les accompagne de pitié et d'ironie - leurs trajectoires se rejoignent. L'ironie étant égalisation du risible et de l'horrible, on comprend Pouchkine : *Le rire, la pitié et l'horreur, ce sont les trois cordes de notre imagination* - *Смех, жалость и ужас суть три струны нашего воображения*.

Qui est le vrai producteur de mon œuvre ? - le moi ? mon esprit ? ma mémoire ? mon âme ? Tant de doutes sur la paternité, et encore davantage sur la valeur de ma progéniture, ni traître ni maître ; la pitié pour le moi et l'ironie pour l'œuvre entretiennent cette profonde ambigüité : *Évoquer ou révoquer l'œuvre dans le jeu souverain de l'ironie* – M.Blanchot.

Presque malgré moi je suis réduit à l'état, où je ne peux plus nuire à personne, à l'état d'innocence ; et je découvre, que l'innocence est le boulet le plus sûr, pour nous attacher au banc des accusés.

La honte ne me quittera jamais, puisque, papillon que je suis, et fier de mes ailes, je sais, surtout à travers tout contact avec la terre, que je ne suis, au fond, qu'une larve ou une chenille, parasitant sur les fleurs.

Les ombres constitueraient un royaume (Homère) ; mais depuis le siècle des Lumières, l'art se veut républicain ; les ombres sont proclamées doubles de la lumière ou, pire, de l'objet ; mais les fantômes royaux décapités continuent à hanter mes pinceaux.

Je suis pour la démocratie et l'égalité, puisque partout, où ces valeurs sont imposées, règnent la grisaille et l'ennui, permettant de mieux apprécier l'éclat et l'enthousiasme des marginaux.

Ce qui m'éloigne de la politique, c'est qu'elle est l'art de rester fidèle à l'invariant et de sacrifier le périmé ; chez moi, c'est l'inverse qui a cours.

M'être familiarisé avec toutes les meilleures plumes du monde tua en moi le lecteur ; aucune chance que je tombe encore sur un auteur à la hauteur de Nietzsche, à l'intelligence de Valéry, à l'ironie de Cioran. La source livresque s'est définitivement tarie. De bonnes soifs ne peuvent dorénavant jaillir que de moi-même.

Je sais d'avance, que, quels que soient mes serments de fidélité à l'un des royaumes de la pensée, très rapidement je n'en serais plus un digne sujet, j'en serais même un exilé, marqué de lèse-majesté irrépressibles. C'est là où se trouve la différence entre un ironiste et un sceptique.

Ils brandissent leurs éteignoirs ; je me contente de soigner mes ombres, pour qu'elles fassent rêver d'une lumière inextinguible.

La mathématique procure tant de joie et de bonheur, à travers l'harmonie qu'on découvre dans des objets … qui n'existent pas. Une leçon à retenir, dans mes choix des éléments, avec lesquels je chercherai à bâtir mes plus ambitieux édifices ; il faudrait peut-être tenter de serrer mes contraintes jusqu'à ce que mes objets trop évidents - murs, toits et fenêtres - s'effacent de la réalité indéfinissable, pour atteindre à une rigueur de rêve, aux ruines et souterrains imaginaires, ces applications biunivoques d'une tour d'ivoire.

Je compose des ombres, sans pouvoir identifier ou développer la lumière et en enveloppant, jalousement, les choses, qui les projettent. L'expérience

montre, que prétendre connaître les coordonnées de l'astre ou les contours des objets nous rend transparents, c'est-à-dire sans visage ni ombre.

Les absurdistes voient le conflit central - entre l'irrationalité du monde et le besoin de clarté, qui travaillerait l'homme ; je vis du besoin de l'insaisissable, qui me donnerait un vertige assez fort, pour que je le traduise en musique ; et le monde me subjugue par sa merveilleuse rationalité. À la rébellion d'absurdiste je préfère l'acquiescement d'ironiste.

J'admirai autant d'aveuglements brillants, que je détestai de lucidités pâles.

Ils vivent en robots et, sur leur lit de mort, se découvrent hommes. Je vis en homme, mais reconnais, de plus en plus, être réduit en profondeur, comme tous, à une affreuse machine. Heureusement, il reste l'épiderme.

L'assommant ennui des penseurs du temps (H.Bergson) ou de l'espace (G.Deleuze) aide ma propension naturelle à fuir la réalité, pour m'amuser auprès de l'inexistant intemporel.

Je suis pour la dialectique de la chaîne ouverte, du pointillé. La synthèse, qui ne froisse pas mon goût des thèses parcellaires, est une synthèse ironique, jouant sur la substitution ludique de langages, tandis que toute synthèse logique est source d'un mortel ennui.

Le médiocre cherche le *complexe*, l'énumération de parties *constantes* et grossières d'un tout. Le profond oppose le *multiplexe* (Leibniz) du réel à la pauvreté de l'imaginaire. Le subtil trouve l'*implexe* (Valéry), un modèle s'ouvrant à l'unification par substitutions de *variables* délicates. Le fou se déverse dans l'*explexe* (A.Rimbaud), où tout n'est qu'opérandes symboliques sans structure d'arbre unificateur. Le robot optimise le *simplexe*. Ce que je prône, moi, pourrait s'appeler *exciplexe* - recherche

d'une stabilité dans l'excitation.

Ce sont bien des attributs du néant - mystère, hauteur, résignation - qui remplissent le mieux mon vide exigeant.

J'attribue de bonnes notes : excellence en philosophie – F.Schiller, Valéry, Rilke, B.Pasternak ; excellence en poésie – Héraclite, Nietzsche, Heidegger. Tous les premiers méritent les deux.

J'entamai ce livre dans la joie d'un chaos prometteur et évanescent ; je l'achève dans la gêne d'un système bâti malgré moi, système redoutable et définitif. Je n'eus aucune velléité d'ordre ; ma volonté de puissance put se passer de volonté de système. J'eus beau ne pas suivre un chemin - un chemin me suivit.

L'ironie du désordre et de l'ordre : plus je respecte l'un, plus je succombe à l'autre. Ne pas oublier que l'ordre impératif vient de l'esprit et le désordre émotif – de l'âme ; une vie complète a besoin de tous les deux, comme la musique faisant appel aux aigües et aux graves.

Si je suis prêt à décocher ma flèche d'Apollon, je me retrouverai dans la pose de G.Tell, la pomme croquée par des autres, mon héritier mutilé et moi, sans la seconde flèche, pour m'en venger.

Jamais je ne me sens plus près d'une harmonie vitale que lorsque je vis *en désaccord* avec la vie.

D'autres cherchent la paix - en cultivant la révolte et l'angoisse. J'élève ma tour d'ivoire pacifique, au milieu de mes ruines résignées. La paix en est la forme, pour mieux préserver un fond lancinant. Les profondeurs sont vouées à la mesure imperturbée des ondes, et la hauteur - à l'écoute

incertaine de la musique. J.Boehme a tort : *Qui ne désire que son repos, ne connaît pas ses propres profondeurs* - *Wer sich nur um seine Stille kümmert, kennt seine eigene Tiefe nicht* - il ne connaîtra surtout pas la hauteur divine.

J'aime manipuler ce qui peut me trahir à chaque instant. C'est pourquoi j'aime le français, mon ami idiolecte.

Ce qui est fascinant dans l'arbre abstrait, c'est que, après de subtiles substitutions, on puisse placer ses racines ou ses fleurs dans n'importe laquelle de ses parties, comme ses ombres ou ses fruits. *L'âme sèche est excellente, avec son feu toujours vivant* - Bhagavad-Gîtâ. Et l'on parierait, que les fruits à admirer y précèdent les fleurs à goûter. Comme mon étoile, que je vois dans une profondeur, et qui me permet de projeter mes ombres - vers le haut, que n'habitent que des rêves ; tout le contraire de l'étoile-pensée de Nietzsche, répandant sa lumière sur *chacun*, vers *en-bas* (*zu jedermann hinunterleuchten*).

Celui qui dit, que Spinoza est le plus grand des philosophes, a la même image à mes yeux que celui qui tient Nostradamus pour le plus grand prophète et S.Freud pour le meilleur connaisseur de l'âme humaine - un charlatanisme génialement réussi à travers un langage violemment neuf. Serait-ce un trait commun des meilleurs des métèques, des Juifs ?

Par l'ironie, j'appris à ricaner de mes débandades au lieu d'en rougir ou de m'en étonner. Le rire - au dehors sans vie, le rouge - au front sans pli, l'étonnement - à l'âme sans prix. La ruine implicite perce dans le triptyque : étonnement, ironie, élan - à vivre simultanément !

De la modernité de ma démarche : je prône la discrétion *catastrophique* (R.Thom) ou l'irréversibilité *chaotique* (I.Prigogine) - dans la *trajectoire* du regard, dans l'*onde* de l'émotion, dans le *champ* de l'intuition.

Le souci des hommes de paraître originaux et rebelles est si commun, qu'ils en devinrent parfaitement interchangeables et inoffensifs. *L'homme s'épanouit : toujours plus intelligent, douillet, médiocre, indifférent* - Nietzsche - *Es geht ins Klügere, Behaglichere, Mittelmäßigere, Gleichgültigere - der Mensch wird immer „besser“*. Il sait où loge son soi et ignore la demeure de son âme. Je me sens de plus en plus seul à *penser* comme tout le monde et à *sentir* comme un ahuri !

La seule jeunesse qu'on puisse préserver dans la vieillesse, c'est de recommencer à ne reconnaître que soi-même, sans être discourtois avec Mozart, Nietzsche ou Valéry. Du désir de voir le scintillement du monde, je passerai au regard sur mon propre étincellement.

Au début, je suis porté par le temps ; à la fin, je n'en porte que des extrapolations, vers le passé grandissant et vers l'avenir s'effilochant. Je commence par déployer mes ailes, et je finis par les ployer comme un fardeau ou pour cacher mes bosses.

La mer n'est pas mon élément naturel, d'où ma phobie de la profondeur, toujours compassée. Pourtant, l'homme de la mer, le solitaire, n'a rien à apprendre de l'homme de la forêt, du grégaire. Du *Waldgänger* (ermite de la forêt), je devins *Baumsänger* (chantre de l'arbre). Enfant de la forêt, je devins idolâtre de l'arbre *ironique*, surtout grâce aux veillées transfiguratives dans la hauteur de la Montagne *comique* (Nabokov).

Ma sensation d'exilé naît d'une fréquentation assidue des frontières, que je finis par ressentir comme le milieu même de mon existence. L'homme, serait-il réduit à la communication avec le monde ? Serait-il privé de noyau ? *L'homme n'a pas de territoire intérieur souverain, il est toujours et tout entier - aux frontières* – M.Bakhtine - *У человека нет внутренней*

*суверенной территории, он весь и всегда на границе*. Ma voix émanerait des membranes plutôt que des cordes intérieures.

Je dénigre tout chemin, car toutes les *constantes universelles* - vitesse, gravitation, quantum d'action - s'y donnent rendez-vous. Je leur oppose mes *variables inexistentielles* de la complémentarité, décorant l'arbre déchu de la causalité.

Les hommes, face aux portes closes, se démènent dans la recherche de bonnes clés. Dans mes ruines, j'ai une belle collection de clés, pour lesquelles j'invente de secrètes serrures. Les plus beaux trésors de rêves appartiennent aux porteurs de sésames.

Je ne touchais aux arbres - de connaissance, de vie, de création - qu'une fois sorti de ma forêt natale, qui me cachait tout arbre.

Je découvre ma caverne - je touche à la profondeur ; j'en fais des ruines - je deviens accessible à la hauteur. *Ton essence vraie n'est pas cachée au fond de toi, elle est placée infiniment au-dessus de toi* - Nietzsche - *Dein wahres Wesen liegt nicht tief verborgen in dir, sondern unermesslich hoch über dir*.

L'inaboutissement extrême, qui me place devant un fait inaccompli, que je reçois avec une résignation inexploitée.

Ils manquent d'espace ou de temps, pour développer leurs idées ; moi, pour envelopper mes mots, je n'ai besoin que de deux lignes en relief, une page entière me flanquant l'ennui et la trouille. *Le pauvre en pensées pense : on ne possède la pensée que tout prête, on n'a qu'à la revêtir de mots* - K.Kraus - *Der Gedankenlose denkt, man habe nur dann einen Gedanken, wenn man ihn hat und in Worte kleidet*. Les pensées sont d'interchangeables mannequins, pour le haut couturier qu'est le maître du mot.

Pour m'élancer à l'assaut des cieux, toute échelle, même celle de Jacob, même sans marches, est dérisoire. Rien ne vaut, en matière d'ascensions, un bon altimètre pipé, au milieu de bonnes ruines, où je reste couché.

Je ne me considérerai vraiment sans abri que le jour, où se sera accomplie la vision de Lucain : *Les ruines mêmes ont péri* - *Etiam periere ruinae*.

Je ne suis ni l'homme de la lumière, ni l'homme de l'un des quatre éléments, ni l'homme de la quintessence - je suis l'homme du septième jour, homme du dieu couché et désœuvré, réfléchissant sur le Verbe à venir.

Les citations de ce livre ne jouent que des rôles de comparses. De mon banc des accusés, je *cite* à comparaître ces témoins à charge (Messieurs *Teste*), qui me rappellent des faits, que je n'ai pas accomplis. *J'avoue être cerné par la menace des fautes, que je n'ai pas commises* – J.Cocteau. Ce livre n'est pas un *cento*, bien que J.G.Hamann en ait fait un style respectable.

La pureté, la traversée filtrante des quatre éléments : je succombe aux bacilles de l'eau, m'entache de la suie du feu, me contamine du virus de l'air et finis par me donner au ver de la terre.

Du bon usage de nos sens : je me bouche les oreilles - le monde danse sous mes yeux ; je clos mes yeux - mon âme se met à chanter ; je ferme ma bouche - et je découvre de nouveaux arômes ; je me pince le nez - un pressentiment d'un bon goût m'envahit ; je refuse de toucher aux choses - et j'en suis touché par les meilleures.

Ils se réjouissent chaque fois, que leurs yeux s'ouvrent - pour comprendre ou prendre ; je me félicite chaque fois, que je parviens, enfin, à les fermer - pour m'abandonner ou donner. *On jouit seulement de ce à quoi on*

*s'abandonne* – C.Pavese - *Si gode solamente ciò in cui ci si abbandona*.

Je maîtrise l'étendue en jouant de l'accommodation de mes yeux ou des foyers de ma loupe ; en profondeur, je prendrais plutôt un microscope de ma tête, et en hauteur - un macroscope de mon âme.

Vu mon goût de ruptures et de capitulations, rien d'étonnant, que je suive à l'endroit la règle ; *sauter pour mieux reculer*, que tout le monde applique à l'envers.

J'aborde les sons et couleurs en termes si abstraits, que mon discours n'intriguera que les sourds et aveugles - le point zéro des sens et du sens.

L'originalité ne sert à rien dans les affaires courantes, elle est capitale dans la création d'*entreprises*. Ce qui détruit le plus sûrement notre originalité, et notre créativité, c'est le commerce avec les intelligents. L'écrivain doit fuir les capitales, pour ne pas gâter ce qui nourrit l'originalité, - ses propres matières premières. Cioran n'aurait jamais dû vivre à Paris, au milieu de ses collègues, où son talent fut gâché par la place, qu'il accorde aux calomnies, humiliations, recensions. Je connus les deux capitales mondiales les plus passionnantes : il fallut bien y affermir mon souffle, pour respirer – ailleurs.

Ce que j'écrivis est chimiquement inerte, physiquement neutre, mathématiquement aporistique. Je ne m'attends ni aux réactions de fusion, ni aux courants de sympathie, ni aux corollaires fraternels.

C'est en fuyant la sensation d'assiégé - *environné de néant* (Sartre) ou *cerné par l'être* - Heidegger - *besessen vom Sein* - que je me trouve au milieu de mes ruines, obsidionales de l'intérieur.

Le premier texte en français, que je lus en entier, s'intitulait : *Sur la*

*détermination d'un système orthogonal complet dans un espace de Riemann symétrique clos*. Et tout naturellement, un premier écho fraternel, ma thèse, se pencha sur les *fonctions sphériques sur les espaces compacts*.

La maîtrise des idées n'apporte pas grand-chose à la qualité de mes valeurs, mais elle présente un intérêt purement prophylactique : je m'injecte des avis, de plus en plus empoisonnés ; les idées, tout de suite, m'en immunisent ; et je finis par ne plus m'aliéner le moindre point sur un nouvel axe entier de valeurs – je me dévouerai, libéré d'attachements pesants et unidimensionnels, aux vastes ailes des émotions ou des mots.

C'est par le genre de l'édifice à ériger qu'on reconnaît la stature de son artiste. Aujourd'hui, dominent les bureaux, aéroports, hôtels, bistrots. Disparaissent les châteaux en Espagne et les prisons : *Ne fais pas de tes pensées une prison* - Shakespeare - *Make not your thoughts your prison*. Moi, avec mon rêve (*dont nous sommes faits* !), je continue à bâtir, au passé, une tour d'ivoire, qui, au présent, se présente comme des ruines.

Je procède en moi à un évidement béni, en ne m'emplissant que de ce qui m'épuise. *Plus profondément le chagrin creusera votre être, plus vous pourrez contenir de joie* – Kh.Gibran - *The deeper that sorrow carves into your being the more joy you can contain*.

Je n'ai pas assez de foi pour croire dans le scepticisme.

À l'origine de mes meilleures espérances se trouvaient des pertes, suivies de l'étonnement de pouvoir me passer des choses perdues ; mon désespoir, lui, poignait surtout des acquisitions, qui m'asservissaient.

Plus bête est mon interlocuteur, plus la vérité devient le seul outil de communication fiable. Et je m'y embête…

Plus je parie sur la force et plus sombre est le pessimisme qui, immanquablement, s'ensuit. À comparer avec l'optimisme, qui accompagne les pensées nées de la faiblesse et des capitulations. Que mon idée-force soit : la fuite doit toujours figurer parmi mes maîtres-mots.

De l'accélération du progrès : pas un seul dieu nouveau depuis deux mille ans, pas un seul philosophe nouveau depuis cinquante ans, pas un seul poète nouveau depuis vingt ans. Et le dernier homme nouveau, R.Debray, je le croisai il y a cinq ans…

Lorsque, en cherchant la paille dans l'œil de mon prochain, j'entends que, n'étant pas autochtone de *souche*, je devrais chercher la *poutre* dans mon propre œil, je m'insurge contre ces deux ruines de l'arbre, dont je n'assume l'avenir que sous forme des *cendres*. Mourir, ni par le temps ni par la main des hommes, mais d'une fusion-unification entre l'air des mots, le feu de l'âme et cette terre française, qui me met près de ses meilleures fontaines, dont l'eau me reste intouchable.

L'intello français étant absorbé par la spiritualité du jazz ou de W.Allen, je dois faire appel aux Valaques pour appuyer mon intérêt à Port-Royal ou au salon de madame Geoffrin.

La raison de mon affection pour les impasses : toute recherche de la pureté ou de la compassion y aboutit ; n'ouvre de grands chemins que la recherche du lucre.

Dans ma géométrie *spirituelle*, les deux dimensions de la platitude s'appellent temps et espace, sujets mystérieux, mais dont l'étude n'a jamais produit de mystères ; sur la troisième dimension naît la dialectique entre le haut et le profond, où aucun mystère n'affleure, on ne peut y compter que

sur ses propres vertiges, pour creuser ou pour s'envoler. La bonne dialectique n'est pas une neutralisation, mais une unification.

Plus lucide est la conscience de mon impuissance, plus résolument je veux ne vivre qu'intensément.

Mon talent (intellectuel, poétique ou donjuanesque), est-il si nettement au-dessus du talent pragmatique de l'homme qui a réussi, pour que je puisse traiter les hommes, qui ne s'aperçoivent pas de moi, d'aveugles ? Tant de perles pourrissent dans des coquilles sans vie, dans des profondeurs polluées par des chercheurs d'épaves.

Mon arbre est un compromis, ou mieux - une union, ou encore mieux - une unification entre le matérialisme et l'idéalisme : j'admire l'existence même des constantes dans l'univers de la matière et j'admire l'essence même des variables ou des inconnues, dont est capable l'univers de l'esprit. Mais l'admiration, c'est un autre nom pour désigner la caresse, qui est le commencement ou la racine de tout.

Si je devais choisir, comme tout le monde, un contraire ou un complément à l'*être* (comme *devenir, temps, avoir, néant, destin, événement, étant*), je prendrais la *représentation*, qui, pour l'œil, semble recouvrir l'ensemble de l'être, mais pour l'esprit, en laisse une infinité d'aspects irreprésentables ou insondables.

Je veux chanter, en poète, l'esprit ou l'amour, la vie ou l'âme, et voilà qu'un zoïle bienveillant *devine*, que ce ne sont que des représentations de l'*être* (ou, pour paraître plus savant - de l'*ousia*), - me voilà proclamé métaphysicien, et mon chant promu ratiocination.

La grisaille écologique au service de mes couleurs égologiques : je cherche

à protéger mes *paysages* des cadres trop moutonniers et à lutter contre le *refroidissement* du *climat* de mes étoiles dans des trous noirs robotisés.

Mon entreprise de réhabilitation des ruines s'apparente davantage à l'élévation de la Tour de Babel qu'à l'imagination d'une tour d'ivoire (il faut être Nabokov, pour que ce soit la même tour), puisque mon refus de la langue unique est plus radical que le chipotage autour du choix des fondations, qu'il s'agisse du sable, des souterrains ou des cartes.

Mes ruines sont un compromis entre une église et un tombeau, où s'entremêlent l'ouvert du ciel et le fermé de la terre, le dehors des appelés et le dedans des élus, la verticalité des voûtes et l'horizontalité des racines, le ver du doute et le ver certain.

La citation m'offre un excellent moyen de fuir les casernes et les salles-machine, et de ne m'entourer que de ruines, que je crée moi-même, en escamotant ou en démolissant le contexte de cette citation et en la renvoyant à ses origines, au point zéro des fondations et des styles.

De l'humour grinçant : quand je lis les longues jérémiades des professeurs sur le déclin apocalyptique de la culture, je me dis qu'il y a, en effet, un signe réel de ce cataclysme – on imprime leurs exercices et l'on refuse les miens.

En cherchant les vertus de la jeunesse, on tombe sur ce côté mystérieux de notre sens esthétique : j'ai beau fouiller dans tous les avantages, que traditionnellement on attache à l'âge tendre, je n'en retiens que la beauté physique, ou, plus précisément, ce qu'on tient pour telle. La pureté, l'innocence, l'énergie, la force, l'élan, la créativité, le rêve, l'espérance et même la fraîcheur appartiennent à un autre âge.

Quand je lis toujours les mêmes litanies sur les *profondes mutations bouleversant les fondements*, je sais, que ce sont des commerçants, des journalistes ou des professeurs de philosophie, qui analysent ainsi les achats de véhicules, les faits divers ou les publications académiques, pour déjouer l'ennui et la platitude. Qui tend encore vers la hauteur des invariants immuables ? - des vagabonds, des exilés, des ratés…

Quand j'ai compris, que moi, comme tous les autres, j'emprunte tous mes sujets, mes objets et même mes projets - aux autres, et que je ne peux rendre ma nature la plus immédiate et la plus mystérieuse que par des artifices, dont moi-même, je suis le premier à être surpris, j'accepte, sourire ironique aux lèvres, d'être traité d'artificiel et d'emprunté.

Pour ne pas se déchaîner, ils veulent vaincre leur soi connu. Je me déchaîne, m'étant soumis à mon soi inconnu.

Le rasoir d'Ockham ou la raison suffisante de Leibniz feraient partie de mes arsenaux de contraintes, si je pouvais leur trouver une bonne cible victimale.

Les absences, ce qui fut soigneusement évité - les choses, les angles de vue sur les choses, les idées consensuelles - contribuèrent peut-être davantage à la qualité de ce livre, que ce qui s'y faufila à travers ces mailles des contraintes, pour, de présent, devenir donné - des cadeaux gratuits aux dons précieux.

L'horreur et l'absurde devinrent spécialités des repus : *En cette vie immonde, ma gueule fut tout le temps dans la boue ! Et vous attendez de moi du pittoresque ?* - S.Beckett - *All my lousy life I've crawled about in the mud ! And you talk to me about scenery !* - c'est ainsi que les millionnaires décrivent leurs ennuis menant à la réussite finale. Le vrai pittoresque ou le

vrai pacifique ne sied plus qu'aux bouseux. Ma vie fut une grimace, et mon premier lecteur me reprocha l'absence de tout sourire sur ces pages convulsives.

Les repus, s'enquiquinant dans leurs bureaux citadins, se répandent en louanges sirupeuses et pathétiques de la bonne nature. Moi, ayant connu la famine et les bêtes féroces, au milieu de la nature la plus sauvage de la planète, je finis par apprécier surtout le ton ironique et maniéré des salons parisiens.

La perfection mécanique (en solution de problèmes humains) n'a rien à voir avec la perfection organique (le problème du mystère divin). Dommage que mon vieux Voltaire n'ait pas compris la perfection du *meilleur des mondes possibles*, que prônait mon ami Leibniz, qui m'est si proche par ses horizons, par sa culture linguistique, par son expérience et même peut-être par ses origines.

Ils écrivent paisiblement au salon, en compagnie des dieux du foyer, protégé contre les caprices du ciel. Que peuvent-ils comprendre d'une écriture, née dans des ruines, désarmée et vulnérable, face à son étoile, sans connaître de lieu à soi ? Ses dieux l'y abandonnent, et l'inquiétude remplit son exil.

Il est bien qu'on prenne un auteur pour un arbre, mais il faut le prendre en tant que climat et non pas comme enchaînement de saisons, aboutissant, inexorablement, à la pourriture et à la souche. Si j'ai plus besoin de vitamines que de hauteur ou d'ombres, de profondeur ou de fleurs, je serai rapidement déçu. Il aurait mieux valu que je restasse avec une forêt, plutôt qu'avec un arbre. On reconnaît les grands par la préférence qu'ils accordent à la floraison, plutôt qu'à la cueillette.

Je dois disposer d'un bon exposant, supérieur à l'unité, pour élever la vie au maximum de sa puissance ; d'autres préfèrent des multiplications : *La santé, c'est l'unité qui fait valoir tous les zéros de la vie* – B.Fontenelle. Dès que je la mets en place d'honneur, elle se gonfle d'importance et ajoute un nouveau zéro.

L'harmonie entre le monde, dans lequel je vis et le monde, qui vit en moi, est préétablie ; nul besoin d'un génie quelconque, pour la créer. Le génie vit du second de ces mondes et ne découvre le premier qu'à travers la merveille des échos ou correspondances non-calculés et irrésistibles.

On met la barre trop bas - on profane son feu sacré, aspiré vers la hauteur ; on la met à la juste hauteur de ses talents - on devient inaudible, sans relief, au milieu des autres voix interchangeables ; enfin, en la plaçant trop haut, on est victime de son vertige, que les autres prendront pour une tempête dans un verre d'eau. La morale : libère-toi de buts, consacre-toi à l'élan et aux contraintes.

Partout j'entends la plainte : *tout n'est qu'apparence, absurdité, impermanence – comment ne pas se pendre !* À la place de cette horreur je vois plutôt une réalité pleine de sens et de constantes et qui ne m'inspire que l'ennui.

Du meilleur usage de mon trésor d'incertitudes : avec cette collection d'inconnues je décorerai mon arbre de nativité, en souvenir des visitations fécondes de l'esprit, suivies d'enfantements heureux de l'âme, pleine de grâce. La maxime est cet arbre sauveur, tendant ses rameaux de pitié et de honte, à unifier avec le monde naissant.

Je m'agrippe à l'arbre, me prenant pour un rossignol ; j'ouvre les yeux, m'observe et me découvre caméléon qui, ailleurs, serait trop visible ; je

referme les yeux et me flagorne de n'être qu'une chauve-souris ou une chouette.

Si je veux être guidé par le clair de lune ou apercevoir l'aurore avant les autres, je dois être prêt à porter des bleus, au front et à l'âme, et avoir souvent les yeux pleins de rosée.

Je veux être regardé et pas tellement - entendu (fuir le phénomène des oreilles d'âne - les plus longues et donc les plus hautes !). Le regard, pour atteindre une certaine hauteur et contrairement à l'ouïe, doit avoir traversé un bon cerveau.

Les plus belles pensées sont au féminin, et j'en apprécie souvent le visage en jetant un coup d'œil discret sur ce qu'elles ont derrière elles. Malgré toute l'excitation malsaine, je pourrais leur garder mon respect, exactement comme avec les femmes.

Comment rencontre-t-on le mystère ? - je lui tombe dessus, ou j'en suis saisi, ou il se révèle à moi – toute recherche, en revanche, y est stérile ou risible. Si je ne fais que le chercher, voilà ce que risquent d'être mes trouvailles : *L'hominité de l'homme, le fait de la quiddité humaine, est une ipséité, et partant – un mystère* – V.Jankelevitch – c'est tout comme : *la limacité de la limace, l'effet de l'essence limacique, est une accidentalité, et, à l'arrivée, - une blague*.

Je dépensai tant d'énergie pour caricaturer les points de vue de mes adversaires virtuels, tandis que tout ce travail pâlit, face à ce que formule ce rat de bibliothèques : *Travailler dur contre la pure subjectivité de l'action, contre l'instantané du désir, ainsi que contre la vanité subjective des émotions et l'arbitraire du goût* - *Die harte Arbeit gegen die bloße Subjektivität des Benehmens, gegen die Unmittelbarkeit der Begierde, sowie gegen die*

*subjektive Eitelkeit der Empfindung und die Willkür des Beliebens* - indépassable comme matière à bonnes contraintes ! Niez toute cette sagesse de robot, mot par mot, et vous me reconnaîtrez !

Je prône *la contrainte, l'acquiescement, le rêve* ; je lève la tête, je vois l'intellectuel lambda – il est *libre, rebelle, au contact avec la réalité* – je comprends que j'y suis un intrus, un ennemi ou un fantôme.

Les rythmes devinrent si mécaniques, que mes strophes toniques ne seraient pas entendues, rien que pour être prises pour syllabiques.

Au lieu de patauger dans l'*essence de la profondeur* (*das Wesen des Grundes* - Heidegger), dont la plate existence me barbe, je plane dans l'inexistence de la hauteur, son universalité me suffit.

Le médiocre aime la peinture de la fin du monde, le scientifique en scrute le commencement, et l'ironique cherche, chez les deux, de la hauteur, celle d'un déluge ou celle d'une source, pour y deviner la solution d'une vie humaine ou le mystère d'une vie divine.

Je tiens à l'écriture des commencements ou du premier matin du monde, par réflexe agacé contre le beuglement ambiant sur la fin du monde.

C'est en position couchée que je fus visité par les paroles les plus aguichantes. Ni l'agitation de Nietzsche : *Les seules pensées valables me vinrent pendant mes marches* - *Nur die Gedanken, die mir während meines Spaziergangs einfallen, haben Wert*, ni l'assiduité de Flaubert : *On ne peut penser qu'assis* - ne me conviennent.

*La raison invoquée est comme une flèche d'arbalète : sa force est la même, que ce soit un géant ou un nabot, qui l'avait décochée* - F.Bacon - *Argument is*

*like an arrow from a cross-bow, which has equal force though shot by a child*. La force devint attribut banal de tous, ce qui métamorphosa en nabots mécaniques même les géants. Leur cible, l'homme au carquois vide ou aux flèches démouchetées. C'est l'un des symboles des temps modernes : ma peine est réelle, la flèche est pointue, l'arbalète bien réglée, - mais je ne sens ni muscle, qui se tende, ni âme, qui vibre, - je fus foudroyé par un robot.

Les avis tranchés et justes, en général, me viennent, quand je suis debout, quand je marche ou parle, mais leur vertige nuancé ne m'atteint que quand je danse, chante ou suis couché. *Couché, j'ai souvent un avis, mais une fois debout - tout un autre* - G.Lichtenberg - *Ich habe oft eine andere Meinung, wenn ich liege, und eine andere, wenn ich stehe*.

*Le corps habite en trois étages : la tête, la poitrine, le bas-ventre. Souvent on réclame, que les habitants des étages inférieurs et supérieurs fassent moins de tapage* - G.Lichtenberg - *In drei Etagen lebt der Leib : der Kopf, die Brust und der Unterleib. Ich wünsche öfters, daß sich die Hausleute der obersten und untersten Etage besser vertrügen*. De jour, je devrais me réconcilier avec mon voisin d'en haut, de nuit - avec celui d'en bas. Hors du temps, Salomon et S.Freud se repentent devant Jésus. *Le corps est outil de l'âme, et l'âme est outil de Dieu* - Plutarque - l'âme serait donc l'outil, servant à fabriquer ou animer d'autres outils – l'un des métiers les plus nobles ! L'âme représente l'esprit et interprète le corps.

*La «profonde» réflexion allemande n'est souvent qu'une pénible digestion* - Nietzsche - *Das «tiefe» deutsche Überlegen ist oft nichts anderes als ein schmerzliches Verdauen*. Vu d'une époque, où, surtout, on *mâche* et remâche, en n'*avalant* que pour remplir des cases d'une mémoire mécanique, - *digérer* ne me paraît pas si ennuyeux. Bien que je reste partisan inconditionnel de *goûter*.

*L'ironie est le masque qu'emprunte la pitié de soi-même* – Cioran. Les orgueilleux portent leur pitié aux autres, sans masque, tous crocs dehors. Le contraire de l'ironie est le visage découvert. Rappelle-toi, que le pathos du *oui* nietzschéen ne s'arrêtait qu'aux deux anicroches : la pitié et l'ironie, le tragique et le comique. Formant, souvent, une balançoire : *Il se vante, je l'abaisse ; il s'abaisse, je le vante* - Pascal. Je me proclame grand - et, tout de suite, ma misère m'inonde ; je reconnais ma misère - et une grandeur insoupçonnée monte à mes yeux baissés.

Dans le mot, ni l'on ne se dénude ni l'on ne se dissimule, dans le mot on crée, on crée une requête, nécessairement ironique (*ironie* voulant dire interrogation), et dans laquelle je dois briller soit par ma présence soit par mon absence. Au cours de l'interprétation de cette requête se produisent des rencontres inattendues des objets (*Protokollsätze*) qui, hors de mon discours, pouvaient s'ignorer. Parmi les subjugués par le mot, on trouve surtout poètes ou tyrans, ces amateurs des régions inexplorées, vers lesquelles les mots bâtissent des ponts.

C'est en latin que j'aurais dû chanter la hauteur comme je la sens : avec *altitudo* on n'est jamais sûr si on a affaire à la hauteur ou à la profondeur, et c'est le thème essentiel du *Cimetière Marin* de Valéry, où le *toit tranquille* n'est autre que la surface de la Mer, avec les deux Azurs, en hauteur et en profondeur, chantés jadis par M.Lermontov.

Il est bien des lieux, où ne peut aller mon français ; je suis forcé d'y inventer du gascon. Je devine l'étendue de mes gasconnades involontaires, dont doit se gausser le bon français.

Je devrais frapper chaque mot, comme je frappe une balle de tennis, - au beau milieu, pour que mon énergie suive le point visé. Si ma raquette est en

désaccord avec mon corps ou si elle n'est que d'emprunt, ma frappe risque ne produire qu'une langue de *bois*.

Un écrit parfait se conçoit à deux : par un talent, excité par la langue consentante et entreprenante. C'est de la procréation. Et c'est avec un brin de chagrin ironique et frustré que je me dis astreint à une simple création, puisque la langue française reste de marbre, face à mes avances désespérées.

Être original dans ses idées est une gageure presque impossible ; aucun nom, à part celui de Valéry, ne me vient à l'esprit. Tous répètent, imitent, transforment. Ou bien sont incapables de métaphores, ce qui fait dégringoler leurs idées. Les idées font partie du patrimoine collectif ; je ne peux faire parler mon visage que dans le mot, muni de musique et d'ironie. Je garderai mes mots au fond de mon âme, tandis que mes pensées rejoindront les esprits des autres, pour s'y dissoudre.

Devant l'échiquier de la vie, mon Dieu est une belle combinaison à sacrifices. Le leur est, le plus souvent, - une bévue (Nietzsche).

Avec un examen de près, je gagne en profondeur, avec un regard de loin - en étendue ; mais en sachant unifier les deux, le scepticisme et l'ironie, je fais preuve de ma hauteur.

Mon soi inconnu est assez éloigné de l'en-soi hégélien (qui s'exprime, tandis que le soi inconnu ne fait qu'imprimer), mais il est assez proche du Dieu le Père, surtout dans ses rapports avec le Fils, ce soi connu, engendré par une voie non naturelle, et qui ne cherche qu'à traduire la volonté du Père ; pour observer leurs relations impénétrables, on aurait besoin d'un esprit, sain ou Saint.

Je ne conçois qu'un Dieu de repos ; les bras révèrent le Dieu de repas et de repus, et la raison - Celui du trépas.

Le jour, où même la Place Rouge sera grise d'ennui, je regretterais peut-être les jours, où elle était déjà noire de monde, encore blanche de neige, et même verte de peur.

Je dois être le seul au monde à porter la même familiarité à la taïga et à la Méditerranée et je certifierais qu'en Sibérie et en Provence, le ciel n'écoute que des demandes impossibles. *Le Sibérien demandera-t-il au ciel des oliviers, ou le Provençal du klukwa ?* - J.de Maistre. On partage l'olivier avec des généraux ou avec des colombes ; le klukwa - avec des ours ou avec des évadés des bagnes. À l'écart des moutons et des robots.

L'avenir appartient aux nations, qui réussissent à se débarrasser du doute. L'ironie de l'histoire est, que ce mouvement, salutaire pour les hommes et suicidaire pour l'homme, est lié au nom de celui qui érigea en norme la forme la plus triviale du doute - Descartes. Le dernier à douter en Allemagne fut E.Jünger ; je ne sais où j'aimerais le croiser, à l'Hôtel Raphaël ou dans les tranchées du Caucase, avec une plume ou avec un fusil ? Le doute - la sourde certitude d'avoir quelque chose à se reprocher - ne survit qu'en Italie et en Russie.

Ils m'invitent à chercher la vérité dans ma vie ; mon tempérament cherchera à insuffler la vie à mes vérités ; et enfin mon ironie p(t)rouvera, que la vraie vie est grise (c'est l'inventée qui grise) et que la vérité vivante est bête (n'éblouit que l'abstraite).

Celui-ci ne narre que des vérités - impossible de ne pas être d'accord avec lui ; son récit n'est que cohérence et suite dans les idées - et je m'y enquiquine à mort ; cet autre est fragmentaire, on ne voit pas où il veut en

venir, il se perd et me perd - et, dans sa compagnie, je me sens lucide et fraternel.

Même l'arbre pousserait en suivant des syllogismes (Hegel). *Il n'y a que Dieu qui sache comment le syllogisme s'exécute en nous* – D.Diderot. Même le Verbe se laisse définir par une grammaire (générative, transformationnelle ou de ré-Écriture !). C'est pourquoi je dédaigne l'arbre des saisons, pour me réfugier dans l'arbre du climat.

Pour le langage commun, je suis en permanence dans le faux (dans ces écarts, qui sont à l'origine de mon propre langage). Si je me moque des autres, cette moquerie concerne la rectitude et la certitude de leur marche vers un vrai sans éclat. Bref, je suis l'exact opposé de l'homme d'esprit, tel que le voit N.Chamfort : *Il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux*.

Parfois, la mer présente des avantages *agricoles*, par rapport à la terre, puisqu'on peut *labourer la mer sans moisson* - Homère - et laisser toute semence aux messages des bouteilles jetées à la mer, à destination de ceux qui s'intéresseront à ma race plus qu'à ma trace. Je choisirai pour patron Poséidon, fort et profond, seul capable de rendre leur hauteur aux bouteilles coulées. Comme les Stoïciens - avec la force d'Héraclès, les Sceptiques - avec la profondeur d'Hadès. Et je m'acoquinerai avec la nymphe Calypso, celle qui voile, que j'associerai au dévoilement apocalyptique.

Je voudrais réhabiliter la méta-action, l'action sur la volonté, visant la puissance, le commandement et la maîtrise de noumènes, inexistants et mystérieux, et professant une certaine indifférence face aux phénomènes, problématiques et criards.

La marche, que j'aille trop loin ou juste ce qu'il faut, m'apporte de la certitude et m'apprend des limites de l'accessible ; la danse m'enivre de vertiges et me fait découvrir des limites inaccessibles. Savoir que *seul celui qui tente d'aller trop loin peut, éventuellement, découvrir jusqu'où l'on peut aller* - T.S.Eliot - *only those who risk going too far can possibly find out how far one can go*. Quand je sais, que tout ce remue-ménage n'a d'autre finalité qu'aménagement d'étables, je me moque des bornes et j'évite des cornes. L'important, ce n'est pas découvrir, mais couvrir, couvrir d'auréole, d'écran, de brume. Mais pour cela, il vaut mieux rester loin des routes.

De tous les désirs, le moins bien articulé, quoique le plus vital, est le désir d'être aimé. Et le seul échec irréconciliable est de définitivement ne pas l'être. Le meilleur en nous ne s'articule guère ; on ne peut être aimé que pour la face cachée de notre être. Je suis mon épiderme et ma cervelle ; je NE suis ni mon invention ni mes pulsions. C'est pourquoi il est inepte de dire : *J'aime mieux être haï pour ce que je suis que d'être aimé pour ce que je ne suis pas* – A.Gide.

Les *amis* ou les *amants* de la sagesse - deux familles, presque sans intersection. Je ne fréquente que les seconds : le culte de la caresse, l'ivresse de l'obscurité, le goût pour des contacts téméraires, suivis du refus d'en assumer les conséquences. Mais les *amis* dominent : en créant des salons et écoles, en traquant, en pleine lumière, la sobre vérité, en s'enorgueillissant d'une cohérence entre leurs dits et leurs faits. *Aut factum aut dictum* (St-Augustin) est plus intelligent que *dictum – factum*.

On me juge le mieux, lorsque je me donne ; mais dans ce que je donne, c'est-à-dire dans mon offrande en tant qu'œuvre, on ne perçoit que la *direction* vers moi, ou mon soi déjà articulé, jamais mon soi inconnu, celui qui me poussait à me donner - un cercle vicieux, c'est ce que voulaient dire Nietzsche ou Sartre : *On se perd en se donnant*.

*Est bien ce qui donne plus de réalité aux êtres et aux choses, mal ce qui leur en enlève* – S.Weil. Ce qui suppose que le chemin, qui mène à la perfection, soit droit, ce qui messied à mon doute capricieux. Mais peut-être s'agit-il là d'une modulation de chemins obliques ? Le bien serait-il parfaite et droite impuissance ? *Diable, c'est puissance oblique* - Alain.

Quand ma haine du fort, dans cette société des marchands, baisse, très brièvement, d'intensité, je me rends compte, que je hais le faible encore plus nettement, puisqu'il serait pire, s'il parvenait à rejoindre le fort. Et pour recevoir ma sympathie, il ne me reste, en définitive, que des exclus de leurs balances, des impondérables, des exilés, des emmurés, des anachorètes du style, des stylites sans colonne.

La liberté disparaît de la circulation, lorsque, à tous les carrefours vitaux, ne se produit plus aucune panne des feux de circulation ; je ne peux mettre à l'épreuve ma liberté que devant la perplexité ou la permissivité de tous les feux, éteints ou éclairés simultanément.

Ce qui est le moins évident, dans mes opérations de démontage des clartés, c'est que l'outil utilisé est le plus souvent le mot, et non pas le syllogisme. Le classique croit entendre la voix des dieux et toucher aux vérités éternelles ; le romantique s'enivre du silence des cieux et s'entoure des ombres charnelles. Recherche du mot juste ou du mot-geste.

Ils passent leur temps à nouer ou à dénouer des nœuds ; je coupe la corde dès qu'elle devient droite.

Je préfère les ténèbres à la lumière, car lumière veut dire mouvement, reflet, sens de l'ombre. Seules les ténèbres préservent la valeur de ce qui n'est regardé par personne. Que d'autres pensent, que *l'homme ordinaire projette*

*de l'ombre ; le génie projette la lumière* - G.Steiner - *the ordinary man casts a shadow ; the genius casts light* - tout génie a un stock de belles ombres, que ne voient que ceux qui sont à l'aise dans le noir. *Le génie maîtrise le chaos, seuls les sots tiennent à l'ordre* – A.Einstein - *Genies beherrschen das Chaos, nur Dumme halten Ordnung*.

Chaque fois que vous trouvez mon mot trop clair, je suis sûr, que vous ne me comprenez pas. *Ce qui devient clair cesse d'être de moi* - Nietzsche - *Eine Sache, die sich aufklärt, hört auf, uns etwas anzugehn*.

Dès que la lucidité devient seul juge, le spectre d'un vide stérile envahit mon regard. Et je me réfugie auprès du premier asile, où est encore toléré le vague à l'âme, et le vide s'anime.

Je ne parle pas pour mon propre compte, sans m'être grimé ou travesti, sans même dédaigner les services de souffleurs. Mon discours sera jugé d'après le respect, que j'ai pour le dramaturge, le genre choisi pour ma pièce, la distance, qui me sépare du premier spectateur. Deux bilans, également défendables, de ma saison : couac comique aux yeux du boulevard ou tragédie réussie aux yeux du démiurge : *La pièce, ce fut un triomphe, mais le désastre, ce furent les spectateurs* – O.Wilde - *The play was a great success, but the audience was a disaster*.

Ce que je cherche est absurde, ce que je trouve est lumineux (*je suis ce que je cherche* - Hölderlin - *Was ich suche, ist alles* ! Picasso : *Je ne cherche pas, je trouve* - j'invente ! - ce que je crée m'apprend ce qu'est la création). La recherche même est diabolique comme activité (ressource d'algorithmes), divine comme objet (source de rythmes). La mise en hauteur de la recherche, la mise en couleur des trouvailles - recettes pour les yeux redoutant le terre-à-terre et la grisaille.

Deux mystiques, ou deux genres irrationnels, pour parler du rationnel : le lyrisme et l'ésotérisme. Le premier traduit en rêve ou en prière la vénération du merveilleux dans le monde ; le second te replonge dans le rationnel, en lui apportant un verdict irrationnel. À cette seconde tentative de donner aux ombres la consistance de la lumière, à cette pseudo-poésie, je préfère la prose des lumières, expliquant l'origine des ombres.

Oui, il est appréciable, l'étonnement donnant lieu aux questions profondes ; mais j'apprécie davantage l'étonnement, surgissant des réponses hautes, même si je n'en perçois pas la question.

Rien que de belles ombres, même dans l'oubli des choses nécessaires, même d'une méchante lumière - ma réplique à Nietzsche : *Rien que de la lumière, même par-dessus de méchantes choses* - *Licht, nur Licht auch über schlimme Dinge*.

Je préfère mes passages-éclairs dans le royaume des ombres, où rien ne marche, au séjour prolongé dans la république des lumières, où rien ne danse.

Je ne m'éclaire pas de la pensée d'autrui, je l'éclaire, mes horizons lui servant d'écran.

Plus achevé est l'autoportrait, que je dessine, plus faux et reproductible il est. Et je renonce aux traits nets au profit des points sans modulations visibles.

Tant de mes lumières mesquines doivent être éteintes, pour que je puisse me livrer, ravi, aux ombres projetées par mon seul astre, mon anti-étoile. *Égaliser les lumières, unifier les ombres* - Lao Tseu - on s'approfondit dans l'Un, on se rehausse dans l'unification d'arbres.

Ils sont dans une nuit naturelle et ils cherchent des porteurs de lumières ou de reflets ; je suis dans un jour artificiel, où je reconstitue un jeu d'ombres originelles.

Je deviens nihiliste non pas parce que les fins manquent, mais parce que je reconnais leur insignifiance à côté des commencements que j'invente, des contraintes que j'érige et de l'élan qui en résulte.

Mon jeu d'ombres est pris, par des yeux délicats, pour lumière. Cette interchangeabilité est une véritable chinoiserie de *yin* (les ramages et les feuilles de l'arbre) et de *yang* (le tronc et les branches). Peu m'importe votre lumière aux cimes ; je la développe, ou plutôt je l'enveloppe de mes ombres : je m'adosse à la ferme lumière, pour mieux affronter les ombres dansantes. Et vos ombres radicales ne m'émeuvent que si j'en devine le soleil : *Ceux qui sont hideux au soleil ; ceux qui gagnent à accueillir le froid et l'obscurité* – E.Canetti - *Menschen die an der Sonne gehässig werden. Menschen, denen Kälte und Finsternis gut tun*.

Dans ma Caverne du nécessaire, la lumière du possible me fait admirer les ombres de l'impossible. À R.Char, l'impossible sert de lanterne ; à J.Derrida - de matériau : *La seule invention possible, l'invention impossible*.

Quand je découvre l'éphémère de ce qui est le plus solide, et le solide - de ce qui est on ne peut plus éphémère (*Seul l'éphémère dure* – E.Ionesco), rien ne s'écroule dans ma tour d'ivoire ; mais je révise la place accordée à son toit, ses souterrains, ses fenêtres, et je vois que, fonctionnellement, mon édifice s'inscrira désormais tout naturellement dans le style architectural des ruines.

Mon visage ne se donne ni au discours ni aux couleurs ni à la musique. La

première sensation est celle d'un voile, que je cherche à rendre le plus fidèle possible. Du maximum de la fidélité seconde naît le seul décalque crédible - le masque. *C'est lorsqu'il parle en son nom propre que l'homme est le moins lui-même. Donnez-lui un masque, et il se dévoilera* – O.Wilde - *Man is least himself when he talks in his own person. Give him a mask, and he will tell you the truth*.

Quand je me serai rendu compte, que ce qui projette les plus belles ombres est ma propre étoile, que mes murs ne peuvent pas tenir longtemps debout, que toute sortie est plus que jamais sans objet, que ma profondeur n'est qu'une hauteur mal renversée, - je reconnaîtrai, que ma Caverne devint mes ruines.

Mes ombres doivent témoigner, que je ne me faisais pas d'illusions sur ma proximité d'avec des astres.

Je suis inondé de cette lumière, qui existe avant tout langage et ne vaut que par sa source mystérieuse, refusant toute reproduction verbale. *Les pensées sont les ombres de nos sentiments* - Nietzsche - *Die Gedanken sind die Schatten unserer Empfindungen*. Quand on tient à l'intensité, tout reflet par le mot prend inexorablement la consistance des ombres.

À quoi dois-je m'attendre, si je mets au centre ce qui m'est le plus énigmatique et impénétrable, moi-même ? - au jeu passionnel des ombres, à la perte de repères, au vertige. Et qu'ils sont sots, ceux qui se disent : *placez-vous au centre, et le vrai, le juste et le paisible vous appelleront* – R.W.Emerson - *place yourself in the middle, and you are impelled to truth, to right and contentment*. L'arbre, lui aussi, n'a pas de centre compréhensible, ce qui le rend sacré.

Un homme me devient intéressant, quand je n'ai pas besoin de chercher la

lumière, dont il est l'ombre. La primauté de l'ombre ; l'absence de lumière criarde. *La lumière publique obscurcit tout* - Heidegger - *Das Licht der Öffentlichkeit verdunkelt alles*.

Ils n'ont que le vague et le font passer pour le sentiment ; je n'ai que le sentiment et je ne le rends que par des ombres, ombres le contraire du vague.

C'est ce que je fais de la lumière commune qui fait de moi un mouton, un héros ou un créateur : m'en servir pour mettre au jour des choses cachées, me jeter dans son feu géniteur, la faire oublier par mon jeu des ombres, projetées par mon soi inconnu.

Le soi n'est ni dans les réponses, ni dans le questionnement, ni dans le parcours de la question à la réponse, ni dans le silence ; si, après ces quatre négations, je me sens authentique, je me trompe de voies ou de voix. Notre essence restera soit hypothétique soit utopique soit mythique ; seule l'existence est authentique, c'est pourquoi il faut la mépriser, ou, au moins, négliger, pour vivre le vertige de l'essence inconnue.

Les étapes d'approfondissement, aboutissant à l'illusion du soi : je n'affirme pas ce que je suis ; je ne suis pas ce que j'affirme ; le Je et le Moi sont identiques et également inapprochables. Et si *être un homme, c'est savoir distinguer son Je et son Moi* (S.Weil), l'homme est un fieffé illusionniste.

Au même lieu méditerranéen, où j'inventais et l'astre et la chose et l'ombre, Nietzsche chercha la lumière et Valéry trouva l'illumination - pour mieux peindre leurs ténèbres. Entre la hauteur du premier et la profondeur du second (entre Sète, Nice et Gênes), je m'y sens à l'aise, en oubliant les astres et les choses et en vivant des ombres.

Comment faut-il lire le *Connais-toi toi-même* ? - que mon soi inconnu continue à m'étonner, à m'inspirer la vénération et … l'amour ! Sois Narcisse, dont la seule image se lit dans un étang vital, à l'eau stagnante, et qu'un caillou ou une grenouille peuvent troubler jusqu'à la rendre méconnaissable ou hideuse, et que la seule lumière, qui la rende sereine, tomberait de la Lune de tes plus belles nuits.

Avoir lu les auteurs, avant de lire leurs critiques, permet de comprendre, qu'en philosophie tout ce qu'on désigne par preuves, réfutations, déductions n'est que d'humbles métaphores. Je ne connais aucune exception.

M'interroger sur le sens de la vie à comprendre ou m'enorgueillir d'un sens compris de la vie ne sont nullement signes de ma sagesse ; c'est la forme de mon enthousiasme devant un sens de la vie incompréhensible, qui m'y renseigne davantage. Il ne m'est donné de toucher mon fond immobile que par le frisson d'une haute forme.

Mon immobilité est plus compatible avec mon attachement à un esquif, porté par un bon souffle, qu'avec un havre définitif, au milieu des yachts ou bateaux de croisière. *Mon espérance naviguait grâce au vent ; la mer la bénissait, mais le port la tua* - Lope de Vega - *Con viento mi esperanza navegaba ; perdónala la mar, matóla el puerto* - l'espérance est la foi en bon vent.

La fonction première de la philosophie est de me donner des raisons de m'étonner ; une fois l'étonnement solidement installé, je peux l'appliquer à la vérité, à la musique ou au rêve ; l'étonnement est l'instrument, et moi - compositeur, interprète ou auditeur. Depuis Platon et Aristote, beaucoup pensent, que *la vraie attitude philosophique est étonnement devant le monde* – M.Merleau-Ponty.

Même à Kant un ciel étoilé semblait être ce qu'il y a de plus immuable ; quelle ne fût pas ma stupéfaction, quand j'appris que, dans l'Antiquité, on pouvait observer, depuis la Méditerranée, - la Croix du Sud ! Le phénomène de *précession* en est l'origine, phénomène connu des Égyptiens et des Grecs !

Sans maîtriser les lumières primordiales du sens, ils prennent mes jeux d'ombres du pressentiment pour de la noirceur du ressentiment ; en plus, dans mes réflexions spéculatives il y a si peu de réflexions spéculaires.

Je peux raisonnablement prétendre à la maîtrise de mon esprit, mais je suis soumis à mon âme déchaînée et à mon cœur sans frein. Le meilleur de moi est ce qui ne m'appartient pas.

Un jour on comprend, qu'aucune voix divine n'anime l'univers, que même son bruit ne porte aucun message ; on ne s'abandonne plus à son ouïe, on se fait regard ; d'entendeur on devient compositeur ou interprète ; c'est dans la naissance de ma musique à moi que je finis par reconnaître le créateur : *Dieu est mort ; traduisez : Dieu, c'est moi* – Ph.Lacoue-Labarthe.

Ils écrivent, pour *voir plus clair* ; moi - pour me débarrasser d'une mécanique et horripilante clarté, glissée, par inadvertance, au milieu de mes incertitudes vitales.

Oui, je ne peux me réaliser qu'en tant qu'un jeu d'ombres, dans ce soi connu, articulé, fini, maîtrisable ; mais je dois vénérer la lumière de mon soi inconnu, indicible, infini, inaccessible : *L'impossible, nous ne l'atteignons pas, mais il nous sert de lanterne* - R.Char - sachant que tout impossible extérieur intéressant a sa réplique dans moi-même.

Que je dissimule tous les faits de ma vie, ou bien que j'y obéisse à une sincérité impitoyable, les résultats seront, en tout point, comparables, dès qu'il s'agit d'entendre la vraie musique de mon âme. Et je comprendrai, que savoir éliminer tout bruit des faits et créer autour de mon soi un silence des choses, en est le moyen le plus sûr.

Le soi pur de Valéry est trop lié au *tout* du monde, le soi absolu de l'idéalisme transcendantal de Kant est trop mécanique, mon soi inconnu a l'avantage de ne se mêler ni des opérations analytiques ni des opérandes ensemblistes.

Je ne suis pas sûr que les fondements ou les horizons soient nécessaires, pour que la pensée ait assez de volume ; mais elle doit partir d'un beau firmament, pour nous faire aimer l'intensité de son centre et respecter l'infini, limite de ses circonférences.

Avoir ou être, ces deux vacuités reflètent assez bien la frontière entre le soi connu et le soi inconnu : on est, sans posséder son meilleur soi. Je deviens. Et je maîtrise ce moi connu, qui connaît, doute et évolue. Mais je ne peux pas approcher l'immuable, le crédule et le créatif, qui est mon moi inconnu.

Pour connaître mon soi connu, il suffit de vouer à son image mes yeux ou mon esprit. Je ne peux pas connaître mon soi inconnu, je peux l'aimer, grâce à l'image, qu'en renvoie mon regard, c'est-à-dire mon âme. C'est, peut-être, l'objet tant convoité par Narcisse et qui l'empêche d'être immortel. Ne sont immortels que le désamour et l'imitation. La créature, la création, le créateur sont tous voués à néant.

Les doutes des sages viennent des réponses sans question ; la plupart des certitudes des sots proviennent des questions sans réponses. La question, dans laquelle il n'y a pas de variables ou l'on échoue à les y introduire, ne

mérite généralement pas qu'on y réponde. Pour le reste, si je ne suis pas capable de répondre, c'est-à-dire de substituer aux variables - de belles valeurs, alors mes doctes certitudes, même négatives, ne valent pas un seul des doutes enthousiastes, nés d'une unification d'arbres. Les certitudes sont des frontières, mais le doute, c'est un Ouvert, ne mordant pas sur la frontière.

Ma vie se réduit à ce que j'éprouve, dans mon fond obscur, et à ce que je prouve, par mes formes lumineuses ; et il y faut installer une espèce de discipline militaire : obéir à mon soi inconnu et commander à mon soi connu.

Pour bien chercher, il vaut mieux que j'aie une tête froide, mais les plus belles trouvailles, je les ferai en suivant mes fièvres. Je commence par chercher de nouveaux aliments, et je découvre de nouveaux appétits.

La bonne musique naît des gammes larges, elle est la démesure par rapport à la musique des autres ; si je cherche la mesure platonicienne dans la finalité, dans l'égale distance entre l'exagération et l'inachèvement, entre l'excès et le défaut, je risque fort de me retrouver dans la platitude ; je dois composer au nom des commencements hyperboliques, c'est-à-dire des *rythmes* de mes sources. *L'exagération doit être continue* - Flaubert.

On ne retire pas grand-chose des contacts avec un autre soi-même ; la rencontre, que je dois appeler de mes vœux, est celle entre mon soi connu et mon soi inconnu, entre la forme de mon esprit et le fond de mon âme, entre la matière et la manière. Les autres ne sont que de la matière, dont peuvent se passer mes meilleures formes.

Dès que je me dote de bonnes contraintes, mon chemin devient forcément oblique : *Tout est oblique ; rien n'est droit dans notre fichue essence, si ce*

*n'est la franche bassesse* - Shakespeare - *All is oblique ; there's nothing level in our cursed natures, but direct villainy*. Les droits chemins et l'avance vers un but net sont déjà à portée des machines. La vie, jadis organique, devient mécanique. *La vie nous pèse tel un chemin droit sans but* – M.Lermontov - *И жизнь уж нас томит, как ровный путь без цели* - c'est la *droiture* qui pose problème, puisqu'elle nous prive de mystères.

Sombrer dans la sagesse, se surmonter, se connaître, retrouver la paix et l'entente avec soi-même – une perspective minable et impossible. En revanche, une sensation cuisante, que je ne pourrais être d'aucun secours à moi-même. Je me repais de désistements et de capitulations.

Ce n'est pas la luminosité contingente qui m'éclaire, mais le jeu multiplié d'une lumière incertaine sur mes facettes *réfléchissantes*.

Le soi inconnu se livre à l'âme tâtonnante et fuit la pensée cohérente ; là, où parle le soi connu, le chœur s'y faufile et, souvent, me gouverne. Dès que j'ai envie d'être là où je pense, je me retrouve en étable. *Là où je suis, il n'y a plus à penser* – A.Artaud. Pour le soi inconnu, *je suis* vient d'*être* ; pour le connu - de *suivre*.

Mieux je fouille l'homme intérieur en moi, plus je comprends, que presque tout y est, dans une certaine perspective, assez commun - mes images, mes sentiments, mes pensées. Et que mon cachottier soi inconnu se manifeste mieux, lorsque je me quitte, pour prier, aimer ou m'étonner. Et je ne retournerai en moi que pour créer.

La lumière est commune à tous, je ne me singularise que par mes ombres. La lumière explique, et l'ombre exprime, donc dans : *Toutes les ombres d'un homme expliquent la forme de l'homme et en même temps la caverne, le feu, et la place même de l'homme enchaîné* - Alain – il faut changer de verbe. La

caverne et les chaînes sont des contraintes, orientant mes ombres, et le feu en dicte l'intensité.

Les contraintes : un tamis, dans lequel je fais passer mes idées et mes mots. Jouer sur la largeur des mailles, ramasser des rechutes, constater l'agrandissement de ce qui reste à moi. C'est une bonne contrainte horizontale. Son équivalent vertical serait un regard, qui empêche de m'attarder sur des choses basses.

Pour appuyer sa vision de l'éternel retour, Nietzsche voit un sablier, qu'on retournerait après chaque tour temporel. Moi, je prendrais un cadran solaire, méprisant la lumière, jouant de mes ombres, devenant altimètre. J'y effacerais les chiffres et éliminerais les aiguilles, pour lire la haute musique de mon espace intérieur au lieu du bruit profond du temps extérieur. La musique n'a pas besoin de sable, elle s'éploie dans le temps, tout en étant ambassadrice de l'éternité. Donc, ni sablier ni marteau, mais la lyre, comme le dit ailleurs l'auteur lui-même.

Mon étoile m'apprend à bien positionner mes ombres. *Apprends de l'étoile, ce que lumière veut dire* – O.Mandelstam - *У звезды учись тому, что значит свет*. Dans les ombres des autres, je devine la lumière qui les projette : la cathodique, la forumique ou l'astrale.

Tant d'hommes cherchent à apporter de la lumière dans des ténèbres des autres ; je préfère celui, qui me donne l'envie d'éteindre toute lumière, pour m'enivrer de ses ombres.

Aucune empreinte fidèle de mon vrai visage n'est possible ; il ne peut se manifester que par des masques, que je fabrique en fonction de ma vision des rôles à jouer, des scènes à monter et des spectateurs, curieux de mes prodiges.

Si je réussis à placer mes fins dans l'élan de mes commencements, je réalise un tour de l'éternel retour : les horizons inaccessibles, auxquels aspire mon âme, seraient traduits en haut firmament, où me maintient mon talent. Et que mon esprit observateur s'occupe du secondaire maîtrisé – des parcours, des liaisons.

De haute lutte, ils atteignent à la basse sérénité ; je m'agrippe à mon haut vertige, dû à mes basses résignations.

La nouveauté, le long d'un méridien (*un méridien décide de la vérité* - Pascal), ne me remplace pas l'angle, sous lequel je place mes astres. Mais la hauteur plutôt que la largeur. *Si je tiens encore, pour une simple question de lumière, à un certain degré de latitude, je hais cordialement toute longitude* - Saint-John Perse.

Les ruines sont peut-être la meilleure demeure de l'inconnaissable ; l'ennui du bâtisseur est ne suivre que l'inertie, la voie du connu. *Quand je "bâtis des maisons", c'est le "connu" qui domine, et quand "j'explore", c'est l'inconnu* – A.Grothendieck. Mais si j'invertis ces fonctions, je bâtirai des châteaux en Espagne, délicieusement inconnus, et j'explorerai des ruines, connues, exclusivement, de moi.

Je fuis le Dit et le Fait, je poursuis le Dire et le Faire. Les premiers sont trop près des solutions, pour les mélanger aux mystères des seconds. *Je sais bien ce que fuis et non pas ce que cherche* - Montaigne.

L'âme n'a pas de secrets, elle peut avoir des mystères. Plus mon geste tente de les dévoiler, plus je doute de leur existence.

Toutes les certitudes sont collectives ; mes contraintes devraient les exclure

de ma voix, si je la veux originale ; c'est ainsi que je découvre, que mon fond n'est tapissé ni de mots ni d'idées ni d'images articulés, mais d'un élan indicible vers l'inconnu : *Celui qui vise quelque chose d'infini ignore ce qu'il vise* - F.Schlegel - *Wer etwas Unendliches will, der weiß nicht, was er will*.

Deux porte-voix possibles, pour m'exprimer : le soi connu ou le soi inconnu. Mes maîtrises et mes expériences, ou mes perditions et mes rêves ? Dois-je coller mon verbe à mon corps et à mon esprit, pour qu'il en soit solidaire, ou bien dois-je créer un personnage imaginaire, en contact mystérieux avec mon âme irresponsable, tenant des propos imprévisibles ? Je penche pour le second choix, mais ce que furent Socrate pour Platon, Zadig pour Voltaire, Zarathoustra pour Nietzsche, s'appelle, chez moi, - mon soi inconnu.

Le sens de l'existence : tenter de vivre des mystères du vivant et de leur vouer ma poésie et ma musique, portées par mon regard ; quand je le réussis, je vis une espérance, hors du réel compréhensible. Contrairement au mystère, les problèmes ne promettent que le désespoir, et les solutions – l'ennui.

*N'écrire que ce que personne n'aurait su écrire à ma place* – cette bonne règle a pour conséquence, que je ne peux plus écrire sur ce que j'ai vécu, connu, vu, puisque ces faits sont largement partageables avec le premier venu. À les narrer – il y aurait trop de *vérités* courantes, intermédiaires, tandis que je veux me mettre entièrement dans mes commencements *inventés*. D'où le gouffre entre mes yeux et mon regard, entre mon action et mon rêve. Et l'étrange solidarité entre ma honte et mon orgueil, entre la bête a posteriori et l'ange a priori. Pour les regards - l'exhibition des ombres fantomatiques ; pour les yeux - l'extinction de la lumière des choses.

Que faire des lumières reçues ? Je vois ceux qui s'y chauffent, les reflètent

ou les racontent et je comprends, que la plus belle façon d'en vivre est de les déposer ou enterrer pudiquement au fond de moi-même. Avec une conséquence irrémissible - je commence à émettre des ténèbres.

*Bienheureux celui qui se comprend soi-même et comprend ses sentiments…* - Spinoza - *Qui se suosque affectus intelligit, lætatur…* Cette funeste illusion d'un soi transparent rendit vos joies et vos yeux bien secs. Je me sens le plus près de moi-même, quand je suis dans une bienheureuse perplexité.

Comprendre, c'est justifier ; la vie est sa propre justification. *Comprendre est un moyen ; le but est de vivifier* – H.F.Amiel. Moins je chercherai de l'esprit et plus je soignerai la lettre, - plus vivant sera mon mot. Vivre, c'est (me) douter du bien et palpiter du beau.

*Où les routes sont tracées, je perds mon chemin ; le sentier est caché par les ailes des oiseaux, le feu des étoiles - par les fleurs* – R.Tagore. Demande-toi ce qui te mit en marche. Ah, si ce fut la bienveillance de mon étoile ! Sur la route, dessinée par mon regard et parcourue par mon rêve, je n'aurais besoin que de mon propre feu et de mes propres ailes. Toutes les routes, que creusent les bras, foulent les pieds ou évalue la raison, tournent vite en sentiers battus.

Les hommes d'aujourd'hui s'agitent dans la certitude, se reposent dans le doute, s'oublient dans l'erreur. Je m'agite dans le doute, me repose dans l'erreur, m'oublie dans la certitude. Dieu s'agite dans l'erreur, se repose dans la certitude, s'oublie dans le doute. La certitude, lieu idéal pour faire des sacrifices. Le doute, moment idéal pour être fidèle.

Ce qu'est l'humanité, je le sais essentiellement d'après la mémoire collective, et c'est rationnel, fermé, fini. Ce qui palpite en moi, en revanche, est irrationnel, ouvert, infini, et je l'appelle – le soi inconnu. Ma misère

serait, que ma vie ne reflète que l'humanité transparente, sans la moindre étincelle de mon obscur soi. Sénèque est encore plus catégorique : *Ô quelle vile chose que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité !* - *O quam contempta res est homo, nisi supra humana surrexit !*.

Mes mots portent les stigmates de leur première croix, plantée en Russie, au temps de ma jeunesse. J'ai beau traiter les écorchures françaises, les organes déficients ajoutent à la bile - de l'encre trouble. Il paraît que le mot est français, s'il est clair ; or, le mot n'acquiert sa russitude que s'il renonce à ses attaches visibles.

Curieusement, plus je doute de moi-même, plus ferme devient mon mot. Une raison de plus de me débarrasser de mes duveteuses certitudes.

J'use de mon français, comme j'use de mon algèbre ; des Bourbaki littéraires relèveront des bizarreries dans la notation de mes opérandes, mais ils devront s'incliner devant mes opérateurs aux singularités mieux dessinées que les leurs.

L'angoisse, sans disparaître, se met à parler espérance ; le doute, sans perdre l'acuité de son problème, se mue en apaisant mystère, - c'est ainsi que je verrais la grâce. La grâce, c'est la caresse des fins et des commencements, des résignations et des révoltes. Caresse, le contraire de possession ou de maîtrise. Caresse, dans laquelle Socrate ne voyait qu'un compagnon du sensible et de l'intelligible, tandis que les hédonistes (*Philèbe*), plus sensibles peut-être que lui, tout en étant moins intelligibles, en faisaient un principe.

À la possession trop intime : *Tout ce qui est à moi, est sur moi* - Bias - *Omnia mea mecum porto* - je préfère la possession à distance ; ce qui est sur moi n'est pas à moi. Tout ce qui est à moi, m'est caché. Plus une chose

inaccessible me manque, mieux je la possède. Qu'est-ce qui est le plus lointain de mon soi connu ? - mes désirs ! Et Ovide : *ce que je désire, est avec moi* - *quod cupio, mecum est* - vise son soi inconnu.

Parmi les spectacles de la vie, je reconnais le dramaturge divin par une présence implacable d'un souffleur, se moquant de mes récitations et se solidarisant de mes improvisations.

Dieu, protège-moi de ces deux terribles certitudes, que je ne supporterais pas : que Tu es ou que tu n'es pas !

Le rêve : croire contre créer ; la pensée : créer contre croire. Je crois en Créateur, sans savoir Le penser. Je peux penser un Créateur, caché hors du temps ou dans la quatrième dimension spatiale, mais je ne peux pas le croire. Dieu est un rêve du gratuit, et la pensée est une création du nécessaire.

*Que ma vraie patrie soit la Russie est une des grandes et mystérieuses grâces, dont je vis ; mais toute tentative de l'atteindre, par des livres ou par des hommes, résulte plutôt en éloignements qu'en rapprochements* - Rilke - *Daß Rußland meine Heimath ist, gehört zu jenen großen und geheimnisvollen Sicherheiten, aus denen ich lebe, - aber meine Versuche hinzugehen, durch Bücher, durch Menschen sind mehr eine Abwendung als ein Näherkommen*. Le plus raffiné poète dit cela à la plus fascinante femme - dans le doute, qui me sépare de toi, Russie, je bredouille cet aveu, qu'on ne peut confondre avec la boutade semblable de Nietzsche au sujet de la Pologne.

Plus une vérité est lumineuse, plus belles sont les ombres, que je dois être capable de reconstituer autour d'elle. Quand le flambeau d'une vérité dissipe un brouillard, on n'a plus besoin de lumière. Le brouillard même est une vérité balbutiante (la vérité claironnante n'ayant pas besoin de

lumière), et la vraie lumière n'est que l'aube d'un langage en puissance, fait des ombres naissantes. Sans bonnes ombres, la lumière(-)nuit.

Les étapes de la dévaluation des vérités : très vite, je ne vibre plus à l'évocation des vérités immortelles des autres, de celles qui *sont* ou de celles qui *se donnent* ; ensuite, je m'ennuie avec mes propres vérités mortelles, avec celles que je *conçois* ou avec celles que je *crée*. Aux certitudes et aux finalités des réseaux je préférerai mon arbre d'incertitudes et de commencements.

Celui-là promet de ne relater que la vérité courageuse de ses pulsions les plus abjectes et de ses pensées les plus inavouables, et je m'ennuie avec ses récits, qui ne m'apprennent rien d'exceptionnel, et que n'importe quelle assistante sociale aurait exposés dans les mêmes termes, - je suis au milieu des statistiques. Celui-ci avoue, humblement, que ses mots et ses réflexions ne seraient que des divagations, des masques d'un visage, qu'il ne parvient pas à connaître lui-même, et j'y reconnais des échos d'une même voix, qui me taraude, moi aussi, - je trouve un frère.

La chose, où ma voix se distinguerait le mieux, peut s'appeler évidence. La chose, dont je dois m'interdire l'écho, s'appelle bruit du monde. La chose, dont le langage est tout de signes et dépourvu de sons, s'appelle vérité.

Pascal, avant Dostoïevsky et Nietzsche, discerna nettement nos deux hypostases – l'ange et la bête. Mon soi inconnu est l'ange, et mon soi connu – la bête. Et il n'y a pas d'états intermédiaires entre les deux ; l'un fournit la lumière, l'autre en profite, pour jeter ses ombres. C'est pourquoi je suis sceptique face au *grand midi* nietzschéen : *entre la bête et le surhomme* - *der grosse Mittag zwischen Thier und Übermensch*. Le matin du commencement, sacré par l'ange, inspire la bête.

Tout élan finit par s'avérer pitoyable, sans pour autant me détacher de la merveille de la vie, sauf l'appel de l'amour ; ou, peut-être, lorsque l'amour même s'écroule sur mon échelle de valeurs, mon suicide serait l'issue la plus juste. *On se supprime, quand l'amour se révèle misère, infirmité* - C.Pavese - *Ci si uccide perché un amore ci rivela miseria, infermità*.

Je constate, que toutes mes actions ou pensées dégringolent dans la catégorie des platitudes, dès que je leur trouve une justification, d'où mon dévouement exclusif aux commencements indéfendables, irrationnels, injustifiables. Le poète, et donc le philosophe, ne crée que dans l'injustifiable, ne console que l'inconsolable, ne boit qu'aux sources introuvables.

À quoi puis-je penser, dans un état apaisé ? - au coin du feu, au bon vin, à Louis de Funès. Mais une fois attrapé par la palpitation, je me mets à songer à la musique, à la création, à la consolation. Et je me mets à tricher : j'approche le feu de mon cœur, j'enivre mon âme, et c'est mon sombre esprit qui commence à émettre de belles ombres.

La pesanteur (gravitation) rend l'espace courbe et le temps élastique ; je me demande si la grâce ne devrait pas faire la même chose, en privilégiant la hauteur et l'éternité.

Écrire, c'est – qu'on le veuille ou pas – laisser des traces, ce qui dérange mon refus de copies ou d'imitation. Heureusement, les plus significatives de mes traces sont des traces de ce qui n'existe pas.

Mon soi connu tenta de parler à la terre ; trop absorbée par sa lumière et ses bavardages, elle se moqua de mes fébrilités obscures. Ulcéré, je fus presque forcé de me tourner vers le silence du ciel ; ses ténèbres et sa bonne oreille réveillèrent la musique de mon soi inconnu. Interdit de

solidarité humaine, je découvrais la fraternité divine.

L'ironie, tournée vers les autres, est signe d'une volonté de domination, le plus souvent ridicule ; l'ironie doit ne viser que tes propres turpitudes, déviations et impuissances.

Ceux qui vivent de et dans la lumière humaine et ne produisent que de la lumière modérée finissent dans la grisaille commune. Attiré par la lumière divine, le poète peint ses ténèbres inimitables, exaltées et ascendantes. Je ne suis pas fier de ces lignes baudelairiennes, aux valeurs inversées.

Ma chair mystique s'appelle soi inconnu ; ma chair éthico-esthétique s'appelle soi connu. De leur fusion doit naître le verbe d'artiste, ce qui est plus plausible, que l'Incarnation d'un Verbe stérile.

Mes actes, créatifs ou contemplatifs, maîtrisent, ou au moins sont en accord avec les voix du vrai ou du beau, que j'entends au fond de mon soi connu. Mais la voix du Bien, au fond de mon soi inconnu, reste sans écho ou constate d'irréconciliables dissonances. Mais, dans tous ces cas, la limite, vers laquelle converge mon enthousiasme, ne peut avoir qu'une origine divine. *Il faut chercher ce qui est au-dessus de la pitié et du Bien - il faut chercher Dieu* – L.Chestov - *Нужно искать того, что выше сострадания, выше добра. Нужно искать Бога* - on sait, que ces recherches sont vaines, il suffit donc de vénérer cette limite introuvable.

Devant mon soi inconnu, je suis le plus pieux des incroyants.

Mon soi inconnu n'intervient pas en formulation de mes buts, n'accompagne pas mes parcours ; il semble ne faire qu'inspirer ou bénir mes commencements. *Mystérieuse Moi, tu vas te reconnaître au lever des aurores* – Valéry.

L'origine musico-patibulaire de la corde tendue de mon arc de mascarade : l'effroyable facilité qu'a l'imagination, pour trouver, à tout instant, d'excellentes raisons soit à chercher une corde, pour me pendre, soit à gratter les cordes de ma lyre, pour chanter ma félicité.

Il n'y a pas de chemins droits, pour monter au Parnasse, surtout si l'on m'observe de la Montagne Oblique, l'Hélicon. Guidé par les Muses, Apollon devient Dionysos.

Il y a de l'hypocrisie dans mon culte des commencements, puisque si ceux-ci se remplissent facilement d'enthousiasmes, les parcours sont marqués par la honte, et les fins n'exhibent que le désespoir.

La caresse, comme la prière, a besoin d'une foi, c'est-à-dire des chemins obliques, pour ma main, mon regard ou mon mot. Y manquer de foi réveille une mauvaise conscience. *J'ai honte de ma vivante tendresse – sans la foi* - Z.Hippius - *Мне стыдно за свою неумирающую нежность – без веры*.

Il est facile de trouver une place, au milieu des hommes, où je trouverais une paix, un soulagement, une chaleur provisoires. Le drame humain, c'est la précarité de cette place, sa dépréciation, sa vétusté, sa ruine. Il faut la chercher, ou, mieux, la bâtir ailleurs, dans l'imaginaire, où vibrent mes penchants les plus secrets et sacrés, comme l'amour ou la création. Le lieu, qui défierait le temps et ne connaîtrait que naissances et trépas, et qui hébergerait ma consolation. *Heureux, j'aime et je suis aimé, au lieu, inaltérable ni par moi ni par autrui* - Shakespeare - *Then happy I, that love and am beloved where I may not remove nor be removed*.

Ce qui menace ma fugace hauteur, ce n'est pas le désaveu par la profondeur éternelle, mais la dérision par la platitude quotidienne. Ne pas

compter sur le sérieux des pensées datées, se vouer à l'ironie des rêves sans dates.

Pourquoi je ne m'entends pas avec mes contemporains ? - car ils haïssent ce qui *peut* être aimable, et ils aiment ce qui *doit* être haïssable. Pauvreté de la sensibilité, pauvreté des contraintes.

J'aime et je désire non pas à cause des manques (Platon), mais, au contraire, à cause des débordements dans mon cœur, dont mon soi connu n'est pas tout-à-fait le maître. Mais *j'ai* aussi mon soi inconnu, pourvoyeur de courants et d'élans, et *je suis*, aux instants éruptifs, ce soi qui me dépasse. Avant que l'objet de mon désir apparaisse, je porte déjà cet élan secret.

Ma conception du monde partait toujours de mon regard, mais celui-ci se fondait, successivement, sur les faits, les convictions, les doutes, les rêves.

J'abandonne l'ambon des proclamations et le confessionnal des hontes, pour le seul meuble, que j'aurais mis dans mes ruines, - l'autel païen, où je sacrifierais mes proclamations et resterais ainsi fidèle à mes hontes.

Mes rapports avec l'écriture ont tout d'une liaison secrète : la caresse et la jouissance la décrivent mieux que la reconnaissance sociale, professionnelle ou fiscale. Je la rencontre aux lieux obscurs et solitaires, où ne rapproche que le lointain, ne règnent que ses caprices, ne brille que mon étoile.

Si le mot *absolu* a un sens, ni l'esprit ni le savoir ni la puissance ne sauraient s'y attacher ; et il m'est avis, que seul l'amour traduirait cette force obscure, puisque me savoir aimé m'élève plus haut que de me savoir fort.

Marx justifie les révolutions, avec ce dicton allemand : *Plutôt une fin*

*effroyable qu'un effroi sans fin* - *Lieber ein Ende mit Schrecken als ein Schrecken ohne Ende* - et que j'enchaînerais avec : *Plutôt un commencement enthousiaste qu'un enthousiasme sans commencement*.

La béatitude d'abandon, le recours à mes faiblesses heureuses – tels sont de bénéfiques effets d'un amour inexplicable, inexpliqué. Je ne comprendrai jamais les chinoiseries : *Être aimé profondément donne de la force, aimer profondément donne du courage* - Lao Tseu – d'autant moins, que je ne vis ni ne rêve l'amour qu'en hauteur. L'axiologie chinoise est déroutante.

Mon goût pour le Beau, personnel et peu crédible, est stimulé par les litanies uniformes des autres, en faveur du bien, litanies collectives et tristement crédibles.

Pour le robot moderne, qu'il soit ingénieur, garagiste ou philosophe, la vie, c'est la formulation, la démonstration et l'application des vérités – tout le contraire de ce qu'on appelait jadis vitalisme. Je finis par opposer à cette *vie* mécanique – le rêve poétique : formules en tant que forme, démonstrations en tant que musique, applications en tant qu'élan. Foin des vérités cadavériques – pour des états d'âme mélancoliques.

Ce qui constitue l'état de mon âme – l'intensité, l'énigme, l'extase – est intraduisible en mots ; c'est pourquoi il existe la musique. *Je vois ma vie comme l'expression de la musique* - Einstein - *Ich sehe mein Leben als Ausdruck der Musik*.

La facilité du Non (le plus souvent mesquin, bien que s'appuyant sur le Vrai et refusant des *solutions* des autres) et l'épuisement de ses ressources intellectuelles me poussent vers le Oui. Mais le Oui béat est aussi mesquin et commun que le Non ; pour que mon Oui devienne majestueux, il faut,

surtout, que je sois pénétré par le Bien *mystérieux* personnel et bouleversé par le Beau *problématique* universel, le tout porté par mon talent, par mon soi inconnu.

Aimer, ce n'est pas se réjouir *de*, mais se réjouir *grâce à*. Le lieu et la source de mon amour, c'est mon cœur, dans lequel le Créateur mit ma capacité d'aimer. L'objet de mon amour y apporte la grâce !

Pas de nostalgie pour mon enfance, mais une immense gratitude, s'adressant surtout à ma mère, qui m'avait fait découvrir mon âme, celle qui, toujours la même, croit, face à mes actes, mes pensées et même à mes sentiments – *la vraie vie est ailleurs* ! Une leçon qui ne peut être apprise que dans l'enfance.

En Russie, à cause de son régime grossier, envahissant et méfiant, je ne pouvais pas me débarrasser du réel, qui collait à mes états d'âme et à mon regard sur le monde. Je n'ai trouvé le rêve libre et enthousiaste qu'une fois en Europe. Je ne porte plus d'angoisses extérieures, sous une lumière indiscrète ; elles se métamorphosèrent en solitude intérieure et pleine d'ombres bienfaisantes.

Que je suis reconnaissant à la sérénité des lumières universelles européennes, qui me permirent de jeter sur ces pages tant d'ombres russes, scintillantes et solitaires. *La solitude : un océan d'ombres couvre cette Sibérie* – A.Suarès.

Je suis reconnaissant à l'Internet, pour un surplus de solitude qu'il m'apporta : il mit les bibliothèques et les musées du monde entre mes quatre murs, en me mettant en compagnie des hommes imaginaires et en m'évitant de croiser les hommes réels. Ceux-ci y cherchent la foule, qui alimenterait leur petit amour-propre ; moi, j'y trouve un moyen de plus, pour

entretenir mes soifs et appuyer mes amours.

Dans l'approche de l'art, on doit partir soit de la vie soit du rêve, et ces deux angles d'attaque s'excluent, mutuellement. Nietzsche penche pour la vie, et moi – pour le rêve. La jouissance biologique serait, pour Nietzsche, l'essence même des valeurs esthétiques ; et pour moi, ce serait la caresse mélancolique. Sous toutes ses formes, le vitalisme est signe de la pauvreté – spirituelle, créatrice ou imaginative.

Nous vîmes le même bagne, Dostoïevsky et moi : moi, de l'extérieur, je le transposai, ensuite, dans mes vers inexpiés ; lui, de l'intérieur, il le vécut, les fers aux pieds. Une dualité, entre la vie et le rêve, naquit de ce milieu lugubre, d'où deux branches hyperboliques qui s'inscrivirent dans nos arbres émotifs et verbaux.

Réfléchir, agir, gémir – je soupèse leurs poids, pour mesurer mon soi inconnu et je trouve une valeur proche de zéro. Leurs leviers se situent trop près des autres, de l'espèce, du temps qui court ou de l'espace qui se fige. Le seul élan, qui me projette dans une bonne direction, provient du rêve inaccessible, naissant et mourant en moi-même, transformé dans un Ouvert.

Tout ce qui fait battre mon cœur et élever mon âme remonte à ma première jeunesse ; l'âge adulte n'a presque rien ajouté à mes totems primesautiers. Un don du ciel - *la mystérieuse capacité de l'âme ne refléter, dans la vie, que ce qui m'appelait ou terrorisait dans mon enfance* - V.Nabokov - *таинственная способность души воспринимать в жизни только то, что когда-то привлекало и мучило в детстве*.

Je ne cherche pas à assouvir, mais à réveiller et entretenir de bonnes soifs. Non pas à nourrir, mais à exciter de bons goûts.

À la femme que j'aime je voudrais pouvoir dire : *Tu es la seule qui n'es que rêve*. À quoi pensait Rilke, en disant à L.Salomé : *Toi seule est réelle* - *Du allein bist wirklich* ? Peut-être, pour un poète, *réel* et *rêvé* peuvent échanger leurs contenus, sens et rôles ?

*Destin, prédestination, vocation, fatum* – notions ampoulées, galvaudées, vagues et creuses, et qui ne disent pas grand-chose à ma vie ou à mon rêve. Des mots plus modestes – *intérêt, désir, passion, goût* – me sont plus proches et plus clairs ; et ma vie et mon rêve en sont pénétrés. L'axe : *raison – pulsion* est inépuisable.

À ces deux mots, très importants, – *regard* et *voix* – je donne un sens arbitraire de *créativité* et d'*originalité*. Je fus très content de tomber sur cette remarque de Cioran : *Tout s'estompe chez les êtres, sauf le regard et la voix*, bien qu'il prenne ces termes au sens banal.

La panoplie des sens : la vue te conduit à former ton propre regard ; l'ouïe te rend intelligent ; le goût forge l'art des contraintes ; l'odorat affine ton intuition ; mais je leur préfère le toucher, car il réveille ta capacité la plus secrète, la plus profonde, la plus universelle – la caresse.

Je veux traduire mon état d'âme ; celui-ci, certainement, équivaut à une mélodie que, malheureusement, je n'entends pas ; mais je veux qu'un lecteur n'entende qu'une mélodie, qui correspondrait à son propre état d'âme, peut-être très différent du mien. C'est une ambition homérique ou beethovénienne.

Qu'un lecteur relise sept fois ma maxime, ou que sept lecteurs la lisent une seule fois – les deux cas me sont indifférents ; je préfère que, dans cette maxime, le lecteur perspicace voie une réponse, y devine sept inconnues, face auxquelles il réussisse à bâtir un arbre de questions paradoxales,

unifiable avec cette maxime.

Un état d'excitation, une reconnaissance d'une force, un positionnement flatteur sur la scène publique – quand j'énumère ces objectifs communs de tout candidat-littérateur, je suis navré de constater qu'ils peuvent s'obtenir sans aucun talent, sans aucune noblesse, sans aucun *acte* (terme de Valéry), c'est-à-dire sans aucune passerelle nette entre l'œuvre et l'état d'âme de l'auteur artiste (et non pas de l'homme biographique).

Des larmes complices, plutôt que des sourires moqueurs, accompagnent ma lecture de Tchékhov ; mais la mélancolie est le plaisir royal des purs (la *folie mélancolique* guidait Don Quichotte). Même J.Racine le comprenait : la *tristesse majestueuse fait tout le plaisir de la tragédie*.

*L'hilarité est une grande misère des esprits faibles* – ma réplique à un *penseur* béat : *La mélancolie est le petit luxe des âmes pauvres*. Comment un goujat, dépourvu d'organes vitaux ou les vouant aux emplois viciés, peut-t-il juger de grâces ou de misères des âmes ? Tout homme, ayant une âme, connaît la mélancolie et sait se servir de la faiblesse des bras.

Ce qui me chagrine dans notre époque, ce n'est pas tellement que, dans le débat intellectuel, le sens mécanique domine largement la fantaisie lyrique, mais que ce sens n'ait plus besoin d'aucune fantaisie : les complicités et les adversités s'établissent sans aucun concours des âmes.

Philosophe-poète ou solitaire-enthousiaste – ce sont les seuls profils possibles d'un lecteur, qui pourrait aimer ce que j'écris. Car ce n'est pas de la compréhension qu'il me faut, mais de l'amour. Mais le quadruple manque rend ces profils inexistants. Tous mes interlocuteurs – car je n'écris que des dialogues ! - se sont avérés fantomatiques.

Ceux qui, dans un livre, cherchent du pain et du vin, en ressortent blasés et sobres. Je n'offre qu'une soif à entretenir et une ivresse, née de la lecture des étiquettes.

Pour me plier à leur fichue règle d'unité de temps, d'espace et d'action, je proposerait l'éternité, l'infini et le rêve ; ces coordonnées sont beaucoup plus prometteuses que les siècles, les latitudes et les gesticulations.

Dans la traversée de la vie, ce qui me manquerait le plus, ce ne sont ni le gouvernail, ni la barre, ni la boussole, mais le scintillement de mon étoile, me permettant de jeter mes ombres vivantes sur tout ce qui est haut ou profond – mes vénérations ou mes naufrages.

Un bilan mitigé : avoir échoué dans tout ce qui s'avéra secondaire, mais prometteur de lumières ; avoir brillamment réussi dans l'essentiel, ne s'exprimant, pourtant, que par des ombres.

Tout embryon de mes notules est enfanté par mon esprit, chatouillé par mon âme, excitée par - une intelligence, une hauteur, une musique, une noblesse, une ironie. Autant de Muses différentes, et je ne sais pas laquelle est la plus fertile.

La plupart de mes mots écrits ne cherchent pas à être lisibles, crédibles, transmissibles, mais – audibles – mélancolie ou gémissements, traduits en mélodies.

Les plus nobles des sentiments humains – l'ironie et la pitié – proviennent du regard sur la faiblesse : la pitié de Dostoïevsky naît de la compassion pour la faiblesse des autres ; mon ironie est due à l'appel créateur que je lance à ma propre faiblesse.

Certes, il y a des traces de mes origines aussi bien dans les mélodies de mon langage que dans les orientations de mon esprit, mais l'essentiel, c'est-à-dire mes regards et mes harmonies, appartient à l'apatride que je devins. *L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage* - La Rochefoucauld.

Deux sortes d'effets de la lecture d'un bon livre : soit il me renvoie à mon intérieur, me focalise sur moi-même – c'est un incitant ; soit il me projette sur un monde extérieur, un monde auquel je dois réagir – un excitant. Cette belle dichotomie est pratiquée par mon ami R.Debray.

Je ne connus qu'un seul grand ami, et c'est lui qui m'apprit le sens d'une fraternité ardente. En revanche, la camaraderie reste, pour moi, une valeur froide, à être partagée, valeur commune. L'union fraternelle ou amoureuse est la rencontre de deux solitudes.

Mes phrases se composent dans un tumulte, mais la recherche de chaque mot capital, à y insérer, exige un calme – l'état d'âme et l'état d'esprit.

Je cherche des rencontres des concepts qui ne se connaissaient guère ; de leurs rapprochements hasardeux, naissent des caresses verbales, des métaphores ; l'un des fruits illégitimes et aléatoires de ces ébats s'appellera pensée, qui ne fut nullement invitée à cette fête imprévisible.

Mes attentes vivent dans le réel, mes espérances – dans l'idéel. L'insuccès, dans les premières, amène des déceptions, dans les secondes – des tragédies. Et puisque mon essence est dans l'idéel, elle ignore les déceptions, cette essence des hommes pragmatiques.

Depuis que je me suis laissé ensorceler par des illusions, les certitudes et les doutes perdirent tout leur prestige.

Dans le domaine des rêves *absolus*, j'aimerais donner à mes ombres ce que, dans la réalité *relative*, on attribue à la lumière – ne pas avoir de masse, mais irradier de l'énergie.

Ce que j'appelle *rêve*, Nietzsche l'appelle *vie* ; c'est pourquoi, pour lui, triompher de la *réalité*, c'est *vivre*, et pour moi – *rêver*.

Avec mon faible pour la faiblesse dans le quotidien et mon fort attachement à la force dans l'éternel, je me rends compte, soudain, que ce furent, jadis, des prérogatives féminines. Certains hommes, serait-ils le passé de la femme ?

Si la sagesse est la mémorisation des faits, Aristote a raison : *Le doute est le commencement de la sagesse*. Pour moi, le doute est la fin de nos chimères salutaires.

Je ne vois qu'un seul avantage de l'étude de l'histoire de la philosophie : confirmer qu'en philosophie seuls comptent les commencements ; les buts et les parcours sont communs et peuvent être effacés ou négligés. Et la plupart des commencements se réduit aux métaphores. Aucun philosophe ne reconnut cette évidence. Les développements ne se justifient qu'en sciences ou chez les amuseurs d'enfants ou de foules.

Ni graver ni peindre, mais bander mon arc, dans la direction de mon étoile. Que le lecteur, qui aurait, lui aussi, ses cordes, ressente l'envie de se réfugier à l'ombre de sa propre étoile, d'essayer ses propres flèches ou d'en tracer sa propre trajectoire.

Mes notions de *hauteur* et de *solitude* sont plutôt temporelles que spatiales, car les seules rencontres que j'y vis – ou que je souhaite vivre ! - sont

rencontres avec des fantômes du passé et non pas avec des images, toutes spatiales et réelles, d'aujourd'hui (le présent, d'ailleurs, relève davantage d'un espace transpercé que d'un temps arrêté).

Ils écrivent comme s'ils étaient sur un forum, où chacun exhibe ses blafardes lumières, pour être vu ; j'écris dans une caverne, où je ne fais que jouer avec mes ombres, mes ténèbres, invisibles aux autres.

Casser ou se casser – deux minauderies des faux rebelles. Même la nuit, ils la voient sous l'angle d'un voyage, dont seul le bout les intéresse, pour vivre, – je leur oppose un commencement immobile, pour rêver.

La goujaterie l'emportera toujours sur la délicatesse, comme l'ironie – sur le lyrisme. C'est pourquoi je préfère le *Minnesinger* au *hidalgo*.

Mon âme assoiffée ne voit pas sa place dans ce monde des esprits repus.

Ils lancent tellement d'étincelles, censées mettre le monde au feu. Les miennes ne songent qu'à éblouir.

# Pouvoir

Plus je cherche, auprès de mes contemporains, le succès de mes meilleures entreprises, plus mesquine sera la démarche de mon esprit et plus humiliante – la chute finale de mon âme. Installe-toi dans les ruines, la seule demeure, où tu puisses rester berger du rêve, de l'amour, de la poésie. La force, la reconnaissance, la rigueur sont les valeurs, prônées par ma partie mortelle ; la partie immortelle devrait ne s'occuper que de mon étoile et avoir le courage d'assister à son évanescence et son extinction. Mais ma sinistre époque, en personne de ses professeurs robotisés, proclame, que la seule bonne philosophie consiste à comprendre, qu'*une vie de mortel réussie est bien supérieure à une vie d'Immortel ratée*.

Le seul soi, que je puisse maîtriser, est le soi connu, qui peut être vaste et profond, mais restant, pour l'essentiel, commun ; la hauteur lui restera inaccessible, la hauteur, que seul peut habiter et animer mon soi inconnu, auteur et souffleur des plus belles des contraintes. *La liberté, ce n'est pas l'absence de contraintes, mais la maîtrise de soi-même* - Dostoïevsky - *Свобода не в том, чтоб не сдерживать себя, а в том, чтоб владеть собой*. Le degré de ma liberté, c'est la hauteur des contraintes, que je dois, veux et peux m'imposer, pour avoir le minimum de honte.

Écrire devrait avoir un seul but - m'adonner à l'appel du beau. Toute autre motivation serait du même ordre que le besoin de m'affirmer ou de me reproduire, un prurit inertiel. La vie doit aboutir à mon livre. Celui-ci est

toujours une bouée de sauvetage, mais je dois être menacé par des fonds, pour qu'elle ne soit aussi utile et décorative que l'ancre et la voile. Et sur mon épave on lira l'épitaphe de W.Faulkner : *Il fit des livres et il mourut* - *He made the books and he died*.

Pour contempler ou transformer le monde, une paire d'yeux ou de bras suffit. Pour que ce monde se mette à danser, comme mon étoile, je dois lui adresser mon regard, filtrant, plutôt que transformant, les choses, dignes d'être chantées. Quand ils ne sont pas électifs, les contemplatifs et les actifs se valent.

Je vaux par ce que je *veux* atteindre par la musique de mon regard absent ou par l'intensité de mon élan sans ailes, par le vague de mon *interprétation* par l'art. Mais c'est ce que je *peux* voir avec mes yeux ou tenir avec mes mains qui me *représente*, trop nettement, auprès de la vie.

Le bien souverain : pouvoir tenir à l'excellence, c'est-à-dire sur l'axe, que je trace moi-même, avoir l'audace de me (dé)vouer à la valeur la plus noble, la plus brillante ou la plus intelligente, à laquelle s'adonnera ma voix, mais me servir de tous les registres de cet axe, pour ma musique ouverte.

Je pense, donc je puis, donc je suis, donc je fuis - le parcours du capitulard.

Dès que je possède la liberté, je m'attache, comme tout le monde, aux biens, au consensus des sujets et à la présence du maître. Et je me souviens de mes premières amours, où, épris de la liberté, je voulais être riche sans biens, puissant sans armes, sujet sans maître. Mais dès que je possède la puissance, je n'ai plus la liberté : *Cet étrange désir - chercher la puissance et perdre la liberté* - F.Bacon - *It is a strange desire to seek power and to lose*

*liberty*. Ceux qui veulent pouvoir sont rarement libres ; ceux qui peuvent vouloir le sont plus sûrement : *La liberté est une sensation de pouvoir vouloir* - Valéry.

Jadis, dans l'idéosphère, l'image était une idée métaphorique, se passant de son stade interprétatif ultime, celui du sens ; la graphosphère égalisa l'image et l'idée ; la vidéosphère actuelle se débarrasse de toute métaphore et réduit aussi bien l'image que l'idée - à leur sens. Où elles se retrouvent en compagnie des modes d'emploi et des guides touristiques. Je ressens la puissance de cette machine vidéosphérique dans le sort réservé à ce livre : son inexistence à cause de son invisibilité, de son refus en bloc, refus de sa réalité, de sa valeur, de sa vérité - ce qui me propulse ou m'exile vers ma chère hauteur, où je ne croise ni maisons d'édition ni lecteurs ni caméras.

Je réussis mon livre d'autant mieux, qu'il puisse - et doive - être lu d'une plus grande distance. La meilleure peinture verbale est monumentale : *La sensibilité, après Apollon, doit faire appel à Héracles* - Ortega y Gasset - *De Apolo se dirige la sensibilidad à Hércules*. Peindre le ciel, c'est par ce seul biais qu'on en renouvelle l'azur, azur se fanant à tout contact avec la grisaille du temps. *L'azur lointain, qui résiste à la proximité, est le lointain peint des coulisses* – W.Benjamin - *Die blaue Ferne die keiner Nähe weicht ist die gemalte Ferne der Kulisse*.

Mon unité de souffle consiste en la pitié qui m'astreint et m'attache aux obstacles et en l'ironie qui me détache des buts. Il semble que l'art naisse, plus pur, de la résolution des contraintes, brumeuses, élégantes et despotiques, que de la poursuite d'un but limpide, dicté par un calcul libre. La liberté ne favorise que ceux qui pèsent, elle est un frein à ceux qui fabriquent leur propre balance. Le paroxysme, la sensation de maintenir un

souffle contraint et toujours convalescent, me paraît être l'élément primordial d'une écriture noble ; les symptômes, les remèdes ou, surtout, les histoires de maladies sont hors de ma portée. L'incurable honte m'habite ; ma plume ne griffonne que la face intérieure de la muraille qui isole les pestiférés de l'inutile de la paisible santé des hommes libres. Ce que ceux-ci prendraient pour de l'exacerbation polaire, n'est, en deçà de la ligne de la honte, qu'un climat somme toute modérée.

À quoi s'attaquent les mots (je ne parlerai plus d'idées qui ne s'attaquent qu'à la grisaille des schémas figés dans des normes des hommes) ? Leur choix, plus que celui des idées, traduit la part de la noblesse en nous, le besoin que nous avons du sacré et de ses sacrilèges. Je me rends compte que les choses, dignes d'être ennoblies par le mot, peuvent être vécues soit comme Mystère, soit comme Problème, soit comme Solution. L'existence irréductible de ces trois angles d'attaque, triviaux mais oubliés trop souvent, exclut toute tentation de mettre un point final d'une vérité quelconque. La vraie maîtrise d'un sujet, ce n'est pas sa possession, c'est l'harmonie avec laquelle on l'aborde. L'harmonie avec la vie s'appelle Mystère, l'harmonie avec un langage s'appelle Problème, l'harmonie avec une époque s'appelle Solution.

Le lecteur que je vise serait de l'espèce de plus en plus rare : c'est un amoureux de la noblesse de Nietzsche, de l'intuition de Valéry, du ton de Cioran, c'est un Européen, raté et orgueilleux. L'Europe se tourne vers un avenir transcontinental, la société dépêtre les plus gauches, seule la réussite fait rehausser l'âme de l'homme moderne. Le nombre de lecteurs d'un livre est proportionnel au nombre d'écrivains capables d'en relever l'enjeu. Cioran parti, je ne vois pas qui, dans ce monde dépeuplé, aurait pu s'atteler à la tâche que je me suis imposée, ce qui ne présage pas un grand

succès de librairie. Cioran m'écrivit : *Comment se hasarder encore à une œuvre en partant de l'âme ? Et puis, il y a le ton. Le vôtre – j'en ai peur – sera du genre noble, entaché de mesure et d'élégance*. Curieusement, votre voisin d'en face, de l'autre côté de la rue de l'Odéon, me mettait en garde dans les mêmes termes. Mais les deux furent généreux avec moi ; celui-ci – en introduisant fraternellement ce livre, celui-là – en me laissant de la place, où je peux défier ses appréhensions en dédiant mes soubresauts, à titre posthume, aux plus défaites des hautes turpitudes.

Le français n'étant que mon faux ami, un outil d'emprunt, tant d'écorchures de métèque seront visibles sur les mots habitués au polissage d'autochtones ! Mais la tentation est si grande d'épeler ma musique dans la langue de Montaigne, La Rochefoucauld, N.Chamfort, J.Joubert, Valéry. Je ne suis pas dupe, l'aphorisme, genre autrefois aristocratique, n'attire aujourd'hui que des plébéiens, prêtant plus d'attention à l'actualité qu'à ce qui échappe aux actes des hommes. Ce livre est un ennemi de la gazette. Je n'ai aucune envie d'étaler ma biographie en en mettant en relief des recoins rugueux et exotiques. La seule curiosité que j'accueillerais volontiers serait celle pour mon ton, non pour mes raisons. Mes expériences - le langage mathématique, la mathématique du langage, l'art intellectuel, l'intelligence artificielle, la plume qui me trahit, l'ordinateur qui me ressemble - n'apportèrent rien au choix de mes vocables. Que j'aie connu les pires misères, subi les pires humiliations au pays marqué par la grandeur du malheur – tout s'efface devant le bonheur de sentir le souffle d'une vie inaboutie animer un livre achevé.

Toutes les idées (qu'elles soient scientifiques, esthétiques ou mystiques) peuvent se réduire soit à une abstraction dans une représentation, soit à une corporéité dans un acte. Une seule exception, et là je suis d'accord avec

Platon, - l'idée du Bien, qui fuit le concept, mais fuit encore plus - la réalité de la matière, des esprits ou du temps. On sait où résident l'amour, la noblesse ou l'intelligence, on ignore tout de la demeure du bien ; c'est un foyer sans portes, toit, murs ou fenêtres, d'où ne part aucun chemin, aucune lumière, contrairement à la vision platonicienne : *L'idée du Bien donne l'être et l'essence aux autres idées* - (pour toi, est bien ce qui te *fait* du bien – pitoyable !) - toute la *splendeur du bien* est tournée vers l'intérieur, vers notre âme. Ni l'intelligence ne peut procéder du Bien, ni l'âme ne peut émerger de l'intelligence.

La seule liberté, digne que je m'y appesantisse, est la liberté noble, éthique, et son volume ne dépend nullement de mes convictions ou de mes doutes : il est égal à la part de la raison, que je suis prêt à sacrifier, pour rester dans le bien, indicible, intraduisible ni en logique ni en actes.

Prendre fait et cause du faible, au nom des valeurs du fort, - telle est l'attitude confortable des intellectuels d'aujourd'hui à indignation facile. Je suis pour le noble, à résignation difficile, et qui est toujours un faible et qui méprise la morale du fort.

Le bien, c'est-à-dire la grandeur et la noblesse, ne s'inscrit jamais durablement dans les actes des hommes ; je finirai par ne plus le trouver que dans les livres, les tableaux, les mélodies et je le refuserai aux hommes. Solitude d'une vie silencieuse, réduite à l'attente d'un art musical.

La totalité de l'homme intéressant se révèle et se résume dans ces trois attitudes : la pose face à la noblesse, la posture face au mot, la position face aux idées - la hauteur, le style, l'intelligence. Suivant ces axes, j'ai trois complices et alliés : Pascal, selon le premier, Nietzsche, selon les deux

premiers, Valéry, selon le troisième. Dois-je attendre mon *Mémorial* ? Mon cheval de Turin ? Mon illumination de Gênes ? Dans les deux cas - une rupture douloureuse avec la raison.

Je n'admire guère le courage populacier du faible David, défiant Goliath si fort ; j'admire le noble courage, la faiblesse divine de Jésus, baissant les bras devant le puissant de ce monde, Ponce Pilate.

Mon existence s'écoula dans les cinq milieux successifs : l'humus de la terre (les prolétaires), la danse de la terre (les poètes), l'essence de la terre (les scientifiques), la marche de la terre (les techniciens), le moteur de la terre (les patrons). Je n'en retirai rien de substantiel, mais ces expériences rendirent libre mon regard sur la pitié, la noblesse, l'intelligence, la platitude et la honte. Et puisque toute vraie existence se réduit à la musique, je ne me sens solidaire que des poètes.

La vérité sans sujet, c'est ce que suit et poursuit le siècle, la vérité technique. Mais c'est la vérité sans objet, la vérité artistique, qui me séduit : de belles échappées de vue sur des bribes fortuites d'une réalité inaccessible.

Ils prennent le stylo, parce qu'ils auraient des vérités en feu à annoncer au monde incrédule et intrigué. Je ne vois qu'un monde hostile et indifférent, et des vérités en loques.

Les attributs transcendantaux - le bon, le beau, le vrai - s'appliquent aussi bien à la représentation qu'à la réalité, ou plutôt à l'esprit du réel ; ces deux sphères, l'humain et le divin, n'ont ni les mêmes critères ni les mêmes sources ; le bon réel est dans la pitié, le bon humain - dans la honte ; le beau

réel est dans la conception, le beau humain - dans la création ; enfin, le vrai réel est dans le mystère de l'harmonie, le vrai humain - dans des problèmes bien formulés et dans des solutions bien déduites. Le bon et le vrai représentatifs peuvent s'écarter largement de leur homologues réels ; dans le beau, ou bien le réel est entièrement absent, ou bien un accord profond doit exister entre eux - je ne crois ni en *Charogne*, ni en *Finnegan's Wake*, ni en *Carré Noir* ni en *4'33''*.

La vérité légitime, sur ses fonts baptismaux, mérite attendrissement ; la vérité sous perfusion de mots ne m'inspire aucune pitié, elle devrait être abandonnée de plumes et d'étoiles. La bâtardise de tout mensonge saute aux yeux de tout préposé aux enfants trouvés, mais une belle ascendance peut se découvrir à la lecture de registres secrets.

À fouiller dans la nature humaine, ce qui me laisse optimiste, c'est que les détenteurs de vérités savantes sont rarement experts en beautés, et que les artistes s'avèrent insensibles aux affres du bien. Et le robot, qui règne aujourd'hui dans les têtes, est un phénomène passager ; des poètes ou des saints réapparaîtront encore certainement sur nos scènes profanées.

Le mérite principal du bien n'est pas dans l'évanouissement de la souffrance, mais dans le rehaussement de son lieu. Je souffre moins du mal, qu'un autre m'inflige aveuglement, que du bien, que mon cœur se figure et que ma main défigure. En fait de fidélité, rien n'égale le regard. En fait de sacrifice - le bras tombé.

*Un art, que manifestera celui qui ne connaît pas la vérité et qui n'a été en chasse que d'opinions, est un art risible*- Socrate. Quant à l'art, qui ne serait qu'intelligible et prétendrait connaître la vérité, m'est avis qu'il est un art

jetable. Les opinions, au moins, manifestent le goût ou le dégoût. Chez l'artiste, les vérités sont des épiphénomènes collatéraux, puisqu'elles n'ont, en général, ni profondeur ni hauteur et s'inscrivent petit à petit dans la platitude.

Les vérités se notent et se prouvent par de basses machines. Le soupir est une belle cible des plumes hautes. *Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité* – Stendhal - je tremble pour tes soupirs restés muets ! Je me moque de tes vérités bavardes. *Ce n'est pas nos voix que Dieu écoute, mais nos passions* - St-Augustin - *Non vocem, sed affectum audit Deus* - un grand Muet, qui écoute, est toujours préférable à un grand Sourd, qui, soi-disant, parle.

Quand mon âme fait taire tous les motifs, le bien apparaît comme tentation et même chute (*La tentation est pire que le meurtre* - le Coran). Je me mets à douter de l'origine des ailes, qui cachent ma honte. J'apprendrai à porter mon âme en écharpe.

Je suis à l'œuvre du mal, dès que je me sens débarrassé de la honte. Mais même la conscience d'être en faute, face à l'omniprésence du mal, n'est guère un antidote. Le mal se faufile dans toute œuvre du bien, comme le terrible précède le beau.

La rancune de ceux que je rendis malheureux soulage le poids de ma honte ; c'est leur gentillesse et leur sourire qui sont proprement insupportables.

Dans ma langue maternelle, les mots résultent de deux courants opposés, mais équilibrés : je l'écoute et je la fais parler. *L'arbre, au lieu de se*

*dissoudre en représentations, peut me parler et susciter une réponse* – E.Levinas. Une langue étrangère est souvent, hélas, muette, et je la mets sous question et je cherche à faire passer ses aveux pour spontanés et sincères. Comment m'enraciner dans une langue, qui ne connaît pas mon enfance ? - et sous une torture verbale puis-je espérer une éclosion florale ?

L'intelligence sait, qu'il n'existe aucun vaccin contre le mal, que je ferais ; et c'est un silence et non pas un conseil qu'elle attend de mon cœur : *Le dernier mot de l'intelligence est une humble et douloureuse requête à la bonté* - A.Suarès.

La seule immobilité que j'appelle de mes vœux dans ce livre est celle du mot ou du rêve refusant toute mobilisation décrétée par le geste régnant, *res gestae*. *Manfred* se distançant de Missolonghi, *Comète ma Comète* ignorant la trajectoire de Camiri, le soleil d'Austerlitz n'illuminant pas le parcours de Napoléon ni n'assombrissant celui du prince André. *Fatum libellorum*, la geste, s'émancipant du geste. Écrire *tibi et igni*.

Ce qui n'est, pour moi, qu'un mot, est une action pour un autre, plus pur que moi. Je suis toujours théoricien de quelqu'un et praticien d'un autre. C'est cela, la vraie leçon d'humilité en profondeur.

Devant ma vie, je suis dans un rafiot : à quoi veux-je consacrer sa traversée ? - ramer ? garder le cap ? guetter des voies d'eau ? appeler un bon souffle ? glisser des mots dans la bouteille ?

Le combat d'idées se règle au pugilat ; le combat de mots dégénère en affrontement des idées ; le combat des états d'âme s'enlise en querelles de mots. Désarme-toi ! - la bonne devise du capitulard que je devins.

G.Leopardi ne se doutait pas à quel point il avait raison : *Un peuple de philosophes serait le plus couard du monde* - *Un popolo di filosofi sarebbe il più codardo del mondo*.

Un rêve, hélas, inaccessible : vivre ce que je suis – je vis un devenir, qui n'est jamais fidèle à l'être inspirateur. Mais la fausse réalité : je suis ce que je vis – est pire, puisque mes gestes et mes mots cherchent l'ampleur ou la profondeur, tandis que mon être ne quitte jamais la hauteur. La vie se fige, oublie ou perd son élan - un vivant instantané sans un créant éternel.

Mon ennemi - le hasard des actes ; mon ami - la fatalité des mots.

Pour qu'on comprenne ce que j'entends sous *faiblesse*, je dois postuler, que tout passage à l'action relève de la force (et non pas de la faiblesse comme le prétendent les sages oisifs) ; la faiblesse est l'oreille, qu'on prête à l'appel du soi inconnu, mystérieux et fascinant, intraduisible ni en mots, ni en actes, ni en système. On peut en dire ce que J.de Maistre dit du monde, qui serait *un système de choses invisibles manifestées visiblement*.

L'agir est pardonnable ou respectable, si je reconnais d'en ignorer les ressorts et les portées. *Je ferai dans l'ignorance de ce que je fais, de qui je suis, d'où je suis, de si je suis* - S.Beckett. Cette ignorance peut être étoilée, même si j'élargis le cercle au-delà de l'agir, pour englober le penser, l'écrire, l'aimer. Et je finirai par me dire que notre soi inconnu est au centre de tout ce qui est sacré, mais sa circonférence ne se dessine nulle part.

Je suis dégoûté de l'action non pas à cause d'une discordance entre le prévu et le vu, l'attendu et l'entendu, le pressenti et le senti, mais à cause de l'intraduisibilité cruciale du regard des premiers en choses vues des

seconds ; dans le royaume du rêve, le mot, au moins, peut inventer la hauteur cachée des choses, tandis que l'acte en exhibe la criante platitude.

Il va de soi, que je me déplaise dans ce que je fais et même dans ce que je pense ; je dois me plaire dans ce que je n'arriverai jamais à traduire en actes ou en mots ; le problème, c'est de trouver un lac pour mon regard, lac, dans lequel se refléterait fidèlement mon visage, c'est-à-dire mon rêve.

Quand je comprends, qu'aucune lumière n'est à moi, et que je ne suis qu'un manipulateur des ombres, je prête plus d'attention à l'irréalisable, qui doit percer dans mon action ; de même - à l'invisible dans mon regard ou à l'innommable dans mes mots.

Je n'aspire ni au vide ni au trop plein, je n'aime pas la contrainte des frontières accessibles mais infranchissables, je ne veux pas être un récipient, je veux pouvoir prendre la forme de tout ce qui m'entraîne, me plénifier. Plus nous sommes vides des choses qui pèsent ou ancrent, plus pleins sont nos coups d'ailes et plus larges nos horizons. Si tu veux vivre dans les mots, sois mort pour les choses.

La conscience ne me dit ni ce que je dois penser ni ce que je dois faire, elle me convainc, par son trouble, son exaltation et son angoisse, qu'il existent, en moi, des voix, intraduisibles ni en mots ni en actes, et dont mon cœur est le témoin et mon esprit – le juge.

*Quand l'homme s'imagine auteur de ses actes, qu'il projette sur l'avenir, et déclare, que le but ennoblit les moyens, - il est mesquin* – Kierkegaard. La machiavélique Compagnie de Jésus, avec son *La fin justifie les moyens*, est trop dans le temps, l'action, la logique, et pas assez dans l'héraldique, tandis

que le but peut ne servir qu'à ériger de belles contraintes et à déployer des moyens à ne pas employer. Dans le but, ce qui compte est l'art de sa formulation ; dans les moyens - le parcours raisonné de leur recherche. Je préfère m'en tenir à la noblesse héréditaire du langage, refusée aux gueux de la logique ou aux nobliaux de la mécanique.

Quand le regard, le mot et le geste de l'autre, au lieu d'*ex*-primer une solution en pure forme, m'*im*-priment un mystère, je deviens traducteur-inventeur-créateur du fond. *Aimer quelqu'un, c'est l'inventer* - R.Gary.

Deux degrés de honte : non seulement je ne suis point fier du regard, qui se forma en moi, à coups des mots, des votes et des abstentions, mais, même à l'intérieur de ce regard, je trouve si facilement des failles, des ruptures, des chutes. Est-ce parce que je ne poursuivis jamais le vrai ni n'envisageai jamais l'incarnation du bon ? Ou bien parce que tout ce qui est viscéral sent trop son milieu d'origine ? D'où mon intérêt pour la peau et sa caresse.

Démarche antique : dépeindre la Cité idéale et fouiller des écueils humains, sociaux, matériels, qui la rendent utopique ou lointaine. Aujourd'hui, le politicien fait de ses actes ce que je fais de mon écriture : une maîtrise loquace des contraintes et un embarras muet devant les buts. Mais ce qui rend vivables les ruines désertes, transforme le chantier en étable.

Qui, aujourd'hui, mérite davantage l'attention de nos plumes, les hommes ou les livres ? Je penche de plus en plus pour le second terme. La vie des hommes devint si préprogrammée et impersonnelle, si dépourvue de ce qui est humainement céleste ou divinement livresque. Le livre, lui, qu'il soit aboutissement d'une vie ou commencement d'une création, est l'expression

la plus fidèle de nos talents ou de nos impuissances, de nos angoisses ou de nos bonheurs. Je sais que même le livre, de nos jours, devient aussi ennuyeux que la vie, c'est-à-dire dédié exclusivement au réel. Et ce n'est pas demain que nous lirons les *Sentences* d'un nouveau Pierre Lombard.

Comment puis-je m'entendre avec les démocrates, ces robots de l'horizontalité ou moutons de la verticalité, si je suis tantôt maître (du verbe que je conjugue) tantôt esclave (de l'émotion qui me subjugue) ?

Mon époque, c'est le Moyen Âge, le même mystère autour du mot, du concept et de la chose. Mes contemporains d'aujourd'hui réduisent le mot à la chose, dévitalisent le concept et banalisent la chose.

*Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux* – A.Musset. Tous les *quoi* et les *pourquoi* sont dits depuis des lustres, c'est le *comment* qui est à réinventer ou à recommencer. Par les tard-venus du mot, non de l'heure. Le monde fut vieux de tous les temps (*senescit mundus*), mais jamais les hommes n'étaient plus loin de leur enfance et ne s'identifiaient à ce point avec l'âge adulte. Occupé par la raison de ses fruits, le monde oublie ses floraisons. Ils sont de leur pays, de leur saison, de leur journal, de leur langue, comme moi, je suis de mon enfance. Mais, enfant, je suis venu trop vieux.

Le français ne sera jamais, hélas, mon complice. Nous sommes tels sages conspirateurs, qui ignorons tout l'un de l'autre, de sorte que toute trahison, sous la torture, ne serait qu'un faux témoignage.

Sans m'être enraciné dans le français, j'en réclamai des fleurs ; ce que se permit ma compatriote, comtesse de Ségur, m'était interdit. L'arbre français

me répondit par le silence de ses ramages ; je dus lui inventer un souffle, pour que mes feuilles bruissent. Sans entendre la musique à ses nœuds, accords des mots justes, je dus confier mon visage aux couleurs de ses mots troubles, juchés près de la cime ; mais je n'envie pas ceux qui, à l'inverse, peuvent dire : *Je ne suis que parole, il me faut un visage* – E.Jabès. Je vise l'*octopus* profond, c'est l'*occiput* superficiel qui émerge. Je dois me résigner à n'être connu que par l'extérieur, puisque *l'intérieur de l'homme se révèle par la musique de sa parole* – K.Boehme - *das Innerliche arbeitet stets zur Offenbarung durch den Schall des Worts*.

Je ne songe pas à m'annexer le français, j'en suis un hôte discret, et son confort nocturne hérisse mes rêves mieux, que son hospitalité diurne ne les calme.

Amusante ambigüité dans cette jolie phrase - *je suis fait de ce qui m'échappe* : ou bien ce qu'il y a d'inconnu ou d'incompréhensible en moi est mon propre soi (le soi inconnu), ou bien ce qui rend mon essence est ce que, à mon corps défendant, je réussis à articuler.

La sincérité dans les mots : quand la sonorité d'une phrase est au diapason d'un état d'âme vibrant. Je n'aime l'authenticité que naissant à l'article de la suffocation.

Mon ombre (mot) doit être droite, que je sois, moi-même, brisé ou écrasé.

Le mot décrié de tous temps - *vanité*, dévouement aux choses vaines et éphémères, il m'est sympathique, vu que tout ce que l'homme garde désormais à portée de ses mains crochues relève des choses vulgairement réelles, pesantes, à rendement garanti. Et ma sympathie pour les sages,

penchés, déconfits, au-dessus d'un rêve agonisant, gagne quelques longueurs à cause de leur condamnation par le vainqueur : *Le Seigneur connaît les pensées des sages ; Il sait qu'elles sont vaines* - l'Évangile. En plus, la vanité va souvent de pair avec l'élan, puisque l'Ecclésiaste met la *poursuite de vent* sur le même plan que la vanité, et auxquelles *tout* se réduit ; il finira certainement par acquiescer au monde entier, devenir panthéiste ou holiste, laissant les idolâtres avec la relativité des choses.

Ce que je bâtis devrait pouvoir se muer, à tout moment, en abri, en ruines, en fonts baptismaux, en mausolée. De l'architecture polyvalente en mode synchrone, abri des exilés, des momies, des relaps.

La langue parlée, dans ce livre, ne retrouvera pas toujours, sur la même longueur d'ondes, la langue parlante (comme les messages hermétique et herméneutique de Plutarque, discours préféré ou discours proféré ; Hermès : se savoir un Dieu, mais ne pouvoir être perçu que comme un simple messager des autres Dieux) ; et dans ce couple, avec cette dissonance entre le message et la messagerie, la loi et l'élection, - les frictions et les rejets mènent si facilement au divorce.

En français, le débordement, en tant que mode d'expression, m'est interdit ; je dois me contenter de la fontaine. Des ambitieux parent la leur d'écriteaux alarmants ou rassurants, *Poison* ou *Eau potable*, je ne promets qu'une bonne *soif près de la fontaine*.

Les mots s'acceptent sans heurts dans un voisinage soit par l'inertie d'usage, soit par un champ d'intuition créé par la langue elle-même, soit enfin par un magnétisme induit par un courant d'auteur. Et je sais, hélas, que sans maîtriser à fond les deux premières de ces forces, je cours le risque de ne

pas faire agir la troisième. Je présuppose une charge réceptive dans l'oreille, tandis que c'est l'œil d'autochtone qui coupe tout courant déjà dans la prise de risques insensée par ma bouche. Retentis dans la bouche ou ressentis dans l'oreille, les mots ont des effets souvent opposés - et il est impossible d'effacer la mémoire collective, où se produit l'effet dévastateur idiomatique.

Si je parle si souvent de ruines, c'est en partie à cause de mes rafistolages au sein de l'équipe de la tour de Babel, dont l'arcanture se prête mal à l'architecture des tours d'ivoire (il paraît qu'en sacrifiant la hauteur à la profondeur, un recyclage soit possible : *Nous creusons la mine de Babel* – F.Kafka - *Wir graben den Schacht von Babel*). Et mes ivresses publiques ne rappellent que vaguement le miracle de la Pentecôte.

Je sais que c'est en moi, et non pas dans le monde bien entretenu, que se déposent des matières polluantes, mais toute bonne écologie de l'ego aboutit, pour moi, à l'égologie.

Mes litanies de la hauteur devraient peut-être s'appeler *acméistes* (*acmé* – apogée) ou *météoro-logiques* (*météoron* - hauteur). B.Pasternak parlait de *la hauteur résistant à la vicissitude de la rue*. Et son contraire s'appellerait - acrophobie, phobie de la hauteur.

Ma patrie marâtre est la langue, contrée régie pourtant par des logophores étrangers ou hostiles. Je suis un apatride des drapeaux, phobique des assemblées, réprouvé des recensements.

La langue française n'est pas ma terre, mais mon ciel d'accueil : sans savoir où y mettre mes pieds, je cherche à y déployer mes ailes.

Préférer le signe (le fait organique) au sens (à la structure mécanique) peut avoir deux sens : retour aux choses de la nature ou culte du mot de la culture. Le sens épuisant de plus en plus les choses, je préfère rester en compagnie du mot inépuisable.

Mes mots : forme de réponses et fond de questions. *Tu voues ton regard, dépourvu de questions, à l'heure, qui dissout tout regard* - G.Benn - *Du hast fraglosen Aug's den Blick gewendet in eine Stunde, die den Blick zerstört*.

Mon mot, qui réussit à s'échapper au silence de Proserpine, je le *respecterai* sur le mode orphique : je lui jetterai mon dernier *regard en arrière*, avant qu'il ne me laisse en souvenir que le nom d'Eurydice. *L'homme des mots, le chanteur, s'en retourne vers le trésor des ombres chères* - G.Steiner - *The man of words, the singer, will turn back, to the place of necessary beloved shadows*.

Une sympathie pour le ciel ne suffit pas, pour créer un vrai pathos, cette tension ayant besoin d'une apathie, égale en intensité, pour la terre ; ce qui m'empêchera de chuter, avec le ciel, dont je porte les *symptômes* (*tomber ensemble*).

Je ne prête l'oreille aux *sermons* ou *dissertations* que si je sens, à leur origine, un *désert* et non pas des bibliothèques ou cimetières. On peuple de silence le désert du soi, désert d'initiés. Ce bon silence (*das rechte Schweigen* de Heidegger, si proche de celui de Wittgenstein), que seul un maître sait traduire en mots : *La philosophie est la reconversion du silence et de la parole l'un dans l'autre* – M.Merleau-Ponty. Une autre tâche de la philosophie devrait consister à écouter le bruit profond et tragique de la

vie, pour le traduire en musique, haute, héroïque et consolante. Et peu importe, si cette musique était reconvertie en bruit difforme, par les oreilles modernes robotiques.

Avec les mots, hélas, on construit ; mais le discours de rêve aspire à ce qu'on en dise ce qu'on dit d'un arbre - il ne se construit pas, il croît. La tour d'ivoire ou la Tour de Babel : créer ou seulement toucher le ciel. Mes ouvriers mélangent leurs idiomes, mais ils ne font que hanter mon chantier, sans en dicter ni hauteur ni cadences. *Tout être spirituel se bâtit une demeure, et au-delà - un monde, et au-delà encore - un ciel* – R.W.Emerson - *Every spirit builds itself a house ; and beyond its house a world ; and beyond its world, a heaven*.

Dans l'écrit, je veux rester tonique ; je dois franchir plusieurs tests de qualité, avant d'exhiber mes sentences ; la tonicité peut et doit provenir des objets évoqués, des mots choisis, des idées émergentes, de mon tempérament – une seule de ces sources désavoue mes mots, et je peux être certain de leur défectuosité.

Le mot est défini par la triade – ses relations avec la réalité, la représentation et la langue ; un métèque peut maîtriser parfaitement les deux premières facettes, mais tant de nuances purement langagières lui échapperont à jamais ; tant de ses idées aériennes dégringoleront à cause de la lourdeur de ses mots désarticulés.

Je ne peux *vivre* dans la langue française, je ne peux que m'y pétrifier, m'y graver. Je lui survis, comme les ruines survivent au Château en Espagne, que personne n'aurait jamais habité. *Ce qui vit dans la langue, vit avec la langue* - K.Kraus - *Was in der Sprache lebt, lebt mit der Sprache* - ma

cohabitation, en fantôme visitant sa maîtresse, veut se réduire aux furtives caresses, loin des cuisines et des garde-robes, près d'un toit ouvert sur les étoiles.

Deux défauts d'écoute privent mon discours de toute musicalité : que je n'entendes plus la voix de l'inexistant, ou que la traduction, c'est-à-dire l'interprétation, soit exclue de mes échos. Il ne me resteront que des références mécaniques de quelques morceaux d'algorithmes, dictés par des robots. *Parler, c'est traduire - d'une langue angélique en une langue humaine, de la pensée vers les mots* - J.G.Hamann - *Reden ist übersetzen - aus einer Engelsprache in eine Menschensprache, Gedanken in Worte* - seulement, l'ange ne parle ni en pensées ni même en notes, mais en appels inaudibles, indicibles, qu'il s'agit de traduire.

Chez tout lecteur il y a trois sujets : le parlant, le pensant, le sentant ; l'idéal serait qu'ils lisent simultanément. À l'époque classique, l'ordre privilégié fut : le pensant, le sentant, le parlant ; à la romantique - le sentant, le pensant, le parlant ; à l'époque barbare moderne - le parlant, le pensant, le sentant, la lecture s'arrêtant, le plus souvent, avec le premier. Et ce livre sera victime de cet ordre des goujats.

Je suis sûr de la divinité de mon Enfant ; je sais, que Sa Mère, la langue, s'offre à tout le monde ; mais j'en fais une Vierge et de mon message - une Bonne Nouvelle.

Imbus de leurs *pensées*, ils se plaignent du manque de mots ou d'oreilles vivantes ; moi, je n'appelle que la haute cause du mot, qui dominera toujours l'effet, que sont les pensées, même les plus profondes ; et les oreilles que je vise appartiennent, toutes, à de glorieux morts.

Que mon mot soit qualifié de dissimulation ou d'authenticité, il restera toujours de l'expression ; modèle à suivre ou modèle à créer, mon visage sera confondu avec mon masque. Sans mes mots, je suis un algorithme muet ou un rythme jamais exécuté par un instrument. Si les mots ne font que masquer l'homme, l'en débarrasser, c'est le réduire à une momie.

Ah, que ne puis-je subjuguer avant de conjuguer ! Mais ma *sorcellerie évocatoire* (Baudelaire) se brise sur l'usage, avant d'étaler mon présage.

Marc-Aurèle, Nietzsche, Valéry, Heidegger, S.Weil, par leur goût philologique, me donnaient l'envie de *devenir Grec* ; mon échec est peut-être le plus grand regret linguistique de ma vie.

Je n'habite pas la maison du français, je la hante. Y avoir croisé beaucoup de fantômes contribua à ma vision de mon soi inconnu, que j'y convoque, aux heures astrales. Il n'y est jamais ni propriétaire ni locataire, mais sursitaire, que le premier rayon auroral chasse. Je ne sais pas qui, la langue ou le soi inconnu, détermine ou seulement colorie le style architectural de l'autre – forteresse ou ruines ? Chez les autochtones, ils se confondent : *Plus je me hante, moins je m'entends* - Montaigne.

Avec des mots je *bâtis* une demeure, qu'*habitera* mon âme, qui se découvrira *esprit* enchanté (l'esprit étant une âme concentrée) ; on retrouve cette bonne chronologie dans ce titre heideggérien : *Bâtir, habiter, penser* - *Bauen, wohnen, denken*.

J'ai beau me détacher de tous les noms, de tous les courants, - ma recherche de points zéro ne pourra jamais réussir complètement dans le domaine des

mots ou des idées, où je suis soumis à mon époque et à ma mémoire ; c'est du point zéro des tons que j'ai le plus de chances de me rapprocher, puisque ce domaine se voue surtout à la hauteur, dimension désertée par d'autres chercheurs d'originalité.

A.Grothendieck vient de mourir. Mon contact avec lui me fut fort profitable : les milliers de ses pages, griffonnées dans la fébrilité des idées, sans le souci du mot, m'aidèrent à ériger d'excellentes contraintes : me méfier des idées, me réduire à l'ascétisme laconique, caresser le mot – merci, pauvre Alexandre.

Deux attitudes possibles, face à une langue étrangère, dont je veux me servir : soit je m'y plonge, pour y pêcher de bons candidats, soit je reste avec mes images ou états d'âme et je laisse l'intuition armer ses hameçons. Dans le premier cas, j'attrape, à coup sûr, des banalités ; dans le second, je lèverai souvent des canards, de ces fautes d'oreille, qui arrivent à tout tenant de la hauteur : *Leur cœur parle trop haut et les empêche d'entendre ce qu'ils disent* - Chateaubriand.

Avec mes mots, je veux émouvoir les étoiles, et je n'arrive même pas à faire danser les ours (Flaubert). Le pire, ce n'est pas l'ours (qui aurait marché sur de mauvaises oreilles), mais la lanterne incertaine (aux yeux tournés vers le bas), pour laquelle on prendra ma scintillante étoile. Et moi-même, je me prendrai pour celui qui *prend sa bougie pour lui-même, la souffle et, à la fin, se prend pour la nuit* - G.Bataille.

Écrire, c'est bâtir un édifice, dans un style que te dictent ton goût et ton talent. Pour avoir cette liberté, il faut habiter la langue, c'est-à-dire se sentir chez soi dans son atelier, maîtriser et ses outils et ses matériaux et ses

acoustiques. Mais je n'habite plus aucune langue ; je suis condamné à n'ériger que des ruines, en espérant qu'un œil de connaisseur y devine le style rêvé : une caverne, une tour d'ivoire, un temple.

Tous les mots que j'écris sont aux autres, mais je ne les colle pas sur les mêmes objets ; toutes les relations que j'invoque sont connues des autres, mais elles ne lient pas les mêmes objets ; et même mes silences ne couvrent pas la même réalité. *Chaque mot se présente, pour moi en tant que locuteur, sous trois aspects : mot neutre, mot d'autrui, mot à moi* – M.Bakhtine - *Всякое слово существует для говорящего в трёх аспектах : как нейтральное, как чужое и, наконец, как моё*. Le mot doit se référer à la réalité objective (premier aspect), mais, surtout, il est lieu de rencontre dialogique de nos modèles (deux derniers aspects), où se jouent la compréhension et l'expression.

En perçant l'indicible mystère du monde, je chercherai - ou en recréerai ! - la musique, la grammaire et le vocabulaire des choses et la mirobolante logique de leurs cortèges. *Tout parle dans l'univers, il n'est rien qui n'ait son langage* - La Fontaine. Et je ne m'arrêterai même pas aux choses elles-mêmes ; j'en ferai parler la profondeur et chanter - la hauteur.

Aucune langue ne m'accueille plus, un permis de travail à la clé. Apatride des idées, je suis devenu apatride des mots - et ma collection des exils s'en voit allongée.

Une ivresse du regard débouchant sur une glossolalie miraculeuse - tel fut le but insensé de ce livre. Mais le vrai regard, comme le vrai verbe, ne peut naître que dans un dialogue. La langue doit me dévisager et me parler, en anticipant, et m'apporter sa dose de foi et de griserie. La ventriloquence,

c'est-à-dire la création à mon insu, doit avoir sa place, dans la peinture de mes passions. Sans mystifier le cerveau ni démystifier l'âme. Le français resta un grand muet, et dans mon délire, aucun autochtone du pays du rêve ne reconnut son idiome natal.

Tout message est composé d'un pathos et d'un logos : le premier naît de l'interprétation du mot, le second réside exclusivement dans la représentation sous-jacente. L'écho hautain du soi inconnu, l'œuvre profonde du soi connu ; si je veux m'adresser à Dieu, je dois chercher le pathétique lointain, même au détriment du logique proche.

Je fus injuste, en méprisant l'idée au profit du mot. Le terme d'idée couvre une vaste gamme allant de pensée à mode d'emploi. Je penchais trop du côté du second choix, où tout le sens est dans la maîtrise des objets impliqués, tandis que la pensée est ce qui garde sa valeur même en absence des objets qu'elle évoque.

Ce livre, malgré quelques pulsions réussies, par étouffement ou exhibition, ne peut compter que sur un regard indulgent de frère ; aucune caresse spontanée d'amante ne naîtra, hélas, de son écoute, puisque la musique des images y est trop souvent trahie par le balbutiement incontrôlable des mots infidèles.

Plus je vois comme la langue devient, pour tout le monde, langue de bois, une collection de blocs préfabriqués, plus j'ai envie de voir en elle une maîtresse de l'arbre séducteur. *La langue se livra au rite antique des noces avec l'arbre, sous la douce caresse du vent* – W.Benjamin - *Die Sprache vollzog die uralte Vermählung mit dem Baum. Ein leiser Wind spielte zur Hochzeit*.

*La liberté implique le langage, qui crée la possibilité de l'intervalle conscient* – Valéry. Mon cher Maître, dans la chaîne de l'acte, vous placez mal le langage. La liberté intervient entre le désir et le choix, où se déroulent les *où* et *quand*, les *pourquoi* et *comment*, qui sont des requêtes extra-langagières. Le langage n'est impliqué qu'à partir de l'embarras, pour atteindre un objet ou désigner une relation.

*L'homme ne parle vraiment une langue que dans la mesure, où il lui correspondre, qu'il entende ce qu'elle lui souffle* - Heidegger - *Der Mensch spricht erst und nur, insofern er der Sprache entspricht, indem er auf ihren Zuspruch hört*. La phrase la plus fatale et juste, pour condamner l'aventure de ce livre. Ma scène est une ruine ; le souffleur, sous mes pieds, a beau remuer ses lèvres, - mon rôle ne se lit que dans un regard hors-texte.

*C'est bien l'arbre qui me parle. Mais il fallait qu'il trouvât les mots de mon pauvre langage* – R.Char. Quand le flux devient un arbre, il est vidé de ses mots d'origine ; je l'unifierai avec mon arbre et essayerai de comprendre l'union née avec mes mots à moi.

Dès que j'entends parler de *l'Être (l'Étant, la présence) suprême de la métaphysique*, derrière lesquels doit se deviner le profil - ou la Face ou le dos ! - de Dieu, sur-le-champ, je fais tomber ces substantifs et m'accroche à la divinité pronominale de la première personne, se moquant de participes évasifs, de superlatifs et de préfixes furtifs. En fuyant une profonde substantivation, le moi se met à se verbaliser en hauteur.

C'est autour du vide que s'éploient les plus forts vocables : *tentation*, *crainte*, *recherche* (Maître Eckhart), *chute* (Cioran), *rayonnement* (le prince de

Lumière). Je l'associe au travail, à la *veille* comme le beau silence opposé au *sommeil*, mais ami du *rêve*. Le vide est un silence élaboré, sur le point de recevoir le mot musical. La kénose des contraintes aboutissant à l'apothéose des buts. Le bavardage des autres ne serait-il pas le silence des mots ? *Si la musique fait défaut, il faut se taire* - A.Blok - *Лучше молчать, если нет музыки* - la meilleure réplique à Wittgenstein.

La vie, réelle ou inventée, peut avoir du charme en versions linéaire ou plate ; mais si je veux donner du volume à la vie surgissant de mes mots, il me faudra de l'étendue des images, de la profondeur des idées, de la hauteur de l'âme ; une seule dimension me manquera, et je dégringolerai dans la platitude.

Je ne comprends pas pourquoi on refuse au Seigneur toute division et toute ténèbre ; pourtant, tout Verbe est division comme toute création. Quant aux ténèbres, il fut un temps, où il fallait craindre la nuit, aujourd'hui, c'est le jour qui effraie davantage.

En quels termes puis-je parler de proximité ou d'accessibilité de mon soi inconnu ? Il m'est plus proche que la raison elle-même, puisque c'est lui qui anime mon esprit, pour qu'il devienne âme ; et ce souffle est plus spontané que mes mots, mes idées ou mes actes. Il est mon ouverture vers la merveille du monde, de la vie, de la raison ; il est si proche, que les myopes ne le voient même pas : *Le moi intérieur m'est caché* - Wittgenstein - *Das Innere ist uns verborgen*.

Le mot russe a la liberté du latin, l'élasticité de l'italien, l'imprévisibilité de l'allemand. Il rend bien les états d'âme, mais s'empêtre dans les abstractions. L'antithèse du français. Mon écrit est une tentative contre

nature : un état d'âme, qui veut remplir le mot tout entier. L'ambition démesurée, mais la seule, qui justifie ma prise de plume.

*Ce qu'il essaiera de dire misérablement sur la terre, je suis là, pour le traduire dans le ciel* – P.Claudel. Si Tu n'étais plus là, je n'aurais rien à traduire. Car c'est moi, le traducteur. Tant que Ta belle dictée, sans mots ni notes, me soulève, je me tendrai vers la plume ou je tendrai la corde de mon arc.

En disant l'inventé, je me sens dans le moi le vrai, l'inconnu ; en disant le vrai, je me sens dans le moi le faux, le connu ; la vérité dite, c'est la platitude.

Tout se met à parler dans l'univers, dès que je le chante. Mais aussi bien les oreilles bien accommodées que le don de prosopopée sont rares. Pour qu'on y entende le Verbe ou/et lise la vérité, les oreilles et les yeux doivent maîtriser les bons alphabets ou solfèges, c'est-à-dire devenir l'âme et l'esprit, ces vrais maîtres d'interprétations libres. Quand on maîtrise la vérité, on n'aime que le Verbe, quoiqu'en dise St-Augustin : *aimer non pas les paroles, mais la vérité dans les paroles* - *in verbis verum amare, non verba*.

Chaque mot, chaque image verbale, sont des concessions que je fais à mon sentiment ou à mon rêve indicibles. Mais regarde ces sots orgueilleux menant des vies *sans aucune concession* ! Ils ne peuvent vivre que des empreintes, des copies, des routines. Aux sentiments des robots – les images des robots. Que la vérité finale naisse du mot, soit, sa musique originaire doit s'inspirer du rêve inarticulé.

Avoir bien trouvé, c'est trouver le langage - la logique - le système de vérités. Hors d'un langage fixe, la vérité ne se constate pas, mais se

construit ou s'invente. *Et si même ce n'était pas vrai, ce serait bien trouvé* - c'est ainsi que je corrigerais G.Bruno : *Se non è vero, è ben trovato*. Avec ces temps et modes - *traduttore traditore* – cet adage a de bonnes chances d'être vrai !

Par la fidélité au langage courant, je reste dans la vérité courante ; par le sacrifice du langage courant, j'en crée un langage nouveau, m'ouvrant aux vérités nouvelles. Une curiosité civilisationnelle – en russe, la fidélité à la vérité suppose le sacrifice de tout langage ; en hébreu, vérité et fidélité seraient synonymes.

On dirait que la phobie du serpent, l'inclination devant la rose, la répugnance devant le mensonge sont des reliques de nos sentiments métaphysiques nés du bon (la chute), du beau (la perfection), du vrai (l'harmonie avec le monde). En dehors de ces trois branches, je ne connais qu'un seul sentiment, résistant à toute tentative de notre volonté ou de notre réflexion de nous en débarrasser, c'est l'amour. *Le cœur peut, à son gré, accueillir l'amour, mais non s'en défaire* - Publilius - *Amor animi arbitrio sumitur, non ponitur*.

L'amour, comme mon soi inconnu, le bien, le bonheur ou Dieu, s'impose comme une pure présence-absence, sans que je puisse manipuler la distance qui m'en sépare ou y ajouter mes propres couleurs. *Ce que tu cherches ou ce que tu fuis ne saurait être du bonheur* – M.Lermontov - *Он счастия не ищет и не от счастия бежит*. Le peindre est le recréer.

L'amour, porté en soi, sans objet ni espérance, n'est que tendresse, se nourrissant d'elle-même. L'amour est un réveil des soifs de l'âme ; la tendresse irrigue le cœur endormi. L'âme est gorgée de soifs inassouvies,

auxquelles l'amour invente la fontaine. Avec la tendresse, je suis à la paisible et certaine œuvre du bien ; l'amour me fait découvrir l'intensité vibrante sur tout l'axe du bien et du mal, de la pureté de l'ange au remords de la bête, le *grâce à* se convertissant facilement en *malgré*.

Dans l'action – aucune trace de Dieu ; dans le vrai, l'homme se passe de Dieu ; dans le beau, il est Son rival. Il reste le Bien, humainement intraduisible et, de toute évidence, - divin ; c'est pourquoi je comprends ceux, pour qui Dieu est Amour, qui est un bien extatique, miraculeusement incarné, la caresse, opposée à la maîtrise. Étant plus près de l'outil que de la fonction, je dirais que Dieu est Caresse, puisque celle-ci traduit l'amour en mystère céleste, au lieu de le réduire en solution terrestre.

Le synonyme du bien est la honte. C'est en rougissant aux mêmes lieux ou instants que je reconnais mon proche. Aux hommes à bonne conscience, au front plissé et au cœur en bronze, la proximité est question de topologie monétaire et tribale. Plus l'étranger m'est proche, plus proche je suis du bien. En me reconnaissant dans les lépreux je me rapproche de la santé.

Je n'efface pas le mal d'autrui par du bien. Mais par le mal, j'efface mon propre bien. Laisse le bien rêver au fond de ton âme, et ne le réveille pas, pour le confier aux bras : *On ne peut libérer le Bien, sans libérer le Mal* – J.Baudrillard.

Le *vrai* ne se juge qu'en profondeur - d'où le peu d'intérêt que je lui porte. Le *beau* m'emballe par la hauteur - d'où mes démangeaisons aux épaules. Mais le vrai casse-tête, c'est le *bon*, qui ne convainc que par l'absence de toute épaisseur, de toute propagation, tout en étant à l'opposé de la platitude et de la clôture, c'est un Ouvert vivant de ses limites inaccessibles.

Je préfère la pitié, fibre tendue par un appel intérieur, à la compassion, flèche fixée sur sa cible. Jaillissement d'une source vitale ou adaptation au relief aléatoire.

La plus grande liberté, comme le plus grand esclavage, se résument dans une même formule : accomplir la volonté d'un autre et non la mienne propre. Si cette contrainte extérieure m'est imposée par des hommes, plus puissants que moi, je suis esclave. Si elle m'est soufflée par mon propre soi inconnu, par cette voix d'un bien inné et sacrificiel, je suis homme libre, homme divin. Cette liberté est une merveille irrationnelle, accessible même au dernier des hommes ; la liberté animale, celle du choix d'un acte dans un ensemble des actes possibles, est une merveille rationnelle, accessible même aux fourmis.

Cloué au banc des accusés, je ne perçois pourtant aucun juge ; ni le réquisitoire de Dostoïevsky ni la plaidoirie de Nietzsche - *qui a le droit de juger ?* - ne me concernent ni ne m'intéressent. L'éthique se ressent, et l'ontologie se réfléchit ; le coupable en moi a la primauté sur le capable.

Être conscient du mal : savoir, que dans tout mon arbre, héraldique, idéel ou gestuel, se niche un serpent ; et je ne sais jamais si, pour me tenter, il me tendra un fruit, une fleur ou une ombre. En l'attendant, que l'espérance s'occupe de mon arbre : *Si ton arbre reste verdoyant dans ton âme, un chant d'oiseau y naîtra peut-être* - proverbe chinois.

Je me projette vers l'extérieur – je suis inondé de honte d'engagement ; je me recroqueville à l'intérieur de mon âme - j'y bois la pureté de dégagement. De la rencontre entre ces deux regards naît la sagesse ; Platon

se montre bigleux en opposant *le philosophe aux coupables et aux âmes saintes*.

Si je devais associer le bien avec un élément, je choisirais la terre, cachottière et immobile ; l'air soulève, et le bien est sans ailes ; l'eau coule, et le bien est hors le temps ; enfin, le feu doit être alimenté, et le bien est auto-suffisant. Kh.Gibran en fait un drôle de gourmet : *quand le bien a faim il cherche des aliments jusqu'aux sombres souterrains, et quand il a soif il l'étanche même avec des eaux stagnantes* - *when good is hungry it seeks food even in dark caves, and when it thirsts it drinks even of dead waters*.

La vision la plus bête - et la plus répandue ! - du problème du Mal : il y aurait deux antagonistes, Dieu et Satan, qui, dans notre cœur, se livreraient à une lutte (c'est une mélecture de Dostoïevsky) ; je me trompe ou je me laisse séduire par Satan, et voilà que j'œuvre pour lui. Dieu peut se passer de Satan et de luttes ; Il crée notre conscience et nous laisse libres.

J'ai vécu au milieu des sauvages, qu'aucune modernité n'avait déviés de leur état de nature, et de terribles violences et brutalités constituaient leur quotidien. Le vrai ne figurait guère à leurs horizons microscopiques, le beau n'illuminait point leurs firmaments bien bas, mais le bon était nettement plus présent dans leurs cœurs que chez les humanistes universitaires. Rousseau vit juste : l'état de civilisation, engagé sur la voie du vrai et du beau, nous éloigne du bien.

Si faire retentir ma musique intérieure est mon premier souci, ce n'est pas du remplissage de la salle que je m'occuperai en premier, mais de son acoustique, c'est-à-dire d'un vide utile. Si l'œuvre du bien existe, elle serait bien dans la fidélité à la musique et dans le sacrifice des ovations, à

l'opposé de : *le Mal revient où le vide est attesté* – A.Badiou - le vide, c'est le fond, et le Mal, c'est de le laisser informe, le Bien étant la naissance de formes.

Dans mes propres violences ou affections, je me sens esclave des premières et maître des secondes ; c'est pourquoi je m'absous si facilement du mal que je commets dans un état passionnel, mais que le mal, qui accompagne une franche tendresse, me taraude et ne fait que gagner en intensité.

On *doit* posséder le vrai ; on *veut* faire le bien ; mais le beau, on ne *peut* qu'en attendre des caresses. Et puisque aucun sauveur, aucun illuminé, aucun prophète ne s'était jamais intéressé au beau, je dirais, une fois de plus, qu'au commencement, peut-être, n'était ni la charité de l'amour, ni la vérité du verbe, mais la Caresse du regard. Le beau, c'est une désespérance qui soulève, le bien - une espérance venue du fond de la terre, le vrai - une plate certitude.

La honte apparaît en hauteur chaque fois que je cède à la tentation d'agir au nom d'un bien profond ; mais c'est peut-être ce qui entretient une intensité sur l'axe primordial *pitié-honte* et rend la vie plus dense : *Seuls ceux qui se mettent à l'œuvre du bien vivent pour de bon* – L.Tolstoï - *Живут лишь те, кто творит добро* - puisque leur pitié aura rejoint leur honte.

Le bileux, celui qui se ronge, se réjouit de l'appel d'aimer son prochain comme soi-même. Le fielleux, celui qui ronge les autres, s'en moque. Mais moi, qui aime déjà et mon prochain et moi-même, je me dis : *Et alors ?*. J'envie la foi de ceux qui prêchent le désamour ; je n'envie pas l'amour de ceux qui y arrivent par la foi.

Je peux être *dans* le bien que je sens m'interpeller, au fond de moi-même, - mais je ne peux pas le vivre. La vie est faite d'actes et de rêves, le Malin se tapissant dans les premiers et l'ange m'accompagnant dans les seconds. Les activistes se mettent au service du Malin, lorsqu'ils imaginent que leur *bonté* puisse combattre le mal ; je devrais ne combattre que l'ange complice, qui me rappellera que tout recours à l'acte me rendra boiteux.

L'affectivité parle au cœur, et j'accueillerai le pauvre et l'assoiffé. L'imagination parle à la raison et j'ouvrirai les bras aux effractions du douteux *pauvre en esprit* ou *assoiffé de justice*. Et je chercherai à élever mon cœur *avec les mains*.

Dans la vie, je commence par clamer, dignement, en homme ordinaire, que je préfère le bien au mal ; ensuite, fièrement, en poète, je reconnais, que la musique du bien est au-dessus du bien ; et je finirai, humblement, en philosophe, par savoir créer de la même musique, à partir du mal, - au-delà de l'axe du bien et du mal, le beau voisinant avec l'horrible.

Le langage du bien, c'est la fatalité du banc des accusés, où tout innocent doit se morfondre. *L'accusé innocent craint la Fortune et non pas les témoins* - Publilius - *Reus innocens fortunam, non testem timet*. Je n'ai pas besoin de témoins, pour découvrir mes fautes. Que je dois à la Fortune.

Quand je vois, chez moi, le poids décisif de mes contraintes, la plongée exclusive dans mes ombres et le refus du bien de se fier à mes bras, je suis tout confus de me retrouver à l'opposé de l'auto-épitaphe de A.Blok : *Il fut enfant du bien et des lumières, et chantre de la liberté !* - *Он весь - дитя добра и света, он весь - свободы торжество !* Pour me livrer aux jeux des ombres,

je bâtis mes ruines, ma propre Caverne, pour dire, comme Platon : *Aucun poète n'a encore chanté d'hymne en son honneur*.

Les philosophes d'aujourd'hui : inquisiteurs (psychanalystes), dénonciateurs (critiques), bourreaux (politiciens). Te vois-tu en leur compagnie, sur ton lieu de séjour habituel, le banc des accusés ?

En agissant au nom du mal, je n'ai que la peur ; en agissant au nom du bien, j'ai, en plus, la honte.

Que j'agisse ou que je m'abstienne - ces deux lâchetés contre l'éthique ou contre l'esthétique – le remords me rattrapera, mais il est moins cuisant en absence de traces, d'où l'avantage, bien qu'insignifiant, de l'abstention.

Quand est-ce que je vis pour de bon ? - quand je me connais ? quand je suis mes idées ? quand je suis dans le vrai et mon acte est adéquat à mes convictions ? - non, je vis, quand mon âme vibre, inconsciente et ouverte, à l'appel du bien ou à la résurgence du beau.

Inévitablement, machinalement, je me tourne vers des actions, fidèles à ma vision du bien, et chaque fois je constate non seulement un écart entre la chimère initiale et la réalité finale, mais une nette présence du mal dans mes malheureuses traductions. Donc, hélas, le bien, dès qu'il veut devenir visible, est rejoint par le mal.

Je suis tenté de définir la liberté comme non-identité avec mon soi, mais quand je vois avec quelle rigueur, aujourd'hui, on arrive à programmer même des exceptions, des hasards ou des foucades, je comprends, que les seuls écarts non-programmables sont ceux qui naissent de la voix du bien

ou du regard du beau, la liberté passive et la liberté active, toutes les deux – sacrées.

Rien de livresque dans ma soumission au bien ; les musées n'ont pas orienté grand-chose dans mon regard sur le beau ; aucun succès pragmatique ne dicte mon attachement au vrai - l'état de nature existe bien ; l'ennemi du naturel s'appelle robot.

Dès que mon produit est beau, il n'est plus à moi ; je ne possède que ce qui est médiocre. Le vrai Bien est beau, c'est pourquoi il n'est à personne. Ce bien public fut créé par Dieu comme point de rencontre avec Lui. Si je m'en accapare, je ne penserais qu'au loyer ou aux locataires et je perdrais le sommeil du juste, parsemé de rêves. Il suffit que je ferme les yeux, pour que tout ce que je vois m'appartienne.

Traditionnellement, tout homme de plume, en France, se doit de choisir son camp - à gauche ou à droite. Je ne saurais pas me prononcer : jadis, on pouvait admirer la haute beauté du doute du droitier et/ou la profonde bonté de la conviction du gauchisant ; mais depuis que les deux optèrent pour la plate vérité comme la seule lice de leurs mesquins combats, ni l'âme ni le cœur ne peuvent plus être leurs juges ; seule l'impassible raison salue ou se détourne du gagnant d'une magistrature.

Si je n'accorde à la liberté que des seconds rôles, c'est que je sens que sa seule manifestation enthousiasmante découle entièrement de l'œuvre - ou plutôt du renoncement à l'œuvre ! - du bien. Ce qui reste vrai, même dans la sphère politique : *La loi de la solidarité des hommes est leur première loi, la liberté n'est que la seconde. Nous ne sommes libres que dans la mesure, où les autres le sont* – M.Bakounine - *Закон солидарности - первый человеческий*

*закон ; свобода же лишь второй. Мы свободны лишь в той мере, в которой свободны остальные*. La liberté du loup efface l'égalité des agneaux. L'égalité avec les agneaux prive le loup de liberté.

En m'extasiant devant chacun de mes sens - face à la merveille de la fonction, à la merveille de l'outil, à la merveille de l'empreinte - je ne sais pas sur quelle facette la présence du prodigieux démiurge est la plus manifeste. Mais l'absence d'une seule, dans la perspective de la vie, rend absurde toute idée de hasard, de réalisation mécanique ou de résurrection. Le démiurge n'est pas mauvais, comme disent les Gnostiques, pour justifier leur recherche du soi ; il est bon, puisque je peux créer au nom de et par un soi inconnaissable, qui est le vrai destin de mon soi inconnu.

Devant l'horreur de l'extérieur bien réel, le Russe tente de se réfugier dans un intérieur fantomatique. Mais où passe la frontière entre l'intérieur et l'extérieur ? Par la conscience (dans les deux acceptions du mot) : la conscience des motifs et la conscience de la honte. Je suis libre, quand c'est la conscience et non pas la science qui détermine mon choix, en dépassant mon soi (Sartre veut faire de la liberté une conscience de soi, et H.Bergson croit la voir en pouvoir de tourner autour de soi - en-deçà de soi il n'y a qu'esclavage !).

Plutôt que de développer mes mirages, je devrais songer à l'enveloppement par images. C'est face au firmament que je dois être un grand Ouvert, à la poursuite du Beau et du Bon, blottis à mes frontières inaccessibles.

Quand je pâtis dans le particulier, je suis porté à m'intéresser aux béatitudes universelles. *Pour avoir la conscience tranquille, le pèlerin russe a*

*besoin du bonheur de tous* - Dostoïevsky - *Русскому скитальцу необходимо всемирное счастье, чтоб успокоиться*. Ni l'ermitage ni le pèlerinage ne calment la conscience trouble du Russe, mais partout il compte sur un sommeil profond, pour s'en oublier. Mais regardez, regardez comme la conscience tranquille et l'agitation mécanique pullulent ailleurs, où le bonheur collectif, jadis sauvage, est si bien domestiqué !

Le soi inconnu s'approprie des axes métaphysiques entiers ; c'est le soi connu qui est dans le seul positif. *Ma cause n'est ni le vrai ni le bon ni le juste ni le libre, mais uniquement - le Mien* – M.Stirner - *Meine Sache ist nicht das Wahre, Gute, Rechte, Freie, sondern allein das Meinige*. Si, par omission, je réservais au *Mien* le beau et le haut, je serais près du bon compte.

Le soi inconnu m'oriente vers l'éthique, l'esthétique et la mystique ; le soi connu ne maîtrise, seul, que le vrai. *La distinction radicale entre l'être extérieur, le vrai, et le sujet intérieur, susceptible d'illusions* – E.Levinas.

Si mon action découle d'un calcul, elle n'est libre que sur un mode robotique ; la liberté éthique ne peut se confirmer qu'à travers mon sacrifice, où j'immolerais une partie de mes intérêts, peut-être vitaux, où je serais mon propre bourreau. C'est cette liberté qui serait une véritable *métaphysique du bourreau* (Nietzsche).

Nietzsche veut se débarrasser des ombres de la honte, qui gênent son obsession par la lumière, - il attend le grand midi. Je suis indifférent aux lumières terrestres ; je ne produis que des ombres, le plus souvent à la lumière de mon étoile ; il se trouve que les plus denses et intenses se créent le matin. Sans les ombres, tout devient le *même* ; avec mon étoile, le même, c'est mon soi inconnu.

Quand, dans mes yeux, les couleurs et les formes se mettent à parler musique, quand donc la vue cède en intensité à l'ouïe, je deviens plus qu'un témoin, je deviens regard, - mon âme barbare en serait muée en juge partial mais illuminé. *Les yeux sont des témoins plus exacts que les oreilles* - Héraclite.

En écrivant, je m'adresse aux oreilles impossibles, qui ne sont ni de mes complices ni de mes pairs, mais cette écoute me motive, me rassérène et m'intimide. À celui qui me lira amoureusement, je tends, fébrilement, aussi bien la lumière de mon esprit que les ténèbres de mon âme. Et, fatalement, je me rends compte, que le seul lecteur ainsi visé, inconsciemment, c'est Dieu : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée* - la Bible.

Mes vecteurs restent au fond de mon soi inconnu, et mes valeurs se forment par l'activisme extérieur de mon soi connu. Seul le Bien semble sortir de cette dichotomie : *Le fait éthique ne doit rien aux Valeurs* – E.Levinas.

Toute création humaine – de théorèmes, d'arbres, de poèmes – part d'un besoin divin, et Aphrodite, plus nettement qu'Hermès, pousse mon âme ou mes mains vers une rupture avec l'inertie du monde mécanique. Mais pour être complet, c'est-à-dire universel à l'échelle divine, je dois compléter mon jury céleste par Athéna et Apollon, en flanquant l'amour d'intelligence et de beauté. Et je m'adresserai à Zeus, maître des foudres critiques et amateur des volontés de puissance.

Mon regard crée des ombres, il doit être haut et froid, il recrée les choses, dont ma lumière caresse la surface et ma chaleur pénètre la profondeur.

La langue maternelle, c'est une garde-robes tout prête, pour habiller le corps de tes pensées ou de tes sentiments ; tu es en droit de dire, que *ma langue me parle – die Sprache spricht* (Rilke). Mais écrire dans une langue étrangère, c'est inventer des tissus, mélanger soi-même des couleurs, jouer à l'apprenti-couturier ; tu te tromperas de saison, de mode, de taille ; tu seras égal de l'homme des cavernes, plus solitaire, plus près de Dieu, mais plus loin des hommes.

Le vrai m'invite à dévoiler le monde – je deviens héraut de la connaissance ; le beau chatouille mes sens – me voilà chantre d'une musique ; mais le Bien qui inquiète mon cœur reste inutile, inutilisable, intraduisible, d'où son dépérissement. Il me faut du bruit ou de la musique ; le silence me paralyse, me rend angoissé ou indifférent. Je reste le même (Rousseau penserait le contraire), mais avec un organe atavique.

Face à la haute musique verbale, la facilité presque miraculeuse d'en tirer de l'intelligible profond me rend indifférent aux idées et fétichiste du mot.

Ce n'est plus le paradigme de théâtre mais celui de Bourse qui conviendrait le mieux, pour situer la scène du monde. Ce fut le spectacle de déraison qui provoquait jadis la révolte des hommes ; aujourd'hui, ce qui réveille la mienne, c'est l 'application mécanique d'une raison calculatrice. Trop de raison, trop de sens, trop de normes, au détriment d'un rêve agonisant.

Nous sommes un quadriparti : trois facettes humaines – l'homme, le sous-homme, les hommes – et une facette divine – le surhomme. Dans

mon jargon, ce sont le soi connu et le soi inconnu – la vie transparente et le rêve obscur. Nietzsche va dans le même sens, il nous accorde deux facettes : l'homme et le surhomme.

Quand j'entends les incantations d'un homme sur transformation, perfectionnement, approfondissement et même rehaussement de sa vie, je sais que la hauteur lui restera inaccessible, puisque la hauteur est l'attachement à l'immuable, l'intemporel, l'inarticulable. Le changement est l'obsession des stériles.

Le Bien n'est ni moyen, ni voie, ni but ; il est une étincelle, un aiguillon, un appel illisible, troublant ma conscience, rendant humble mon esprit, et pudique – mon âme.

Ma liberté se manifeste, quand ma pitié l'emporte sur mon intérêt. Chez le cynique, l'intérêt l'emporte sur la pitié – liberté noble ou liberté basse. L'étrange confusion dans ces concepts, chez Berdiaev : *Le conflit central est celui entre la liberté et la pitié* - *Конфликт свободы и жалости - основной*.

Le beau terme d'*élan*, auquel s'attachent tant de mes déclamations emphatiques (et que chercha, en vain, de ranimer H.Bergson), subira dans les oreilles de mes contemporains, en synchronie, la même profanation que, en diachronie, il vécut, en s'écroulant dans *hormones* et *appétits*.

Le lecteur de mon mot est l'homme, mon alter ego. Les hommes sont un matériau, un dictionnaire ou une cible. Ils ne peuvent qu'abaisser mon mot au niveau des idées, si leur présence est indispensable, pour ouvrir

sa fête. L'avenir des hommes est la machine, l'avenir de l'homme est, comme au passé, - le souterrain, la recherche de soupiraux et d'échappatoires.

Les étapes de la démonstration de ma liberté éthique : le calcul de mon intérêt, la honte que celui-ci m'inflige, son sacrifice, - l'application de la *loi morale* kantienne. *La seule liberté que nous concède la vie, c'est de choisir nos remords* – E.Rostand.

Donner est facile ; ce qui est difficile, c'est garder ma main donnante en-dessous de ma main prenante.

Le sens de ma vie se laisse mieux deviner par ce que j'évite que par ce que je poursuis : *Tiens au sens des contraintes que tu imposes à ton action* - Marc-Aurèle.

La liberté supérieure – dans toute action morale, désavouer la bonne et opter pour la mauvaise conscience. Même le sacrifice de la force ou la fidélité à la faiblesse ne doivent pas me dévier de cette posture (l'âme choisit des poses, l'esprit formule des positions, le cœur se résigne pour la posture). *La différence entre le Bien et le Mal ne consiste que dans la liberté, n'existe que pour la liberté* – Kierkegaard.

Quand je lis ces innombrables et plates amphigouries sur *la lettre morte et l'esprit vivant*, je comprends, que mes écrits dressent la lettre vivante contre l'esprit mort. Quand l'esprit devient vivant, il devient cœur qui crie ou âme qui crée.

La foi, c'est l'écoute de mon âme, c'est la vénération émerveillée du miracle de la vie ; cette foi prodigue ma seule consolation crédible. En

revanche, tout renvoi, par une raison dévoyée, aux promesses, aux preuves, aux croyances dogmatiques ne fait qu'étouffer ma sensibilité. La vraie consolation est le triomphe de l'âme sur la raison, le triomphe du Beau incompréhensible sur le Vrai bien compris. *La religion, en tant que source de consolation, est un obstacle à la véritable foi* - S.Weil.

À l'origine, *consoler* voulait dire *aplatir, égaliser*, tandis que j'aimerais l'associer avec la dimension verticale – dans l'angoisse terrestre, quitter la pesanteur du réel, se fier à la grâce céleste - verbale, picturale ou musicale.

En verbalisant mes états d'âme, je commence par ne pas trouver de mots ; et non pas à cause d'une misère de vocabulaires, mais de l'inexistence de mots qui auraient déjà fixé les objets à exposer, les objets sans nom consensuel. Et c'est dans la recherche de tournures de mots nouvelles que réside la source la plus féconde de mes trouvailles ; dans ce genre de recherches, une perte verbale débouche sur une découverte musicale.

La sérénité honore mes pas, mais mes ailes ont besoin de vertiges.

Peut-être, mes diatribes contre les Anciens, préconisant une paix d'âme, sont mal ciblées. Toute palpitation autour des tracas communs est risible, et il faut leur opposer l'attitude la plus impassible. L'interpellation par le grand n'est donnée qu'aux élus ; la honte, face au Bien inaccessible, ou la vénération, face au Beau incompréhensible, doivent se traduire en mélodies ou reliefs, qui sont à l'opposé de la tranquillité des moutons ou robots.

L'état de ma conscience, état et naturel et culturel, doit être trouble,

plein de mélancolies, de regrets, de résignations, de hontes. C'est pourquoi leurs fichues vertus, censées, par définition, apporter une conscience tranquille, ne m'inspirent ni envie ni sympathie.

Le Beau est à l'extérieur de moi, et le Bien – à l'intérieur. Le Mal est dans mes actes et non pas dans mes mots ou idées. Le seul moyen de m'en défaire est de renoncer à agir, devenir une larve, d'où la fatalité de la honte que je porterai quoi qu'il arrive. Et L.Tolstoï est bien bête : *Le Mal est en nous, on peut l'en extirper* - *Зло только внутри нас, откуда его можно вынуть*.

L'être, qui se dégage du récit de mes actes, m'est étranger ; c'est l'être, que j'invente, en fuyant la réalité et en suivant l'élan de mes rêves, qui m'est beaucoup plus proche. Je me cache en me révélant ; je me révèle en me cachant.

Il y a des maux, dont on connaît des traitements apaisants, dont l'application ne demande que de la détermination. Le diagnostic d'un malaise incurable ne peut pas signaler de remèdes ; mais si le diagnostic lui-même me fait tourner le regard du côté de mon étoile, j'appellerais cet effet bienfaisant – consolation.

L'âme est peut-être ce qui me permet de croire en mon soi inconnu ; et la robotisation de l'homme découle bien de l'extinction des âmes et donc de l'oubli du soi inconnu et de la seule présence du soi connu, du commun. Qui choisissent-ils, lorsqu'ils se choisissent eux-mêmes ? *En me choisissant, je choisis l'homme* - Sartre – aujourd'hui, ce choix pointe certainement le robot.

Le sens de l'existence humaine serait la fidélité à la hiérarchie des trois facettes vitales, hiérarchie qui se fixe dès la plus tendre enfance entre agir, comprendre et rêver. Mon hiérarchie à moi fut, par ordre décroissant d'importance, – rêver, comprendre, agir.

J'aime cette modestie, hypocrite et ironique, de V.Nabokov : *Laisse tomber les idées, fais frissonner le bleu, lis avec ta moelle et non avec ton crâne* - *Dismiss ideas, train the freshman to shiver, read with your spine and not with your skull*. Les idées sont un produit collatéral, magiquement surgissant de la musique des mots. Le danger : plus on s'occupe des bleus, moins on est attentif à l'azur ; la moelle est trop proche de la digestion des insipidités, tandis que le crâne a tout, pour apprécier le goût, l'arôme, le regard, l'écoute, la caresse d'un sourire et le rythme d'un sanglot.

Jadis, les mots d'un écrivain aboutissaient aux deux genres architecturaux : à celui des chaumières ou à celui des châteaux ; les miens, en profondeur, ressemblent aux chaumières, et en hauteur – aux châteaux. Aujourd'hui, dans les livres de mes contemporains, on ne trouve que des bureaux, des restaurants, des hôtels ou bien des casernes logorrhéiques interchangeables.

L'écoute du Bien se traduit par le réveil de ma faiblesse – de mes hontes et de mon humilité ; et toute tentative de faire appel à la force, à l'action donc, ne fait qu'élever ma honte et d'approfondir mon humilité. *Tout acte de bien est une démonstration de puissance* - M.Unamuno - *Todo acto de bondad es una demostración de poderío*.

Me montrer par mes actes, me décrire avec mes idées, m'inventer en

métaphores – je me demande, laquelle de ces images est la plus authentique ou exhibe mon soi le plus complet. Sceptique des actes, neutre avec les idées, je préfère la caresse et l'intensité des métaphores.

Ma force est une lumière ; mais mes tableaux ne sont remplis que des ombres, que peignent mes faiblesses. Être créateur, c'est savoir tirer profit de ses faiblesses.

L'évolution, dans la vie, consiste en qualité des contraintes et des renoncements ; ainsi, par exemple, ma loyauté se détache des actes, des pensées, des ambitions, pour ne se vouer qu'à mon étoile, c'est-à-dire à la hauteur et à l'élan vers celle-ci.

L'immense majorité de mes actes est fruit de ma servitude ; ma liberté ne doit presque rien à mes actes. Mais lorsque l'acte rare, magiquement, découle de ma liberté, dans un sacrifice pathétique ou dans une fidélité illogique, je vis des instants, comparables, en extase et grandeur, au rêve.

Mon goût pour les contraintes (opposées aux parcours et aux buts et décorant les commencements) s'explique, partiellement, par le fait que, chez les Anciens, *liberté* voulait dire *action sans contrainte*, d'où peu d'intérêt que je porte aux études sur la liberté.

Quand, sur une balance, je mets dans les deux plateaux respectifs ce dont je suis libre et ce dont je suis esclave, je ne sais jamais de quel côté elle pencherait ; mais j'en sors toujours satisfait – avec plus d'humilité ou plus de fierté.

Ta sensibilité est indissociable des faits réels qui parsemèrent ta vie, mais pour la qualité de ta création ils ne jouent aucun rôle. C'est à peu près la même chose avec l'étude de l'Histoire : elle enrichit tes vocabulaires, mais n'apporte rien à l'efficacité, à la responsabilité ou à la sagesse de tes actions, y compris de tes créations. Les seuls personnages du passé, qui restent vivants dans le présent, sont ceux qui tentaient d'entamer un dialogue avec l'éternité. Le rêve, et non pas la réalité, guident les plus belles pensées et les plus belles plumes.

Pour combattre ses adversaires, il n'y a pas d'arme plus efficace que celle qu'on forge, en se mettant dans leur peau, en se laissant pénétrer, provisoirement, par leur psychologie. C'est ce que je fis, en prenant, parfois, le parti des forts, que je déteste pourtant plus que les autres. C'est ce que firent Nietzsche et Dostoïevsky, avec leur complicité feinte avec le surhomme ou avec le sous-homme, et même Nabokov, avec sa Lolita.

Je porte en moi quatre acteurs : un *homme* épitome, un condensé des *hommes*, un *sur-homme* potentiel et un *sous-homme* actuel (les quatre masques antiques portés par tout humain). Le surhomme serait-il ce *dieu intérieur, sur lequel doit veiller le philosophe* (Marc-Aurèle) ? Et surmonter l'homme mystérieux - quel beau programme pour celui qui vit du rêve ! Avoir surmonté tous les quatre, c'est être poète ; c'est ce que fit Rilke, en *surmontant* Nietzsche !

Mon lecteur : je ne cherche ni à l'inviter à me suivre, ni à l'égarer. Qu'il sente un peu moins la pesanteur de la terre ou un peu plus - la grâce du ciel ; qu'il invente un sentier, un élan, une envie de rejoindre, pour quelques instants une hauteur, qu'il ne partagerait avec personne.

J'aime entrer dans une lice vide ; j'aime me sentir être dans un temple où aucune idole n'occupe encore des niches ; ce genre de lutteur ou de prédicateur me convient.

Je lis, chez les scribouillards savants, les raisons qui les poussent à écrire, et j'y trouve : *chercher la vérité, avoir quelque chose à dire, exprimer ses colères, transmettre la flamme aux générations futures*. Que des balivernes ! Je me pose la même question et j'arrive à cet aveu embarrassant : *j'écris puisque sinon ma solitude devient insupportable*. Chez les blasés, l'effet de la solitude est inverse : *Tout me dégoûte à présent, je ne trouve supportable que la solitude* - Cicéron - *Omnia respuo nec quicquam habeo tolerabilius quam solitudinem*.

Puisque je me moque de l'action, suis plutôt indifférent au lieu et vise l'atemporalité, l'unité de la dramaturgie aristotélicienne ne m'est d'aucune utilité ; ma seule unité est celle du souffle. De mes ruines, je reconstitue tantôt une scène, tantôt des gradins, tantôt des coulisses.

Pour eux, la volonté est une flèche affairée qui vise la puissance (Nietzsche) ou la réalité (Schopenhauer – *Drang nach Realität*) ; pour moi, elle est une flèche immobile, visant un rêve inaccessible, et ma puissance est dans l'arc complice, arc du goût.

Le mouvement – des bras, des pieds, de la cervelle – est le sort commun de l'espèce spatio-temporelle ; l'immobilité, dont je parle, est d'ordre exclusivement intellectuel – faire rentrer mon rêve dans un seul point, celui d'un commencement. *Toutes les affaires des hommes se ressemblent au point d'où elles partent ; nées du néant, elles retombent dans le néant* - Bias – le néant est l'éternel retour du commencement.

Je perçois deux faiblesses de mes écrits – l'une, reconnue par moi-même, et l'autre, que remarqueront mes contemporains : la première - les défauts du style, dus à mon français emprunté et forcément bancal par ci par là, et la seconde - l'absence de références concrètes à l'actualité, qui obsède tout le monde. Je me console avec Cervantès, qui trouvait son ouvrage : *manquant de style, dépourvu de jugements* - *menguada de estilo y falta de sentencias*.

En écrivant, je suis toujours partagé entre deux impressions disjointes sur le contenu de mes tribulations verbales : est-ce du travail ou est-ce du jeu ? Mais je constate, que le meilleur surgit lorsque, dans cette opposition, le jeu l'emporte. Peut-être parce que, parmi ses alliés, se trouvent l'entame, l'amour, le rêve, tandis qu'à côté du travail s'agglutinent l'algorithme, la multitude, la possession.

Mon étoile joue, à peu près, le même rôle que Rossinante pour Don Quichotte – choisir le chemin à prendre et, surtout, à éviter.

La fierté énergique couronne la fin atteinte ; l'orgueil statique encourage le culte du commencement ; la persévérance dynamique assure la cohérence du parcours. Je subis plus souvent les deux premiers, ce qui m'expose à l'*hybris* plus qu'au *kairos*.

Je dois reconnaître que ce que je sais exprimer est plus vaste, plus profond et, surtout, plus haut, que ce que je vois. L'essentiel dans mes notes est écrit, les yeux fermés ou le regard, détaché du visible.

Visiblement, mes notes n'établissent aucun lien avec le public moderne, mais elles créent beaucoup de passerelles avec mon soi inconnu.

La France m'apporte des lumières, l'Allemagne m'apprend à disposer des ombres, mais les objets à projeter proviennent de mon enfance russe. Les imagos, transformées en images.

Puisque je ne vois pas de lecteurs, même potentiels, de mes exercices inactuels, j'en fabrique un dans des hauteurs désertes ; en voyant le profil de ce personnage de plus en plus aspiré par les cieux, je finis par l'appeler Dieu – inexistant, mais indispensable pour un dialogue.

Que le sens et la forme d'un discours poétique soient fictifs et arbitraires ne me gêne pas ; ce qui compte, dans ce cas, c'est ma capacité de construire un arbre interprétatif, dont l'unification avec ce genre de poème engendrerait quelques fleurs, fruits, ombres ou remous musicaux dans le feuillage. En cas d'échec, soit je suis à court d'imagination, soit le poème est nul.

Difficiles d'accès, accès unique, mes notes permettent des parcours faciles et des finalités multiples. Rappelons, que le style est l'art de rendre original l'accès aux idées, aux images, aux états d'âme. L'objet, c'est le chemin qui y conduit.

Une partie de mes contradictions est due à mes quadruples états d'esprit : le matinal (le créateur), le diurne (le réaliste), le vespéral (le pessimiste), le nocturne (le rêveur).

Des expressions du genre - *réaliser un idéal* – ne m'inspirent que du dégoût, parce qu'aucun acte, mécanique et imposteur, ne peut rendre, authentiquement, un rêve. En revanche, j'ai du goût pour – *idéaliser une réalité* – puisque c'est ainsi qu'on pourrait définir la naissance d'un

rêve.

La solitude involontaire me comble de mystères ; l'échange volontaire avec les autres me vide de mes convictions. La solitude est une bonne contrainte, m'éloignant des questions flagrantes de mon soi connu et me rendant attentif aux réponses énigmatiques de mon soi inconnu.

Quand on prête plus d'attention aux désastres réels qu'aux consolations illusoires, on voit dans les maximes des *axiomes du crépuscule* (Cioran) ; pour ceux qui font le choix inverse, comme moi, les maximes sont des *apories de l'aube*.

L'algèbre fut mon métier ; l'ordinateur – mon outil ; l'argent – ma bouée de sauvetage. Je serais un triple monstre : *Argent, machinisme, algèbre ; les trois monstres de la civilisation actuelle* - S.Weil.

Je dis souvent que l'action (ou, plutôt, le produit) de ma parole, ce sont des ombres. L'action (ou, plutôt, la source) des activistes leur sert de lumière blafarde : *La parole est l'ombre de l'action* - Démocrite.

L'action de la pensée : je prends les plus belles des pensées et je vois que leurs traductions en action conduisirent aux pires des abominations. La pensée de l'action : toute réflexion profonde sur le sens de l'action aboutit à la répudiation de celle-ci et à la volonté de rester immobile. L'action s'identifiant le plus souvent avec la vie, et le contraire de la vie s'appelant rêve, j'arrive à l'hypothèse que l'objet le plus gratifiant de la pensée devrait être le merveilleux, l'inexplicable, l'écho de la profondeur des racines dans la hauteur des cimes.

# Savoir

Commencements, parcours, fins : dans mon adolescence, un corps tourmenté et une âme naissante font de la hauteur poétique la quintessence de l'humanité ; ma jeunesse studieuse me rapproche de la profondeur savante et j'y place le sel de la terre ; ma maturité fait affleurer tout savoir vers la platitude mécanique et je me mets à apprécier l'ampleur philosophique. Heureux celui qui finit par un retour éternel vers ses sources, pour y retrouver son éternelle et infaillible jeunesse.

Je me reconnais dans le baroque de ces voix qui précèdent l'esprit et ne voient dans le savoir ni appui ni but, mais, au plus, un dictionnaire. La voix classique naît de l'hypothèse d'une langue et d'une voix divines dont on est appelé à rendre les desseins en effaçant ses propres traces. Donc, la recherche de mots irremplaçables, la narration de ce qui existe, la droiture et la paix d'âme. La voix romantique, au contraire, n'est en possession d'aucune partition ni image divines et cherche à évoquer Sa présence dans un chant, ignorant mais vénérant l'origine de la première note. On valide un récit, - au chant, lui, on adhère. Donc, pudeur et frisson. Le romantique devient baroque lorsqu'il comprend qu'une bougie peut se substituer à son étoile. Le classique tombe dans le baroque lorsqu'il comprend, que les coupures sont plus éloquentes que les coutures.

Je reconnais volontiers que le charlatanisme – tentatives de voir sans entendre – et le plagiat – prétention à entendre ce qu'autrui n'aurait fait

qu'entrevoir – entachèrent certainement mon exercice. Toute création est de la traduction ; si l'on n'entend pas de voix on ne sauve pas de royaumes. L'oreille, mieux que l'œil, témoigne de la présence de l'absolu, c'est-à-dire du sourd écho des sources, dans nos choix premiers et décisifs.

Je prône une littérature *déplacée*, dans trois sens du terme : éloignée des foyers fréquentés, malséante à l'endroit de sa parution, n'ayant de coordonnées lisibles ni dans le temps ni dans l'espace. Être bien placé est le contraire de ne pas connaître sa place, ici-bas, de prendre de la hauteur, de *hausser le temps* (Rabelais). Être une *personne déplacée* !

Tout travail littéraire est érection d'un temple, autour de ton image, que tu aimerais vénérer. Les apports des autres sont de deux types : fournir des matériaux impérissables ou démolir d'autres idoles. La dernière catégorie est la plus rare, et son rôle est capital ; ma reconnaissance va à Nietzsche, à Valéry, à Cioran, les seuls à savoir renverser les épouvantails du savoir et des écoles. Je me construis autour de leurs questions : *Pourquoi je suis le mieux sculpté* ? *Où mes miracles sont-ils le plus inattendus* ? *Comment prier au milieu des ruines* ?

Je me méfie de ceux qui proposent des murailles du savoir, des portes du paradis (ou de l'enfer), des fenêtres sur la vie et, plus que de tous les autres, de ceux qui vous tendent des clefs d'un système. Mais je me fie à ceux qui livrent, clefs en main, des châteaux en Espagne ou des Tours d'ivoire.

Leurs livres sentent les média, les bistros ou les bibliothèques, tandis que je ne m'intéresse qu'aux *manuscrits trouvés dans une bouteille* (*MS. found in a Bottle* – E.Poe).

Pour un créateur, le savoir, l'expérience et même l'intelligence ne sont que

des dictionnaires ou des gammes, dont il se servira pour produire sa musique. Et, paraît-il, même *la nature n'est qu'un dictionnaire* – E.Delacroix. Elle est plutôt un code, un thésaurus, un dictionnaire si bien organisé et animé, qu'il peut s'ériger en juge. Pour délibérer avec elle, je serai tantôt un procureur et tantôt un habitué du banc des accusés.

L'évolution vers une belle écriture : je commence par décrire ce que je ressens, ensuite je transcris ce que je sais, et je finis par inscrire mes mots dans une musique soufflée par mon rêve, loin de mes sentiments et réflexions antérieurs – mon mot deviendra compositeur et non seulement instrument ou interprète. Et je rougirai si je disais un jour, comme Nabokov, que je connaissais plus de choses, que je ne saurais exprimer par des mots.

Face à l'information qui déferle, l'homme est singe, perroquet ou rat ; il paraît qu'il y en a même des chacals : *Voici les intellectuels friands de la chair des concepts congelés par l'intelligence artificielle, dénués de toute saveur. Les chacals de l'information et de la communication* – J.Baudrillard. Comme la plupart des anathèmes, cette sortie est visiblement dictée par l'ignorance (comme mon animadversion résolue, face aux hommes, espèce que, pourtant, j'ignore largement). L'intelligence artificielle n'est qu'une instrumentation et une généralisation de la logique, elle n'affaiblit en rien la saveur d'une chair plus fraîche. La métaphore fait partie de l'information, que les meilleurs des mammifères ou des programmes informatiques savent digérer.

Je ne vois que trois choses ne dépassant pas le stade de l'intuition exclusivement intellectuelle : Dieu, l'esprit et le Moi. D'où mon scepticisme face à la religion, au savoir et à l'authenticité.

*La raison est mue par son penchant naturel d'avoir une audace pure d'aspirer*

*aux dernières limites du savoir et d'y trouver la paix* - Kant - *Die Vernunft wird durch den Hang ihrer Natur getrieben, sich in einem reinen Gebrauch zu den äußersten Grenzen aller Erkenntnis hinaus zu wagen, Ruhe zu finden*. Tout cela est fortement douteux : il faut choisir l'axe, qui t'attire le plus - l'étendue, la profondeur ou la hauteur ; quant à cette misérable paix, gagnée à coups de connaissances, je lui préférerais une docte ignorance, qui m'apporterait davantage de vertiges. L'espérance des indoctes vaut plus que la suffisance des doctes (à l'époque, où l'on croisait encore quelques sages dépenaillés, Démocrite prêtait l'espérance - aux doctes, et la suffisance - aux indoctes).

*Plus loin en arrière on regarde, plus loin en avant on peut voir* - W.Churchill - *The farther back you can look, the farther forward you are likely to see*. Les sots s'intéressèrent toujours aux projections horizontales. La meilleure leçon du passé serait de faire pencher le regard vers la verticalité. Et je comprendrai, que mon chemin vaut par sa projection verticale, la hauteur, tandis que le savoir, cette projection horizontale, sera toujours trop court.

La sensation d'exil naît d'une méconnaissance soudaine, salutaire et solitaire, - je ne comprends plus qui m'a pétri et pour quel contenu. Et je me désintéresse des breuvages et m'enivre des étiquettes ou de la forme des flacons.

Cheminement vers la solitude finale : aucun savoir ne m'approche de sa source, aucune vanité ne survit à mes laudateurs, aucune émotion ni métaphore ne sont fraîches au-delà d'une date limite. Je ne viens à bout de la solitude, que si j'ai tôt fait d'apprendre à parler au monde, qui ne me connaîtra jamais.

Pour qu'une résignation ne m'émousse pas, il faut qu'elle soit déchirante. Me vaincre moi-même, c'est ne pas hésiter à sonder les lieux les plus peccables

chez moi, lieux que je connais mieux que les autres.

Rester fidèle à moi-même ou me sacrifier ? - mais ces choix reviennent au même, lorsque je reconnais ne pas me connaître ! Alternances de souffrances glauques et de souffrances lumineuses.

Face à la douleur, les philosophes de la *connaissance* ou bien tentent de me persuader, que je ne souffre point, ou bien me tendent une thérapie de choc ou d'anesthésie. Les philosophes de la *souffrance* m'invitent à la vivre pleinement, en musique, qu'elle soit funèbre ou joviale. *Nous ne sommes point médecins ; nous sommes douleur* – A.Herzen - *Мы не врачи, мы боль* - on comprend pourquoi Nietzsche, ayant perdu la tête, se prenait pour A.Herzen.

Ces misérables et naïves proclamations des philosophes, voyant dans la passion de *connaître* le motif de leurs exercices. Je le verrais plutôt dans le désir de *caresser* : caresser, avec une humble pitié, la souffrance humaine et caresser, dans un style fier, le langage de la découverte du monde.

Le bonheur, le savoir, la liberté, la paix – je les dois aux autres ; le malheur, la souffrance, la créativité, la noblesse sont de mon propre fait. Si tu veux parler de ta propre voix, ne t'arrête pas outre-mesure sur les premiers, reste plus souvent en compagnie des seconds.

La stature de mes bonheurs et de mes malheurs est définie par mon regard : je cherche à en comprendre la désolante profondeur ; je tente de les faire affleurer sur une surface calmante ; je les élève dans une vibrante hauteur.

Attendre de l'art, qu'il vous apprenne quelque chose, qu'il vous arme, - étrange obsession des meilleurs, y compris Valéry. Je n'apprends que dans

des guides statistico-savants ; une œuvre d'art devrait donner aux inéluctables fuites de soi la fraîcheur des sources, nous démunir de pores ou munir d'a-pories vitales, nous décuirasser, pour rendre la débâcle moins humiliante et plutôt cérémonielle.

La liberté est hésitation et hasard ; c'est pourquoi mon acte, mon sentiment, ma pensée ne sont pas moi, mais *de* moi. Le moi mystérieux ne se réduit à rien de connu ; il est ce que l'inspiration est pour le poète. Il est la source de la création, qu'on pourrait appeler méta-savoir : *Le savoir se confond avec la poésie du soi absolu* – F.Schelling - *Die Wissenschaft löst sich in der Poesie des absoluten Selbst*.

Les étapes de ma victimisation : l'élan, l'acte, le savoir, la langue, le ton - autant d'immolations, de ruptures et de discontinuités ; je ne serais qu'âne, bouc ou agneau, si je ne vais pas jusqu'au bout de cette chaîne ; et là, on saura si je suis rossignol, coucou, lion ou cygne.

Dès que je sais faire quelque chose, la perspective d'une nouvelle inertie me terrifie - j'abandonne et la chose et la piste. Être créateur, plutôt qu'ingénieur. Le premier change de langage et par là désapprend le Fait ; le second change de sujet et oublie le Faire. Savoir faire, c'est maîtriser une syntaxe.

Il vaut mieux que je tienne l'accusateur, le but de ma vie, dans l'ignorance des pièces à conviction, des non-assistances aux actes en danger répudiés par mon rêve.

Dans ma jeunesse, j'ignore mon corps et je pense connaître mon âme ; dans ma vieillesse, je ne connaîtrai, hélas, que trop bien, mon corps, mais, heureusement, je ne comprendrai plus les sources de mon âme. Et l'on se

réjouit le mieux de ce qu'on ignore, et l'on agit selon ce qu'on connaît.

Quand je vois l'homme d'action, l'homme de compétence ou l'homme de performance (fabrication, représentation, interprétation) - patauger, impuissant, en compagnie du mot, je suis presque prêt à acquiescer à l'exagération de Heidegger : *Seul l'être en puissance du mot confère l'être aux choses* - *Das verfügbare Wort erst verleiht dem Ding das Sein*.

Aucune étoile ne m'invite vers l'action ; cette cible est dictée par la seule raison. Quand je vois ce qu'une ignorance étoilée apporte à ma culture, je suis gêné de me trouver à l'opposé, sur tous les points, de la triade socratique – la nature, le savoir, l'action -, censée caractériser l'homme parfait.

*Plus on va loin, plus la connaissance baisse* - Lao Tseu - … pour devenir peut-être d'autant plus profonde. Plus je retiens mes pas, plus mon regard m'échappe, pour devenir peut-être d'autant plus haut. Plus loin je vais, plus je me rapproche de mon soi connu, que me procure la vision de buts, au détriment de l'écoute des contraintes, que dicte mon âme. Le secret des grands voyages est de ne pas en connaître le but et se laisser guider par son étoile.

Il faut que tu saches ce que j'écarte, pour apprécier ce que je préserve.

Les miracles de la vie s'éclosent dans la félicité, ses mirages - dans le malheur. Je suis moi-même dans la joie et ne me reconnais plus dans les cauchemars. Pourtant, c'est dans les cauchemars que je manifeste le mieux mon caractère (*comme si je n'avais la vraie sensation de mon moi que lorsque je suis infiniment malheureux* – F.Kafka - *als bekäme ich das wahre Gefühl meiner Selbst nur wenn ich unerträglich unglücklich bin*). Morale : le meilleur

de nous-mêmes ne se montre pas dans la force. Le meilleur ne se prouve par rien.

Il faut profiter des accalmies, pour mieux peindre les intempéries, puisque quand je vivrai celles-ci, je ne rêverai que de celles-là. *Tant que je n'aimais pas, je savais très précisément ce qu'était l'amour* - Tchékhov - *Пока я не любил, я отлично знал, что такое любовь*.

Ce qui me rendit le *bien* sujet digne de curiosité, c'est l'unique cafouillage, chez les sages, pour le définir : *la connaissance des choses* - Sénèque ; *ce qui est utile* - Spinoza ; *ce qui élève et valorise* - Goethe. Mais je ne peux pas le voir comme *ombres furtives, accablements humides, nuages fugitifs* - Nietzsche - *Zwischen-Schatten, feuchte Trübsale, Zieh-Wolken*.

L'effroi, le jour où je me dirai : il ne reste plus un SEUL beau livre, que je n'aurais pas encore lu ; et la conscience, jusqu'à présent étouffée par la bonne lecture, qui se remettra à me tarauder de plus belle. *De bons livres plus une conscience endormie, voilà la vie idéale* – M.Twain - *Good books and sleepy conscience : this is the ideal life*.

Mon acharnement contre les forts (et le robot, son aboutissement) parachève (?) une longue, et assez stérile, tradition française, où la cible fut : les scolastiques (Descartes), les cléricaux (Voltaire), les gentilshommes (Rousseau), les bourgeois (Flaubert), les intellectuels (mes contemporains). Hélas, vitupérer les zombies - Dieu, le peuple, l'ignorance - est un exercice sans grâce.

Aucun beau mystère n'est né de mon savoir, mais celui-ci aide à me débarrasser des avortons et à régulariser des bâtards. C'est en pelotant mon ignardise que j'assure la descendance du rêve volage.

On me dit : ne parle que de ce que tu sais. Mais je ne sais que ce dont je parle (ce que je viens de dire, non ce que je vais dire). C'est par ma manière d'aborder l'inconnu qu'on me reconnaît : *Pour cacher aux autres les limites de ton savoir, rien de plus sûr que de ne pas les dépasser* – G.Leopardi - *Il più certo modo di celare agli altri i confini del proprio sapere, è di non trapassarli*.

La conscience de mon soi inconnu - me munir du regard, que je mettrai au-dessus et des choses perçues et des idées conçues (je pourrai l'appeler, comme Nietzsche – *mon univers inconnu interne – unbekannte Welt in mir*). La conscience de mon soi connu - me voir, bossu ou déçu.

Ils savent ce qu'ils disent, sans le savoir chanter ; je m'efforce de chanter, sans savoir ce que j'en dis. De nos jours, il faudrait inverser l'adage : *Où est l'esprit, là est le chant* - *Ubi spiritus est cantus est*. Leur visée - être cacique des caciques ; j'ambitionne le genre du cantique des cantiques.

Il y a en moi ce que je crois et connais, et ce dont je me méfie et ignore. Je m'évertue à ne parler à autrui qu'au nom de la seconde facette, la première étant commune à tous. Savoir l'esprit de l'homme empêche de le connaître côté âme. Mais il faut croire en son ignorance de soi ; c'est ce que voulait dire Lao Tseu : *Si tu ne crois pas en toi-même, personne ne te croira*.

Mieux je me peins - plus je m'ignore et mieux je me comprends. Et je comprends, que les autres ne me connaissent que d'après caricatures.

L'ambition suprême de ma réflexion, face à l'insondabilité et l'ineffabilité de mon moi : être une belle ombre d'une lumière inaccessible, ombre projetée en hauteur. Je plains ces piteux connaisseurs ou maîtres de leurs soi-mêmes

transcendantaux ou immanents, se vautrant dans leurs profondeurs viabilisées : *L'objectif suprême de ton évolution : devenir maître de ton soi transcendantal, être le soi de ton soi* - Novalis - *Die höchste Aufgabe der Bildung ist, sich seines transzendentalen Selbst zu bemächtigen, das Ich seines Ichs zu sein*. Quand je suis dans la forme, je ne peux être que dans le nous dialogique, du côté des ombres.

Nous connaître, c'est connaître notre âme, mais celle-ci est exposée au souffle d'un esprit supérieur, dont tout contact nous est interdit, - celui qui dit se connaître ne connaît que ses glandes. Ou, au mieux, ses muscles : *Ce que je connais de moi-même est ce qui prend part à l'action* – H.Bergson - c'est-à-dire une misérable surface de ma face invisible dont la profondeur m'est interdite et que seule réinvente la hauteur de mon âme.

Que puis-je savoir de mon soi, à part le *sum* découlant de *cogito me cogitare* ? La conscience contient si peu de conscience de soi. Il y a ceux qui se vantent de se connaître (et composent des *panégyriques de la connaissance de soi* – A.Grothendieck) et ceux qui s'inventent. La présentation est chaude, vague et muette, la représentation - froide, nette et éloquente.

Me connaître, c'est comprendre l'instrument, dont je suis appelé à jouer : grosse caisse ou violon, harpe ou triangle ; mais cette connaissance n'existe guère pour l'homme-orchestre, l'homme-compositeur ou l'homme-silence, qui sont condamnés à se réinventer, en se vidant avant tout premier son. C'est la musique du monde qui se jouera en, de ou par moi.

Partir de soi, aller vers soi - deux errances, de banalité égale, et ayant pour origine l'idée d'un soi connu ou connaissable, et aboutissant, logiquement, dans des étables. Le seul soi crédible est le soi sculpté, hors tout chemin,

dans des ruines d'un soi immémorial, et exposé non pas au musée ou en librairie, mais au fond de mon souterrain ironique, où je place ma tour d'ivoire.

La meilleure création ne dépend nullement d'une réceptivité particulière - une découverte, qui balaie toutes les balivernes sur l'intentionnalité et fait de la Caverne ma vraie demeure et de ses ombres - le contenu même de mon savoir ; la vraie sensibilité n'a pas besoin d'objets ; mon acoustique est ma musique.

Ils voient dans le mythe de la Caverne - l'apologie de la lumière, tandis qu'il me dit, que le jeu des ombres est mon seul original, une traduction d'un texte divin, dont je ne maîtriserai jamais la grammaire. *Nous sommes une ombre profonde, laissez-nous en paix, les ignares* - G.Bruno - *Umbra profunda sumus, ne nos vexetis inepti*.

Pour que je me tourne du côté de mon soi inconnu, il y a une technique facile : reporter l'admiration des organes – y compris de mon esprit, y compris de mon âme – sur leurs fonctions. C'est ici que j'ai la sensation de faire partie de ce qui, tout en étant moi, est plus grand que moi – l'unification enrichissante, mystifiante, rehaussante. La hauteur d'une admiration est ce que la profondeur est à la connaissance – un contact, ou son illusion, d'avec l'au-delà.

Les visages, les actes, les pensées des autres m'apprennent presque tout sur ce qu'est mon soi connu ; ils ne m'apprennent presque rien sur mon soi inconnu. Et même moi-même, j'ai beau interroger ce dernier, je n'entendrai jamais de réponses intelligibles ; il se réduit aux questions, dans un langage musical, qui surgissent au fond du silence de mon âme, pour la bouleverser et s'évanouir. *Troublé par le mystère, ton esprit, en se cherchant, se fuit* –

F.Schelling - *Der Geist, der, wunderbar getäuscht, sich selber suchend, sich selber flieht*.

Je vaux par le doute qui me rend fort et par les certitudes qui me font aimer certaines faiblesses. La sagesse, c'est-à-dire l'union du talent et du goût, consiste à voir la place du croire ou du savoir.

Quels que soient mon savoir ou ma rigueur, le hasard se faufilera inévitablement dans mes images ou mes idées, que je ne dois jamais prendre trop au sérieux ; l'auto-dérision ironique est un moyen de respecter mon soi inarticulable, mais refusant tout hasard.

*Nos prêtres ne sont pas ce que le vain peuple pense ; notre crédulité fait toute leur science* – Voltaire. Ma foi, quand je vois l'élite non vaine, débarrassée de toute crédulité, ne faire que calculer et mémoriser, j'ai de la sympathie pour la vanité frissonnante et angoissée de l'ignorant. La science du comptable reçoit des cahiers des charges, l'ignorance du prêtre - des chuchotements, des gémissements, des hontes. Il faut prendre le prêtre pour une *bocca della verità*.

Quand je lis les propres *réflexions* de ceux, qui voient la place de la pensée valéryenne dans un album pour filles, j'y tombe sur un ennui, épais et plat, qui paralyserait et poétesses et duchesses et concierges. Même Sartre est comique, lorsqu'il parle de l'*ignorance* de Valéry (ce qui est aussi statistiquement juste et intellectuellement bête que de trouver, que *Dieu n'est pas un artiste*). Comment leur faire comprendre, que ce n'est pas le savoir, mais le savoir du savoir, le temps hors du temps, *idea ideæ*, qui est signe d'un esprit supérieur ? Leurs *réponses* aux questions des autres sont incolores ; aucune envie de répondre à leurs *questions* grisâtres. Je ne sais même pas, si Sartre est un peu intelligent ou non.

Imaginez Platon, se cramponnant à sa cire et à son stylet et brocardant l'infamie technocratique des inventeurs du papier (comme Chateaubriand et A.Vigny maudissant la locomotive à vapeur) - c'est pourtant ce que font nos intellectuels geignards et aigris, face à la joyeuse avancée du gai savoir des ordinateurs. L'affreux *Gestell* de Heidegger n'est pas en salle-machine, il s'incruste dans vos circuits mentaux sans courant de rêve ! Le triomphe du robot, chez les hommes, n'est ni extérieur ni technique, mais intérieur et psychique. Moi, charlatan de mon étoile, dois-je m'effaroucher, puisqu'on se met à explorer les astres ?

Je vécus tant de belles sensations à la lecture de ceux qui ne faisaient qu'effleurer élégamment de beaux sujets – des caresses conçues, des caresses perçues. Quant à ceux qui creusent, forent ou percent, je n'en vis jamais qui m'émouvrait ou m'étonnerait, en exhibant des pierres précieuses ou en laissant jaillir une belle fontaine.

Dans mes ruines peu fréquentables, j'ai beau faire un pied de nez à tous ces bâtisseurs d'édifices du savoir ou de maisons de l'être - j'ai honte devant celui qui refuse les murs, comme toute construction viabilisée, et vit dans un Ouvert, aux sommets d'une sensibilité (Nietzsche) ou d'une intelligence (Valéry), ou bien devant celui qui, dès qu'il voit une pierre, veut l'attacher à son cou (Cioran). C'est le culte d'un Chaos – sentimental, mental ou verbal ; *chaos* voulant dire un Grand Ouvert, celui qui était au Commencement (Hésiode) !

Ce livre est un argument involontaire en faveur de l'obscurantisme : les chapitres le mieux réussis sont ceux, où je suis le moins compétent.

Je me relis et je n'y trouve aucune trace des lieux, où je bouquinais ou

bossais ; ni Moscou ni Paris, mais la Méditerranée, elle y est omniprésente, elle qui illuminait les autres, elle qui m'enténébra. Je me fiche de ma cervelle comme de mes muscles ; je veux coucher mon âme en compagnie de mes caresses.

À force de répéter que l'homme est un arbre, je finis par voir dans la femme une pomme et un serpent, réveillant non pas une curiosité pour le savoir mais une soif de l'inconnu.

*N'être que prêt, tout est là* - Shakespeare - *The readiness is all*. Ce n'est qu'un tiers, le tiers des scouts, l'autre tiers serait prêt pour l'action contraire et le dernier, le meilleur, pour reconnaître sa défaite (ce que tu résumes bien : *Être mûr, tout est là* - *Ripeness is all*), quand vient l'heure de l'acte lui-même (à rebours de *l'antériorité de l'acte sur la puissance* d'Aristote ou du Docteur angélique). Du Faire au Fait - on s'abaisse, du Dire au Dit - on s'élève. L'opposé de l'opiniâtreté ou du risque. Saluer l'énergie, sans la traduire en mouvement, se contenter de désirer. Tenir à son regard, qui accompagne l'action, est plus instructif qu'agir en le suivant. Savoir ce que je fais, plutôt que faire ce que je sais. Ne pas redouter de n'être que prêt à vivre. Faire ses sélections, sans faire de choix. Avoir à sa disposition, sans disposer. La disponibilité serait le bonheur à proprement parler du Chinois. *La possibilité est vie, et tout le reste - déchet* - Valéry. Caresser l'idée, sans l'habiller en concept. Je peux rater le but, mais je l'aurai bien perçu ou bien nommé.

Je ne veux pas dévoiler les choses destinées à rester près de mon âme ; l'envie de les connaître annonce la séparation.

La musicalité de l'existence gagne de l'extrémisme des positions horizontales - politiques, esthétiques, sentimentales - mais dans la

verticalité, au contraire, il lui faudrait davantage de dialectique, de complémentarité : plus haute est mon espérance, de plus profonds désespoirs je pourrai m'accommoder ; plus profond est mon savoir, plus audacieuses seront les hauteurs de ma foi ou de mon rêve.

Les plaisirs non entachés de clarté sont les plus vifs, c'est pourquoi je dois abandonner fréquemment les vérités trop racoleuses et transparentes, en perdant, provisoirement, mon orientation. La répudiation d'un vieux savoir m'ouvre à une nouvelle jouissance.

Les difficultés de logique se surmontent même par des ignares de logique ; le milieu naturel de la vraie pensée, ce n'est ni la rigueur ni la connaissance, ce sont nos ténèbres : ce n'est pas une clarté qu'elle apporte – elle rend superflue toute lumière. Une pensée altière laisse la logique à ses laquais-calculateurs, elle garde son altitude. La logique ignore l'altimètre et n'offre que des garde-fous, pour que je ne dégringole pas dans la vallée des platitudes. Ailleurs, elle cache le ciel, pour qu'on ne se découvre pas des ailes.

Quand un niais dit : *la Terre est ronde* ou *l'équation d'Einstein est juste*, dit-il la vérité ? Le sujet doit être présent dans la définition de la vérité ; plus je suis ignare, plus les faits avérés sont pour moi des hypothèses gratuites plutôt que des vérités universelles.

Se soucier du vrai, c'est se soucier du soi connu : *Si je connais ma relation à moi-même, je l'appelle vérité* - Goethe - *Kenne ich mein Verhältnis zu mir selbst, so heiß ich's Wahrheit*. Là où commence la foi, initiatrice et invérifiable, gît mon soi inconnu, dont je ne vois aucune relation traçable.

Dans l'évaluation de valeurs de vérité, je sous-estime la part de la vie. Le

langage n'est pas tout ; dans les références d'objets et de relations, la vie - c'est-à-dire le savoir, la rigueur et la droiture de l'homme - intervient et peut bouleverser toute interprétation logico-linguistique. Et la post-vérité psycho-linguistique peut être plus révélatrice que la pré-vérité logique ; et ce passage fait partie de la naissance du sens.

À la place de l'âme, qui fut la seule source de l'amour, ils ont un capteur d'intérêts matériels ; à la place de l'esprit, qui fut le seul producteur de vérités, ils ont une calculatrice ; et ils disent *aimer la vérité*. Quand j'aime, je suis incapable d'en nommer l'objet ; et quand je maîtrise l'objet, je ne peux pas l'aimer – on n'aime que ce qu'on ne peut ou ne veut pas connaître.

En passant du monde apparent au monde vrai, je ne gagne ni en ampleur ni en profondeur ni en précision. Seul compte le monde qu'inventent mon regard et mon verbe, c'est-à-dire la hauteur et la musique. Les vérités, comme les apparences, sont réparties également parmi sots et sages, parmi savants et ignares.

*La vérité est si obscurcie en ce temps et le mensonge si établi, qu'à moins d'aimer la vérité, on ne saurait la connaître* – Pascal. L'amour, guide du connaître ? Lui, qui se moque de la raison, qui est aveugle ? On ne peut aimer que ce qu'on ne connaît pas. De nos jours, où, partout, la vérité gagne en kilowatts et en droits acquis, j'ai beau l'adorer, je ne la reconnais plus. Elle n'est plus conspuée, elle est devenue presque aussi sympathique que le mensonge. Qui est le premier créateur de mensonges initiatiques ? - le poète !

Que ce soit la main ou l'esprit, je suis amené à mesurer la distance avec ce qu'ils touchent ; et c'est le début d'une foi ou d'un goût de la possession. Le sens de la proximité dévoile les voyants ou les croyants. Plus de variables

contient ma métrique, plus enivrante sera la cadence de mes rapprochements et de mes éloignements.

Depuis Pindare ou St Thomas, on sait, qu'il faut tenir pour intelligent celui qui ne vise que des fins accessibles. Mais je crois, que c'est surtout celui qui sache choisir le meilleur organe d'accès : l'esprit, la main ou le regard. L'arc précis, la flèche décochée ou la corde tendue.

Mieux je vois le chiffre, dans l'œuvre divine, plus bouleversante en apparaît la musique. Plus d'intelligence profonde, plus d'émotion haute. Dès que je ne suis plus volcanique, je deviens plat ou sot ou insipide, comme l'est toute intelligence mécanique.

Le talent, aussi bien artistique qu'érotique, consiste à ne pas suivre le sot conseil d'abandonner la surface et de se plonger tout de suite dans les profondeurs de la chose désirée. Dans toutes les profondeurs je tombe sur de nouvelles surfaces, qu'il s'agit de savoir caresser, avant que la chose n'enfante d'une progéniture, digne de mes ardeurs. Mon imagination est plus prolifique sur la première surface, où mon âme domine encore mon corps.

L'élégance, c'est la culture du passé. La barbarie, c'est la cultivation du présent. L'élégance barbare, c'est le culte de l'avenir. Disserter sur le passé, déserter l'avenir. Sortir du présent, sertir le passé. L'homme moderne, c'est *l'ahurissement débile devant son temps* - Pouchkine - *слабоумное изумление перед своим веком*. Le présent m'appartient, c'est pourquoi je ne peux pas en être libre, j'en suis l'otage ; je ne suis libre que face à l'inatteignable, otage de l'éternité. *La peur de ne plus suivre son temps est l'aveu de son esprit moutonnier* – Tsvétaeva - *Страх отстать - расписка в собственной овечьести*.

Tout blasé se lamente de l'ennui et de la bêtise des hommes. Défaillances si faciles à ignorer, et avec superbe ! J'achoppe beaucoup plus sérieusement à la pétulance et à l'intelligence de mes semblables, qualités exercées avec l'infaillibilité des *robots élégiaques* (Cioran).

Une banalité, qui demanderait réflexion : la vision de soi n'a pas besoin d'yeux. Est-ce cela qui explique, que le besoin de couleurs est le plus aigu des besoins chez celui qui tient à soi ? Partout, où mes yeux s'en mêlent, sévit la mécanique (ou l'optique), c'est pourquoi je me vois toujours le plus éloigné du robot.

Je ferme les yeux, je me libère des choses vues, aléatoires et mesquines, je reste en compagnie de mon regard. Du dialogue avec ce regard ne naissent que des commencements, mais ils me conduisent vers des choses capitales, nullement fantasmagoriques et témoignant d'une loi mystérieuse qui lie, fidèlement, ma conscience isolée à la réalité objective. Et je comprends toute la niaiserie philosophesque de la *description des choses* – les choses, pour porter ma griffe et être grandioses, doivent être inventées !

La mort me révèle le mystère de l'être, qui donc est bien représenté dans le temps (Heidegger), mais je ne peux l'interpréter que dans l'espace : en le ravalant dans l'étendue de ses idées (Platon), en le dévoilant dans la profondeur de sa vérité (Aristote), en m'envolant vers la hauteur de sa valeur (Nietzsche).

Mon culte de l'arbre : le créer, en ramages indéterminés, où les autres se contentent d'une constante (les sots) ou d'une variable (les sages). L'unifier par l'intelligence, l'animer par l'admiration. La surdétermination, l'ennui d'un arbre sans feuilles-variables. La dendrologie, science à créer.

L'idée est un arbre. Je m'occupe de ses racines en la plongeant dans le sol des concepts. J'en éprouve les cimes en modulant mes intentions. J'en consolide le tronc par la sève du style. J'en condense les ramages par des pousses de la négation. J'en démultiplie les feuilles par de vastes tropes. J'en pressens des fruits dans des substitutions successives. J'en altère la saison par une métamorphose du langage. Et moi, j'en suis le climat.

Dans toutes les équations de la vie, où figure le monde, je peux lui substituer moi-même. Le *cogito* s'avère équivalent du *Deus cogitat* ! *L'homme est un monde en miniature* - Boèce - *Homo mundus minor*. Quand je le découvre, je me mets à me moquer de solutions, tout en accompagnant le mystère de merveilleuses inconnues, qui aboutissent à moi. *J'aime mon Dieu : lumière, voix, parfum, aliment, étreinte de l'homme intérieur, qui est en moi* - St-Augustin - *Amo Deum meum : lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei*. Surtout, depuis que nous savons que, par la volonté de Dieu, nous ne sommes pas seulement matière, mais aussi onde. Les mêmes forces originaires formèrent et la nature et notre âme.

D'où viennent les partisans de l'Un ou du multiple ? - de la perte du *droit chemin* (Dante). Ou bien je me sens au milieu de la vie, dans une forêt obscure (les multiplicateurs dantesques, explorant girons et cercles), ou bien je suis subjugué par la source ou l'issue de la vie et me consacre à la verticalité et l'immobilité de l'arbre unique, qui me fera oublier *la forêt trompeuse de cette vie* - Dante - *la selva erronea di questa vita*.

Je contiens en moi un homme du regard (sensibilité, tempérament, goût) et un homme des preuves (imagination, intuition, puissance). Entre les deux - la corde raide de l'intelligence. J'en garde l'équilibre, en maintenant le premier par l'amplification et en entretenant le second par le filtrage, et non

pas l'inverse, qui rendrait le regard - fuyant et la preuve – envahissante.

Le nihilisme, c'est l'attention que je porte à mon inertie de race (la voix irrationnelle de mon âme) et le mépris pour leur inertie de masse (la voie battue par l'habitude et le conformisme) ; il est le refus d'accorder à la seule raison l'évaluation de mes choix vitaux et le refus d'accepter le mimétisme social ; avec cette arme paradoxale de l'inertie, il est le seul à affronter et le mouton et le robot.

Un terrible danger sur la route des abstractions : tout ce qui est concret est métaphorique ; si, en montant d'un grade d'abstraction, je ne les entoure pas, en même temps, de métaphores nouvelles, avec le même degré de vivacité pittoresque, je deviens de plus en plus proche du robot ; c'est ce qui arrive aux *penseurs* Yankoïdes.

L'instinct, l'intuition, l'intelligence – c'est ainsi qu'on voit la chronologie de notre évolution. Je l'inverserais : l'intelligence câblée devient intuition, l'intuition câblée au second degré devient instinct.

Le but de mon existence est de faire entendre ma musique, mais je passe l'essentiel de mon temps à accorder ou à désaccorder mon instrument. Les oreilles, les yeux, l'âme, le cerveau d'autrui n'apportent presque rien aux meilleurs chants, danses, poèmes, poses. Mais pour la maîtrise de la mélodie, la maîtrise de l'instrument ne suffit pas - il faut un accord entre mes cordes et celles de l'instrument.

Je n'aime pas l'étrangeté de l'interrogation, j'aime l'étrangeté des liens interrogés.

Pour Nietzsche, l'Être est une interprétation (métaphysique, donc

méprisable), pour Heidegger – une représentation (ontologique, donc vénérable), pour moi - une réalité (prosaïque, mais incontournable, pour valider nos représentations et donner un sens à nos interprétations).

*Nous sommes le regard, toujours, partout : tournés vers tout sans y être !* - Rilke - *Wir : Zuschauer, immer, überall, dem allen zugewandt und nie hinaus !* Être Ouvert, ce n'est pas seulement tendre vers mes propres limites, mais aussi reconnaître, ravi, que celles-ci ne m'appartiennent pas, je n'y suis pas. L'intérêt de l'axe clos-ouvert est montré par la facilité, avec laquelle Rilke proclame ouvert - l'animal, et clos - l'homme. Pourtant, toute frontière de l'animal lui appartient et fait partie de son monde.

Ma foi en Créateur ne peut prétendre à une dignité que si je reconnais humblement ne L'avoir jamais perçu ni par mes sens ni par mon intelligence. Par ailleurs, le bonheur a les mêmes raisons d'*être* : il n'est vrai que lorsque je ne le vois pas.

Soit je m'adresse à mes semblables, et ma voix devient humble et ferme, soit je n'ai qu'un seul destinataire, Dieu, et ma voix doit être tremblante et fière. Montaigne, qui ne s'adresse qu'à son entourage et ignore l'écoute divine, a, dans son audience, raison : *C'est faire le sot, que parler toujours bandé*.

De temps en temps, je suis rattrapé par une honte d'avoir dénigré Hegel ou E.Husserl, canonisés par toutes les chaires de philosophie du monde. Et moi, ne trouvant dans *Science de la Logique* ou *Logique formelle* que des inanités pseudo-logiques et logorrhéiques. Mais j'ouvre au hasard ces torchons et, immanquablement, je tombe sur des perles : *Tout jugement qui contredit un autre jugement est exclu* – E.Husserl - *Jedes widersprechende Urteil ist durch das Urteil, dem es widerspricht, ausgeschlossen* - et ma

conscience trouble retrouve sa sérénité et ses ricanements.

Ma rencontre terminologique amusante avec Valéry : lui, en apprenti-algébriste, il use trop (et en abuse toujours) du terme de *groupe* ; chez moi, déferle partout le terme de *représentation* (de connaissances). Et dire que moi, étudiant, je me spécialisais en *représentations de groupes* (au sens algébrique).

Je ne me connais qu'en multitude (cette nourriture terrestre, servie par les autres) ; en solitude, j'affronte mon soi inconnu (cette drogue céleste, me plongeant dans l'étonnement de moi-même, insaisissable).

Je peux échafauder, comme tous les prétentieux, les premières des questions, mais je ne prouve ma personnalité qu'en inventant les dernières des réponses.

Banalement, je tends vers la lumière, mais c'est pour mieux projeter mes propres ombres. Surtout, aux lieux, où il n'y aurait pas d'ombres des autres – aux Plus Déserts Lieux !

Les plumes publiables appartiennent, aujourd'hui, presque exclusivement aux personnages *installés* – maisons d'édition, chaires universitaires, cabinets ministériels – la routine mécanique ; aucune place aux vagabonds du verbe.

Entre deux partitions de ma mémoire dynamique – les connaissances et les ignorances – se produisent de permanents transferts, des transvasements, un banal – de l'ignorance à la connaissance, et un subtil – de la connaissance à l'ignorance ; le premier enrichit mes moyens, le second me fait découvrir la joie des (re)commencements dans une ignorance étoilée.

*Être* ou *devenir* ce que je suis : dans le premier cas, je ne fais qu'écouter mes sens et en vivre la merveille ou la béatitude ; dans le second, j'écoute la voix de mon soi inconnu, m'invitant à créer de l'invisible, de l'ineffable, de l'impossible. Donc, le contraire du *sois ce que tu es*, ce n'est ni dissimulation ni imposture, mais la création, c'est-à-dire le *deviens ce que tu es*.

Ma conscience, c'est ma surface, ou ma frontière. À partir d'elle, je peux soit me livrer à l'introspection de ma profondeur divine, soit me vouer à la hauteur de la création humaine. l'Être ou le Devenir, et ma conscience inaccessible me rend Ouvert dans les deux directions. Mais je dois munir ce Devenir d'assez de mystère et d'intensité, pour le rendre digne de mon Être. Me sentir dans un même milieu, en franchissant la frontière – le plus haut bonheur !

J'avoue préférer la niaiserie musicale à l'intelligence mécanique. La hauteur musicale, même sans l'intelligible, résiste au temps ; la profondeur intelligente, démunie de sensible, est condamnée à sombrer dans la platitude.

Les hommes ne s'attardent qu'aux choses sans lumière ; une raison de plus de me consacrer aux ombres sans choses. *Les objets ne sont que prétexte à la lumière* - J.Baudrillard.

La vérité est l'obstacle et non pas l'allié de ma recherche de consolations. Dans les questions vitales, l'âme *éprouve* une espérance impossible, là où la vérité, appuyée par l'esprit, *prouve* un désespoir certain.

Ils appellent *nihilisme* la proclamation que ni Dieu ni la morale ni le bon

sens ne contrôlent plus la pensée, et qu'il faille se soumettre à l'absurdité de l'existence. La source de ma pensée et de ma musique est mon soi inconnu, qui me souffle le sens exaltant de ma vie ; et l'écoute de ce souffle me remplace toute recherche du divin extérieur ou d'un Bien normalisé. Mon Vrai rejoindrait l'universel, mais mon Beau ne traduirait que ce souffle unique. Voilà le nihilisme qui me rendit à moi-même.

Dans les *Actes* d'une conférence académique, je tombe sur cette phrase : *l'Idée d'une communication des informations sans limitations*. Je pense, naturellement, aux aveux croustillants d'un polisson dévergondé. Eh bien, je me trompe ; pour toute l'assistance, il était évident qu'il s'agissait d'un personnage beaucoup plus espiègle – de Dieu !

La matière, la vie, le moi sont inséparables et se trouvent fusionnés dans ma conscience – mon corps-esprit qui sait, mon cœur qui sent, mon âme qui crée, et qui occupent le même centre de mes soucis. Y placer une seule de ces parties-substances est absurde, puisque l'absence des autres parties priverait de sens le tout.

Je refuse de gaspiller le beau terme d'*Universaux* pour l'attacher aux vétilles telles que *blancheur*. Je le réserve à la triade divine – le Bien, le Beau, le Vrai, qui touche tout homme, mais doit servir de base pour une bonne philosophie, s'articulant autour de la consolation et du langage. La noblesse, dans l'élaboration de consolations, découle de l'axe, allant d'une mélancolie à la tragédie et créé par la fatalité du Bien, de plus en plus inaccessible, et du Beau, dont le vertige faiblit. L'intelligence du regard sur le Vrai est déterminée par le rôle qu'on y accorde au langage en tant qu'intermédiaire logique entre la réalité et la représentation. Cette philosophie est donc rencontre d'une noblesse et d'une intelligence.

Deux verbes parasites – *être* et *exister* – excitent la curiosité stérile des

apprentis-philosophes et leur font formuler des requêtes absurdes des objets fantomatiques. Je me suis suffisamment expliqué sur *être*, prenons *exister*. En oubliant la polysémie et l'usage métaphorique, en oubliant la réalité et le langage comme domaines d'existence à part la représentation, que signifie dans celle-ci la phrase *blanc existe* ? Wittgenstein se serait lancé dans ses innombrables *Sprachspiele* (jeux de langage), qui n'apporteraient rien de constructif. L'objet *blanc* est : 1. une classe (*blancheur*), dont des sous-classes seraient *blanc foncé, blanc clair* etc. 2. un élément de la classe *couleur*, 3. une valeur de l'attribut *couleur*, 4. un attribut, dont des valeurs seraient *blanc foncé, blanc clair* etc.

Se connaître, l'une de ces fumisteries, héritées de l'Antiquité. Pour évaluer mon soi connu – nul besoin d'introspection : les sources de mes goûts et de mes passions sont communes à tous mes contemporains, autant scruter mon voisin plutôt que fouiller, vaguement, dans ma conscience insaisissable. Mais le soi inconnu, par vocation, n'est qu'une étincelle divine du génie, qui n'a ni un langage fonctionnel ni un outillage intellectuel ; il m'inspire sans se dévoiler ; si je prétends le connaître, je me trompe de cerveau ou d'yeux.

Les actes et les réflexions, toujours communs, toujours reproductibles, constituent une vie ; et le mystère, toujours personnel, ne surgit que des rêves. C'est sous cet angle que je comprends le surprenant Montaigne : *Les plus belles vies sont à mon gré celles qui se rangent au modèle commun, sans merveille*.

Je croyais ne partager le titre de mes exercices qu'avec Marie Stuart et Tsvétaeva, et voilà que je découvre une dame de plus, une Italienne, écrivant pour les mômes et se tournant, pour la première fois, vers les adultes, avec un roman, intitulé – *I più deserti luoghi* ! L'enfance et les commencements ?

Quelle que soit la hauteur des citations, dans ce livre, je tente d'y ajouter quelques marches de plus vers le haut. Ce n'est pas en chien reconnaissant, de bas en haut, que je dévisage les auteurs, mais en chat connaisseur – de haut en bas.

J'exprime mon soi inconnu par les ombres, que projette mon étoile ; mais pour faire valoir mon soi connu, il me faut des étincelles, des scintillements et non une lumière en continu, qui égalise ce qui est haut ou profond avec ce qui est plat. Le don que me fait le monde mystérieux - ou le cadeau de ma vision de ce monde. *Le monde n'est nullement une suite des hasards prédateurs, mais une joie scintillante, un cadeau* - V.Nabokov - *Мир вовсе не череда хищных случайностей, а мерцающая радость, подарок*.

Mes écrits et la France : l'indifférence moutonnière du monde éditorial. L'indifférence totale, ce qui est, toutefois, plus facile à porter que le ricanement sélectif, mais plus difficile à accepter que l'indifférence robotique des Russes américanisés. *Ici, je suis de trop ; là-bas, je suis impossible. Ici, on ne me publie pas ; là-bas, on ne me laisserait pas écrire* - Tsvétaeva - *Здесь я не нужна, там — невозможна. Здесь меня не печатают, там - не дадут писать*.

Je sais qu'il ne suffit pas de bien faire pour bien juger ; l'imbécile, lui, est persuadé qu'*il suffit de bien juger pour bien faire* - Descartes.

Les Archives du KGB se sont entre-ouvertes, pendant quelques mois, qui suffirent à une de mes connaissances d'y retrouver mon dossier. Des lettres de délation me stigmatisaient pour le peu de zèle que j'exhibais dans les interventions (inexistantes) aux séminaires de matérialisme dialectique. Quel fut mon amusement, lorsque je m'aperçus que le mouchard, qui fut

toujours le même, était né le même jour que moi !

Tout ce que je sais s'ensuit de mes représentations. Il est impossible de bâtir une représentation sérieuse, dans le contexte de laquelle je dirais : *Je sais que dieu X existe*. En revanche, un nombre illimité de représentations sensées, qui confirmeraient que *Je sais que dieu X n'existe pas*. Facile de modéliser une licorne ; impossible de fourguer dieu X dans un modèle non-fantaisiste du réel et même de l'imaginaire.

Depuis trois millénaires, l'artiste affichait sa musique et sa solitude. Aujourd'hui, *il y a quelque chose d'horriblement faux dans cette culture, enivrée par le bruit et le grégarisme* - G.Steiner - *there is something terribly wrong with a culture inebriated by noise and gregariousness*. Moi, je n'y vois qu'une sordide sobriété, une sordide vérité et un sordide bruit, celui du présent gluant.

Le plus difficile, dans la belle littérature, est de ne s'adresser qu'à une lumière atopique, atemporelle, que j'appelle Dieu. La grisaille menace même les meilleurs, s'ils s'adressent surtout à leurs contemporains, c'est la facilité. *Une difficulté est une lumière. Une difficulté insurmontable est un soleil* - Valéry. Une belle œuvre est faite d'ombres du connu et d'élans vers l'inconnu.

Un nationalisme réfléchi, en littérature comme en politique, est toujours abjecte ; seul un nationalisme pulsionnel est pardonnable (Hölderlin, dont les firmaments anxieux me sont chers, ou bien Dostoïevsky, chez qui tout n'est que pulsion). Un cosmopolitisme n'est bon que réfléchi, surtout chez les polyglottes (V.Nabokov ou G.Steiner, deux auteurs, dont les horizons me sont les plus proches) ; pulsionnel, chez les monoglottes, il ne traduit qu'un artifice de l'âme et une froideur de l'esprit.

Je n'aime pas l'image d'un philosophe qui serait permanent voyageur, en quête des vérités, à moins qu'il s'agisse d'un voyage dans le temps, ce qui ferait de l'immobilité de son séjour au milieu des ruines du passé – un voyage, reconstructeur de vérités, d'un vagabond de l'espace.

L'Histoire russe s'étend sur quatre continents ; pour certains, ses chapitres asiatique et américain restent sans Histoire du tout : *Jetons dehors la Sibérie ; nous n'avons rien à partager avec elle, car elle se trouve hors de l'Histoire* - Hegel - *Sibirien ist wegzuschneiden. Sie geht uns überhaupt nichts an, weil sie außerhalb der Geschichte liegt*. Ces paroles d'un misérable petit-bourgeois firent pleurer le grand Dostoïevsky dans son bagne sibérien, car, à ses yeux, elles signifiaient la mort du dieu européen, la mort d'une véritable liberté. Il est vrai, que dans mon bagne à moi, où Dostoïevsky se maria, aucun *esprit absolu* ne m'apparut, seules y apparaissaient des *âmes*. Mais ce n'est pas aux Hegel d'écrire l'Histoire des âmes. *La tenace raison d'être était tournée vers la Sibérie des Exilés, vers la Poésie, Exil et Terre de la Fierté de l'Homme* - P.Celan.

Mon corps est une prison ; c'est à travers ses barreaux que mon soi inconnu forme mon regard sur le monde. Ma conscience, ce sont des ruines, que parcourent les yeux de mon soi connu, pour en reconstituer l'origine.

Mes yeux évoluent beaucoup plus que mon regard. Avec mes yeux passagers d'adulte, je traduis mon regard d'enfant éternel.

Je ne produis ni récits à lire ni assertions à juger, mais états d'âme comme partitions ou songes à interpréter, dans les deux sens du mot, musical et intellectuel.

La contemplation me fait gagner de la largeur ; la réflexion me conduit à la profondeur ; mais je ne découvre la hauteur qu'en écoutant la musique de

mes rêves – le contraire de Tourgueniev : *Si ton but est la hauteur, tu ne dois plus penser à toi-même* - *Кто стремится к высокой цели, уже не должен думать о себе*.

J'ai beau fouiller ma mémoire, à la recherche d'une seule action, dont je serais inconditionnellement fier, - et je n'en trouve aucune ! En revanche, tant de souvenirs, provoquant une honte aigüe. Hypocrisie, sortie du réel, sélection élective ?

Tout, pour être vu, lu, entendu, a besoin de lumière. Ma propre lumière suffit, pour ma danse et mon rêve, mais on *peut marcher ou agir à la lumière d'autrui* - J.Joubert.

Dans un écrit se trouvent le fond d'un avis d'esprit et la forme d'une vie d'âme. Les avis poussent aux actes et aux critiques, la forme témoigne des tacts d'une musique. Ce qui me rend réfractaire du fond et sectaire de la forme.

La solitude de l'esprit : mon château en Espagne, pris par tous pour un château de cartes ; aucun fantôme ne le hante ; moi-même, je finis par n'y voir que des ruines. La solitude de l'âme : aucune constellation près de mon étoile. La solitude du cœur : mon incapacité de partager les émotions collectives.

Dans l'enfance je pensais par le rêve ; j'appris, ensuite, à rêver par la pensée.

Plus qu'une indifférence pour le grand, c'est une passion pour le mesquin que je reproche à ce siècle.

Il ne me déplairait pas, que ma trajectoire se rapproche, à rebours, de celle

de A.Rimbaud : les tribulations et la sauvagerie du début, et vers la fin - avoir dessiné quelques *Enluminures* et séjourné pendant quelques *Saisons* au *Paradis*. Et pour seul point commun entre ces vies extrêmes, les mots : *N'écrivez pas Arthur sur les enveloppes… Comme je suis malheureux… Assez vu, assez eu, assez connu – j'irai sous la terre*.

Je pensais que le mépris excluait toute pitié et qu'être gai c'était céder aux choses douceâtres ; mais voilà que N.Chamfort m'apprend que le mépris, c'est de l'indulgence et que la gaîté, c'est du sarcasme. En matières contradictoires, les suicidaires sont souvent plus lucides que les consolateurs.

Dostoïevsky veut être consolateur des autres ; Nietzsche veut rester inconsolé ; je veux être consolé par moi-même, consolateur.

Avec qui converses-tu en solitude ? Presque tous continuent à s'adresser aux *hommes* ; Cicéron, Montaigne ou nos professeurs de philosophie – aux *livres*. Je ne dialogue qu'avec mes *états d'âme*, pour lesquels les hommes et les livres ne sont que des thèmes aléatoires, de la matière première.

Le contraire du doute s'appelle proclamation des valeurs absolues. Je colle à celles-ci l'étiquette d'*Universaux*, terme médiéval, dont le sens originel est sans intérêt. Ces Universaux sont connus depuis Aristote et sont bien sondés par Kant – le Bien, Le Beau, le Vrai. Douter de l'existence de ces trois *hautes* hypostases divines dans l'homme est de la niaiserie ; on ne peut *profondément* douter que du secondaire, du moins signifiant, du passager. C'est pourquoi on trouve chez les douteurs systématiques surtout des personnages médiocres, ennuyeux, esclaves du présent, prenant leurs cloaques verbeux pour des profondeurs savantes. S'exprimer sur les Universaux, c'est montrer sa sensibilité, ses goûts, son intelligence.

Le romancier meuble la pièce de son choix – salon, chambre à coucher, cuisine -, afin que son lecteur sache exactement où les héros cherchent leur boîte d'allumettes. Qui mettrait les pieds (regards, pensées, images) dans mes ruines nues, envahies de mes ombres, et où chacun peut inventer l'époque, le drame, l'angoisse ou l'enthousiasme ?

Je n'ai jamais connu d'imbéciles malheureux.

Ils sont *torturés* par des questions profondes ; moi, je ne cherche que des *caresses* des hautes réponses.

Dans tout discours, il y a une part dogmatique – des assertions sans preuve – et une part sophistique – des inconnues, insérées, afin qu'elles invitent des unifications avec des regards ou requêtes des autres. *Il y a un flair mathématique, qui subodore dans une question les bonnes variables* - Valéry. Je dirais que c'est un flair intellectuel, propre et aux poètes et aux philosophes, c'est-à-dire aux tenants de la forme, tandis que la logique des variables n'est liée qu'au fond, à la représentation.

Deux rêves obsèdent d'innombrables de mes nuits : je cherche des limites de mon jardin et je découvre que je n'y avais jamais mis les pieds ; dans ma vieille maison, je découvre une pièce, dont je ne soupçonnais pas l'existence. Le but inaccessible de mes élans ? Le séjour de mon soi inconnu ? Et pas de S.Freud, sous la main, pour demander une interprétation plus savante.

La lecture d'un livre est une pêche au filet ; le plus souvent, je sors d'un livre – bredouille, puisque mes mailles sont si vastes qu'elles ne puissent attraper que des grands poissons – des métaphores, des idées, des états d'âme. Les soi-disant grands lecteurs captent et consomment du fretin – les personnages, les événements, les chamailleries. Je ne suis pas un érudit

alourdi de vétilles, je suis un support de trésors qui scintillent.

Le plus souvent, mes maximes naissent du pressentiment d'une relation, dont on ignore encore les objets liés, comme les vers émergent des rencontres aléatoires de quelques assonances ou rimes. Donc, dans les deux cas, le premier jet est dans le connu, tandis que l'art est dans la distribution des inconnues dans l'arbre à bâtir.

Avant de commencer à écrire, j'ai créé mon lecteur putatif, abstrait mais aux goûts nets et délicats, aux attentes précises et intéressées. Je me suis accommodé de sa présence, je lui suis resté fidèle. J'ai fini par l'oublier, jusqu'au jour, où j'ai mis, définitivement, à côté ma plume ; j'ai levé les yeux, pour accueillir les acclamations des lecteurs enthousiastes, – or ce fut un désert. Et mes ruines d'un travail caché devinrent des vestiges d'un soupirail bouché.

La lecture des autres m'apprend surtout ce que je ne dois pas faire : je me réjouis d'un bon auteur, mais je devrais éviter toute imitation, pour ne pas devenir épigone, même par inadvertance ; je m'ennuie avec un mauvais auteur, mais il me confirme la justesse de mes contraintes, qui excluent ce que les médiocres exhibent.

Chez les philosophes et poètes modernes, je trouve beaucoup de folies verbales, mais je n'y décèle aucun rêve musical. Qui, aujourd'hui, comprendrait Rabelais : *Ils sont fous comme poètes et rêveurs comme philosophes* ?

Je tente le jargon sociologique moderne : la communication – le partage arbitraire des informations entre personnes morales, entre contemporains ; la transmission – le don légitime des avoirs accaparés ou des savoirs avérés – aux héritiers futurs.

Chez Nietzsche, van Gogh, Nabokov, j'entends surtout une musique. Aucun art sans musique ne peut m'attirer. Aucun esprit, développé en profondeur, ne vaut l'âme, enveloppée par la hauteur.

Le culte de l'actualité ne date pas d'aujourd'hui, mais jadis cette actualité fut remplie de batailles, de découvertes, de chefs-d'œuvre d'art ; elle fut presque hors de la réalité. Aujourd'hui, je fais le tour des actualités européennes – et je suis écrasé par l'ennui et la banalité ; je fais la même chose en Russie – je suis paralysé d'horreur et d'angoisse. Dans les deux cas, tout est bien présent, réel, englué dans notre époque, - aucune envolée vers l'atemporel.

Jadis l'Europe avait une âme ; c'est l'agonie de cette Europe-là que je pleure. L'Europe de l'esprit, c'est-à-dire du savoir et de l'intelligence, se porte bien, malgré quelques jérémiades des intellectuels du siècle dernier.

Pour une fois, je préfère la lumière aux ombres : au Grand Siècle français, on pratiquais le langage des nobles, celui des ombres du Roi-Soleil ; au Siècle des Lumières, on s'intéressait davantage à la noblesse du langage, celle de l'ironie et de la liberté.

Pour un créateur des ombres, que tu es, briller est ton souci mineur, et son succès dépend des lumières des autres tout autant que des tiennes propres.

Les contradictions, apparaissant sous une même lumière, témoignent d'une bêtise ; mais les contradictions, en tant qu'ombres, incompatibles mais surgissant sous des lumières différentes, peuvent cohabiter au sein d'un même écrit, sans se gêner mutuellement. Même mon étoile n'émet ni toujours la même lumière ni toujours dans la même direction.

Il arrive à tous les grands d'émettre des avis niais sur certains sujets

capitaux. Une réfutation élégante peut, néanmoins, déboucher sur un avis juste mais banal. C'est ce danger qui me guette, lorsque je m'en prends aux sottises de ceux que, par ailleurs, je respecte ; en tout cas, j'évite les sujets mesquins, pour écarter davantage le piège.

Les hommes vivent d'une lumière qui n'éclaire que le présent immédiat. Il me faut une lumière qui porterait loin ; porterait non pas elle-même, mais mes ombres, et non pas au lointain mais dans une hauteur ! Mais pour cela, il faut que cette lumière soit profonde !

L'amour dès le premier regard apporte de la béatitude et de la certitude ; l'amour dès le dernier regard – la honte et le remords - c'est ce qui m'arriva à la mort de ma mère – j'ai compris, de quel amour elle fut digne, et je n'avais pas su le lui faire sentir – ma vie commença à palpiter avec mon esprit du savant, se tourna vers l'âme du créateur, et finit, trop tard, hélas, par se tapir dans mon cœur inexpérimenté, où m'attendait un amer regret.

Il m'arrive, comme à tout le monde, de regretter les gestes, les paroles, les réflexions non-osés et même d'y voir l'essence de ma vie, mais, très rapidement, je me ravise du surcroît de honte, qu'ils m'auraient infligé. Le bleu de la pitié est plus facile à porter que le rouge de la honte.

Ce que je regrette le plus dans la mort de Dieu, c'est que, désormais, le ciel devint identique de la terre, le Mystère chuta au niveau des problèmes, mon intérêt coïncida avec mon étoile, le Bien s'incrusta dans des Codes, le Beau suivit la demande du marché.

Le style journalistique existe non seulement dans la presse, mais aussi dans les sciences, en philosophie, en poésie ; plus que cela, il y domine, il devint une langue à part. Le public ne veut plus lire que dans cette vilaine langue ; je ne m'en doutais pas, lorsque je me mis au *français*. Personne n'entend –

dans les deux sens du mot – ce que je dis ; et je ne dis pas ce que le public attend.

Je me sens proche de ceux qui, face à un problème, en extraient un mystère ; et je crois que le passage d'une solution à un problème est, lui aussi, signe d'une intelligence non-mécanique. A.Einstein n'y voit aucun avantage : *Les hommes négatifs trouvent un problème dans toute solution* - *Negative Menschen haben ein Problem für jede Lösung*. Les hommes *positifs* sont insensibles aux mystères.

C'est pour déplorer la raréfaction des *musiciens* que je m'attarde et m'attriste à la vue des genres humains dominants – le moutonnier et le robotique – ce qui ne m'empêche pas de voir des merveilles partout où le regard ose se plonger dans la profondeur de la Création divine, jusqu'au mystère de la vie. Geindre au sujet d'un monde raté et en déverser le dégoût est une attitude inepte, triviale.

La branche mathématique, que je pratiquai, et qui déclenche le mieux l'imagination et l'enchantement, c'est l'algèbre, puisqu'elle se libère de l'intuition spatio-temporelle. *Ce que l'algèbre exige le plus, ce sont l'esprit et l'enthousiasme* - F.Schlegel - *Die Algebra erfordert am meisten Witz und Enthusiasmus*.

L'Histoire de l'Humanité, comme l'histoire d'un homme, ne sont que des écheveaux des hasards. Le chemin, déterminant la marche, ou la marche, créant le chemin, sont des démarches de même niveau d'insignifiance. J'aurais plus de sympathie pour la foi de Don Quichotte, qui pensait, que c'était à son cheval de choisir la voie la plus juste vers ses aventures.

Au même âge, où je m'émerveillais, pour la première fois, des contes de fées, j'acquerrais la certitude que je vivrais en marge de la société sans princesses, sans chats bottés, sans citrouilles se métamorphosant en

carrosses.

Aux certitudes en profondeur, promises à la platitude finale, je préfère les apparences en hauteur, prometteuses de commencements personnels.

L'ennui m'étouffe dans les miasmes pseudo-philosophiques, lourds et monotones, autour de la *vérité*, du *savoir*, des *substances* ; une saine respiration philosophique n'est possible que dans un langage poétique enveloppant des rêves impossibles.

Le contraire de la vérité n'est pas l'erreur, mais la fausseté d'une assertion. Si j'apprends que l'affirmation – '*Il y a un bandit dans votre chambre*' est fausse, au lieu de m'effaroucher d'une *erreur*, je ne pourrais que m'en réjouir.

Tout discours se fonde sur une représentation sous-jacente. Or aucune représentation n'est homomorphe à la réalité. Donc, face à la réalité d'un *terrain*, qu'on soit *la-dessus* ou cloîtré dans sa mansarde, on est soumis aux approximations au même degré. Je dirais même que là où les rythmes comptent plus que les algorithmes, les erreurs des mansardes sont plus anodines que celles des corps de garde.

Puisque aucune identité n'est possible entre ta conscience et tes tentatives de la décrire, il vaut mieux renoncer à écrire ce que tu penses ou ressens ; je préfère assister, sur mes pages, à la naissance d'une pensée ou d'un état d'âme, dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

Si une vraie foi avait dû exister, elle se serait fondé sur ce qu'on reçoit (d'une révélation, d'une rencontre avec leur Dieu, des témoignages irréfutables) et non pas sur ce qu'on donne (aux rites, aux dogmes, à la hiérarchie cléricale). Or, je vois nettement ce que les soi-disant croyants donnent, je ne vois pas du tout ce qu'ils reçoivent.

J'essaye d'imaginer ce que n'importe quelle civilisation extra-terrestre aurait pu découvrir en biologie, physique ou chimie, et je n'y vois rien. Je réfléchis sur nos sens, et je n'y trouve rien d'absolument nécessaire. En revanche les concepts de nombre naturel, de ligne droite ou de cercle me paraissent être les seuls qu'on partagerait avec n'importe quel être vivant muni d'un esprit, même le plus rudimentaire. Les Américains visèrent trop haut, en envoyant dans le Cosmos des informations sur l'atome d'hydrogène ou sur le mécanisme de la reproduction humaine.

Comment je vois l'évolution de l'écriture : elle commença par le *quoi* (les choses), continua par le *comment* (la poésie), enchaîna avec le *pourquoi* (la philosophie), pour aboutir au *qui* (le créateur).

Se connaître - mon scepticisme, face à ce but, n'ayant ni fond ni forme, ni début ni sens, s'explique par l'analogie avec le principe d'indétermination de la physique quantique : mieux je perçois mon soi connu, moins bien je conçois grâce à mon soi inconnu.

Je dois trop sentir les livres sur l'au-delà, puisque tous détournent de moi leurs regards, leurs mains, leurs oreilles, ne vivant que de l'en-deça.

Je vis tant de ploucs admiratifs devant le Port-Royal, Saint-Simon, Proust ; je ne vis jamais un homme intelligent se permettre la même niaiserie.

Quand je vois la misère de nos philosophes académiques et la paisible cohabitation de leurs *pensées* avec les visions les plus médiocres et grégaires de la majorité robotisée, je me dis que Nietzsche n'avait pas si tort que ça, en prophétisant que les philosophes seront, un jour, *maîtres de la Terre*, en coalition avec la foule.

Tous sont d'accord que personne ne peut philosopher sans avoir réfléchi

sur le langage. Mais je ne connais aucun philosophe qui aurait compris les rapports entre le langage et la représentation – question capitale ! - même après avoir pondu des tas de traités sur le langage. La philosophie n'a donc toujours pas commencé.

Étranger au pays de la servilité et du mensonge, étranger au pays de la liberté et de la vérité ; rêver d'une fraternité d'émotion, réfléchir sur une fraternité d'esprit, et ne pas trouver de frères. Personne n'a un regard semblable au mien – sur l'intelligence, sur le langage, sur la consolation, sur le goût, sur le Bien, sur la tragédie, sur l'extase. Vivre parmi seuls dissemblables – quelle mélancolie, quelle solitude planétaire. Ne pas glisser vers le dégoût et le mépris, telle est ma tâche quotidienne. Pour le moment – réussie, car je porte tellement d'admiration pour l'invisible, mon seul aliment spirituel.

Quelques mois d'une ivresse de liberté, dans les meilleures têtes russes, furent suivis par le retour des bas-fonds barbares. Comme toujours, depuis Ivan le Terrible, – la police, les bourreaux, les voyous. *Je n'y retournerai jamais – l'ombre abjecte d'un État policier ne sera pas dissipée de mon vivant* - Nabokov - *Я никогда не вернусь - гротескная тень полицейского государства не будет рассеяна при моей жизни*.

Le mépris souverain, pour les dépourvus de noblesse, devint si incorrect, politiquement, qu'il se mua en indignation grégaire. M'interdire celle-ci fut l'une de mes premières contraintes ; en revanche, le mépris m'habita et même s'enrichit avec sa dernière source – la connaissance des grands. *En voyant la plupart des grands, j'ai eu, d'abord, une crainte puérile ; j'ai passé, presque sans milieu, jusqu'au mépris* - Montesquieu.

Sur certains visages je ne lis qu'une lumière ; sur les autres – que des ombres. Je peux respecter les premiers, mais je ne peux aimer que les

seconds.

Chaque fois que je tombe sur les dithyrambes au savoir philosophique professoresque (et même au savoir *absolu*), je me rends compte de la justesse, dans les mêmes circonstances, de la réaction voltairienne : *Il n'était point nécessaire que nous le sussions*.

En paléontologie, on remonterait à la première apparition de tous les organes biologiques - des archétypes (holotypes, paratypes). Je me demande si l'on connaît les époques où apparurent le doigt, l'œil, l'oreille, le cerveau. Je me convertis, tout de suite, au matérialisme vulgaire si les biologistes le savent.

Je dis souvent que l'action (ou, plutôt, le produit) de ma parole, ce sont des ombres. L'action (ou, plutôt, la source) des activistes leur sert de lumière blafarde : *La parole est l'ombre de l'action* - Démocrite.

L'image d'un homme : quand il est près de moi, mes yeux lui donnent sa mesure ; quand il est loin, mon regard lui donne sa démesure. C'est pourquoi, pour bien voir l'homme, je m'en éloigne.

Le même remords me torture, que ce soient le vice ou la vertu, la bête ou l'ange, qui me soufflent des conseils et accompagnent mes pas.

J'ai enterré les pousses fragiles de certains de mes dons, telles que la poésie ou la mathématique, ce qui m'évita le gémissement des ratés sur leur talents mal employés. Celui, auquel je tiens, s'épanouit, sans honte.

Tant de mes perles doivent héberger, par inadvertance, des solipsismes clandestins ; et tant de perles attendent, par charité, leur déchiffrement à l'intérieur des solipsismes flagrants. Je peux si peu de ce que je veux ; le comment ruine le quoi, mais le pourquoi doit sauver le qui.

Je creuse mes actes – ils ne reflètent que ce que je ne suis pas. Je relis mes écrits – ils sculptent ce que je serai. Mais ce que je suis, je l'ignore ; c'est pourquoi je m'aime.

L'origine de mon narcissisme – en essayant de retarder le jour, inévitable, où je ferais le deuil de mes succès réels, j'en invente des imaginaires, qui se reflètent dans le lac, rempli de mes larmes et de mon sang, invisibles aux autres. Toute mon écriture est la contemplation de ces succès éphémères.

Je me sens étranger partout, que ce soit dans l'espace ou dans le temps, en-deça de cette frontière ou en-deça de ce changement de millénaire. Je ne connais plus un tout, dont je serais une partie ; je ne perçois que des tas, auxquels je n'ai rien à ajouter.

En Russie des esclaves, je me sentais ange, entouré de bêtes ; une fois en exil, en Europe, la bête se faufila en moi-même. *Un démon ! C'est un ange émigré* - A.Rivarol.

On n'a le droit d'insérer une citation que si l'on est capable d'en évaluer le poids. *Je ne compte pas mes emprunts, je les pèse* - dit Montaigne. Souvent, je bâtis ma demeure sur des fondations, coulées et enterrées par les autres, et leur poids peut apporter de la solidité à ma construction, dont la viabilité n'est assurée que par moi-même, que ce soit des ruines ou des châteaux d'ivoire.

Non que je me sente étranger à toutes les blessures collectives, mais il s'agit, plutôt, de la différence des lieux qui saignent. L'organe touché chez moi, je ne le vois pas chez les autres. Comme, d'ailleurs, c'est le cas avec les enthousiasmes collectifs. Ce que les autres m'imposent, c'est la langue, le degré de liberté, la paix accessible. Mes métaphores et mes angoisses m'appartiennent en propre.

La lecture d'un écrit, rédigé dans ta langue maternelle, passe par deux filtres : le commun, le mécanique – l'application des habitudes de la tribu ; et le particulier, l'organique – à travers tes goûts, tes expériences, tes attentes. Le premier aide à reconnaître des lourdeurs, des solipsismes, des absurdités langagières ; le second produit des plaisirs ou des dégoûts. Le cas le plus embêtant est la lecture de ton propre écrit, dans une langue étrangère, – tu es immédiatement plongé dans le second passage ; les yeux de la tribu te manqueront, ton regard laissera inaperçus tant de pâtés langagiers, qui gâcheront ta peinture conceptuelle – la solitude d'écrivaillon-métèque est une malédiction.

Je parle trop haut ; ce qui exclut les Terriens de ceux qui m'entendraient.

La notion de recherche a un sens stratégique et un autre, tactique. Le premier : ayant sous les yeux un but précis, choisir un point de départ et trouver un chemin vers le but. Le second : ayant, en point de mire, l'une des trois étapes stratégiques - le but, le chemin, le commencement – chercher, pour cette étape stratégique, son but, son chemin ou son commencement tactiques. Préconisant le commencement, c'est-à-dire la hauteur, je dois, néanmoins, en trouver la finalité, le parcours, la source. Le profond part des fins, le superficiel – des chemins ; les premières sont communes, et les seconds – mécaniques.

Je suis trop occupé à entretenir ma soif, pour me nourrir des autres. Les sources sont à moi ; les autres me fournissent des barrages et des rives.

A-t-on jamais vu quelqu'un qui serait, à la fois, poète, cogniticien, philosophe, logicien, linguiste ? Ce profil introuvable réduit à zéro le nombre de mes admirateurs potentiels. Est-ce que quelqu'un comprit la tragédie dans le sens que je lui donnai ? L'absence de cet angle de vue rend inaccessible aux autres mon culte de la consolation. A-t-on jamais

entendu un philosophe qui aurait compris la place du langage dans l'expression des idées et dans leurs interprétations ? Pas la moindre trace ! Tous mes hymnes à la merveille langagière tombent dans un désert sourd et muet, l'homme-robot sédentaire ayant choisi pour séjour la cité affairée.

Je commence, comme tout le monde avec la sensation de suivre quelque chose de plus grand que mon humble soi ; vue de plus *loin*, ou de plus *haut*, cette grandeur s'avère appartenir à mon soi inconnu, le soi exécutant n'étant que mon soi connu, et je reçois une belle dose d'étonnement et de fierté.

Deux constats dont j'ignore l'explication : plus la verticalité (innée, individuée) gagne en largeur, plus en perd l'horizontalité ; mais l'horizontalité (cultivée, commune), devenue plus vaste ou plus réduite, n'a aucune répercussion en verticalité. Il faut, donc, rester indifférent à l'horizontalité et ne faire grandir que la verticalité.

L'ange muet fraternise avec mon soi inconnu, cachottier et divin ; la bête bavarde s'insinue dans mon soi connu, ouvert et humain. Pourtant, l'amoureux et l'artiste, dans leurs rêves, écoutent l'ange, et dans leurs réalités, se soumettent à la bête. *Il n'y a pas d'œuvre d'art sans collaboration du démon* - A.Gide.

M.Burgin, mon camarade de promotion universitaire, un excellent mathématicien et que je croisais souvent dans les couloirs de la Bibliothèque des Littératures étrangères, est mort. Juste avant de mourir, dans sa villa californienne, il chercha à me joindre, pour parler de notre jeunesse et pour discuter de son pavé de mille pages, *The Theory of Knowledge* (150$!). Trop tard. Son ouvrage se disqualifie par l'incompréhension de la place du langage dans notre arsenal intellectuel. Les linguistes ignorent la représentation, les logiciens ignorent le langage –

d'où leurs logorrhées réciproques lacunaires.

Les contradictions à l'intérieur d'un même langage prouvent ma bêtise. L'un des symptômes d'une contradiction est l'étonnement ; la plupart de mes notes provoquent mon propre étonnement ; mais je sais que les contradictions sous-jacentes se justifient par changement de langage. L'intelligence est dans la maîtrise des langages incompatibles mais intéressants.

J'ai écouté tous les spécialistes de l'intelligence – mathématiciens, cogniticiens, philosophes, linguistes – mais c'est un poète qui les a tous surclassé – le grand Valéry ! Lui qui n'appartint à aucune de ces castes, mais dont l'intuition, pénétrante et multipolaire, dépasse les savoirs étriqués des professionnels.

Mon orgueil d'algébriste est chatouillé par cet aveu de Valéry : *Ce qu'ont fait les hommes de plus admirable est peut-être l'algèbre*. Mais il gâche tout mon plaisir en en évoquant les aspects soi-disant les plus précieux – les nombres et l'observation de la nature – et je comprends que le compliment est irrecevable, puisque ni les nombres ni l'observation ni, encore moins, la nature n'y jouent un rôle quelconque. L'algèbre est la science qui, à la fois, est la plus éloignée de nos quantités et perceptions et traduit l'intelligence la plus universelle et pure, au-delà de l'humain.

Je cherche des défauts, communs à Nietzsche, Valéry et Cioran, et je trouve – l'absence d'ironie et l'orgueilleux parricide. Ce qui m'aida à ne pas tomber dans un épigonat.

Aurais-je vécu à l'époque des Nietzsche, Valéry, Cioran, je ne me serais pas permis mon arrogance et mon narcissisme ; mais la nullité unique, indépassable des hommes de plume aujourd'hui justifie largement ma pose méprisante. Et je sais bien que les lamentations sur l'état de l'art furent

courantes dans toutes les époques.

Je fais mes comptes, en parcourant mes actes, mes lectures et mes écritures, et j'arrive à cette triste conclusion : avec les morts, j'ai vécu plus qu'avec les vivants. Mais les morts qui m'élèvent par leurs paroles me sont plus chers que les vivants qui, par leurs actes, m'entraînent dans leur platitude.

Bannis les simulacres individués, omniprésentes les vérités communes – ma réaction spontanée aux innombrables gémissements des autres sur la persécution générale de la vérité et le règne, en tout lieu, du simulacre. Les sains sens bariolés, exposés à l'épidémie du sens grisâtre.

Dans tout ce qu'on continue, aujourd'hui, d'appeler, par inertie, littérature, il est facile d'accéder au sens, mais le rêve y est introuvable. Tout est narré, rien n'y est chanté. Au moins, personne ne se détache du réel avec plus de mépris ou d'indifférence que moi. Et personne ne crée autant de mélodies pour les songes que moi – et je suis tristement seul comme quelqu'un qui serait catalogué – *sans profession*, fredonnant mes chants entre mes quatre murs, sous les ponts, dans les collines arides et désertiques. La solitude est la seule défaite, intransformable en salutaire surnage.

Je me demande si la disparition du sacré, du hautain, du solennel ne soit due, tout bêtement, à la banalisation du sens de ces mots. *Bonheur, angoisse, aventure, passion, sacrifice, beauté, honte…* – une liste interminable de défunts vénérables, avec des héritiers minables.

Je cherche la définition la plus précise et laconique de l'humain qui serait mon exact antipode, et je suis déçu de ne trouver que ceci : quelqu'un qui ne voit pas le merveilleux, logé en tout point, en tout objet sur notre planète, et qui donc ne s'en extasie pas, obsédé par l'absurdité et le désespoir. C'est que la liste de ces objets est infinie, et nos savoirs et nos élans sont finis. Au lieu d'une définition, je n'ai produit qu'un axiome..

Comment concilier cette ineptie creuse d'Aristote : « *La tragédie est la représentation d'une action noble* », pourtant faisant appel aux quatre notions centrales de mes notules ? Je définis celles-ci comme :
- la tragédie est l'affaissement fatal de nos rêves
- la représentation est la modélisation pré-langagière de notre savoir et servant de fondement à l'interprétation des discours
- l'action est une tentative, vouée à l'échec, de traduire le sens mystérieux du Bien
- la noblesse est le regard de la verticalité créative, opposé aux yeux contemplatifs, ne scrutant que l'horizontalité.

Pour que les éditeurs daignent publier tes notules intempestives et intoponymiques, il aurait fallu que tu fusses aussi grégaire et sot que les prix Goncourt ou les agrégés de philosophie. Quand tu évalues l'immensité de ce sacrifice salissant, tu gardes la fidélité à ta propre voix inclassable.

Mes notules sont des réponses qu'autrui ne peut pas compléter. Mais en revanche, un homme curieux, sachant adapter ses propres questions ouvertes à ma réponse fermée, sera mon co-auteur, avec nos deux arbres unifiables.

Le narcissisme consiste à trouver tous les aspects de l'Être universel, en se limitant, en toute lucidité, à l'introspection de son propre Soi singulier (mon soi inconnu), ce qui réfute toutes les proclamations de la Fin de l'Histoire ou de l'Oubli de l'Être.

La foi en *âme immortelle* ou à la *vie éternelle* ne peut être que grégaire (d'autant plus vide et froide que les âmes se raréfient et la vie, de plus en plus, s'oppose au rêve). À cette farce de foi populacière, je préfère le tableau du monde que peint la raison tragique, s'appuyant, certes, sur un

savoir collectif, mais disposant d'une palette de couleurs personnelle.

Ma nostalgie est tournée vers le dernier instant réel avant l'horreur de mon futur final ; mon espérance surgit d'une résurrection du rêve du passé.

Je me méfie des mots, nés d'une passion ; je salue la passion, surgissant des mots.

Pour les autres, je suis ce que je parais ; pour moi-même, je parais ce que je ne suis pas.

# Index des Auteurs


Alain 184,195
Amiel H.F. 109,198
don Aminado 14
Aragon L. 73
Arioste 25
Aristote I,21,33,39,45,84,86,128,154,191,213,261,280,284,296,310
Artaud A. 195
St-Augustin 9,22,32,39,87,154,184,223,241,285
Averroès 39
Bach J.S. 63,89
Bacon F. 45,158,178,216
Badiou A. 61,246
Bakhtine M. 166,237
Bakounine M. 250
Balzac H. 63,125
Bataille G. 237
Batiouchkov V. 53
Baudelaire Ch. 29,203,235
Baudrillard J. 40,244,269,289
Beckett S. 102,157,174,225
Beethoven L. 63,71,78,209
Benda J. 8,61
Benjamin W. 19,217,239
Benn G. 54,62,232
Berbérova N. 142
Berdiaev N. 254
Bergson H. 56,107,163,251,255,276
St-Bernard 11
Bhagavad-Gîtâ 165
Bias 103,200,261
la Bible 7,159,230,252
Blake W. 28
Blanchot M. 161
Blok A. 57,125,240,248
Boèce 285
Boehme J. 164,229
Bouddha 34,240
Boulgakov M. 125
Bounine I. 61,115
Braque G. 56
Browning R. 27
Bruno G. 242,277
Burgin M. 307
Byron G. 59,133,152
Canetti E. 156,188
Celan P. 49,136,294
Céline F. 27
Cervantès M. 140,262
Chagall M. 44
Chamfort N. 183,219,295
Char R. V,30,34,68,76,84,87,134,156,188,192,239
Chateaubriand F. 90,145,236,279
Chestov L. 204
Chomsky N. 63
Churchill W. 270
Cicéron 11,25,32,110,130,261,296
Cioran E. 6,7,13,33,45,48,57,58,95,96,102,109,118,122,162,169,179,209,218,219,240,264,268,279,284,308,309
Claudel P. 156,241
Cocteau J. 4,118,168
Confucius 30,36,111
le Coran 223
Custine A. 81
Dante 36,83,92,129,285
Debray R. IV,3,15,20,31,37,87,103,137,171,212
Defoe D. 28
Delacroix E. 269
Deleuze G. 163
Démocrite 263,270,304
Derrida J. 188
Descartes R. 78,182,274,292
Dickens Ch. 121
Diderot D. 182
Diogène 36,126,138
Disraeli B. 154
Dostoïevsky F. 24,54,63,74,140,202,208,212,215,244,245,251,260,294,296
du Bellay I. 26
Me Eckhart 12,240
Eco U. 159
Einstein A. 4,185,207,281,300
Eliot T.S. 183
Éluard P. 9,95
Emerson R.W. 34,41,90,189,233
Empédocle 92
Enthoven R. 36,69
Épictète 23,127
Épicure 135
Eschyle 157
Faulkner W. 46,91,216
Fénelon F. 25
Feynman R. 113
Fichte J.G. 4,23
Flaubert G. 50,55,68,89,178,194,237,274
Fontenelle B. 176
Foucault M. 55,77
France A. 49
Freud S. 165,179,297
Galilée G. 38
Gandhi M. 21,27
Gary R. 227
Gibran Kh. 44,170,245
Gide A. 45,50,184,307
Goethe W. 3,134,274,281
Gogol N. 38,52
Gracián B. 51
St-Grégoire de Naz. 107
Grothendieck A. 147,197,236,276
Guitry S. 69
Hamann J.G. 151,234
Hegel J.G. 4,39,58,152,177,181,182,293,294

Heidegger M. 5,6,19, 20,39,102,128,144, 164,169,178,189,233, 235,236,239,273,279, 284,286
Heine H. 103
Hemingway E. 112,123
Héraclite 6,45,84, 105,164,252
Herzen A. 271
Hésiode 66,279
Hesse H. 11,86, 114
Hippius Z. 204
Hölderlin F. 32,105, 132,151,153,186,293
Homère 28,29,37, 56,161,183,210
Horace 16,77,102, 111
Hugo V. 44,52
Hume D. 156
Husserl E. 58,287
Ionesco E. 188
Jabès E. 229
Jacob M. 153
Jankelevitch V. 18,177
Jaspers K. 133
Jean de la Croix 32
Jésus 13,17,92, 154,179,227
Joubert J. II,48,55, 109,219,295
Joyce J. 41,46,63
Jünger E. 182
Kafka F. 231,273
Kant E. 4,9,191, 192,255,270,296
Khlebnikov V. 41
Kierkegaard S. 74,109, 124,134,227,256
Kipling R. 34
Kontchalovsky A. 143
Koublanovsky I. 53,112
Kraus K. 64,167, 234
Kundera M. 128
Lacoue-Labarthe Ph. 192
La Fontaine J. 237
Lao Tseu 13,21,30, 187,206,273,275
La Rochefoucauld F. 212, 219
Leibniz W. 39,163, 174,175
Leopardi G. 48,59, 224,275
Lermontov M. 180,194, 243
Levinas E. 224,252, 253
Lichtenberg G. 179,179
Lombard P. 228
Longfellow H. 112
Lope de Vega F. 191
Lucain 168
Luther M. 139
Mahler G. 37
Maïakovsky V. 116,142
Maistre J. 182,225
Mallarmé S. 10
Malraux A. 8
Mandelstam O. 29,37, 196
Mann Th. 31
Marc Aurèle 121,235, 255,260
Marx K. 84,152, 154,205
Melville H. 133
Merleau-Ponty M. 191, 233
Montaigne M. 33,33, 91,122,149,153,197, 219,236,287,291,296, 305
Montesquieu Ch. 304
Morgenstern Ch. 15,18
Mozart W. 63,71,117, 124,143,166
Musil R. 34
Musset A. 228
Nabokov V. 68,77, 143,166,173,209,258, 260,292-293,298,303
Napoléon 28,224
Nicolas de Cuse 25
Nietzsche F. III,IV,3-6, 8,9,13,15,17,18, 19,24,29,31,35,41, 43,48,55,59,66-68, 74,84,85,96,104,108, 109,114,117,120,121, 122,127,141,160,162, 164,165,166,167,178, 179,181,184,185,187, 189,190,195,197,201, 202,208,213,218,221, 235,244,252,260,261, 268,271,274,275,279, 284,286,296,298,303, 308,309
Nil de Sora 116
Novalis 276
Ortega y Gasset J. 101, 217
Ovide 26,62, 200
Pascal B. 13,69,103, 116,180,196,202,221, 282
Pasternak B. 25,50, 63,80,110,141,164, 232
Pavese C. 169,202
Péguy Ch. 8
Pessõa F. 62
Pétrarque 82
Picasso P. 186
Pindare 283
Platon 6,9,14, 22,143,191,194,197, 205,220,245,248,279, 284
Pline le Jeune 24
Plotin 21,74
Plutarque 32,179, 230
Poe E. 268
Pouchkine A. III,33,50, 63,87,161,283
Prichvine M. 154
Priestley J. 46
Prokofiev S. 63
Proust M. 10,12,46, 57,63,303
Publilius 242,248
Pyrrhon 13
Pythagore 88,131, 154
Rabelais F. 268,298
Rachmaninov S. 63
Racine J. 36,210
Reisner L. 52
Renard J. 112
Rilke R.M. III,34, 38,44,62,74,87, 116,120,125,133,141, 164,201,209,253,260, 287
Rimbaud A. 160,163, 295
Rivarol A. 306
Rostand E. 255
Rousseau J.-J. 135,246, 254,274
Rozanov V. 40,84, 145
Ruskin J. 155
Saint-John Perse 196
Saint-Simon C.-H. 303

Salomé L. 73,87, 209
Sartre J.-P. 5,83,126, 151,156,169,184,251, 258,278
Schelling F. 272,277
Schiller F. 164
Schlegel F. V,197, 301
Schnitzler A. 11
Schopenhauer A. IV,3, 33,43,72,127,152, 261
Schubert F. 124
Sénèque 16,32,47, 148,199,274
Shakespeare W. 83,113, 170,194,205,280
Socrate 13,17,21, 86,117,154,197,200, 222,273
Spencer H. 126
Spinoza B. 9,58,111, 165,198,274
Steiner G. 60,81,144, 185,232,293,
Stendhal 60,143, 223
Stirner M. 251
Stuart M. 290
Suarès A. 134,208, 223
Tagore R. 198
Talleyrand Ch. 29
Tchaïkovsky P. 63,72, 124
Tchékhov A. V,146, 210,274
Térentianus 72
St Thomas 280,283
Tolstoï L. 10,21,61, 63,102,109,247,257
Tourgueniev I. 294
Tsvétaeva M. V,9,29, 78,81,87,283,292
Twain M. 274
Unamuno M. 78,258
Van Gogh 298
Valéry P. IV,V,5,13, 15,22,29,30,31,35, 37,48,52,54,58,65, 71,83,95,106,136, 141,162-164,166,180, 181,190,192,204,210, 217-219,221,235,239, 268,272,278,279,280, 287,293,297,308,309
Vico G. 39
Vigny A. 132,279
Voltaire A. 9,87,175, 197,274,278,304
Wagner R. III,13,43
Weil S. 153,184, 190,235,256,274
Wilde O. 22,160,186, 188
Wittgenstein L. 107,152, 233,240,241,290
Zola É. 63
Zweig S. 104

Sommaire

**Avant-Propos** **I**

Désireux de valoir 3

Forcé à devoir 101

Motivé pour vouloir 151

Obligé de pouvoir 215

Amené à savoir 267

**Index des Auteurs** **313**

L'auteur et l'homme ne devraient jamais se croiser dans un écrit ambitieux ; l'auteur est trop fort, et l'homme est trop faible. Mais puisque je suis dénigreur de la force et chantre de la faiblesse, je peux me permettre cette gageure, dans laquelle la fierté d'auteur s'accommodera avec l'humilité d'homme.

L'homme est absent chez Dostoïevsky, Nietzsche, Valéry ; il est omniprésent chez St-Augustin, Pascal, Cioran. Et tous sont d'excellents auteurs. Pour juger d'une œuvre, ne compte que le talent. Et quand la noblesse, l'intelligence ou le style s'invitent à la place de l'homme, apparaît quelque chose de plus attirant et convaincant que l'authenticité – la créativité d'un talent libre. Mais la présence, comme l'absence, de l'homme, dans un écrit, ne doit servir qu'un seul but – la création.

www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/33_Aut.pdf